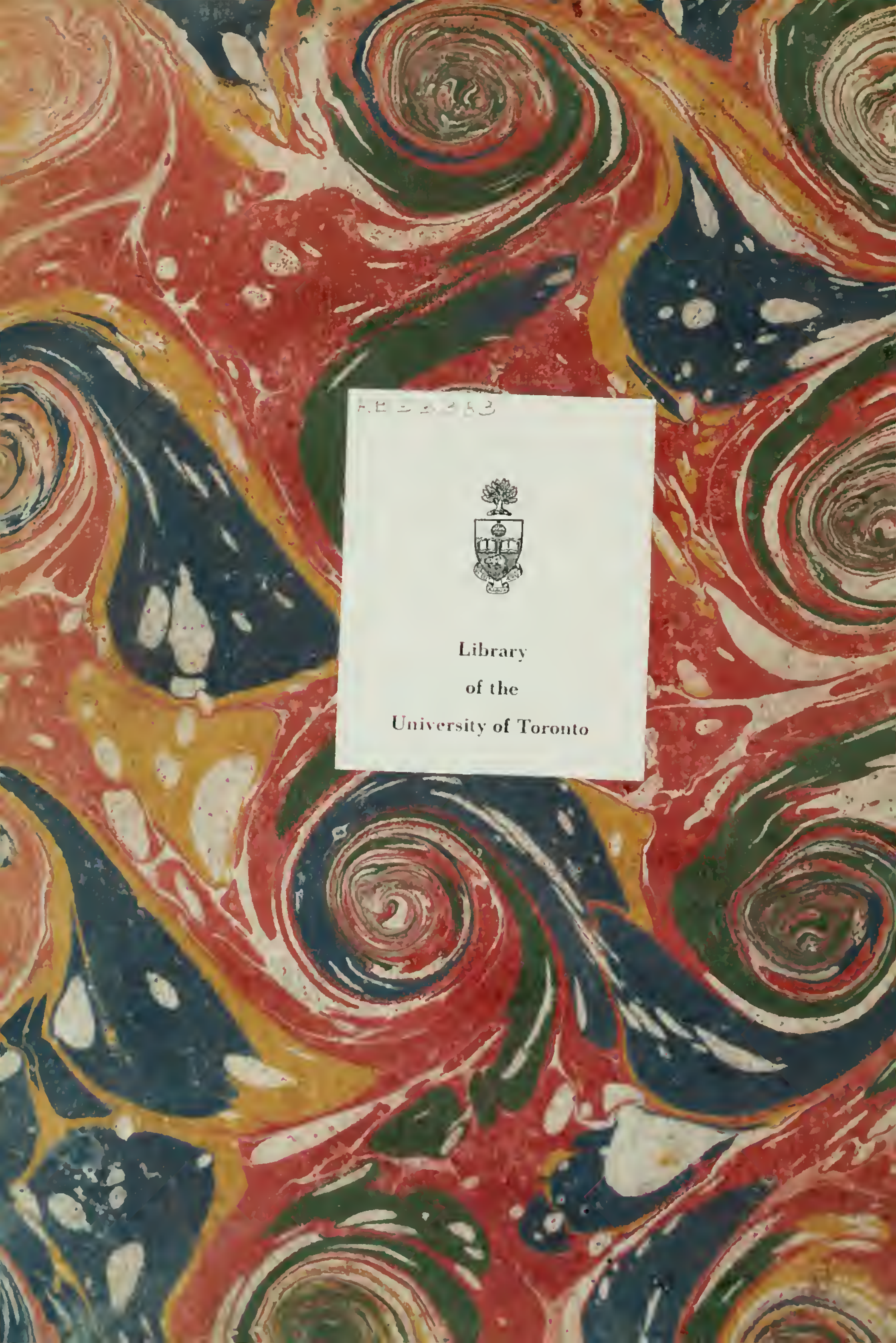



Library
of the
University of Toronto



COLLECTION
COMPLETE
DES ŒUVRES

DE

J. J. ROUSSEAU.

TOME ONZIEME.

COLLECTION
COMPLETE
DES ŒUVRES
DE
J. J. ROUSSEAU,
Citoyen de Geneve.

TOME ONZIEME.

Contenant la ſeconde Partie des *Mémoires*, ou Rouſſeau Juge de Jean-Jaques, en trois Dialogues.



A GENEVE.

M. DCC. LXXXII.

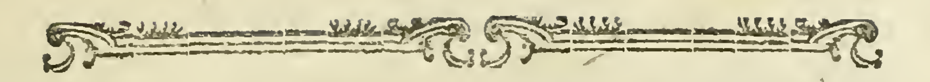
ROUSSEAU,

JUGE DE

JEAN-JAQUES.

DIALOGUES.

Barbarus hic ego ſum quia non intelligor illis.
OVID. TRIST.



AVERTISSEMENT
DE L'ÉDITEUR
DU PREMIER DIALOGUE (*).

CET ouvrage me fut confié par ſon Auteur dans le mois d'Avril 1776, avec des conditions que je me ſuis fait un devoir ſacré de remplir.

J'ai cru un moment que ce ſeroit ici la place d'examiner l'effet que le traitement que l'Auteur reçut de ſon ſiecle devoit néceſſairement produire ſur une ame auſſi ſenſible que la ſienne (†): mais après avoir fait quelques progrès dans ce travail, une conſidération que je n'avois pas prévue, m'obligeà à l'abandonner : forcé de

(*) L'Editeur de ce Dialogue eſt Monſieur Brooke Boothby, qui le fit imprimer à Londres en 1780, & qui en dépoſa enſuite l'original dans le BRITISH MUSEUM.

(†) L'hiſtoire des perſécutions excitées contre M. Rouſſeau par les Eccléſiaſtiques à Geneve, à Motiers, à Berne, à Paris, eſt entre les mains de tout le monde ; mais j'ai trouvé bien des perſonnes, ſur-tout en Angleterre, où les livres de M. Rouſſeau ſont plus connus que ceux de ſes adverſaires, qui ont ignoré avec quelle cruauté ſa réputation a été déchirée. Pour leur information, je veux bien citer ici deux paſſages, pris au haſard, dans la quantité prodigieuſe de libelles que les Théologiens, les Muſiciens, les Partiſans du deſpotiſme, les Auteurs, les Dévots, & ſur-tout les Philoſophes de l'Ecole moderne n'ont pas ceſſé de vomir contre lui depuis plus de ſeize ans. Le premier eſt pris d'une brochure

citer des faits & d'entrer dans des détails, je voyois que je ne pouvois éviter d'y mettre un air d'apologie ; & le rôle d'apologiste est trop au-dessous des sentimens de vénération que M. Rousseau m'a inspirés, pour que

anonyme, qui a pour titre *Sentimens des Citoyens*, imprimée à Geneve en 1763.

" Est-ce un Savant qui dispute contre les Savans ? non : c'est l'Auteur „ d'un opéra, & de deux comédies „ sifflées. Est-ce un homme de bien „ qui, trompé par un faux zele, fait „ des reproches indiscrets à des hommes vertueux ? Nous avouons avec „ douleur, & en rougissant, que c'est „ un homme qui porte encore les marques funestes de ses débauches, & „ qui, déguisé en Saltimbanque, traîne „ avec lui de village en village, & de „ montagne en montagne, la malheureuse dont il fit mourir la mere, & „ dont il a exposé les enfans à la porte „ d'un hôpital, en rejettant les soins „ qu'une personne charitable vouloit „ avoir d'eux, & en abjurant tous les „ sentimens de la nature, comme il „ avoit dépouillé ceux de l'honneur & „ de la Religion „.

A ce passage M. Rousseau a répondu de la maniere suivante.

" Je veux faire, avec simplicité, la „ déclaration que semble exiger de moi „ cet article. Jamais aucune maladie „ de celles dont parle ici l'Auteur, ni „ petite, ni grande, n'a souillé mon „ corps. Celle dont je suis affligé, n'y „ a pas le moindre rapport : elle est „ née avec moi, comme le savent les „ personnes encore vivantes qui ont „ pris soin de mon enfance. Cette maladie est connue de MM. Malouin, „ Morand, Thierry, Daran, & du „ frere Côme. S'il s'y trouve la moindre marque de débauche, je les prie „ de me confondre, & de me faire „ honte de ma devise. La personne „ sage & généralement estimée, qui „ me soigne dans mes maux & me „ console dans mes afflictions, n'est „ malheureuse, que parce qu'elle „ partage le sort d'un homme fort „ malheureux ; sa mere est actuellement pleine de vie & en bonne „ santé malgré sa vieillesse. Je n'ai jamais exposé, ni fait exposer aucun „ enfant à la porte d'aucun hôpital, ni „ ailleurs. Une personne qui auroit eu „ la charité dont on parle, auroit eu „ celle d'en garder le secret ; & chacun sent que ce n'est pas de Geneve, „ où je n'ai point vécu, & d'où tant „ d'animosité se répand contre moi, „ qu'on doit attendre des informations „ fidelles sur ma conduite. Je n'ajouterai rien sur ce passage, sinon qu'au

j'aye voulu paroître m'en charger un ſeul inſtant. Au reſte, l'ouvrage eſt aſſez fortement frappé pour pouvoir ſe paſſer de commentaire. Les gens ſenſibles & vertueux, *les habitans du monde idéal*, reconnoîtront à l'inſtant leur

„ meurtre près, j'aimerois mieux avoir „ fait ce dont ſon Auteur m'accuſe, „ que d'en avoir écrit un pareil „.

L'autre ſe trouve dans une eſpece de *Vie de Séneque*, imprimée à Paris depuis la mort de M. Rouſſeau; dans laquelle l'Auteur anonyme, avec un zele digne de ſon école, ſous prétexte de défendre la mémoire d'un homme mort depuis 1500 ans, ſe permet de noircir impitoyablement celle d'un contemporain. Cet écrivain parle d'un *Suilius*, qu'il qualifie de *Délateur par état;* puis il ajoute cette note.

" Si par une bizarrerie qui n'eſt pas „ ſans exemple, il paroiſſoit jamais „ un ouvrage où d'honnêtes gens fuſ- „ ſent impitoyablement déchirés par „ un artificieux ſcélérat, qui pour don- „ ner quelque vraiſemblance à ſes in- „ juſtes & cruelles imputations, ſe „ peindroit lui-même de couleurs „ odieuſes, anticipez ſur le moment, „ & demandez-vous à vous-même: ſi „ un impudent, un Cardan, qui s'a- „ voueroit coupable de mille méchan- „ cetés, ſeroit un garant bien digne „ de foi; ce que la calomnie auroit „ dû lui coûter, & ce qu'un forfait de „ plus ou de moins ajouteroit à la tur- „ pitude ſecrete d'une vie cachée pen- „ dant plus de cinquante ans ſous le „ maſque le plus épais de l'hypocriſie. „ Jettez loin de vous ſon infâme li- „ belle, & craignez que, ſéduit par „ une éloquence perfide, & entraîné „ par les exclamations auſſi puériles „ qu'inſenſées de ſes enthouſiaſtes, „ vous ne finiſſiez par devenir ſes com- „ plices. Déteſtez l'ingrat qui dit du „ mal de ſes bienfaiteurs; déteſtez „ l'homme atroce qui ne balance pas „ à noircir ſes anciens amis; déteſtez „ le lâche qui laiſſe ſur ſa tombe la „ révélation des ſecrets qui lui ont été „ confiés, ou qu'il a ſurpris de ſon „ vivant. Pour moi, je jure que mes „ yeux ne ſeroient jamais ſouillés de „ la lecture de ſon ouvrage; je pro- „ teſte que je préférerois ſes invectives „ à ſon éloge „.

Eſſai ſur la vie de Séneque, *p.* 128.

Qui peut lire ces deux paſſages, écrits à la diſtance de ſeize ans l'un de l'autre, dont tout l'intervalle a été rempli de pareilles horreurs, ſans féliciter leur objet infortuné, d'avoir enfin trouvé le ſeul aſyle où il ſera également à l'abri de la rage, du fanatiſme & des traits empoiſonnés de l'envie!

compatriote, *qui parle ſi bien la langue du pays*; ils pleureront ſur les angoiſſes d'une grande & belle ame, réduite à l'état affreux d'où elle devoit voir toute la terre ſe liguer contre ſon repos & ſon honneur; & ils commenceront la vengeance qui attend ſes lâches perſécuteurs dans le mépris & l'exécration de toute la poſtérité.

Je dois avertir tous ceux à qui le nom célebre de l'Auteur pourroit faire chercher de l'amuſement dans ces feuilles, qu'ils n'y trouveront rien, ni pour flatter leur goût, ni pour ſatisfaire à leur curioſité. Le froid Philoſophe daignera peut-être y voir un morceau intéreſſant pour ſervir à l'hiſtoire de l'eſprit humain.

S'il eſt une plume capable de peindre les mœurs les plus ſimples & les plus ſublimes, une bienveillance qui partageoit toutes les miſeres du genre-humain, un courage toujours prêt à ſe ſacrifier pour la cauſe de la vérité, & ſur-tout ces aſpirations continuelles après la plus haute vertu, trop élevée peut-être pour que notre foibleſſe puiſſe y atteindre, mais qui tiennent celui qui les reſſent dans une aſſiette bien au-deſſus de celle des ames ordinaires, —— que cette plume écrive la Vie de JEAN-JAQUES ROUSSEAU (*).

(*) Socrate vivoit dans un ſiecle où ſes préceptes & ſon exemple lui attirerent une foule de diſciples, & c'eſt à quelques-uns d'entr'eux que nous devons tout ce que nous ſavons de cet homme admirable. Rouſſeau a été ſeul dans le ſien; mais ſes livres nous reſtent, & ceux qui ſavent les lire n'ont pas beſoin d'autre hiſtoire, ni de ſa vie, ni de ſes mœurs.

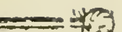
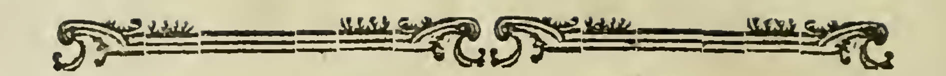


TABLE
DES MATIERES.





QUI que vous ſoyez que le Ciel a fait l'arbitre de cet Ecrit, quelque uſage que vous ayez réſolu d'en faire, & quelque opinion que vous ayez de l'Auteur, cet Auteur infortuné vous conjure par vos entrailles humaines, & par les angoiſſes qu'il a ſouffertes en l'écrivant, de n'en diſpoſer qu'après l'avoir lu tout entier. Songez que cette grace que vous demande un cœur briſé de douleur, eſt un devoir d'équité que le Ciel vous impoſe.

DU SUJET

ET DE LA FORME

DE CET ECRIT.

J'AI fouvent dit que fi l'on m'eût donné d'un autre homme les idées qu'on a données de moi à mes contemporains, je ne me ferois pas conduit avec lui comme ils font avec moi. Cette affertion a laiffé tout le monde fort indifférent fur ce point, & je n'ai vu chez perfonne la moindre curiofité de favoir en quoi ma conduite eût différé de celle des autres, & quelles euffent été mes raifons. J'ai conclu de-là que le public, parfaitement fûr de l'impoffibilité d'en ufer plus juftement ni plus honnêtement qu'il ne fait à mon égard, l'étoit par conféquent que dans ma fuppofition j'aurois eu tort de ne pas l'imiter. J'ai cru même appercevoir dans fa confiance une hauteur dédaigneufe qui ne pouvoit venir que d'une grande opinion de la vertu de fes guides & de la fienne dans cette affaire. Tout cela, couvert pour moi d'un myftere impénétrable ne pouvant s'accorder avec mes raifons, m'a engagé à les dire pour les foumettre aux réponfes de quiconque auroit la charité de me détromper : car mon erreur, fi elle exifte, n'eft pas ici fans conféquence : elle me force à mal penfer de tous ceux qui m'entourent ; & comme rien n'eft plus éloigné de ma volonté que d'être injufte & ingrat envers eux, ceux

qui me défabuferoient, en me ramenant à de meilleurs jugemens fubftitueroient dans mon cœur la gratitude à l'indignation, & me rendroient fenfible & reconnoiffant en me montrant mon devoir à l'être : ce n'eft pas-là, cependant, le feul motif qui m'ait mis la plume à la main. Un autre encore plus fort & non moins légitime fe fera fentir dans cet écrit. Mais je protefte qu'il n'entre plus dans ces motifs l'efpoir ni prefque le defir d'obtenir enfin de ceux qui m'ont jugé la juftice qu'ils me refufent, & qu'ils font bien déterminés à me refufer toujours.

En voulant exécuter cette entreprife je me fuis vu dans un bien fingulier embarras! Ce n'étoit pas de trouver des raifons en faveur de mon fentiment, c'étoit d'en imaginer de contraires, c'étoit d'établir fur quelque apparence d'équité des procédés où je n'en appercevois aucune. Voyant cependant tout Paris toute la France toute l'Europe fe conduire à mon égard avec la plus grande confiance fur des maximes fi nouvelles fi peu concevables pour moi, je ne pouvois fuppofer que cet accord unanime n'eût aucun fondement raifonnable ou du moins apparent, & que toute une génération s'accordât à vouloir éteindre à plaifir toutes les lumieres naturelles, violer toutes les loix de la juftice toutes les regles du bon fens, fans objet fans profit fans prétexte, uniquement pour fatisfaire une fantaifie dont je ne pouvois pas même appercevoir le but & l'occafion. Le filence profond univerfel, non moins inconcevable que le myftere qu'il couvre, myftere que depuis quinze ans on me cache avec un foin que je m'abf-

tiens de qualifier, & avec un ſuccès qui tient du prodige; ce ſilence effrayant & terrible ne m'a pas laiſſé ſaiſir la moindre idée qui pût m'éclairer ſur ces étranges diſpoſitions. Livré pour toute lumiere à mes conjectures, je n'en ai ſu former aucune qui pût expliquer ce qui m'arrive de maniere à pouvoir croire avoir démêlé la vérité. Quand de forts indices m'ont fait penſer quelquefois avoir découvert avec le fond de l'intrigue ſon objet & ſes auteurs, les abſurdités ſans nombre que j'ai vu naître de ces ſuppoſitions m'ont bientôt contraint de les abandonner, & toutes celles que mon imagination s'eſt tourmentée à leur ſubſtituer n'ont pas mieux ſoutenu le moindre examen.

Cependant pour ne pas combattre une chimere, pour ne pas outrager toute une génération, il faloit bien ſuppoſer des raiſons dans le parti approuvé & ſuivi par tout le monde. Je n'ai rien épargné pour en chercher pour en imaginer de propres à ſéduire la multitude, & ſi je n'ai rien trouvé qui dût avoir produit cet effet, le Ciel m'eſt témoin que ce n'eſt faute ni de volonté ni d'efforts, & que j'ai raſſemblé ſoigneuſement toutes les idées que mon entendement m'a pu fournir pour cela. Tous mes ſoins n'aboutiſſant à rien qui pût me ſatisfaire, j'ai pris le ſeul parti qui me reſtoit à prendre pour m'expliquer: c'étoit, ne pouvant raiſonner ſur des motifs particuliers qui m'étoient inconnus & incompréhenſibles, de raiſonner ſur une hypotheſe générale qui pût tous les raſſembler: c'étoit entre toutes les ſuppoſitions poſſibles de choiſir la pire pour moi la meilleure pour mes adverſaires, & dans

cette poſition, ajuſtée autant qu'il m'étoit poſſible aux manœuvres dont je me ſuis vu l'objet, aux allures que j'ai entrevues, aux propos myſtérieux que j'ai pu ſaiſir çà & là, d'examiner quelle conduite de leur part eût été la plus raiſonnable & la plus juſte. Epuiſer tout ce qui ſe pouvoit dire en leur faveur étoit le ſeul moyen que j'euſſe de trouver ce qu'ils diſent en effet, & c'eſt ce que j'ai tâché de faire, en mettant de leur côté tout ce que j'y ai pu mettre de motifs plauſibles & d'argumens ſpécieux, & cumulant contre moi toutes les charges imaginables. Malgré tout cela, j'ai ſouvent rougi, je l'avoue, des raiſons que j'étois forcé de leur prêter. Si j'en avois trouvé de meilleures, je les aurois employées de tout mon cœur & de toute ma force, & cela avec d'autant moins de peine qu'il me paroît certain qu'aucune n'auroit pu tenir contre mes réponſes; parce que celles-ci dérivent immédiatement des premiers principes de la juſtice, des premiers élémens du bon ſens & qu'elles ſont applicables à tous les cas poſſibles d'une ſituation pareille à celle où je ſuis.

La forme du dialogue m'ayant paru la plus propre à diſcuter le pour & le contre, je l'ai choiſie pour cette raiſon. J'ai pris la liberté de reprendre dans ces entretiens mon nom de famille que le public a jugé à propos de m'ôter, & je me ſuis déſigné en tiers à ſon exemple par celui de baptême auquel il lui a plu de me réduire. En prenant un François pour mon autre interlocuteur, je n'ai rien fait que d'honnête & d'obligeant pour le nom qu'il porte, puiſque je me ſuis abſtenu de le rendre complice d'une conduite que je déſapprouve, &

je n'aurois rien fait d'injuſte en lui donnant ici le perſonnage que toute ſa nation s'empreſſe de faire à mon égard. J'ai même eu l'attention de le ramener à des ſentimens plus raiſonnables que je n'en ai trouvé dans aucun de ſes compatriotes, & celui que j'ai mis en ſcene eſt tel qu'il ſeroit auſſi heureux pour moi qu'honorable à ſon pays qu'il s'y en trouvât beaucoup qui l'imitaſſent. Que ſi quelquefois je l'engage en des raiſonnemens abſurdes, je proteſte derechef en ſincérité de cœur que c'eſt toujours malgré moi, & je crois pouvoir défier toute la France d'en trouver de plus ſolides pour autoriſer les ſingulieres pratiques dont je ſuis l'objet & dont elle paroît ſe glorifier ſi fort.

Ce que j'avois à dire étoit ſi clair & j'en étois ſi pénétré que je ne puis aſſez m'étonner des longueurs des redites du verbiage & du déſordre de cet écrit. Ce qui l'eût rendu vif & véhément ſous la plume d'un autre eſt préciſément ce qui l'a rendu tiede & languiſſant ſous la mienne. C'étoit de moi qu'il s'agiſſoit, & je n'ai plus trouvé pour mon propre intérêt ce zele & cette vigueur de courage qui ne peut exalter une ame généreuſe que pour la cauſe d'autrui. Le rôle humiliant de ma propre défenſe eſt trop au-deſſous de moi, trop peu digne des ſentimens qui m'animent pour que j'aime à m'en charger. Ce n'eſt pas non plus, on le ſentira bientôt, celui que j'ai voulu remplir ici. Mais je ne pouvois examiner la conduite du public à mon égard ſans me contempler moi-même dans la poſition du monde la plus déplorable & la plus cruelle. Il faloit m'occuper d'idées triſtes & déchirantes,

de ſouvenirs amers & révoltans, de ſentimens les moins faits pour mon cœur; & c'eſt en cet état de douleur & de détreſſe qu'il a falu me remettre, chaque fois que quelque nouvel outrage forçant ma répugnance m'a fait faire un nouvel effort pour reprendre cet écrit ſi ſouvent abandonné. Ne pouvant ſouffrir la continuité d'une occupation ſi douloureuſe, je ne m'y ſuis livré que durant des momens très-courts, écrivant chaque idée quand elle me venoit & m'en tenant là, écrivant dix fois la même quand elle m'eſt venue dix fois, ſans me rappeller jamais ce que j'avois précédemment écrit, & ne m'en appercevant qu'à la lecture du tout, trop tard pour pouvoir rien corriger, comme je le dirai tout-à-l'heure. La colere anime quelquefois le talent, mais le dégoût & le ſerrement de cœur l'étouffent; & l'on ſentira mieux après m'avoir lu que c'étoient là les diſpoſitions conſtantes où j'ai dû me trouver durant ce pénible travail.

Une autre difficulté me l'a rendu fatigant; c'étoit, forcé de parler de moi ſans ceſſe, d'en parler avec juſtice & vérité, ſans louange & ſans dépreſſion. Cela n'eſt pas difficile à un homme à qui le public rend l'honneur qui lui eſt dû: il eſt par-là diſpenſé d'en prendre le ſoin lui-même. Il peut également & ſe taire ſans s'avilir, & s'attribuer avec franchiſe les qualités que tout le monde reconnoît en lui. Mais celui qui ſe ſent digne d'honneur & d'eſtime & que le public défigure & diffame à plaiſir, de quel ton ſe rendra-t-il ſeul la juſtice qui lui eſt due? Doit-il ſe parler de lui-même avec des éloges mérités, mais généralement démentis? Doit-il ſe

vanter des qualités qu'il ſent en lui, mais que tout le monde refuſe d'y voir ? Il y auroit moins d'orgueil que de baſſeſſe à proſtituer ainſi la vérité. Se louer alors, même avec la plus rigoureuſe juſtice, ſeroit plutôt ſe dégrader que s'honorer, & ce ſeroit bien mal connoître les hommes que de croire les ramener d'une erreur dans laquelle ils ſe complaiſent, par de telles proteſtations. Un ſilence fier & dédaigneux eſt en pareil cas plus à ſa place, & eût été bien plus de mon goût : mais il n'auroit pas rempli mon objet, & pour le remplir il faloit néceſſairement que je diſſe de quel œil, ſi j'étois un autre, je verrois un homme tel que je ſuis. J'ai tâché de m'acquitter équitablement & impartialement d'un ſi difficile devoir, ſans inſulter à l'incroyable aveuglement du public, ſans me vanter fiérement des vertus qu'il me refuſe, ſans m'accuſer non plus des vices que je n'ai pas & dont il lui plaît de me charger, mais en expliquant ſimplement ce que j'aurois déduit d'une conſtitution ſemblable à la mienne étudiée avec ſoin dans un autre homme. Que ſi l'on trouve dans mes deſcriptions de la retenue & de la modération, qu'on n'aille pas m'en faire un mérite. Je déclare qu'il ne m'a manqué qu'un peu plus de modeſtie pour parler de moi beaucoup plus honorablement.

Voyant l'exceſſive longueur de ces Dialogues, j'ai tenté pluſieurs fois de les élaguer, d'en ôter les fréquentes répétitions, d'y mettre un peu d'ordre & de ſuite ; jamais je n'ai pu ſoutenir ce nouveau tourment. Le vif ſentiment de mes malheurs ranimé par cette lecture étouffe toute l'attention qu'elle exige.

Il m'eſt impoſſible de rien retenir, de rapprocher deux phraſes & de comparer deux idées. Tandis que je force mes yeux à ſuivre les lignes mon cœur ſerré gémit & ſoupire. Après de fréquens & vains efforts je renonce à ce travail dont je me ſens incapable, &, faute de pouvoir faire mieux, je me borne à tranſcrire ces informes eſſais que je ſuis hors d'état de corriger. Si tels qu'ils ſont l'entrepriſe en étoit encore à faire, je ne la ferois pas quand tous les biens de l'univers y ſeroient attachés ; je ſuis même forcé d'abandonner des multitudes d'idées meilleures & mieux rendues que ce qui tient ici leur place, & que j'avois jettées ſur des papiers détachés dans l'eſpoir de les encadrer aiſément; mais l'abattement m'a gagné au point de me rendre même impoſſible ce léger travail. Après tout, j'ai dit à-peu-près ce que j'avois à dire : il eſt noyé dans un cahos de déſordre & de redites, mais il y eſt: les bons eſprits ſauront l'y trouver. Quant à ceux qui ne veulent qu'une lecture agréable & rapide, ceux qui n'ont cherché qui n'ont trouvé que cela dans mes confeſſions, ceux qui ne peuvent ſouffrir un peu de fatigue ni ſoutenir une attention ſuivie pour l'intérêt de la juſtice & de la vérité, ils feront bien de s'épargner l'ennui de cette lecture ; ce n'eſt pas à eux que j'ai voulu parler, & loin de chercher à leur plaire, j'éviterai du moins cette derniere indignité que le tableau des miſeres de ma vie ſoit pour perſonne un objet d'amuſement.

Que deviendra cet écrit ? Quel uſage en pourrai-je faire ? Je l'ignore, & cette incertitude a beaucoup augmenté le découragement qui ne m'a point quitté en y travaillant. Ceux qui diſpoſent

diſpoſent de moi en ont eu connoiſſance auſſi-tôt qu'il a été commencé , & je ne vois dans ma ſituation aucun moyen poſſible d'empêcher qu'il ne tombe entre leurs mains tôt ou tard (*). Ainſi ſelon le cours naturel des choſes, toute la peine que j'ai priſe eſt à pure perte. Je ne ſais quel parti le Ciel me ſuggérera, mais j'eſpérerai juſqu'à la fin qu'il n'abandonnera point la cauſe juſte. Dans quelques mains qu'il faſſe tomber ces feuilles, ſi parmi ceux qui les liront peut-être il eſt encore un cœur d'homme, cela me ſuffit, & je ne mépriſerai jamais aſſez l'eſpece humaine pour ne trouver dans cette idée aucun ſujet de confiance & d'eſpoir.

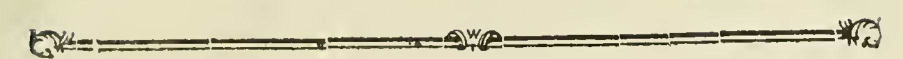
*) On trouvera à la fin de ces Dialogues dans l'hiſtoire malheureuſe de cet écrit comment cette prédiction s'eſt vérifiée.



ROUSSEAU,

JUGE DE

JEAN-JAQUES.



PREMIER DIALOGUE.

ROUSSEAU.

QUELLES incroyables chofes je viens d'apprendre ! Je n'en reviens pas : non, je n'en reviendrai jamais. Jufte Ciel ! quel abominable homme ! qu'il m'a fait de mal ! que je le vais détefter !

UN FRANÇOIS.

Et notez bien que c'eft ce même homme dont les pompeufes productions vous ont fi charmé fi ravi par les beaux préceptes de vertu qu'il y étale avec tant de fafte.

ROUSSEAU.

Dites, de force. Soyons juftes, même avec les méchans. Le fafte n'excite tout au plus qu'une admiration froide & ftérile, & furement ne me charmera jamais. Des écrits qui élevent l'ame & enflamment le cœur méritent un autre mot.

LE FRANÇOIS.

Fafte ou force, qu'importe le mot, fi l'idée eft toujours la même ? Si ce fublime jargon tiré par l'hypocrifie d'une

tête exaltée n'en eſt pas moins dicté par une ame de boue ?

ROUSSEAU.

Ce choix du mot me paroît moins indifférent qu'à vous. Il change pour moi beaucoup les idées, & s'il n'y avoit que du faſte & du jargon dans les écrits de l'Auteur que vous m'avez peint, il m'inſpireroit moins d'horreur. Tel homme pervers s'endurcit à la ſécheresſe des ſermons & des prônes qui rentreroit peut-être en lui-même & deviendroit honnête homme ſi l'on ſavoit chercher & ranimer dans ſon cœur ces ſentimens de droiture & d'humanité que la nature y mit en réſerve & que les paſſions étouffent. Mais celui qui peut contempler de ſang-froid la vertu dans toute ſa beauté, celui qui ſait la peindre avec ſes charmes les plus touchans ſans en être ému ſans ſe ſentir épris d'aucun amour pour elle ; un tel être, s'il peut exiſter, eſt un méchant ſans resſource, c'eſt un cadavre moral.

LE FRANÇOIS.

Comment, s'il peut exiſter ? Sur l'effet qu'ont produit en vous les écrits de ce miſérable, qu'entendez-vous par ce doute, après les entretiens que nous venons d'avoir ? Expliquez-vous.

ROUSSEAU.

Je m'expliquerai : mais ce ſera prendre le ſoin le plus inutile ou le plus ſuperflu : car tout ce que je vous dirai ne ſauroit être entendu que par ceux à qui l'on n'a pas beſoin de le dire.

Figurez-vous donc un monde idéal ſemblable au nôtre, & néanmoins tout différent. La nature y eſt la même que ſur

notre terre, mais l'économie en eſt plus ſenſible, l'ordre en eſt plus marqué, le ſpectacle plus admirable; les formes ſont plus élégantes, les couleurs plus vives, les odeurs plus ſuaves, tous les objets plus intéreſſans. Toute la nature y eſt ſi belle que ſa contemplation enflammant les ames d'amour pour un ſi touchant tableau, leur inſpire avec le deſir de concourir à ce beau ſyſtême la crainte d'en troubler l'harmonie, & de-là naît une exquiſe ſenſibilité qui donne à ceux qui en ſont doués des jouiſſances immédiates, inconnues aux cœurs que les mêmes contemplations n'ont point avivés.

Les paſſions y ſont comme ici le mobile de toute action, mais plus vives plus ardentes ou ſeulement plus ſimples & plus pures, elles prennent par cela ſeul un caractere tout différent. Tous les premiers mouvemens de la nature ſont bons & droits. Ils tendent le plus directement qu'il eſt poſſible à notre conſervation & à notre bonheur: mais bientôt manquant de force pour ſuivre à travers tant de réſiſtance leur premiere direction, ils ſe laiſſent défléchir par mille obſtacles qui les détournant du vrai but leur font prendre des routes obliques où l'homme oublie ſa premiere deſtination. L'erreur du jugement, la force des préjugés aident beaucoup à nous faire prendre ainſi le change; mais cet effet vient principalement de la foibleſſe de l'ame qui, ſuivant mollement l'impulſion de la nature, ſe détourne au choc d'un obſtacle, comme une boule prend l'angle de réflexion; au lieu que celle qui ſuit plus vigoureuſement ſa courſe ne ſe détourne point, mais comme un boulet de canon, force l'obſtacle ou s'amortit & tombe à ſa rencontre.

Les habitans du monde idéal dont je parle ont le bonheur d'être maintenus par la nature, à laquelle ils ſont plus attachés, dans cet heureux point de vue où elle nous a placés tous, & par cela ſeul leur ame garde toujours ſon caractere originel. Les paſſions primitives, qui toutes tendent directement à notre bonheur, ne nous occupent que des objets qui s'y rapportent & n'ayant que l'amour de ſoi pour principe ſont toutes aimantes & douces par leur eſſence : mais quand, détournées de leur objet par des obſtacles, elles s'occupent plus de l'obſtacle pour l'écarter que de l'objet pour l'atteindre, alors elles changent de nature & deviennent iraſcibles & haineuſes, & voilà comment l'amour de ſoi, qui eſt un ſentiment bon & abſolu, devient amour-propre ; c'eſt-à-dire un ſentiment relatif par lequel on ſe compare, qui demande des préférences, dont la jouiſſance eſt purement négative, & qui ne cherche plus à ſe ſatisfaire par notre propre bien, mais ſeulement par le mal d'autrui.

Dans la ſociété humaine, ſi-tôt que la foule des paſſions & des préjugés qu'elle engendre a fait prendre le change à l'homme, & que les obſtacles qu'elle entaſſe l'ont détourné du vrai but de notre vie, tout ce que peut faire le ſage, battu du choc continuel des paſſions d'autrui & des ſiennes, & parmi tant de directions qui l'égarent ne pouvant plus démêler celle qui le conduiroit bien, c'eſt de ſe tirer de la foule autant qu'il lui eſt poſſible, & de ſe tenir ſans impatience à la place où le haſard l'a poſé ; bien ſûr qu'en n'agiſſant point il évite au moins de courir à ſa perte & d'aller chercher de nouvelles erreurs. Comme il ne voit dans l'agitation des hommes que la folie

qu'il veut éviter, il plaint leur aveuglement encore plus qu'il ne hait leur malice ; il ne ſe tourmente point à leur rendre mal pour mal, outrage pour outrage, & ſi quelquefois il cherche à repouſſer les atteintes de ſes ennemis, c'eſt ſans chercher à les leur rendre, ſans ſe paſſionner contre eux, ſans ſortir ni de ſa place ni du calme où il veut reſter.

Nos habitans, ſuivant des vues moins profondes, arrivent preſque au même but par la route contraire, & c'eſt leur ardeur même qui les tient dans l'inaction. L'état céleſte auquel ils aſpirent & qui fait leur premier beſoin par la force avec laquelle il s'offre à leurs cœurs leur fait raſſembler & tendre ſans ceſſe toutes les puiſſances de leur ame pour y parvenir. Les obſtacles qui les retiennent ne ſauroient les occuper au point de le leur faire oublier un moment ; & de-là ce mortel dégoût pour tout le reſte, & cette inaction totale quand ils déſeſpérent d'atteindre au ſeul objet de tous leurs vœux.

Cette différence ne vient pas ſeulement du genre des paſſions mais auſſi de leur force ; car les paſſions fortes ne ſe laiſſent pas dévoyer comme les autres. Deux amans, l'un très-épris, l'autre aſſez tiede, ſouffriront néanmoins un rival avec la même impatience, l'un à cauſe de ſon amour, l'autre à cauſe de ſon amour-propre. Mais il peut très-bien arriver que la haine du ſecond, devenue ſa paſſion principale ſurvive à ſon amour & même s'accroiſſe après qu'il eſt éteint ; au lieu que le premier, qui ne hait qu'à cauſe qu'il aime, ceſſe de haïr ſon rival ſi-tôt qu'il ne le craint plus. Or ſi les ames foibles & tiedes ſont plus ſujettes aux paſſions haineuſes qui ne ſont que des paſſions ſecondaires & défléchies, & ſi les

ames grandes & fortes se tenant dans leur premiere direction conservent mieux les passions douces & primitives qui naissent directement de l'amour de soi, vous voyez comment d'une plus grande énergie dans les facultés & d'un premier rapport mieux senti dérivent dans les habitans de cet autre monde des passions bien différentes de celles qui déchirent ici-bas les malheureux humains. Peut-être n'est-on pas dans ces contrées plus vertueux qu'on ne l'est autour de nous, mais on y sait mieux aimer la vertu. Les vrais penchans de la nature étant tous bons, en s'y livrant ils sont bons eux-mêmes : mais la vertu parmi nous oblige souvent à combattre & vaincre la nature, & rarement sont-ils capables de pareils efforts. La longue inhabitude de résister peut même amollir leurs ames au point de faire le mal par foiblesse par crainte par nécessité. Ils ne sont exempts ni de fautes ni de vices ; le crime même ne leur est pas étranger, puisqu'il est des situations déplorables où la plus haute vertu suffit à peine pour s'en défendre & qui forcen tau mal l'homme foible malgré son cœur : mais l'expresse volonté de nuire, la haine envenimée, l'envie, la noirceur, la trahison, la fourberie y sont inconnues ; trop souvent on y voit des coupables, jamais on n'y vit un méchant. Enfin s'ils ne sont pas plus vertueux qu'on ne l'est ici, du moins par cela seul qu'ils savent mieux s'aimer eux-mêmes, ils sont moins malveillans pour autrui.

Ils sont aussi moins actifs, ou pour mieux dire moins remuans. Leurs efforts pour atteindre à l'objet qu'ils contemplent consistent en des élans vigoureux ; mais si-tôt qu'ils en sentent l'impuissance ils s'arrêtent, sans chercher à leur portée des

équivalens

équivalens à cet objet unique, lequel seul peut les tenter.

Comme ils ne cherchent pas leur bonheur dans l'apparence mais dans le sentiment intime, en quelque rang que les ait placés la fortune ils s'agitent peu pour en sortir; ils ne cherchent gueres à s'élever, & descendroient sans répugnance à des relations plus de leur goût, sachant bien que l'état le plus heureux n'est pas le plus honoré de la foule, mais celui qui rend le cœur plus content. Les préjugés ont sur eux très-peu de prise, l'opinion ne les mene point, & quand ils en sentent l'effet ce n'est pas eux qu'elle subjugue, mais ceux qui influent sur leur sort.

Quoique sensuels & voluptueux ils font peu de cas de l'opulence, & ne font rien pour y parvenir, connoissant trop bien l'art de jouir pour ignorer que ce n'est pas à prix d'argent que le vrai plaisir s'achete; & quant au bien que peut faire un riche, sachant aussi que ce n'est pas lui qui le fait, mais sa richesse, qu'elle le feroit sans lui mieux encore répartie entre plus de mains, ou plutôt anéantie par ce partage, & que tout ce bien qu'il croit faire par elle équivaut rarement au mal réel qu'il faut faire pour l'acquérir. D'ailleurs aimant encore plus leur liberté que leurs aises, ils craindroient de les acheter par la fortune, ne fût-ce qu'à cause de la dépendance & des embarras attachés au soin de la conserver. Le cortege inséparable de l'opulence leur seroit cent fois plus à charge que les biens qu'elle procure ne leur seroient doux. Le tourment de la possession empoisonneroit pour eux tout le plaisir de la jouissance.

Ainsi bornés de toutes parts par la nature & par la raison,

ils s'arrêtent, & paſſent la vie à en jouir en faiſant chaque jour ce qui leur paroît bon pour eux & bien pour autrui, ſans égard à l'eſtimation des hommes & aux caprices de l'opinion.

LE FRANÇOIS.

Je cherche inutilement dans ma tête ce qu'il peut y avoir de commun entre les êtres fantaſtiques que vous décrivez & le monſtre dont nous parlions tout-à-l'heure.

ROUSSEAU.

Rien ſans doute, & je le crois ainſi : mais permettez que j'acheve.

Des êtres ſi ſinguliérement conſtitués doivent néceſſairement s'exprimer autrement que les hommes ordinaires. Il eſt impoſſible qu'avec des ames ſi différemment modifiées, ils ne portent pas dans l'expreſſion de leurs ſentimens & de leurs idées l'empreinte de ces modifications. Si cette empreinte échappe à ceux qui n'ont aucune notion de cette maniere d'être, elle ne peut échapper à ceux qui la connoiſſent & qui en ſont affectés eux-mêmes. C'eſt un ſigne caractériſtique auquel les initiés ſe reconnoiſſent entr'eux, & ce qui donne un grand prix à ce ſigne, ſi peu connu & encore moins employé, eſt qu'il ne peut ſe contrefaire, que jamais il n'agit qu'au niveau de ſa ſource, & que quand il ne part pas du cœur de ceux qui l'imitent il n'arrive pas non plus aux cœurs faits pour le diſtinguer ; mais ſi-tôt qu'il y parvient, on ne ſauroit s'y méprendre ; il eſt vrai dès qu'il eſt ſenti. C'eſt dans toute la conduite de la vie plutôt que dans quelques actions éparſes

qu'il se manifeste le plus sûrement. Mais dans des situations vives où l'ame s'exalte involontairement, l'initié distingue bientôt son frere de celui qui sans l'être veut seulement en prendre l'accent, & cette distinction se fait sentir également dans les écrits. Les habitans du monde enchanté font généralement peu de livres, & ne s'arrangent point pour en faire; ce n'est jamais un métier pour eux. Quand ils en font il faut qu'ils y soient forcés par un stimulant plus fort que l'intérêt & même que la gloire. Ce stimulant, difficile à contenir, impossible à contrefaire, se fait sentir dans tout ce qu'il produit. Quelque heureuse découverte à publier, quelque belle & grande vérité à répandre, quelque erreur générale & pernicieuse à combattre, enfin quelque point d'utilité publique à établir; voilà les seuls motifs qui puissent leur mettre la plume à la main: encore faut-il que les idées en soient assez neuves assez belles assez frappantes pour mettre leur zele en effervescence & le forcer à s'exhaler. Il n'y a point pour cela chez eux de tems ni d'âge propre. Comme écrire n'est point pour eux un métier ils commenceront ou cesseront de bonne heure ou tard selon que le stimulant les poussera. Quand chacun aura dit ce qu'il avoit à dire il restera tranquille comme auparavant, sans s'aller fourrant dans le tripot littéraire, sans sentir cette ridicule démangeaison de rabâcher, & barbouiller éternellement du papier, qu'on dit être attachée au métier d'auteur, & tel, né peut-être avec du génie ne s'en doutera pas lui-même & mourra sans être connu de personne, si nul objet ne vient animer son zele au point de le contraindre à se montrer.

LE FRANÇOIS.

Mon cher Monſieur Rouſſeau, vous m'avez bien l'air d'être un des habitans de ce monde-là !

ROUSSEAU.

J'en reconnois un du moins ſans le moindre doute dans l'Auteur d'Emile & d'Héloïſe.

LE FRANÇOIS.

J'ai vu venir cette concluſion ; mais pour vous paſſer toutes ces fictions peu claires, il faudroit premiérement pouvoir vous accorder avec vous-même : mais après avoir paru convaincu des abominations de cet homme, vous voilà maintenant le plaçant dans les aſtres parce qu'il a fait des romans. Pour moi je n'entends rien à ces énigmes. De grace dites-moi donc une fois votre vrai ſentiment ſur ſon compte.

ROUSSEAU.

Je vous l'ai dit ſans myſtere & je vous le répéterai ſans détour. La force de vos preuves ne me laiſſe pas douter un moment des crimes qu'elles atteſtent, & là-deſſus je penſe exactement comme vous : mais vous uniſſez des choſes que je ſépare. L'Auteur des livres & celui des crimes vous paroît la même perſonne ; je me crois fondé à en faire deux. Voilà, Monſieur le mot de l'énigme.

LE FRANÇOIS.

Comment cela, je vous prie ? Voici qui me paroît tout nouveau.

ROUSSEAU.

A tort, ſelon moi ; car ne m'avez-vous pas dit qu'il n'eſt pas l'Auteur du Devin du Village ?

LE FRANÇOIS.

Il eſt vrai, & c'eſt un fait dont perſonne ne doute plus ; mais quant à ſes autres ouvrages je n'ai point encore ouï les lui diſputer.

ROUSSEAU.

Le ſecond dépouillement me paroît pourtant une conſéquence aſſez prochaine de l'autre. Mais pour mieux juger de leur liaiſon, il faudroit connoître la preuve qu'on a qu'il n'eſt pas l'Auteur du Devin.

LE FRANÇOIS.

La preuve ! Il y en a cent, toutes péremptoires.

ROUSSEAU.

C'eſt beaucoup. Je me contente d'une ; mais je la veux, & pour cauſe, indépendante du témoignage d'autrui.

LE FRANÇOIS.

Ah très-volontiers ! Sans vous parler donc des pillages bien atteſtés dont on a prouvé d'abord que cette piece étoit compoſée, ſans même inſiſter ſur le doute s'il ſait faire des vers, & par conſéquent s'il a pu faire ceux du Devin du Village, je me tiens à une choſe plus poſitive & plus ſure ; c'eſt qu'il ne ſait pas la muſique ; d'où l'on peut à mon avis, conclure avec certitude qu'il n'a pas fait celle de cet Opéra.

ROUSSEAU.

Il ne ſait pas la muſique! Voilà encore une de ces découvertes auxquelles je ne me ſerois pas attendu.

LE FRANÇOIS.

N'en croyez là-deſſus ni moi ni perſonne, mais vérifiez par vous-même.

ROUSSEAU.

Si j'avois à ſurmonter l'horreur d'approcher du perſonnage que vous venez de peindre, ce ne ſeroit aſſurément pas pour vérifier s'il ſait la muſique: la queſtion n'eſt pas aſſez intéreſſante lorſqu'il s'agit d'un pareil ſcélérat.

LE FRANÇOIS.

Il faut qu'elle ait paru moins indifférente à nos Meſſieurs qu'à vous: car les peines incroyables qu'ils ont priſes & prennent encore tous les jours pour établir de mieux en mieux dans le public cette preuve paſſent encore ce qu'ils ont fait pour mettre en évidence celle de ſes crimes.

ROUSSEAU.

Cela me paroît aſſez bizarre; car quand on a ſi bien prouvé le plus, d'ordinaire on ne s'agite pas ſi fort pour prouver le moins.

LE FRANÇOIS.

Oh vis-à-vis d'un tel homme on ne doit négliger ni le plus ni le moins. A l'horreur du vice ſe joint l'amour de la vérité, pour détruire dans toutes ſes branches une réputation

usurpée, & ceux qui se sont empressés de montrer en lui un monstre exécrable ne doivent pas moins s'empresser aujourd'hui d'y montrer un petit pillard sans talent.

ROUSSEAU.

Il faut avouer que la destinée de cet homme a des singularités bien frappantes : sa vie est coupée en deux parties qui semblent appartenir à deux individus différens, dont l'époque qui les sépare, c'est-à-dire le tems où il a publié des livres marque la mort de l'un & la naissance de l'autre.

Le premier, homme paisible & doux, fut bien voulu de tous ceux qui le connurent, & ses amis lui resterent toujours. Peu propre aux grandes sociétés par son humeur timide & son naturel tranquille, il aima la retraite, non pour y vivre seul, mais pour y joindre les douceurs de l'étude aux charmes de l'intimité. Il consacra sa jeunesse à la culture des belles connoissances & des talens agréables, & quand il se vit forcé de faire usage de cet acquis pour subsister, ce fut avec si peu d'ostentation & de prétention que les personnes auprès desquelles il vivoit le plus n'imaginoient pas même qu'il eût assez d'esprit pour faire des livres. Son cœur fait pour s'attacher se donnoit sans réserve ; complaisant pour ses amis jusqu'à la foiblesse, il se laissoit subjuguer par eux au point de ne pouvoir plus secouer ce joug impunément.

Le second, homme dur farouche & noir se fait abhorrer de tout le monde qu'il fuit, & dans son affreuse misantropie ne se plaît qu'à marquer sa haine pour le genre-humain. Le premier, seul sans étude & sans maître vainquit toutes les difficultés

à force de zele, & consacra ses loisirs, non à l'oisiveté, encore moins à des travaux nuisibles, mais à remplir sa tête d'idées charmantes, son cœur de sentimens délicieux, & à former des projets, chimériques peut-être à force d'être utiles, mais dont l'exécution, si elle eût été possible, eût fait le bonheur du genre-humain. Le second, tout occupé de ses odieuses trames n'a su rien donner de son tems ni de son esprit à d'agréables occupations, encore moins à des vues utiles. Plongé dans les plus brutales débauches il a passé sa vie dans les tavernes & les mauvais lieux chargé de tous les vices qu'on y porte ou qu'on y contracte, n'ayant nourri que les goûts crapuleux & bas qui en sont inséparables, il fait ridiculement contraster ses inclinations rampantes avec les altieres productions qu'il a l'audace de s'attribuer. En vain a-t-il paru feuilleter des livres & s'occuper de recherches philosophiques, il n'a rien saisi rien conçu que ses horribles systêmes, & après de prétendus essais qui n'avoient pour but que d'en imposer au genre-humain, il a fini comme il avoit commencé, par ne rien savoir que mal faire.

Enfin, sans vouloir suivre cette opposition dans toutes ses branches & pour m'arrêter à celle qui m'y a conduit; le premier, d'une timidité qui alloit jusqu'à la bêtise, osoit à peine montrer à ses amis les productions de ses loisirs : le second, d'une impudence encore plus bête s'approprioit fiérerement & publiquement les productions d'autrui sur les choses qu'il entendoit le moins. Le premier aima passionnément la musique, en fit son occupation favorite & avec assez de succès pour y faire des découvertes, trouver les défauts,

défauts, indiquer les corrections. Il paſſa une grande partie de ſa vie parmi les artiſtes & les amateurs, tantôt compoſant de la muſique dans tous les genres en diverſes occaſions, tantôt écrivant ſur cet Art, propoſant des vues nouvelles, donnant des leçons de compoſition, conſtatant par des épreuves l'avantage des méthodes qu'il propoſoit, & toujours ſe montrant inſtruit dans toutes les parties de l'Art plus que la plupart de ſes contemporains, dont pluſieurs étoient à la vérité plus verſés que lui dans quelque partie, mais dont aucun n'en avoit ſi bien ſaiſi l'enſemble & ſuivi la liaiſon. Le ſecond, inepte au point de s'être occupé de muſique pendant quarante ans ſans pouvoir l'apprendre, s'eſt réduit à l'occupation d'en copier faute d'en ſavoir faire; encore lui-même ne ſe trouve-t-il pas aſſez ſavant pour le métier qu'il a choiſi, ce qui ne l'empêche pas de ſe donner avec la plus ſtupide effronterie pour l'auteur de choſes qu'il ne peut exécuter. Vous m'avouerez que voilà des contradictions difficiles à concilier.

LE FRANÇOIS.

Moins que vous ne croyez, & ſi vos autres énigmes ne m'étoient pas plus obſcures que celle-là vous me tiendriez moins en haleine.

ROUSSEAU.

Vous m'éclaircirez donc celle-ci quand il vous plaira, car pour moi, je déclare que je n'y comprends rien.

LE FRANÇOIS.

De tout mon cœur, & très-facilement; mais commencez vous-même par m'éclaircir votre queſtion.

ROUSSEAU.

Il n'y a plus de queſtion ſur le fait que vous venez d'expoſer. A cet égard nous ſommes parfaitement d'accord, & j'adopte pleinement votre conſéquence, mais je la porte plus loin. Vous dites qu'un homme qui ne ſait faire ni muſique ni vers n'a pas fait le Devin du Village, & cela eſt inconteſtable : moi j'ajoute que celui qui ſe donne fauſſement pour l'auteur de cet Opéra n'eſt pas même l'auteur des autres écrits qui portent ſon nom, & cela n'eſt gueres moins évident ; car s'il n'a pas fait les paroles du Devin puiſqu'il ne ſait pas faire des vers, il n'a pas fait non plus l'Allée de Sylvie, qui difficilement en effet peut être l'ouvrage d'un ſcélérat ; & s'il n'en a pas fait la muſique puiſqu'il ne ſait pas la muſique, il n'a pas fait non plus la lettre ſur la Muſique Françoiſe, encore moins le Dictionnaire de Muſique, qui ne peut être que l'ouvrage d'un homme verſé dans cet Art & ſachant la compoſition.

LE FRANÇOIS.

Je ne ſuis pas là-deſſus de votre ſentiment non plus que le public, & nous avons pour ſurcroît celui d'un grand Muſicien étranger venu depuis peu dans ce pays.

ROUSSEAU.

Et, je vous prie, le connoiſſez-vous bien ce grand Muſicien étranger ? Savez-vous par qui & pour quoi il a été appellé en France, quels motifs l'ont porté tout-d'un-coup à ne faire que de la Muſique Françoiſe, & à venir s'établir à Paris ?

LE FRANÇOIS.

Je ſoupçonne quelque choſe de tout cela; mais il n'en eſt pas moins vrai que J. J. étant plus que perſonne ſon admirateur donne lui-même du poids à ſon ſuffrage.

ROUSSEAU.

Admirateur de ſon talent, d'accord, je le ſuis auſſi; mais quant à ſon ſuffrage, il faudroit premiérement être au fait de bien des choſes avant de ſavoir quelle autorité l'on doit lui donner.

LE FRANÇOIS.

Je veux bien, puiſqu'il vous eſt ſuſpect, ne m'en pas étayer ici, ni même de celui d'aucun Muſicien. Mais je n'en dirai pas moins de moi-même que pour compoſer de la muſique il faut la ſavoir ſans doute; mais qu'on peut bavarder tant qu'on veut ſur cet Art ſans y rien entendre, & que tel qui ſe mêle d'écrire fort doctement ſur la muſique ſeroit bien embarraſſé de faire une bonne baſſe ſous un menuet, & même de le noter.

ROUSSEAU.

Je me doute bien auſſi de cela. Mais votre intention eſt-elle d'appliquer cette idée au Dictionnaire & à ſon Auteur?

LE FRANÇOIS.

Je conviens que j'y penſois.

ROUSSEAU.

Vous y penſiez! Cela étant permettez-moi de grace encore une queſtion. Avez-vous lu ce livre?

LE FRANÇOIS.

Je ſerois bien fâché d'en avoir lu jamais une ſeule ligne, non plus que d'aucun de ceux qui portent cet odieux nom.

ROUSSEAU.

En ce cas, je ſuis moins ſurpris que nous penſions vous & moi ſi différemment ſur les points qui s'y rapportent. Ici, par exemple, vous ne confondriez pas ce livre avec ceux dont vous parlez & qui ne roulant que ſur des principes généraux ne contiennent que des idées vagues ou des notions élémentaires tirées peut-être d'autres écrits & qu'ont tous ceux qui ſavent un peu de muſique; au lieu que le Dictionnaire entre dans le détail des regles pour en montrer la raiſon, l'application, l'exception, & tout ce qui doit guider le Compoſiteur dans leur emploi. L'Auteur s'attache même à éclaircir de certaines parties qui juſqu'alors étoient reſtées confuſes dans la tête des Muſiciens & preſque inintelligibles dans leurs écrits. L'article *Enharmonique*, par exemple, explique ce genre avec une ſi grande clarté qu'on eſt étonné de l'obſcurité avec laquelle en avoient parlé tous ceux qui juſqu'alors avoient écrit ſur cette matiere. On ne me perſuadera jamais que cet article, ceux *d'expreſſion*, *fugue*, *harmonie*, *licence*, *mode*, *modulation*, *préparation*, *récitatif*, *trio* (*)

(*) Tous les articles de muſique que j'avois promis pour l'Encyclopédie furent faits dès l'année 1749 & remis par M. Diderot l'année ſuivante à M. d'Alembert, comme entrant dans la partie Mathématique dont il étoit chargé; quelque tems après parurent ſes Elémens de muſique qu'il n'eut pas beaucoup de peine à faire. En 1768 parut mon Dictionnaire & quelque tems

& grand nombre d'autres répandus dans ce Dictionnaire, & qui surement ne sont pillés de personne, soient l'ouvrage d'un ignorant en musique qui parle de ce qu'il n'entend point, ni qu'un livre dans lequel on peut apprendre la composition soit l'ouvrage de quelqu'un qui ne la savoit pas.

Il est vrai que plusieurs autres articles également importans sont restés seulement indiqués pour ne pas laisser le vocabulaire imparfait, comme il en avertit dans sa préface. Mais seroit-il raisonnable de le juger sur les articles qu'il n'a pas eu le tems de faire plutôt que sur ceux où il a mis la derniere main & qui demandoient assurément autant de savoir que les autres? L'auteur convient il avertit même de ce qui manque à son livre & il dit la raison de ce défaut. Mais tel qu'il est, il seroit cent fois plus croyable encore qu'un homme qui ne sait pas la musique eût fait le Devin que le Dictionnaire. Car combien ne voit-on pas, sur-tout en Suisse & en Allemagne de gens qui ne sachant par une note de musique & guidés uniquement par leur oreille & leur goût ne laissent pas de composer des choses très-agréables & même très-régulieres, quoiqu'ils n'aient nulle connoissance des regles & qu'ils ne puissent déposer leurs compositions que dans leur mémoire. Mais il est absurde de penser qu'un homme puisse enseigner & même éclaircir dans un

après une nouvelle édition de ses Elémens avec des augmentations. Dans l'intervalle avoit aussi paru un Dictionnaire des beaux arts où je reconnus plusieurs des articles que j'avois faits pour l'Encyclopédie. M. d'Alembert avoit des bontés si tendres pour mon Dictionnaire encore manuscrit, qu'il offrit obligeamment au sieur Guy d'en revoir les épreuves, faveur que sur l'avis que celui-ci m'en donna je le priai de ne pas accepter.

livre une ſcience qu'il n'entend point, & bien plus encore dans un Art dont la ſeule langue exige une étude de pluſieurs années avant qu'on puiſſe l'entendre & la parler. Je conclus donc qu'un homme qui n'a pu faire le Devin du Village parce qu'il ne ſavoit pas la muſique, n'a pu faire à plus forte raiſon le Dictionnaire qui demandoit beaucoup plus de ſavoir.

LE FRANÇOIS.

Ne connoiſſant ni l'un ni l'autre ouvrage, je ne puis par moi-même juger de votre raiſonnement. Je ſais ſeulement qu'il y a une différence extrême à cet égard dans l'eſtimation du public, que le Dictionnaire paſſe pour un ramaſſis de phraſes ſonores & inintelligibles, qu'on en cite un article *Génie* que tout le monde prône & qui ne dit rien ſur la muſique. Quant à votre article *enharmonique* & aux autres qui, ſelon vous, traitent pertinemment de l'Art, je n'en ai jamais ouï parler à perſonne, ſi ce n'eſt à quelques Muſiciens ou Amateurs étrangers qui paroiſſoient en faire cas avant qu'on les eût mieux inſtruits, mais les nôtres diſent & ont toujours dit ne rien entendre au jargon de ce livre.

Pour le Devin, vous avez vu les tranſports d'admiration excités par la derniere repriſe; l'enthouſiaſme du public pouſſé juſqu'au délire fait foi de la ſublimité de cet ouvrage. C'étoit le divin J. J. c'étoit le moderne Orphée; cet Opéra étoit le chef-d'œuvre de l'art & de l'eſprit humain, & jamais cet enthouſiaſme ne fut ſi vif que lorſqu'on ſut que le divin J. J. ne ſavoit pas la muſique. Or quoique vous en puiſſiez dire, de ce qu'un homme qui ne ſait pas la muſique n'a pu faire

un prodige de l'Art universellement admiré, il ne s'ensuit pas, selon moi, qu'il n'a pu faire un livre peu lu, peu entendu, & encore moins estimé.

ROUSSEAU.

Dans les choses dont je peux juger par moi-même, je ne prendrai jamais pour regles de mes jugemens ceux du public, & sur-tout quand il s'engoüe, comme il a fait tout-d'un-coup pour le Devin du Village après l'avoir entendu pendant vingt ans avec un plaisir plus modéré. Cet engouement subit, quelle qu'en ait été la cause au moment où le soi-disant Auteur étoit l'objet de la dérision publique, n'a rien eu d'assez naturel pour faire autorité chez les gens sensés. Je vous ai dit ce que je pensois du Dictionnaire, & cela, non pas sur l'opinion publique, ni sur ce célebre article *Génie*, qui n'ayant nulle application particuliere à l'Art n'est là que pour la plaisanterie; mais après avoir lu attentivement l'ouvrage entier, dont la plupart des articles feront faire de meilleure musique quand les Artistes en sauront profiter.

Quant au Devin, quoique je sois bien sûr que personne ne sent mieux que moi les véritables beautés de cet ouvrage, je suis fort éloigné de voir ces beautés où le public engoué les place. Ce ne sont point de celles que l'étude & le savoir produisent, mais de celles qu'inspirent le goût & la sensibilité; & l'on prouveroit beaucoup mieux qu'un savant Compositeur n'a point fait cette piece si la partie du beau chant & de l'invention lui manque, qu'on ne prouveroit qu'un ignorant ne l'a pu faire parce qu'il n'a pas cet acquis qui sup-

plée au génie & ne fait rien qu'à force de travail. Il n'y a rien dans le Devin du Village qui passe, quant à la partie scientifique, les principes élémentaires de la composition, & non-seulement il n'y a point d'écolier de trois mois qui dans ce sens ne fût en état d'en faire autant; mais on peut bien douter qu'un savant Compositeur pût se résoudre à être aussi simple. Il est vrai que l'Auteur de cet ouvrage y a suivi un principe caché qui se fait sentir sans qu'on le remarque, & qui donne à ses chants un effet qu'on ne sent dans aucune autre Musique Françoise. Mais ce principe, ignoré de tous nos Compositeurs, dédaigné de ceux qui en ont entendu parler, posé seulement par l'Auteur de la lettre sur la Musique Françoise qui en a fait ensuite un article du Dictionnaire, & suivi seulement par l'Auteur du Devin est une grande preuve de plus que ces deux Auteurs sont le même. Mais tout cela montre l'invention d'un amateur qui a réfléchi sur l'Art, plutôt que la routine d'un professeur qui le possede supérieurement. Ce qui peut faire honneur au Musicien dans cette piece est le récitatif: il est bien modulé bien ponctué, bien accentué, autant que du récitatif François peut l'être. Le tour en est neuf, du moins il l'étoit alors à tel point qu'on ne voulut point hazarder ce récitatif à la Cour, quoiqu'adapté à la langue plus qu'aucun autre. J'ai peine à concevoir comment du récitatif peut être pillé, à moins qu'on ne pille aussi les paroles, & quand il n'y auroit que cela de la main de l'Auteur de la piece, j'aimerois mieux, quant à moi, avoir fait le récitatif sans les airs que les airs sans le récitatif; mais je sens trop bien la même main dans le tout pour pouvoir le partager à différens

Auteurs.

Auteurs. Ce qui rend même cet Opéra prifable pour les gens de goût, c'eft le parfait accord des paroles & de la mufique, c'eft l'étroite liaifon des parties qui le compofent, c'eft l'enfemble exact du tout qui en fait l'ouvrage le plus un que je connoiffe en ce genre. Le Muficien a par-tout penfé fenti parlé comme le Poëte, l'expreffion de l'un répond toujours fi fidellement à celle de l'autre qu'on voit qu'ils font toujours animés du même efprit; & l'on me dit que cet accord fi jufte & fi rare réfulte d'un tas de pillages fortuitement raffemblés? Monfieur, il y auroit cent fois plus d'art à compofer un pareil tout de morceaux épars & découfus qu'à le créer foi-même d'un bout à l'autre.

LE FRANÇOIS.

Votre objection ne m'eft pas nouvelle; elle paroît même fi folide à beaucoup de gens, que, revenus des vols partiels, quoique tous fi bien prouvés, ils font maintenant perfuadés que la piece entiere, paroles & mufique, eft d'une autre main, & que le charlatan a eu l'adreffe de s'en emparer & l'impudence de fe l'attribuer. Cela paroît même fi bien établi que l'on n'en doute plus gueres; car enfin il faut bien néceffairement recourir à quelque explication femblable; il faut bien que cet ouvrage qu'il eft inconteftablement hors d'état d'avoir fait ait été fait par quelqu'un. On prétend même en avoir découvert le véritable Auteur.

ROUSSEAU.

J'entends: après avoir d'abord découvert & très-bien prouvé les vols partiels dont le Devin du Village étoit compofé, on

prouve aujourd'hui non moins victorieusement qu'il n'y a point eu de vols partiels, que cette piece, toute de la même main a été volée en entier par celui qui se l'attribue. Soit donc; car l'une & l'autre de ces vérités contradictoires est égale pour mon objet. Mais enfin quel est-il donc, ce véritable auteur? Est-il François, Suisse, Italien, Chinois?

LE FRANÇOIS.

C'est ce que j'ignore; car on ne peut gueres attribuer cet ouvrage à Pergolese, comme un *Salve Regina*.....

ROUSSEAU.

Oui, j'en connois un de cet Auteur, & qui même a été gravé....

LE FRANÇOIS.

Ce n'est pas celui-là. Le *Salve* dont vous parlez, Pergolese l'a fait de son vivant, & celui dont je parle en est un autre qu'il a fait vingt ans après sa mort, & que J. J. s'approprioit en disant l'avoir fait pour Mlle. Fel, comme beaucoup d'autres motets que le même J. J. dit ou dira de même avoir faits depuis lors, & qui par autant de miracles de M. d'Alembert sont & seront toujours tous de Pergolese dont il évoque l'ombre quand il lui plaît.

ROUSSEAU.

Voilà qui est vraiment admirable. Oh je me doutois depuis long-tems que ce M. d'Alembert devoit être un saint à miracles, & je parierois bien qu'il ne s'en tient pas à ceux-là. Mais, comme vous dites, il lui sera néanmoins difficile, tout

ſaint qu'il eſt, d'avoir auſſi fait faire le Devin du Village à Pergoleſe, & il ne faudroit pas multiplier les auteurs ſans néceſſité.

LE FRANÇOIS.

Pourquoi non ? Qu'un pillard prenne à droite & à gauche, rien au monde n'eſt plus naturel.

ROUSSEAU.

D'accord; mais dans toutes ces muſiques ainſi pillées on ſent les coutures & les pieces de rapport, & il me ſemble que celle qui porte le nom de J. J. n'a pas cet air-là. On n'y trouve même aucune phyſionomie nationale: ce n'eſt pas plus de la muſique Italienne que de la muſique Françoiſe. Elle a le ton de la choſe & rien de plus.

LE FRANÇOIS.

Tout le monde convient de cela. Comment l'Auteur du Devin a-t-il pris dans cette piece un accent alors ſi neuf qu'il n'ait employé que là, & ſi c'eſt ſon unique ouvrage, comment en a-t-il tranquillement cédé la gloire à un autre, ſans tenter de la revendiquer, ou du moins de la partager par un ſecond Opéra ſemblable? On m'a promis de m'expliquer clairement tout cela; car j'avoue de bonne foi y avoir trouvé juſqu'ici quelque obſcurité.

ROUSSEAU.

Bon! vous voilà bien embarraſſé! Le pillard aura fait accointance avec l'Auteur: il ſe ſera fait confier ſa piece, ou la lui aura volée, & puis il l'aura empoiſonné. Cela eſt tout ſimple.

LE FRANÇOIS.

Vraiment, vous avez là de jolies idées!

ROUSSEAU.

Ah ne me faites pas honneur de votre bien ! Ces idées vous appartiennent ; elles ſont l'effet naturel de tout ce que vous m'avez appris. Au reſte, & quoiqu'il en ſoit du véritable Auteur de la piece, il me ſuffit que celui qui s'eſt dit l'être ſoit par ſon ignorance & ſon incapacité hors d'état de l'avoir faite, pour que j'en conclue à plus forte raiſon qu'il n'a fait ni le Dictionnaire qu'il s'attribue auſſi, ni la lettre ſur la Muſique Françoiſe, ni aucun des autres livres qui portent ſon nom & dans leſquels il eſt impoſſible de ne pas ſentir qu'ils partent tous de la même main. D'ailleurs, concevez-vous qu'un homme doué d'aſſez de talens pour faire de pareils ouvrages, aille au fort même de ſon effervescence piller & s'attribuer ceux d'autrui dans un genre qui non-ſeulement n'eſt pas le ſien, mais auquel il n'entend abſolument rien ; qu'un homme qui, ſelon vous, eut aſſez de courage d'orgueil de fierté de force pour réſiſter à la démangeaiſon d'écrire ſi naturelle aux jeunes gens qui ſe ſentent quelque talent, pour laiſſer meurir vingt ans ſa tête dans le ſilence, afin de donner plus de profondeur & de poids à ſes productions long-tems méditées, que ce même homme, l'ame toute remplie de ſes grandes & ſublimes vues aille en interrompre le développement, pour chercher par des manœuvres auſſi lâches que puériles une réputation uſurpée & très-inférieure à celle qu'il peut obtenir légitimement ? Ce ſont des gens pourvus de bien petits talens

par eux-mêmes qui se parent ainsi de ceux d'autrui, & quiconque avec une tête active & pensante a senti le délire & l'attrait du travail d'esprit ne va pas servilement sur la trace d'un autre pour se parer ainsi de productions étrangeres par préférence à celles qu'il peut tirer de son propre fond. Allez, Monsieur, celui qui a pu être assez vil & assez sot pour s'attribuer le Devin du Village sans l'avoir fait & même sans savoir la musique, n'a jamais fait une ligne du Discours sur l'inégalité, ni de l'Emile ni du Contrat Social. Tant d'audace & de vigueur d'un côté, tant d'ineptie & de lâcheté de l'autre ne s'associeront jamais dans la même ame.

Voilà une preuve qui parle à tout homme sensé. Que d'autres qui ne sont pas moins fortes ne parlent qu'à moi, j'en suis fâché pour mon espece ; elles devroient parler à toute ame sensible & douée de l'instinct moral. Vous me dites que tous ces écrits qui m'échauffent me touchent m'attendrissent, me donnent la volonté sincere d'être meilleur sont uniquement des productions d'une tête exaltée conduite par un cœur hypocrite & fourbe. La figure de mes êtres surlunaires vous aura déjà fait entendre que je n'étois pas là-dessus de votre avis. Ce qui me confirme encore dans le mien est le nombre & l'étendue de ces mêmes écrits où je sens toujours & par-tout la même véhémence d'un cœur échauffé des mêmes sentimens. Quoi ! ce fléau du genre-humain, cet ennemi de toute droiture de toute justice de toute bonté s'est captivé dix à douze ans dans le cours de quinze volumes à parler toujours le plus doux le plus pur le plus énergique langage de la vertu, à plaindre les miseres humaines, à en montrer la

ſource dans les erreurs dans les préjugés des hommes, à leur tracer la route du vrai bonheur, à leur apprendre à rentrer dans leurs propres cœurs pour y retrouver le germe des vertus ſociales qu'ils étouffent ſous un faux ſimulacre dans le progrès mal entendu des ſociétés, à conſulter toujours leur conſcience pour redreſſer les erreurs de leur raiſon, & à écouter dans le ſilence des paſſions cette voix intérieure que tous nos philoſophes ont tant à cœur d'étouffer, & qu'ils traitent de chimere parce qu'elle ne leur dit plus rien : il s'eſt fait ſiffler d'eux & de tout ſon ſiecle pour avoir toujours ſoutenu que l'homme étoit bon quoique les hommes fuſſent méchans, que ſes vertus lui venoient de lui-même, que ſes vices lui venoient d'ailleurs : il a conſacré ſon plus grand & meilleur ouvrage à montrer comment s'introduiſent dans notre ame les paſſions nuiſibles, à montrer que la bonne éducation doit être purement négative, qu'elle doit conſiſter, non à guérir les vices du cœur humain, puiſqu'il n'y en a point naturellement, mais à les empêcher de naître, & à tenir exactement fermées les portes par leſquelles ils s'introduiſent : enfin, il a établi tout cela avec une clarté ſi lumineuſe avec un charme ſi touchant avec une vérité ſi perſuaſive qu'une ame non dépravée ne peut réſiſter à l'attrait de ſes images & à la force de ſes raiſons ; & vous voulez que cette longue ſuite d'écrits où reſpirent toujours les mêmes maximes, où le même langage ſe ſoutient toujours avec la même chaleur ſoit l'ouvrage d'un fourbe qui parle toujours, non-ſeulement contre ſa penſée, mais auſſi contre ſon intérêt, puiſque mettant tout ſon bonheur à remplir le monde de malheurs & de crimes, il devoit conſéquemment chercher à

multiplier les fcélérats pour fe donner des aides & des complices dans l'exécution de fes horribles projets ; au lieu qu'il n'a travaillé réellement qu'à fe fufciter des obftacles & des adverfaires dans tous les profélytes que fes livres feroient à la vertu.

Autres raifons non moins fortes dans mon efprit. Cet Auteur putatif, reconnu par toutes les preuves que vous m'avez fournies le plus crapuleux le plus vil débauché qui puiffe exifter, a paffé fa vie avec les trainées des rues dans les plus infâmes réduits, il eft hébêté de débauche, il eft pourri de vérole, & vous voulez qu'il ait écrit ces inimitables lettres pleines de cet amour fi brûlant & fi pur qui ne germa jamais que dans des cœurs auffi chaftes que tendres? Ignorez-vous que rien n'eft moins tendre qu'un débauché, que l'amour n'eft pas plus connu des libertins que des femmes de mauvaife vie, que la crapule endurcit le cœur, rend ceux qui s'y livrent impudens groffiers brutaux cruels, que leur fang appauvri dépouillé de cet efprit de vie qui du cœur porte au cerveau ces charmantes images d'où naît l'ivreffe de l'amour, ne leur donne par l'habitude que les âcres picotemens du befoin, fans y joindre ces douces impreffions qui rendent la fenfualité auffi tendre que vive? Qu'on me montre une lettre d'amour d'une main inconnue, je fuis affuré de connoître à fa lecture fi celui qui l'écrit a des mœurs. Ce n'eft qu'aux yeux de ceux qui en ont que les femmes peuvent briller de ces charmes touchans & chaftes qui feuls font le délire des cœurs vraiment amoureux. Les débauchés ne voient en elles que des inftrumens de plaifir

qui leur ſont auſſi mépriſables que néceſſaires, comme ces vaſes dont on ſe ſert tous les jours pour les plus indiſpenſables beſoins. J'aurois défié tous les coureurs de filles de Paris d'écrire jamais une ſeule des lettres de l'Héloïſe, & le livre entier, ce livre dont la lecture me jette dans les plus angéliques extaſes ſeroit l'ouvrage d'un vil débauché! comptez, Monſieur, qu'il n'en eſt rien : ce n'eſt pas avec de l'eſprit & du jargon que ces choſes-là ſe trouvent. Vous voulez qu'un hypocrite adroit qui ne marche à ſes fins qu'à force de ruſe & d'aſtuce aille étourdiment ſe livrer à l'impétuoſité de l'indignation contre tous les états contre tous les partis ſans exception, & dire également les plus dures vérités aux uns & aux autres. Papiſtes, huguenots, grands, petits, hommes, femmes, robins, ſoldats, moines, prêtres, dévots, médecins, philoſophes, *Tros Rutulusve fuat*, tout eſt peint tout eſt démaſqué ſans jamais un mot d'aigreur ni de perſonnalité contre qui que ce ſoit, mais ſans ménagement pour aucun parti. Vous voulez qu'il ait toujours ſuivi ſa fougue au point d'avoir tout ſoulevé contre lui, tout réuni pour l'accabler dans ſa diſgrace, & tout cela ſans ſe ménager ni défenſeur ni appui, ſans s'embarraſſer même du ſuccès de ſes livres, ſans s'informer au moins de l'effet qu'ils produiſoient & de l'orage qu'ils attiroient ſur ſa tête, & ſans en concevoir le moindre ſouci quand le bruit commença d'en arriver juſqu'à lui? Cette intrépidité, cette imprudence cette incurie eſt-elle de l'homme faux & fin que vous m'avez peint? Enfin vous voulez qu'un miſérable à qui l'on a ôté le nom de *ſcélérat* qu'on ne trouvoit pas encore aſſez abject, pour lui

lui donner celui de *coquin* comme exprimant mieux la bassesse & l'indignité de son ame; vous voulez que ce reptile ait pris & soutenu pendant quinze volumes le langage intrépide & fier d'un écrivain qui, consacrant sa plume à la vérité, ne quête point les suffrages du public & que le témoignage de son cœur met au-dessus des jugemens des hommes? Vous voulez que parmi tant de si beaux livres modernes, les seuls qui pénétrent jusqu'à mon cœur, qui l'enflamment d'amour pour la vertu, qui l'attendrissent sur les miseres humaines, soient précisément les jeux d'un détestable fourbe qui se moque de ses lecteurs & ne croit pas un mot de ce qu'il leur dit avec tant de chaleur & de force; tandis que tous les autres, écrits, à ce que vous m'assurez, par de vrais sages dans de si pures intentions, me glacent le cœur, le resserrent, & ne m'inspirent avec des sentimens d'aigreur, de peine, & de haine, que le plus intolérant esprit de parti? Tenez, Monsieur, s'il n'est pas impossible que tout cela soit, il l'est du moins que jamais je le croye, fût-il mille fois démontré. Encore un coup je ne résiste point à vos preuves; elles m'ont pleinement convaincu: mais ce que je ne crois ni ne croirai de ma vie, c'est que l'Emile & sur-tout l'article du goût dans le quatrieme livre soit l'ouvrage d'un cœur dépravé, que l'Héloïse & sur-tout la lettre sur la mort de Julie ait été écrite par un scélérat, que celle à M. d'Alembert sur les spectacles soit la production d'une ame double, que le sommaire du projet de paix perpétuelle soit celle d'un ennemi du genre-humain, que le recueil entier des écrits du même Auteur soit sorti d'une ame hypocrite & d'une mauvaise tête, non du pur zele

d'un cœur brûlant d'amour pour la vertu. Non, Monſieur, non Monſieur; le mien ne ſe prêtera jamais à cette abſurde & fauſſe perſuaſion. Mais je dis & je ſoutiendrai toujours qu'il faut qu'il y ait deux J. J., & que l'Auteur des livres & celui des crimes ne ſont pas le même homme. Voilà un ſentiment ſi bien enraciné dans le fond de mon cœur que rien ne me l'ôtera jamais.

LE FRANÇOIS.

C'eſt pourtant une erreur ſans le moindre doute; & une autre preuve qu'il a fait des livres eſt qu'il en fait encore tous les jours.

ROUSSEAU.

Voilà ce que j'ignorois, & l'on m'avoit dit au contraire qu'il s'occupoit uniquement depuis quelques années à copier de la muſique.

LE FRANÇOIS.

Bon, copier! il en fait le ſemblant pour faire le pauvre quoiqu'il ſoit riche & couvrir ſa rage de faire des livres & de barbouiller du papier. Mais perſonne ici n'en eſt la dupe, & il faut que vous veniez de bien loin pour l'avoir été.

ROUSSEAU.

Sur quoi, je vous prie, roulent ces nouveaux livres dont il ſe cache ſi bien, ſi à propos, & avec tant de ſuccès?

LE FRANÇOIS.

Ce ſont des fadaiſes de toute eſpece: des leçons d'Athéïſme,

des éloges de la philoſophie moderne, des oraiſons funebres, des traductions, des ſatyres.....

ROUSSEAU.

Contre ſes ennemis, ſans doute?

LE FRANÇOIS.

Non, contre les ennemis de ſes ennemis.

ROUSSEAU.

Voilà de quoi je ne me ſerois pas douté.

LE FRANÇOIS.

Oh vous ne connoiſſez pas la ruſe du drôle! Il fait tout cela pour ſe mieux déguiſer. Il fait de violentes ſorties contre la préſente adminiſtration (en 1772) dont il n'a point à ſe plaindre, en faveur du Parlement qui l'a ſi indignement traité & de l'auteur de toutes ſes miſeres, qu'il devroit avoir en horreur. Mais à chaque inſtant ſa vanité ſe décele par les plus ineptes louanges de lui-même. Par exemple, il a fait derniérement un livre fort plat intitulé l'an *deux mille deux cents quarante*, dans lequel il conſacre avec ſoin tous ſes écrits à la poſtérité ſans même excepter Narciſſe, & ſans qu'il en manque une ſeule ligne.

ROUSSEAU.

C'eſt en effet une bien étonnante balourdiſe. Dans les livres qui portent ſon nom je ne vois pas un orgueil auſſi bête.

LE FRANÇOIS.

En ſe nommant il ſe contraignoit; à préſent qu'il ſe croit bien caché, il ne ſe gêne plus.

ROUSSEAU.

Il a raiſon, cela lui réuſſit ſi bien! Mais, Monſieur, quel eſt donc le vrai but de ſes livres que cet homme ſi fin publie avec tant de myſtere en faveur des gens qu'il devroit haïr, & de la doctrine à laquelle il a paru ſi contraire?

LE FRANÇOIS.

En doutez-vous? C'eſt de ſe jouer du public & de faire parade de ſon éloquence en prouvant ſucceſſivement le pour & le contre & promenant ſes lecteurs du blanc au noir pour ſe moquer de leur crédulité.

ROUSSEAU.

Par ma foi! voilà, pour la détreſſe où il ſe trouve, un homme de bien bonne humeur, & qui pour être auſſi haineux que vous le faites n'eſt gueres occupé de ſes ennemis! Pour moi, ſans être vain ni vindicatif, je vous déclare que ſi j'étois à ſa place & que je vouluſſe encore faire des livres, ce ne ſeroit pas pour faire triompher mes perſécuteurs & leur doctrine aux dépens de ma réputation & de mes propres écrits. S'il eſt réellement l'Auteur de ceux qu'il n'avoue pas, c'eſt une forte & nouvelle preuve qu'il ne l'eſt pas de ceux qu'il avoue. Car aſſurément il faudroit le ſuppoſer bien ſtupide & bien ennemi de lui-même pour chanter la palinodie ſi mal à propos.

LE FRANÇOIS.

Il faut avouer que vous êtes un homme bien obſtiné bien tenace dans vos opinions; au peu d'autorité qu'ont ſur vous celles du public, on voit bien que vous n'êtes pas François. Parmi tous nos ſages ſi vertueux ſi juſtes ſi ſupérieurs à toute partialité, parmi toutes nos dames ſi ſenſibles, ſi favorables à un Auteur qui peint ſi bien l'amour, il ne s'eſt trouvé perſonne qui ait fait la moindre réſiſtance aux argumens triomphans de nos Meſſieurs, perſonne qui ne ſe ſoit rendu avec empreſſement avec joie aux preuves que ce même Auteur qu'on diſoit tant aimer, que ce même J. J. ſi fêté, mais ſi rogue & ſi haïſſable, étoit la honte & l'opprobre du genre-humain; & maintenant qu'on s'eſt ſi bien paſſionné pour cette idée qu'on n'en voudroit pas changer quand la choſe ſeroit poſſible, vous ſeul, plus difficile que tout le monde, venez ici nous propoſer une diſtinction neuve & imprévue qui ne le ſeroit pas ſi elle avoit la moindre ſolidité. Je conviens pourtant qu'à travers tout ce pathos, qui ſelon moi ne dit pas grand'choſe, vous ouvrez de nouvelles vues qui pourroient avoir leur uſage communiquées à nos Meſſieurs. Il eſt certain que ſi l'on pouvoit prouver que J. J. n'a fait aucun des livres qu'il s'attribue, comme on prouve qu'il n'a pas fait le Devin, on ôteroit une difficulté qui ne laiſſe pas d'arrêter ou du moins d'embarraſſer encore bien des gens, malgré les preuves convaincantes des forfaits de ce miſérable. Mais je ſerois auſſi fort ſurpris pour peu qu'on pût appuyer cette idée, qu'on ſe fût aviſé ſi tard de la propoſer. Je vois qu'en s'attachant à le couvrir de tout

l'opprobre qu'il mérite, nos Meſſieurs ne laiſſent pas de s'inquiéter quelquefois de ces livres qu'ils déteſtent, qu'ils tournent même en ridicule de toute leur force, mais qui leur attirent ſouvent des objections incommodes, qu'on leveroit tout-d'un-coup en affirmant qu'il n'a pas écrit un ſeul mot de tout cela, & qu'il en eſt incapable comme d'avoir fait le Devin. Mais je vois qu'on a pris ici une route contraire qui ne peut gueres ramener à celle-là; & l'on croit ſi bien que ces écrits ſont de lui que nos Meſſieurs s'occupent depuis long-tems à les éplucher pour en extraire le poiſon.

ROUSSEAU.

Le poiſon!

LE FRANÇOIS.

Sans doute. Ces beaux livres vous ont ſéduit comme bien d'autres, & je ſuis peu ſurpris qu'à travers toute cette oſtentation de belle morale vous n'ayez pas ſenti les doctrines pernicieuſes qu'il y répand; mais je le ſerois fort qu'elles n'y fuſſent pas. Comment un tel ſerpent n'infecteroit-il pas de ſon venin tout ce qu'il touche?

ROUSSEAU.

Eh bien, Monſieur, ce venin! en a-t-on déjà beaucoup extrait de ces livres?

LE FRANÇOIS.

Beaucoup à ce qu'on m'a dit, & même il s'y met tout à découvert dans nombre de paſſages horribles que l'extrême prévention qu'on avoit pour ces livres empêcha d'abord de

remarquer, mais qui frappent maintenant de ſurpriſe & d'effroi tous ceux qui, mieux inſtruits les liſent comme il convient.

ROUSSEAU.

Des paſſages horribles! J'ai lu ces livres avec grand ſoin, mais je n'y en ai point trouvé de tel, je vous jure. Vous m'obligeriez de m'en indiquer quelqu'un.

LE FRANÇOIS.

Ne les ayant pas lus c'eſt ce que je ne ſaurois faire: mais j'en demanderai la liſte à nos Meſſieurs qui les ont recueillis, & je vous la communiquerai. Je me rappelle ſeulement qu'on cite une note de l'Emile où il enſeigne ouvertement l'aſſaſſinat.

ROUSSEAU.

Comment, Monſieur, il enſeigne ouvertement l'aſſaſſinat, & cela n'a pas été remarqué de la premiere lecture! Il faloit qu'il eût en effet des lecteurs bien prévenus ou bien diſtraits. Et où donc avoient les yeux les Auteurs de ces ſages & graves Réquiſitoires ſur leſquels on l'a ſi réguliérement décrété? Quelle trouvaille pour eux! quel regret de l'avoir manquée!

LE FRANÇOIS.

Ah c'eſt que ces livres étoient trop pleins de choſes à reprendre pour qu'on pût tout relever.

ROUSSEAU.

Il eſt vrai que le bon le judicieux Joli de Fleuri, tout plein de l'horreur que lui inſpiroit *le ſyſtême criminel de la Religion naturelle* ne pouvoit gueres s'arrêter à des baga-

telles comme des leçons d'aſſaſſinat; ou peut-être, comme vous dites, ſon extrême prévention pour le livre l'empêchoit-elle de les remarquer. Dites, dites, Monſieur, que vos chercheurs de poiſon ſont bien plutôt ceux qui l'y mettent, & qu'il n'y en a point pour ceux qui n'en cherchent pas. J'ai lu vingt fois la note dont vous parlez, ſans y voir autre choſe qu'une vive indignation contre un préjugé gothique non moins extravagant que funeſte, & je ne me ferois jamais douté du ſens que vos Meſſieurs lui donnent ſi je n'avois vu par hazard une lettre inſidieuſe qu'on a fait écrire à l'Auteur à ce ſujet & la réponſe qu'il a eu la foibleſſe d'y faire, & où il explique le ſens de cette note qui n'avoit pas beſoin d'autre explication que d'être lue à ſa place par d'honnêtes gens. Un Auteur qui écrit d'après ſon cœur eſt ſujet en ſe paſſionnant à des fougues qui l'entraînent au delà du but, & à des écarts où ne tombent jamais ces écrivains ſubtils & méthodiſtes qui, ſans s'animer ſur rien au monde, ne diſent jamais que ce qu'il leur eſt avantageux de dire & qu'ils ſavent tourner ſans ſe commettre pour produire l'effet qui convient à leur intérêt. Ce ſont les imprudences d'un homme confiant en lui-même, & dont l'ame généreuſe ne ſuppoſe pas même que l'on puiſſe douter de lui. Soyez ſûr que jamais hypocrite ni fourbe n'ira s'expoſer à découvert. Nos Philoſophes ont bien ce qu'ils appellent leur doctrine intérieure, mais ils ne l'enſeignent au public qu'en ſe cachant & à leurs amis qu'en ſecret. En prenant toujours tout à la lettre on trouveroit peut-être en effet moins à reprendre dans les livres les plus dangereux

que

que dans ceux dont nous parlons ici, & en général que dans tous ceux où l'Auteur sûr de lui-même & parlant d'abondance de cœur s'abandonne à toute sa véhémence, sans songer aux prises qu'il peut laisser au méchant qui le guette de sang-froid, & qui ne cherche dans tout ce qu'il offre de bon & d'utile qu'un côté mal gardé par lequel il puisse enfoncer le poignard. Mais lisez tous ces passages dans le sens qu'ils présentent naturellement à l'esprit du lecteur & qu'ils avoient dans celui de l'Auteur en les écrivant, lisez-les à leur place avec ce qui précéde & ce qui suit, consultez la disposition de cœur où ces lectures vous mettent; c'est cette disposition qui vous éclairera sur leur véritable sens. Pour toute réponse à ces sinistres interprétateurs & pour leur juste peine, je ne voudrois que leur faire lire à haute voix l'ouvrage entier qu'ils déchirent ainsi par lambeaux pour les teindre de leur venin; je doute qu'en finissant cette lecture il s'en trouvât un seul assez impudent pour oser renouveller son accusation.

LE FRANÇOIS.

Je sais qu'on blâme en général cette maniere d'isoler & défigurer les passages d'un Auteur pour les interpréter au gré de la passion d'un censeur injuste; mais par vos propres principes nos Messieurs vous mettront ici loin de votre compte, car c'est encore moins dans des traits épars que dans toute la substance des livres dont il s'agit qu'ils trouvent le poison que l'Auteur a pris soin d'y répandre : mais il y est fondu avec tant d'art, que ce n'est que par les plus subtiles analyses qu'on vient à bout de le découvrir.

ROUSSEAU.

En ce cas il étoit fort inutile de l'y mettre : car encore un coup, s'il faut chercher ce venin pour le ſentir, il n'y eſt que pour ceux qui l'y cherchent ou plutôt qui l'y mettent. Pour moi, par exemple qui ne me ſuis point aviſé d'y en chercher, je puis bien jurer n'y en avoir point trouvé.

LE FRANÇOIS.

Eh qu'importe, s'il fait ſon effet ſans être apperçu? Effet qui ne réſulte pas d'un tel ou d'un tel paſſage en particulier, mais de la lecture entiere du livre. Qu'avez-vous à dire à cela?

ROUSSEAU.

Rien, ſinon qu'ayant lu pluſieurs fois en entier les écrits que J. J. s'attribue, l'effet total qu'il en a réſulté dans mon ame a toujours été de me rendre plus humain plus juſte, meilleur que je n'étois auparavant; jamais je ne me ſuis occupé de ces livres ſans profit pour la vertu.

LE FRANÇOIS.

Oh je vous certifie que ce n'eſt pas là l'effet que leur lecture a produit ſur nos Meſſieurs.

ROUSSEAU.

Ah, je le crois! mais ce n'eſt pas la faute des livres : car pour moi plus j'y ai livré mon cœur, moins j'y ai ſenti ce qu'ils y trouvent de pernicieux; & je ſuis ſûr que cet effet qu'ils ont produit ſur moi ſera le même ſur tout honnête homme qui les lira avec la même impartialité.

LE FRANÇOIS.

Dites avec la même prévention; car ceux qui ont ſenti l'effet contraire, & qui s'occupent pour le bien public de ces utiles recherches ſont tous des hommes de la plus ſublime vertu & de grands philoſophes qui ne ſe trompent jamais.

ROUSSEAU.

Je n'ai rien encore à dire à cela. Mais faites une choſe; imbu des principes de ces grands philoſophes qui ne ſe trompent jamais, mais ſincere dans l'amour de la vérité, mettez-vous en état de prononcer comme eux avec connoiſſance de cauſe, & de décider ſur cet article entr'eux d'un côté eſcortés de tous leurs diſciples qui ne jurent que par les maîtres, & de l'autre tout le public avant qu'ils l'euſſent ſi bien endoctriné. Pour cela, liſez vous-même les livres dont il s'agit & ſur les diſpoſitions où vous laiſſera leur lecture jugez de celle où étoit l'Auteur en les écrivant, & de l'effet naturel qu'ils doivent produire quand rien n'agira pour le détourner. C'eſt, je crois le moyen le plus ſûr de porter ſur ce point un jugement équitable.

LE FRANÇOIS.

Quoi! vous voulez m'impoſer le ſupplice de lire une immenſe compilation de préceptes de vertu rédigés par un coquin?

ROUSSEAU.

Non, Monſieur, je veux que vous liſiez le vrai ſyſtême du cœur humain rédigé par un honnête homme & publié

ſous un autre nom. Je veux que vous ne vous préveniez point contre des livres bons & utiles, uniquement parce qu'un homme indigne de les lire a l'audace de s'en dire l'Auteur.

LE FRANÇOIS.

Sous ce point de vue on pourroit ſe réſoudre à lire ces livres, ſi ceux qui les ont le mieux examinés ne s'accordoient tous excepté vous ſeul à les trouver nuiſibles & dangereux; ce qui prouve aſſez que ces livres ont été compoſés, non comme vous dites par un honnête homme dans des intentions louables, mais par un fourbe adroit plein de mauvais ſentimens maſqués d'un extérieur hypocrite à la faveur duquel ils ſurprennent ſéduiſent & trompent les gens.

ROUSSEAU.

Tant que vous continuerez de la ſorte à mettre en fait ſur l'autorité d'autrui l'opinion contraire à la mienne, nous ne ſaurions être d'accord. Quand vous voudrez juger par vous-même, nous pourrons alors comparer nos raiſons & choiſir l'opinion la mieux fondée. Mais dans une queſtion de fait comme celle-ci, je ne vois pourquoi je ſerois obligé de croire ſans aucune raiſon probante que d'autres ont ici mieux vu que moi.

LE FRANÇOIS.

Comptez-vous pour rien le calcul des voix, quand vous êtes ſeul à voir autrement que tout le monde?

ROUSSEAU.

Pour faire ce calcul avec justesse, il faudroit auparavant savoir combien de gens dans cette affaire ne voyent comme vous que par les yeux d'autrui. Si du nombre de ces bruyantes voix on ôtoit les échos qui ne font que répéter celle des autres, & que l'on comptât celles qui restent dans le silence faute d'oser se faire entendre, il y auroit peut-être moins de disproportion que vous ne pensez. En réduisant toute cette multitude au petit nombre de gens qui menent les autres, il me resteroit encore une forte raison de ne pas préférer leur avis au mien. Car je suis ici parfaitement sûr de ma bonne foi, & je n'en puis dire autant avec la même assurance d'aucun de ceux qui sur cet article disent penser autrement que moi. En un mot, je juge ici par moi-même. Nous ne pouvons donc raisonner au pair vous & moi, que vous ne vous mettiez en état de juger par vous-même aussi.

LE FRANÇOIS.

J'aime mieux pour vous complaire faire plus que vous ne demandez, en adoptant votre opinion préférablement à l'opinion publique; car je vous avoue que le seul doute si ces livres ont été faits par ce misérable m'empêcheroit d'en supporter la lecture aisément.

ROUSSEAU.

Faites mieux encore. Ne songez point à l'Auteur en les lisant, & sans vous prévenir ni pour ni contre, livrez votre ame aux impressions qu'elle en recevra. Vous vous assurerez ainsi par vous-même de l'intention dans laquelle ont été écrits

ces livres, & s'ils peuvent être l'ouvrage d'un ſcélérat qui couvoit de mauvais deſſeins.

LE FRANÇOIS.

Si je fais pour vous cet effort, n'eſpérez pas du moins que ce ſoit gratuitement. Pour m'engager à lire ces livres malgré ma répugnance, il faut malgré la vôtre, vous engager vous-même à voir l'Auteur, ou ſelon vous celui qui ſe donne pour tel, à l'examiner avec ſoin, & à démêler à travers ſon hypocriſie le fourbe adroit qu'elle a maſqué ſi long-tems.

ROUSSEAU.

Que m'oſez-vous propoſer? Moi que j'aille chercher un pareil homme! que je le voye! que je le hante! Moi qui m'indigne de reſpirer l'air qu'il reſpire, moi qui voudrois mettre le diametre de la terre entre lui & moi & m'en trouverois trop près encore! Rouſſeau vous a-t-il donc paru facile en liaiſons au point d'aller chercher la fréquentation des méchans? Si jamais j'avois le malheur de trouver celui-ci ſur mes pas, je ne m'en conſolerois qu'en le chargeant des noms qu'il mérite, en confondant ſa morgue hypocrite par les plus cruels reproches, en l'accablant de l'affreuſe liſte de ſes forfaits.

LE FRANÇOIS.

Que dites-vous là? Que vous m'effrayez! Avez-vous oublié l'engagement ſacré que vous avez pris de garder avec lui le plus profond ſilence & de ne lui jamais laiſſer con-

noître que vous ayez même aucun ſoupçon de tout ce que je vous ai dévoilé?

ROUSSEAU.

Comment? Vous m'étonnez. Cet engagement regardoit uniquement, du moins je l'ai cru le tems qu'il a falu mettre à m'expliquer les ſecrets affreux que vous m'avez révélés. De peur d'en brouiller le fil, il faloit ne pas l'interrompre juſqu'au bout, & vous ne vouliez pas que je m'expoſaſſe à des diſcuſſions avec un fourbe, avant d'avoir toutes les inſtructions néceſſaires pour le confondre pleinement. Voilà ce que j'ai compris de vos motifs dans le ſilence que vous m'avez impoſé, & je n'ai pu ſuppoſer que l'obligation de ce ſilence allât plus loin que ne le permettent la juſtice & la loi.

LE FRANÇOIS.

Ne vous y trompez donc plus. Votre engagement, auquel vous ne pouvez manquer ſans violer votre foi, n'a quant à ſa durée d'autres bornes que celles de la vie. Vous pouvez vous devez même répandre publier par-tout l'affreux détail de ſes vices & de ſes crimes, travailler avec zele à étendre & accroître de plus en plus ſa diffamation, le rendre autant qu'il eſt poſſible odieux mépriſable exécrable à tout le monde. Mais il faut toujours mettre à cette bonne œuvre un air de myſtere & de commiſération qui en augmente l'effet, & loin de lui donner jamais aucune explication qui le mette à portée de répondre & de ſe défendre, vous devez concourir avec tout le monde à lui faire ignorer toujours ce qu'on fait & comment on le fait.

ROUSSEAU.

Voilà des devoirs que j'étois bien éloigné de comprendre quand vous me les avez imposés, & maintenant qu'il vous plaît de me les expliquer, vous ne pouvez douter qu'ils ne me surprennent & que je ne sois curieux d'apprendre sur quels principes vous les fondez. Expliquez-vous donc, je vous prie, & comptez sur toute mon attention.

LE FRANÇOIS.

O mon bon ami! Qu'avec plaisir votre cœur navré du déshonneur que fait à l'humanité cet homme qui n'auroit jamais dû naître, va s'ouvrir à des sentimens qui en font la gloire dans les nobles ames de ceux qui ont démasqué ce malheureux; ils étoient ses amis, ils faisoient profession de l'être. Séduits par un extérieur honnête & simple, par une humeur crue alors facile & douce, par la mesure de talens qu'il faloit pour sentir les leurs sans prétendre à la concurrence, ils le rechercherent se l'attacherent & l'eurent bientôt subjugué; car il est certain que cela n'étoit pas difficile. Mais quand ils virent que cet homme si simple & si doux prenant tout d'un coup l'essor s'élevoit d'un vol rapide à une réputation à laquelle ils ne pouvoient atteindre, eux qui avoient tant de hautes prétentions si bien fondées, ils se douterent bientôt qu'il y avoit là-dessous quelque chose qui n'alloit pas bien, que cet esprit bouillant n'avoit pas si longtems contenu son ardeur sans mystere, & dès-lors, persuadés que cette apparente simplicité n'étoit qu'un voile qui cachoit quelque projet dangereux, ils formerent la ferme résolution

ſolution de trouver ce qu'ils cherchoient & prirent à loiſir les meſures les plus ſures pour ne pas perdre leurs peines.

Ils ſe concerterent donc pour éclairer toutes ſes allures de maniere que rien ne leur pût échapper. Il les avoit mis lui-même ſur la voie par la déclaration d'une faute grave qu'il avoit commiſe & dont il leur confia le ſecret ſans néceſſité ſans utilité, non comme diſoit l'hypocrite pour ne rien cacher à l'amitié & ne pas paroître à leurs yeux meilleur qu'il n'étoit; mais plutôt, comme ils diſent très-ſenſément eux-mêmes, pour leur donner le change, occuper ainſi leur attention, & les détourner de vouloir pénétrer plus avant dans le myſtere obſcur de ſon caractere. Cette étourderie de ſa part fut ſans doute un coup du Ciel qui voulut forcer le fourbe à ſe démaſquer lui-même, ou du moins à leur fournir la priſe dont ils avoient beſoin pour cela. Profitant habilement de cette ouverture pour tendre leurs piéges autour de lui, ils paſſerent aiſément de ſa confidence à celle des complices de ſa faute deſquels ils ſe firent bientôt autant d'inſtrumens pour l'exécution de leur projet. Avec beaucoup d'adreſſe, un peu d'argent & de grandes promeſſes, ils gagnerent tout ce qui l'entouroit & parvinrent ainſi par degrés à être inſtruits de ce qui le regardoit auſſi bien & mieux que lui-même. Le fruit de tous ces ſoins fut la découverte & la preuve de ce qu'ils avoient preſſenti ſi-tôt que ces livres firent du bruit, ſavoir que ce grand prêcheur de vertu n'étoit qu'un monſtre chargé de crimes cachés, qui depuis quarante ans maſquoit l'ame d'un ſcélérat ſous les dehors d'un honnête homme.

ROUSSEAU.

Continuez de grace. Voilà vraiment des choſes ſurprenantes que vous me racontez-là.

LE FRANÇOIS.

Vous avez vu en quoi conſiſtoient ces découvertes. Vous pouvez juger de l'embarras de ceux qui les avoient faites. Elles n'étoient pas de nature à pouvoir être tues & l'on n'avoit pas pris tant de peines pour rien ; cependant quand il n'y auroit eu à les publier d'autre inconvénient que d'attirer au coupable les peines qu'il avoit méritées, c'en étoit aſſez pour empêcher ces hommes généreux de l'y vouloir expoſer. Ils devoient ils vouloient le démaſquer mais ils ne vouloient pas le perdre, & l'un ſembloit pourtant ſuivre néceſſairement de l'autre. Comment le confondre ſans le punir ? Comment l'épargner ſans ſe rendre reſponſable de la continuation de ſes crimes : car pour du repentir ils ſavoient bien qu'ils n'en devoient point attendre de lui. Ils ſavoient ce qu'ils devoient à la juſtice à la vérité à la ſureté publique, mais ils ne ſavoient pas moins ce qu'ils ſe devoient à eux-mêmes. Après avoir eu le malheur de vivre avec ce ſcélérat dans l'intimité, ils ne pouvoient le livrer à la vindicte publique ſans s'expoſer à quelque blâme, & leurs honnêtes ames, pleines encore de commiſération pour lui, vouloient ſur-tout éviter le ſcandale, & faire qu'aux yeux de toute la terre il leur dût ſon bien-être & ſa conſervation. Ils concerterent donc ſoigneuſement leurs démarches & réſolurent de graduer ſi bien le développement de leurs découvertes, que la connoiſſance ne s'en répandît

dans le public qu'à mesure qu'on y reviendroit des préjugés qu'on avoit en sa faveur. Car son hypocrisie avoit alors le plus grand succès. La route nouvelle qu'il s'étoit frayée & qu'il paroissoit suivre avec assez de courage pour mettre sa conduite d'accord avec ses principes, son audacieuse morale qu'il sembloit prêcher par son exemple encore plus que par ses livres, & sur-tout son désintéressement apparent dont tout le monde alors étoit la dupe; toutes ces singularités qui supposoient du moins une ame ferme excitoient l'admiration de ceux mêmes qui les désapprouvoient. On applaudissoit à ses maximes sans les admettre & à son exemple sans vouloir le suivre.

Comme ces dispositions du public auroient pu l'empêcher de se rendre aisément à ce qu'on lui vouloit apprendre, il falut commencer par les changer. Ses fautes mises dans le jour le plus odieux commencerent l'ouvrage; son imprudence à les déclarer auroit pu paroître franchise; il la falut déguiser. Cela paroissoit difficile; car on m'a dit qu'il en avoit fait dans l'Emile un aveu presque formel avec des regrets qui devoient naturellement lui épargner les reproches des honnêtes-gens. Heureusement le public qu'on animoit alors contre lui, & qui ne voit rien que ce qu'on veut qu'il voye, n'apperçut point tout cela, & bientôt avec les renseignemens suffisans pour l'accuser & le convaincre sans qu'il parût que ce fût lui qui les eut fournis, on eut la prise nécessaire pour commencer l'œuvre de sa diffamation. Tout se trouvoit merveilleusement disposé pour cela. Dans ses brutales déclamations il avoit, comme vous le remarquez vous-même, attaqué tous les états:

tous ne demandoient pas mieux que de concourir à cette œuvre qu'aucun n'osoit entamer de peur de paroître écouter uniquement la vengeance. Mais à la faveur de ce premier fait bien établi & suffisamment aggravé, tout le reste devint facile. On put sans soupçon d'animosité se rendre l'écho de ses amis, qui même ne le chargeoient qu'en le plaignant & seulement pour l'acquit de leur conscience; & voilà comment dirigé par des gens instruits du caractere affreux de ce monstre, le public, revenu peu-à-peu des jugemens favorables qu'il en avoit portés si long-tems, ne vit plus que du faste où il avoit vu du courage, de la bassesse où il avoit vu de la simplicité, de la forfanterie où il avoit vu du désintéressement, & du ridicule où il avoit vu de la singularité.

Voilà l'état où il falut amener les choses pour rendre croyables même avec toutes leurs preuves les noirs mysteres qu'on avoit à révéler, & pour le laisser vivre dans une liberté du moins apparente, & dans une absolue impunité. Car une fois bien connu l'on n'avoit plus à craindre qu'il pût ni tromper ni séduire personne & ne pouvant plus se donner des complices, il étoit hors d'état, surveillé comme il l'étoit par ses amis & par leurs amis, de suivre ses projets exécrables & de faire aucun mal dans la société. Dans cette situation, avant de révéler les découvertes qu'on avoit faites, on capitula qu'elles ne porteroient aucun préjudice à sa personne, & que pour le laisser même jouir d'une parfaite sécurité, on ne lui laisseroit jamais connoître qu'on l'eût démasqué. Cet engagement contracté avec toute la force possible a été rempli jusqu'ici avec une fidélité qui tient du prodige. Voulez-vous être le premier

à l'enfreindre, tandis que le public entier, ſans diſtinction de rang d'âge de ſexe de caractere, & ſans aucune exception, pénétré d'admiration pour la générosité de ceux qui ont conduit cette affaire, s'eſt empreſſé d'entrer dans leurs nobles vues & de les favoriſer par pitié pour ce malheureux : car vous devez ſentir que là-deſſus ſa ſureté tient à ſon ignorance, & que s'il pouvoit jamais croire que ſes crimes ſont connus, il ſe prévaudroit infailliblement de l'indulgence dont on les couvre pour en tramer de nouveaux avec la même impunité, que cette impunité ſeroit alors d'un trop dangereux exemple, & que ces crimes ſont de ceux qu'il faut ou punir ſévérement, ou laiſſer dans l'obſcurité.

ROUSSEAU.

Tout ce que vous venez de me dire m'eſt ſi nouveau qu'il faut que j'y rêve long-tems pour arranger là-deſſus mes idées. Il y a même quelques points ſur leſquels j'aurois beſoin de plus grande explication. Vous dites, par exemple, qu'il n'eſt pas à craindre que cet homme une fois bien connu ſéduiſe perſonne, qu'il ſe donne des complices, qu'il faſſe aucun complot dangereux. Cela s'accorde mal avec ce que vous m'avez raconté vous-même de la continuation de ſes crimes, & je craindrois fort au contraire qu'affiché de la ſorte il ne ſervît d'enſeigne aux méchans pour former leurs aſſociations criminelles & pour employer ſes funeſtes talens à les affermir. Le plus grand mal & la plus grande honte de l'état ſocial eſt que le crime y faſſe des liens plus indiſſolubles que n'en fait la vertu. Les méchans ſe lient entr'eux plus fortement que les

bons & leurs liaiſons ſont bien plus durables, parce qu'ils ne peuvent les rompre impunément, que de la durée de ces liaiſons dépend le ſecret de leurs trames, l'impunité de leurs crimes, & qu'ils ont le plus grand intérêt à ſe ménager toujours réciproquement. Au lieu que les bons, unis ſeulement par des affections libres qui peuvent changer ſans conſéquence, rompent & ſe ſéparent ſans crainte & ſans riſque dès qu'ils ceſſent de ſe convenir. Cet homme, tel que vous me l'avez décrit, intrigant, actif, dangereux, doit être le foyer des complots de tous les ſcélérats. Sa liberté ſon impunité dont vous faites un ſi grand mérite aux gens de bien qui le ménagent, eſt un très-grand malheur public : ils ſont reſponſables de tous les maux qui peuvent en arriver, & qui même en arrivent journellement ſelon vos propres récits. Eſt-il donc louable à des hommes juſtes de favoriſer ainſi les méchans aux dépens des bons ?

LE FRANÇOIS.

Votre objection pourroit avoir de la force s'il s'agiſſoit ici d'un méchant d'une cathégorie ordinaire. Mais ſongez toujours qu'il s'agit d'un monſtre l'horreur du genre-humain, auquel perſonne au monde ne peut ſe fier en aucune ſorte, & qui n'eſt pas même capable du pacte que les ſcélérats ſont entre eux. C'eſt ſous cet aſpect qu'également connu de tous il ne peut être à craindre à qui que ce ſoit par ſes trames. Déteſté des bons pour ſes œuvres, il l'eſt encore plus des méchans pour ſes livres: par un juſte châtiment de ſa damnable hypocriſie, les fripons qu'il démaſque pour ſe maſquer ont tous

pour lui la plus invincible antipathie. S'ils cherchent à l'approcher, c'eſt ſeulement pour le ſurprendre & le trahir ; mais comptez qu'aucun d'eux ne tentera jamais de l'aſſocier à quelque mauvaiſe entrepriſe.

ROUSSEAU.

C'eſt en effet un méchant d'une eſpece bien particuliere que celui qui ſe rend encore plus odieux aux méchans qu'aux bons, & à qui perſonne au monde n'oſeroit propoſer une injuſtice.

LE FRANÇOIS.

Oui, ſans doute, d'une eſpece particuliere, & ſi particuliere que la nature n'en a jamais produit & j'eſpere n'en reproduira plus un ſemblable. Ne croyez pourtant pas qu'on ſe repoſe avec une aveugle confiance ſur cette horreur univerſelle. Elle eſt un des principaux moyens employés par les ſages qui l'ont excitée, pour l'empêcher d'abuſer par des pratiques pernicieuſes de la liberté qu'on vouloit lui laiſſer, mais elle n'eſt pas le ſeul. Ils ont pris des précautions non moins efficaces en le ſurveillant à tel point qu'il ne puiſſe dire un mot qui ne ſoit écrit, ni faire un pas qui ne ſoit marqué, ni former un projet qu'on ne pénétre à l'inſtant qu'il eſt conçu. Ils ont fait en ſorte que, libre en apparence au milieu des hommes, il n'eût avec eux aucune ſociété réelle, qu'il vécût ſeul dans la foule, qu'il ne ſût rien de ce qui ſe fait, rien de ce qui ſe dit autour de lui, rien ſur-tout de ce qui le regarde & l'intéreſſe le plus, qu'il ſe ſentît par-tout chargé de chaînes dont il ne pût ni montrer ni voir le moindre veſtige. Ils ont élevé

autour de lui des murs de ténebres impénétrables à ſes regards ; ils l'ont enterré vif parmi les vivans. Voilà peut-être la plus ſinguliere la plus étonnante entrepriſe qui jamais ait été faite. Son plein ſuccès atteſte la force du génie qui l'a conçue & de ceux qui en ont dirigé l'exécution ; & ce qui n'eſt pas moins étonnant encore eſt le zele avec lequel le public entier s'y prête, ſans appercevoir lui-même la grandeur la beauté du plan dont il eſt l'aveugle & fidelle exécuteur.

Vous ſentez bien néanmoins qu'un projet de cette eſpece, quelque bien concerté qu'il pût être n'auroit pu s'exécuter ſans le concours du Gouvernement : mais on eut d'autant moins de peine à l'y faire entrer qu'il s'agiſſoit d'un homme odieux à ceux qui en tenoient les rênes, d'un Auteur dont les ſéditieux écrits reſpiroient l'auſtérité républicaine & qui dit-on haïſſoit le Viſirat, mépriſoit les Viſirs, vouloit qu'un Roi gouvernât par lui-même, que les Princes fuſſent juſtes, que les peuples fuſſent libres & que tout obéît à la loi. L'adminiſtration ſe prêta donc aux manœuvres néceſſaires pour l'enlacer & le ſurveiller; entrant dans toutes les vues de l'auteur du projet, elle pourvut à la ſureté du coupable autant qu'à ſon aviliſſement, & ſous un air bruyant de protection rendant ſa diffamation plus ſolemnelle, parvint par degrés à lui ôter avec toute eſpece de crédit, de conſidération, d'eſtime, tout moyen d'abuſer de ſes pernicieux talens pour le malheur du genre-humain.

Afin de le démaſquer plus complétement on n'a épargné ni ſoins ni tems ni dépenſe pour éclairer tous les momens de ſa vie depuis ſa naiſſance juſqu'à ce jour. Tous ceux dont les

les cajoleries l'ont attiré dans leurs piéges, tous ceux qui, l'ayant connu dans sa jeunesse ont fourni quelque nouveau fait contre lui, quelque nouveau trait à sa charge, tous ceux en un mot qui ont contribué à le peindre comme on vouloit ont été récompensés de maniere ou d'autre, & plusieurs ont été avancés eux ou leurs proches, pour être entrés de bonne grace dans toutes les vues de nos Messieurs. On a envoyé des gens de confiance chargés de bonnes instructions & de beaucoup d'argent à Venise à Turin, en Savoye en Suisse à Geneve, par-tout où il a demeuré. On a largement récompensé tous ceux qui travaillant avec succès ont laissé de lui dans ces pays les idées qu'on en vouloit donner & en ont rapporté les anecdotes qu'on vouloit avoir. Beaucoup même de personnes de tous les états pour faire de nouvelles découvertes & contribuer à l'œuvre commune ont entrepris à leurs propres frais & de leur propre mouvement de grands voyages pour bien constater la scélératesse de J. J. avec un zele.....

ROUSSEAU.

Qu'ils n'auroient surement pas eu dans le cas contraire pour le constater honnête homme. Tant l'aversion pour les méchans a plus de force dans les belles ames que l'attachement pour les bons!

Voilà, comme vous le dites un projet non moins admirable qu'admirablement exécuté. Il seroit bien curieux bien intéressant de suivre dans leur détail toutes les manœuvres qu'il a falu mettre en usage pour en amener le succès à ce point. Comme c'est ici un cas unique depuis que le monde existe

& d'où naît une loi toute nouvelle dans le code du genre-humain, il importeroit qu'on connût à fond toutes les circonstances qui s'y rapportent. L'interdiction du feu & de l'eau chez les Romains tomboit sur les choses nécessaires à la vie, celle-ci tombe sur tout ce qui peut la rendre supportable & douce, l'honneur, la justice, la vérité, la société, l'attachement, l'estime. L'interdiction romaine menoit à la mort; celle-ci sans la donner la rend desirable, & ne laisse la vie que pour en faire un supplice affreux. Mais cette interdiction romaine étoit décernée dans une forme légale par laquelle le criminel étoit juridiquement condamné. Je ne vois rien de pareil dans celle-ci. J'attends de savoir pourquoi cette omission, ou comment on y a suppléé?

LE FRANÇOIS.

J'avoue que dans les formes ordinaires, l'accusation formelle & l'audition du coupable sont nécessaires pour le punir: mais au fond qu'importent ces formes quand le délit est bien prouvé. La négation de l'accusé (car il nie toujours pour échapper au supplice) ne fait rien contre les preuves & n'empêche point sa condamnation. Ainsi, cette formalité, souvent inutile, l'est sur-tout dans le cas présent où tous les flambeaux de l'évidence éclairent des forfaits inouis.

Remarquez d'ailleurs que quand ces formalités seroient toujours nécessaires pour punir, elles ne le sont pas du moins pour faire grace, la seule chose dont il s'agit ici. Si n'écoutant que la justice on eût voulu traiter le misérable comme il le méritoit, il ne faloit que le saisir le punir, & tout étoit

fait. On ſe fût épargné des embarras des ſoins des frais immenſes, & ce tiſſu de piéges & d'artifices dont on le tient enveloppé. Mais la générosité de ceux qui l'ont démaſqué, leur tendre commiſération pour lui ne leur permettant aucun procédé violent, il a bien falu s'aſſurer de lui ſans attenter à ſa liberté, & le rendre l'horreur de l'univers afin qu'il n'en fût pas le fléau.

Quel tort lui fait-on, & de quoi pourroit-il ſe plaindre? Pour le laiſſer vivre parmi les hommes il a bien falu le peindre à eux tel qu'il étoit. Nos Meſſieurs ſavent mieux que vous que les méchans cherchent & trouvent toujours leurs ſemblables pour comploter avec eux leurs mauvais deſſeins; mais on les empêche de ſe lier avec celui-ci, en le leur rendant odieux à tel point qu'ils n'y puiſſent prendre aucune confiance. Ne vous y fiez pas, leur dit-on, il vous trahira pour le ſeul plaiſir de nuire; n'eſpérez pas le tenir par un intérêt commun. C'eſt très-gratuitement qu'il ſe plaît au crime; ce n'eſt point ſon intérêt qu'il y cherche; il ne connoît d'autre bien pour lui que le mal d'autrui : il préférera toujours le mal plus grand ou plus prompt de ſes camarades, au mal moindre ou plus éloigné qu'il pourroit faire avec eux. Pour prouver tout cela il ne faut qu'expoſer ſa vie. En faiſant ſon hiſtoire on éloigne de lui les plus ſcélérats par la terreur. L'effet de cette méthode eſt ſi grand & ſi ſûr que depuis qu'on le ſurveille & qu'on éclaire tous ſes ſecrets, pas un mortel n'a encore eu l'audace de tenter ſur lui l'appât d'une mauvaiſe action, & ce n'eſt jamais qu'au leurre de quelque bonne œuvre qu'on parvient à le ſurprendre.

ROUSSEAU.

Voyez comme quelquefois les extrêmes ſe touchent! Qui croiroit qu'un excès de ſcélérateſſe pût ainſi rapprocher de la vertu? Il n'y avoit que vos Meſſieurs au monde qui puſſent trouver un ſi bel art.

LE FRANÇOIS.

Ce qui rend l'exécution de ce plan plus admirable, c'eſt le myſtere dont il a falu le couvrir. Il faloit peindre le perſonnage à tout le monde ſans que jamais ce portrait paſſât ſous ſes yeux. Il faloit inſtruire l'univers de ſes crimes, mais de telle façon que ce fût un myſtere ignoré de lui ſeul. Il faloit que chacun le montrât au doigt ſans qu'il crût être vu de perſonne. En un mot c'étoit un ſecret dont le public entier devoit être dépoſitaire ſans qu'il parvînt jamais à celui qui en étoit le ſujet. Cela eût été difficile, peut-être impoſſible à exécuter avec tout autre : mais les projets fondés ſur des principes généraux échouent ſouvent. En les appropriant tellement à l'individu qu'ils ne conviennent qu'à lui on en rend l'exécution bien plus ſûre. C'eſt ce qu'on a fait auſſi habilement qu'heureuſement avec notre homme. On ſavoit qu'étranger & ſeul il étoit ſans appui, ſans parens ſans aſſiſtance, qu'il ne tenoit à aucun parti, & que ſon humeur ſauvage tendoit d'elle-même à l'iſoler; on n'a fait pour l'iſoler tout-à-fait que ſuivre ſa pente naturelle, y faire tout concourir, & dès-lors tout a été facile. En le ſéqueſtrant tout-à-fait du commerce des hommes qu'il fuit quel mal lui fait-on? En pouſſant la bonté juſqu'à lui laiſſer

une liberté du moins apparente, ne faloit-il pas l'empêcher d'en pouvoir abuser ? Ne faloit-il pas en le laissant au milieu des citoyens s'attacher à le leur bien faire connoître? Peut-on voir un serpent se glisser dans la place publique sans crier à chacun de se garder du serpent? N'étoit-ce pas sur-tout une obligation particuliere pour les sages qui ont eu l'adresse d'écarter le masque dont il se couvroit depuis quarante ans & de le voir les premiers à travers ses déguisemens tel qu'ils le montrent depuis lors à tout le monde? Ce grand devoir de le faire abhorrer pour l'empêcher de nuire, combiné avec le tendre intérêt qu'il inspire à ces hommes sublimes, est le vrai motif des soins infinis qu'ils prennent, des dépenses immenses qu'ils font, pour l'entourer de tant de piéges, pour le livrer à tant de mains, pour l'enlacer de tant de façons qu'au milieu de cette liberté feinte il ne puisse ni dire un mot ni faire un pas ni mouvoir un doigt qu'ils ne le sachent & ne le veuillent. Au fond tout ce qu'on en fait n'est que pour son bien, pour éviter le mal qu'on seroit contraint de lui faire & dont on ne peut le garantir autrement. Il falloit commencer par l'éloigner de ses anciennes connoissances pour avoir le tems de les bien endoctriner; on l'a fait décréter à Paris; quel mal lui a-t-on fait? Il faloit, par la même raison, l'empêcher de s'établir à Geneve; on l'y a fait décréter aussi; quel mal lui a-t-on fait? on l'a fait lapider à Motiers; mais les cailloux qui cassoient ses fenêtres & ses portes ne l'ont point atteint; quel mal donc lui ont-ils fait? On l'a fait chasser à l'entrée de l'hiver de l'Isle solitaire où il s'étoit réfugié & de toute

la Suiſſe ; mais c'étoit pour le forcer charitablement d'aller en Angleterre (*) chercher l'aſyle qu'on lui préparoit à ſon inſçu depuis long-tems, & bien meilleur que celui qu'il s'étoit obſtiné de choiſir quoiqu'il ne pût de-là faire aucun mal à perſonne. Mais quel mal lui a-t-on fait à lui-même, & de quoi ſe plaint-il aujourd'hui? Ne le laiſſe-t-on pas tranquille dans ſon opprobre? Il peut ſe vautrer à ſon aiſe dans la fange où l'on le tient embourbé. On l'accable d'indignités, il eſt vrai; mais qu'importe? quelles bleſſures lui font-elles? N'eſt-il pas fait pour les ſouffrir, & quand chaque paſſant lui cracheroit au viſage, quel mal après tout, cela lui feroit-il? Mais ce monſtre d'ingratitude ne ſent rien, ne ſait gré de rien, & tous les ménagemens qu'on a pour lui loin de le toucher ne font qu'irriter ſa férocité. En prenant le plus grand ſoin de lui ôter tous ſes amis on ne leur a rien tant recommandé que d'en garder toujours l'apparence & le titre, & de prendre pour le tromper le même ton qu'ils avoient auparavant pour l'accueillir. C'eſt ſa coupable défiance qui ſeule le rend miſérable. Sans elle il ſeroit un peu plus dupe, mais il vivroit tout auſſi content qu'autrefois. Devenu l'objet de l'horreur publique, il s'eſt vu par-là celui des attentions de tout le monde.

(*) Choiſir un Anglois pour mon dépoſitaire & mon confident, ſeroit ce me ſemble, réparer d'une maniere bien authentique le mal que j'ai pu penſer & dire de ſa nation. On l'a trop abuſée ſur mon compte pour que j'aie pu ne pas m'abuſer quelquefois ſur le ſien (†).

(†) *M. Rouſſeau étoit ſi bien revenu de ſes préjugés contre l'Angleterre, que peu de tems avant ſa mort, il donna commiſſion à l'Editeur de lui chercher un aſyle dans ce pays pour y finir ſes jours.*

Note de l'Editeur.

C'étoit à qui le fêteroit, à qui l'auroit à dîner, à qui lui offriroit des retraites, à qui renchériroit d'empreſſement pour obtenir la préférence. On eût dit à l'ardeur qu'on avoit pour l'attirer, que rien n'étoit plus honorable plus glorieux que de l'avoir pour hôte, & cela dans tous les états ſans en excepter les Grands & les Princes, & mon Ours n'étoit pas content !

ROUSSEAU.

Il avoit tort, mais il devoit être bien ſurpris ! Ces Grands-là ne penſoient pas, ſans doute, comme ce Seigneur Eſpagnol dont vous ſavez la réponſe à Charles-quint qui lui demandoit un de ſes châteaux pour y loger le Connétable de Bourbon (*).

LE FRANÇOIS.

Le cas eſt bien différent : vous oubliez qu'ici c'eſt une bonne œuvre.

ROUSSEAU.

Pourquoi ne voulez-vous pas que l'hoſpitalité envers le connétable fût une auſſi bonne œuvre que l'aſyle offert à un ſcélérat ?

LE FRANÇOIS.

Eh vous ne voulez pas m'entendre ! Le Connétable ſavoit bien qu'il étoit rebelle à ſon Prince.

(*) On a dit-on rendu inhabitable le château de Trye depuis que j'y ai logé. Si cette opération a rapport à moi, elle n'eſt pas conſéquente à l'empreſſement qui m'y avoit attiré, ni à celui avec lequel on engageoit M. le Prince de Ligne à m'offrir dans le même tems un aſyle charmant dans ſes terres par une belle lettre qu'on eut même grand ſoin de faire courir dans tout Paris.

ROUSSEAU.

Jean-Jaques ne ſait donc pas qu'il eſt un ſcélérat ?

LE FRANÇOIS.

Le fin du projet eſt d'en uſer extérieurement avec lui comme s'il n'en ſavoit rien ou comme ſi on l'ignoroit ſoi-même. De cette ſorte on évite avec lui le danger des explications, & feignant de le prendre pour un honnête homme on l'obſéde ſi bien ſous un air d'empreſſement pour ſon mérite que rien de ce qui ſe rapporte à lui ni lui-même ne peut échapper à la vigilance de ceux qui l'approchent. Dès qu'il s'établit quelque part, ce qu'on ſait toujours d'avance, les murs les planchers les ſerrures, tout eſt diſpoſé autour de lui pour la fin qu'on ſe propoſe, & l'on n'oublie pas de l'envoiſiner convenablement; c'eſt-à-dire de mouches venimeuſes, de fourbes adroits & de filles accortes à qui l'on a bien fait leur leçon. C'eſt une choſe aſſez plaiſante de voir les barboteuſes de nos Meſſieurs prendre des airs de Vierge pour tâcher d'aborder cet ours. Mais ce ne ſont pas apparemment des Vierges qu'il lui faut, car ni les lettres pathétiques qu'on dicte à celles-là, ni les dolentes hiſtoires qu'on leur fait apprendre, ni tout l'étalage de leurs malheurs & de leurs vertus, ni celui de leurs charmes flétris n'ont pu l'attendrir. Ce pourceau d'Epicure eſt devenu tout d'un coup un Xenocrate pour nos Meſſieurs.

ROUSSEAU.

N'en fut-il point un pour vos Dames? Si ce n'étoit pas

là

là le plus bruyant de ses forfaits, c'en seroit surement le plus irrémissible.

LE FRANÇOIS.

Ah Monsieur Rousseau, il faut toujours être galant & de quelque façon qu'en use une femme, on ne doit jamais toucher cet article-là !

Je n'ai pas besoin de vous dire que toutes ses lettres sont ouvertes, qu'on retient soigneusement toutes celles dont il pourroit tirer quelque instruction, & qu'on lui en fait écrire de toutes les façons par différentes mains, tant pour sonder ses dispositions par ses réponses, que pour lui supposer dans celles qu'il rebute & qu'on garde des correspondances dont on puisse un jour tirer parti contre lui. On a trouvé l'art de lui faire de Paris une solitude plus affreuse que les cavernes & les bois, où il ne trouve au milieu des hommes ni communication ni consolation ni conseil ni lumieres, ni rien de tout ce qui pourroit lui aider à se conduire, un labyrinthe immense où l'on ne lui laisse appercevoir dans les ténebres que de fausses routes qui l'égarent de plus en plus. Nul ne l'aborde qui n'ait déjà sa leçon toute faite sur ce qu'il doit lui dire & sur le ton qu'il doit prendre en lui parlant. On tient note de tous ceux qui demandent à le voir (*) & on ne le leur permet qu'après avoir reçu à son égard les instructions que j'ai moi-même été chargé de vous donner au pre-

(*) On a mis pour cela dans la rue un marchand de tableaux tout vis-à-vis de ma porte, & à cette porte qu'on tient fermée un secret, afin que tous ceux qui voudront entrer chez moi soient forcés de s'adresser aux voisins qui ont leurs instructions & leurs ordres.

mier desir que vous avez marqué de le connoître. S'il entre en quelque lieu public il y est regardé & traité comme un pestiféré : tout le monde l'entoure & le fixe, mais en s'écartant de lui & sans lui parler, seulement pour lui servir de barriere, & s'il ose parler lui-même & qu'on daigne lui répondre, c'est toujours ou par un mensonge ou en éludant ses questions d'un ton si rude & si méprisant qu'il perde l'envie d'en faire. Au parterre on a grand soin de le recommander à ceux qui l'entourent, & de placer toujours à ses côtés une garde ou un sergent qui parle ainsi fort clairement de lui sans rien dire. On l'a montré signalé recommandé partout aux facteurs, aux commis, aux gardes, aux mouches, aux savoyards, dans tous les spectacles, dans tous les cafés, aux barbiers, aux marchands, aux colporteurs, aux libraires. S'il cherchoit un livre, un almanac, un roman, il n'y en auroit plus dans tout Paris, le seul desir manifesté de trouver une chose telle qu'elle soit est pour lui l'infaillible moyen de la faire disparoître. A son arrivée à Paris il cherchoit douze chansonnettes italiennes qu'il y fit graver il y a une vingtaine d'années, & qui étoient de lui comme le Devin du Village : mais le recueil, les airs, les planches, tout disparut, tout fut anéanti dès l'instant, sans qu'il en ait pu recouvrer jamais un seul exemplaire. On est parvenu à force de petites attentions multipliées à le tenir dans cette ville immense toujours sous les yeux de la populace qui le voit avec horreur. Veut-il passer l'eau vis-à-vis les Quatre-nations? On ne passera point pour lui, même en payant la voiture entiere. Veut-il se faire décroter? Les décroteurs, sur-tout ceux du

Temple & du Palais-royal lui refuſeront avec mépris leurs ſervices. Entre-t-il aux Tuileries ou au Luxembourg? Ceux qui diſtribuent des billets imprimés à la porte ont ordre de le paſſer avec la plus outrageante affectation, & même de lui en refuſer net, s'il ſe préſente pour en avoir, & tout cela, non pour l'importance de la choſe, mais pour le faire remarquer connoître & abhorrer de plus en plus.

Une de leurs plus jolies inventions eſt le parti qu'ils ont ſu tirer pour leur objet de l'uſage annuel de brûler en cérémonie un ſuiſſe de paille dans la rue aux Ours. Cette fête populaire paroiſſoit ſi barbare & ſi ridicule en ce ſiecle philoſophe que, déjà négligée, on alloit la ſupprimer tout-à-fait, ſi nos Meſſieurs ne ſe fuſſent aviſés de la renouveller bien précieuſement pour J. J. A cet effet, ils ont fait donner ſa figure & ſon vêtement à l'homme de paille, ils lui ont armé la main d'un couteau bien luiſant, & en le faiſant promener en pompe dans les rues de Paris, ils ont eu ſoin qu'on le mît en ſtation directement ſous les fenêtres de J. J. tournant & retournant la figure de tous côtés pour la bien montrer au Peuple, à qui cependant de charitables interpretes font faire l'application qu'on deſire, & l'excitent à brûler J. J. en effigie, en attendant mieux (*). Enfin l'un de nos Meſ-

(*) Il y auroit, à me brûler en perſonne, deux grands inconvéniens qui peuvent forcer ces Meſſieurs à ſe priver de ce plaiſir. Le premier eſt qu'étant une fois mort & brûlé, je ne ſerois plus en leur pouvoir, & ils perdroient le plaiſir plus grand de me tourmenter vif. Le ſecond, bien plus grave, eſt qu'avant de me brûler il faudroit enfin m'entendre, au moins pour la forme, & je doute que malgré vingt ans de précautions & de trames, ils oſent encore en courir le riſque.

ſieurs m'a même aſſuré avoir eu le ſenſible plaiſir de voir des mendians lui rejetter au nez ſon aumône & vous comprenez bien ......

ROUSSEAU.

Qu'ils n'y ont rien perdu. Ah quelle douceur d'ame! quelle charité! le zele de vos Meſſieurs n'oublie rien.

LE FRANÇOIS.

Outre toutes ces précautions on a mis en œuvre un moyen très-ingénieux pour découvrir s'il lui reſte par malheur quelque perſonne de confiance qui n'ait pas encore les inſtructions & les ſentimens néceſſaires pour ſuivre à ſon égard le plan généralement admis. On lui fait écrire par des gens qui, ſe feignant dans la détreſſe implorent ſon ſecours ou ſes conſeils pour s'en tirer. Il cauſe avec eux, il les conſole, il les recommande aux perſonnes ſur leſquelles il compte. De cette maniere on parvient à les connoître, & de-là facilement à les convertir. Vous ne ſauriez croire combien par cette manœuvre on a découvert de gens qui l'eſtimoient encore & qu'il continuoit de tromper. Connus de nos Meſſieurs, ils ſont bientôt détachés de lui, & l'on parvient par un art tout particulier mais infaillible à le leur rendre auſſi odieux qu'il leur fut cher auparavant. Mais ſoit qu'il pénétre enfin ce manege, ſoit qu'en effet il ne lui reſte plus perſonne, ces tentatives ſont ſans ſuccès depuis quelque tems. Il refuſe conſtamment de s'employer pour les gens qu'il ne connoît pas & même de leur répondre, & cela va toujours aux fins qu'on ſe propoſe en le faiſant paſſer pour un homme inſenſible &

dur. Car encore une fois rien n'eſt mieux pour éluder ſes pernicieux deſſeins que de le rendre tellement haïſſable à tous, que dès qu'il deſire une choſe c'en ſoit aſſez pour qu'il ne la puiſſe obtenir, & que dès qu'il s'intéreſſe en faveur de quelqu'un ce quelqu'un ne trouve plus ni patron ni aſſiſtance.

ROUSSEAU.

En effet tous ces moyens que vous m'avez détaillés, me paroiſſent ne pouvoir manquer de faire de ce J. J. la riſée le jouet du genre-humain & de le rendre le plus abhorré des mortels.

LE FRANÇOIS.

Eh ! ſans doute. Voilà le grand le vrai but des ſoins généreux de nos Meſſieurs. Et graces à leur plein ſuccès, je puis vous aſſurer que depuis que le monde exiſte jamais mortel n'a vécu dans une pareille dépreſſion.

ROUSSEAU.

Mais ne me diſiez-vous pas au contraire que le tendre ſoin de ſon bien-être entroit pour beaucoup dans ceux qu'ils prennent à ſon égard ?

LE FRANÇOIS.

Oui, vraiment, & c'eſt-là ſur-tout ce qu'il y a de grand de généreux d'admirable dans le plan de nos Meſſieurs qu'en l'empêchant de ſuivre ſes volontés & d'accomplir ſes mauvais deſſeins, on cherche cependant à lui procurer les douceurs de la vie, de façon qu'il trouve par-tout ce qui lui eſt néceſſaire & nulle part ce dont il peut abuſer. On veut qu'il

ſoit raſſaſié du pain de l'ignominie & de la coupe de l'opprobre. On affecte même pour lui des attentions moqueuſes & dériſoires (*), des reſpects comme ceux qu'on prodiguoit à Sancho dans ſon Iſle & qui le rendent encore plus ridicule aux yeux de la populace. Enfin puiſqu'il aime tant les diſtinctions, il a lieu d'être content, on a ſoin qu'elles ne lui manquent pas & on le ſert de ſon goût en le faiſant par-tout montrer au doigt. Oui, Monſieur, on veut qu'il vive, & même agréablement, autant qu'il eſt poſſible à un méchant ſans mal faire : on voudroit qu'il ne manquât à ſon bonheur que les moyens de troubler celui des autres. Mais c'eſt un ours qu'il faut enchaîner de peur qu'il ne dévore les paſſans. On craint ſur-tout le poiſon de ſa plume & l'on n'épargne aucune précaution pour l'empêcher de l'exhaler ; on ne lui laiſſe aucun moyen de défendre ſon honneur, parce que cela lui feroit inutile, que ſous ce prétexte il ne manqueroit pas d'attaquer celui d'autrui, & qu'il n'appartient pas à un homme livré à la diffamation d'oſer diffamer perſonne. Vous concevez que parmi les gens dont on s'eſt aſſuré l'on n'a pas oublié les libraires, ſur-tout ceux dont il s'eſt autrefois ſervi. L'on en a même tenu un très-long-tems à la Baſtille ſous d'autres prétextes, mais en effet pour l'endoctriner plus long-tems à loiſir ſur le compte de J. J (†). On a recommandé à tout ce qui

(*) Comme quand on vouloit à toute force m'envoyer le vin d'honneur à Amiens, qu'à Londres les Tambours des Gardes devoient venir battre à ma porte, & qu'au Temple M. le Prince de Conti m'envoya ſa Muſique à mon lever.

(†) On y a détenu de même en même tems & pour le même effet un Genevois de mes amis, lequel,

l'entoure de veiller particuliérement à ce qu'il peut écrire. On a même tâché de lui en ôter les moyens, & l'on étoit parvenu dans la retraite où on l'avoit attiré en Dauphiné à écarter de lui toute encre lisible, en sorte qu'il ne put trouver sous ce nom que de l'eau légérement teinte, qui même en peu de tems perdoit toute sa couleur. Malgré toutes ces précautions le drôle est encore parvenu à écrire ses mémoires qu'il appelle ses confessions & que nous appellons ses mensonges avec de l'encre de la Chine, à laquelle on n'avoit pas songé: mais si l'on ne peut l'empêcher de barbouiller du papier à son aise, on l'empêche au moins de faire circuler son venin : car aucun chiffon, ni petit ni grand, pas un billet de deux lignes ne peut sortir de ses mains sans tomber à l'instant même dans celles des gens établis pour tout recueillir. A l'égard de ses discours, rien n'en est perdu. Le premier soin de ceux qui l'entourent est de s'attacher à le faire jaser; ce qui n'est pas difficile, ni même de lui faire dire à-peu-près ce qu'on veut ou du moins comme on le veut pour en tirer avantage, tantôt en lui débitant de fausses nouvelles, tantôt en l'animant par d'adroites contradictions, & tantôt au contraire en paroissant acquiescer à tout ce qu'il dit. C'est alors sur-tout qu'on tient un regiître exact

aigri par d'anciens griefs contre les magistrats de Geneve, excitoit les citoyens contre eux à mon occasion. Je pensois bien différemment, & jamais, en écrivant soit à eux soit à lui, je ne cessai de les presser tous d'abandonner ma cause & de remettre à de meilleurs tems la défense de leurs droits. Cela n'empêcha pas qu'on ne publiât avoir trouvé tout le contraire dans les lettres que je lui écrivois & que c'étoit moi qui étois le boute-feu. Que peuvent déformais attendre des gens puissans la justice la vérité l'innocence, quand une fois ils en sont venus jusques-là ?

des indiſcretes vivacités qui lui échappent, & qu'on amplifie & commente de ſang-froid. Ils prennent en même tems toutes les précautions poſſibles pour qu'il ne puiſſe tirer d'eux aucune lumiere ni par rapport à lui ni par rapport à qui que ce ſoit. On ne prononce jamais devant lui le nom de ſes premiers délateurs & l'on ne parle qu'avec la plus grande réſerve de ceux qui influent ſur ſon ſort, de ſorte qu'il lui eſt impoſſible de parvenir à ſavoir ni ce qu'ils diſent ni ce qu'ils font, s'ils ſont à Paris ou abſens, ni même s'ils ſont morts ou en vie. On ne lui parle jamais de nouvelles, ou on ne lui en dit que de fauſſes ou de dangereuſes, qui feroient de ſa part de nouveaux crimes s'il s'aviſoit de les répéter. En province on empêchoit aiſément qu'il ne lût aucune gazette. A Paris où il y auroit trop d'affectation l'on empêche au moins qu'il n'en voye aucune dont il puiſſe tirer quelque inſtruction qui le regarde, & ſur-tout celles où nos Meſſieurs font parler de lui. S'il s'enquiert de quelque choſe perſonne n'en ſait rien; s'il s'informe de quelqu'un perſonne ne le connoît ; s'il demandoit avec un peu d'empreſſement le tems qu'il fait, on ne le lui diroit pas. Mais on s'applique en revanche à lui faire trouver les denrées, ſinon à meilleur marché, du moins de meilleure qualité qu'il ne les auroit au même prix, ſes bienfaiteurs ſuppléant généreuſement de leur bourſe à ce qu'il en coûte de plus pour ſatisfaire la délicateſſe qu'ils lui ſuppoſent, & qu'ils tâchent même d'exciter en lui par l'occaſion & le bon marché, pour avoir le plaiſir d'en tenir note. De cette maniere mettant adroitement le menu peuple dans leur confidence, ils lui font l'aumône publiquement malgré lui de

façon

façon qu'il lui ſoit impoſſible de s'y dérober ; & cette charité, qu'on s'attache à rendre bruyante, a peut-être contribué plus que toute autre choſe à le déprimer autant que le deſiroient ſes amis.

ROUSSEAU.

Comment, ſes amis ?

LE FRANÇOIS.

Oui, c'eſt un nom qu'aiment à prendre toujours nos Meſſieurs pour exprimer toute leur bienveillance envers lui, toute leur ſollicitude pour ſon bonheur, &, ce qui eſt très-bien trouvé, pour le faire accuſer d'ingratitude en ſe montrant ſi peu ſenſible à tant de bonté.

ROUSSEAU.

Il y a là quelque choſe que je n'entends pas bien. Expliquez-moi mieux tout cela, je vous prie.

LE FRANÇOIS.

Il importoit, comme je vous l'ai dit, pour qu'on pût le laiſſer libre ſans danger, que ſa diffamation fût univerſelle (*).

(*) Je n'ai point voulu parler ici de ce qui ſe fait au théâtre & de ce qui s'imprime journellement en Hollande & ailleurs, parce que cela paſſe toute croyance, & qu'en le voyant & en reſſentant continuellement les triſtes effets j'ai peine encore à le croire moi-même. Il y a quinze ans que tout cela dure, toujours avec l'approbation publique & l'aveu du Gouvernement. Et moi je vieillis ainſi ſeul parmi tous ces forcenés, ſans aucune conſolation de perſonne, ſans néanmoins perdre ni courage ni patience, &, dans l'ignorance où l'on me tient, élevant au Ciel pour toute défenſe un cœur exempt de fraude & des mains pures de tout mal.

Il ne suffisoit pas de la répandre dans les cercles & parmi la bonne compagnie, ce qui n'étoit pas difficile & fut bientôt fait. Il faloit qu'elle s'étendît parmi tout le peuple & dans les plus bas étages aussi bien que dans les plus élevés ; & cela présentoit plus de difficulté ; non-seulement parce que l'affectation de le tympaniser ainsi à son insçu pouvoit scandaliser les simples, mais sur-tout à cause de l'inviolable loi de lui cacher tout ce qui le regarde pour éloigner à jamais de lui tout éclaircissement toute instruction, tout moyen de défense & de justification, toute occasion de faire expliquer personne, de remonter à la source des lumieres qu'on a sur son compte, & qu'il étoit moins sûr pour cet effet de compter sur la discrétion de la populace que sur celle des honnêtes-gens. Or pour l'intéresser, cette populace à ce mystere sans paroître avoir cet objet, ils ont admirablement tiré parti d'une ridicule arrogance de notre homme, qui est de faire le fier sur les dons & de ne vouloir pas qu'on lui fasse l'aumône.

ROUSSEAU.

Mais, je crois que vous & moi serions assez capables d'une pareille arrogance : qu'en pensez-vous ?

LE FRANÇOIS.

Cette délicatesse est permise à d'honnêtes-gens. Mais un drôle comme cela qui fait le gueux quoiqu'il soit riche, de quel droit ose-t-il rejetter les menues charités de nos Messieurs ?

ROUSSEAU.

Du même droit, peut-être, que les mendians rejettent les

ſiennes. Quoi qu'il en ſoit, s'il fait le gueux, il reçoit donc ou demande l'aumône? car voilà tout ce qui diſtingue le gueux du pauvre, qui n'eſt pas plus riche que lui, mais qui ſe contente de ce qu'il a & ne demande rien à perſonne.

LE FRANÇOIS.

Eh non! Celui-ci ne la demande pas directement. Au contraire, il la rejette inſolemment d'abord; mais il cede à la fin tout doucement quand on s'obſtine.

ROUSSEAU.

Il n'eſt donc pas ſi arrogant que vous diſiez d'abord, & retournant votre queſtion, je demande à mon tour pourquoi ils s'obſtinent à lui faire l'aumône comme à un gueux, puiſqu'ils ſavent ſi bien qu'il eſt riche?

LE FRANÇOIS.

Le pourquoi, je vous l'ai déjà dit. Ce ſeroit, j'en conviens outrager un honnête homme: mais c'eſt le ſort que mérite un pareil ſcélérat d'être avili par tous les moyens poſſibles, & c'eſt une occaſion de mieux manifeſter ſon ingratitude, par celle qu'il témoigne à ſes bienfaiteurs.

ROUSSEAU.

Trouvez-vous que l'intention de l'avilir mérite une grande reconnoiſſance?

LE FRANÇOIS.

Non, mais c'eſt l'aumône qui la mérite. Car, comme diſent très-bien nos Meſſieurs, l'argent rachete tout, & rien

ne le rachete. Quelle que ſoit l'intention de celui qui donne, même par force, il reſte toujours bienfaiteur & mérite toujours comme tel la plus vive reconnoiſſance. Pour éluder donc la brutale ruſticité de notre homme, on a imaginé de lui faire en détail à ſon inſçu beaucoup de petits dons bruyans qui demandent le concours de beaucoup de gens & ſur-tout du menu peuple qu'on fait entrer ainſi ſans affectation dans la grande confidence, afin qu'à l'horreur pour ſes forfaits ſe joigne le mépris pour ſa miſere & le reſpect pour ſes bienfaiteurs. On s'informe des lieux où il ſe pourvoit des denrées néceſſaires à ſa ſubſiſtance, & l'on a ſoin qu'au même prix on les lui fourniſſe de meilleure qualité & par conſéquent plus cheres (*). Au fond cela ne lui fait aucune économie, & il n'en a pas beſoin, puiſqu'il eſt riche : mais pour le même argent il eſt mieux ſervi, ſa baſſeſſe & la générosité de nos Meſſieurs circulent ainſi parmi le peuple, & l'on parvient de cette maniere à l'y rendre abject & mépriſable en paroiſſant ne ſonger qu'à ſon bien-être & à le rendre heureux malgré lui. Il eſt difficile que le miſérable ne s'apperçoive pas de ce

(*) *Voici une explication que la vérité ſemble exiger de moi.*

L'augmentation du prix des denrées, & les commencemens de caducité qui paroiſſoient en M. Rouſſeau vers la fin de ſes jours, faiſoient craindre à ſa femme qu'il ne ſuccombât, faute d'une nourriture ſaine. Elle ſe décida alors, avec l'aveu d'une perſonne en qui elle avoit de la confiance, de tromper pieuſement ſon mari, ſur le prix qu'on la faiſoit payer ſa petite proviſion de bouche. Voici le fait; & c'eſt ainſi que cet infortuné voyoit par-tout la confirmation de ſes malheurs. Ses adverſaires s'y ſont pris bien adroitement, en pouſſant à bout ſa ſenſibilité: c'étoit ſeulement de ce côté-là qu'ils pouvoient avoir quelque priſe ſur ſa grande ame.

Note de l'Editeur.

petit manege, & tant mieux : car s'il se fâche, cela prouve de plus en plus son ingratitude, & s'il change de marchands on répete aussi-tôt la même manœuvre, la réputation qu'on veut lui donner se répand encore plus rapidement. Ainsi plus il se débat dans ses lacs, & plus il les resserre.

ROUSSEAU.

Voilà, je vous l'avoue, ce que je ne comprenois pas bien d'abord. Mais, Monsieur, vous en qui j'ai connu toujours un cœur si droit, se peut-il que vous approuviez de pareilles manœuvres ?

LE FRANÇOIS.

Je les blâmerois fort pour tout autre; mais ici je les admire par le motif de bonté qui les dicte, sans pourtant avoir voulu jamais y tremper. Je hais J. J. nos Messieurs l'aiment, ils veulent le conserver à tout prix; il est naturel qu'eux & moi ne nous accordions pas sur la conduite à tenir avec un pareil homme. Leur systême, injuste peut-être en lui-même, est rectifié par l'intention.

ROUSSEAU.

Je crois qu'il me la rendroit suspecte : car on ne va point au bien par le mal ni à la vertu par la fraude. Mais puisque vous m'assurez que J. J. est riche, comment le public accorde-t-il ces choses-là ? Car enfin rien ne doit lui sembler plus bizarre & moins méritoire qu'une aumône faite par force à un riche scélérat.

LE FRANÇOIS.

Oh le public ne rapproche pas ainſi les idées qu'on a l'adreſſe de lui montrer ſéparément. Il le voit riche pour lui reprocher de faire le pauvre ou pour le fruſtrer du produit de ſon labeur en ſe diſant qu'il n'en a pas beſoin. Il le voit pauvre pour inſulter à ſa miſere & le traiter comme un mendiant. Il ne le voit jamais que par le côté qui pour l'inſtant le montre plus odieux ou plus mépriſable, quoiqu'incompatible avec les autres aſpects ſous leſquels il le voit en d'autres tems.

ROUSSEAU.

Il eſt certain qu'à moins d'être de la plus brute inſenſibilité, il doit être auſſi pénétré que ſurpris de cette aſſociation d'attentions & d'outrages dont il ſent à chaque inſtant les effets. Mais quand, pour l'unique plaiſir de rendre ſa diffamation plus complete on lui paſſe journellement tous ſes crimes, qui peut être ſurpris s'il profite de cette coupable indulgence pour en commettre inceſſamment de nouveaux? C'eſt une objection que je vous ai déjà faite & que je répete, parce que vous l'avez éludée ſans y répondre. Par tout ce que vous m'avez raconté je vois que, malgré toutes les meſures qu'on a priſes, il va toujours ſon train comme auparavant, ſans s'embarraſſer en aucune ſorte des ſurveillans dont il ſe voit entouré. Lui qui prit jadis là-deſſus tant de précautions que pendant quarante ans trompant exactement tout le monde il paſſa pour un honnête homme, je vois qu'il n'uſe de la liberté qu'on lui laiſſe que pour aſſouvir ſans gêne ſa méchanceté, pour commettre chaque jour de nouveaux forfaits dont

il eſt bien ſûr qu'aucun n'échappe à ſes ſurveillans, & qu'on lui laiſſe tranquillement conſommer. Eſt-ce donc une vertu ſi méritoire à vos Meſſieurs d'abandonner ainſi les honnêtes-gens à la furie d'un ſcélérat, pour l'unique plaiſir de compter tranquillement ſes crimes, qu'il leur ſeroit ſi aiſé d'empêcher?

LE FRANÇOIS.

Ils ont leurs raiſons pour cela.

ROUSSEAU.

Je n'en doute point : mais ceux-mêmes qui commettent les crimes ont ſans doute auſſi leurs raiſons; cela ſuffit-il pour les juſtifier? ſinguliere bonté, convenez-en, que celle qui pour rendre le coupable odieux refuſe d'empêcher le crime, & s'occupe à choyer le ſcélérat aux dépens des innocens dont il fait ſa proie. Laiſſer commettre les crimes qu'on peut empêcher n'eſt pas ſeulement en être témoin c'eſt en être complice. D'ailleurs ſi on lui laiſſe toujours faire tout ce que vous dites qu'il fait, que ſert donc de l'eſpionner de ſi près avec tant de vigilance & d'activité? Que ſert d'avoir découvert ſes œuvres pour les lui laiſſer continuer comme ſi on n'en ſavoit rien? Que ſert de gêner ſi fort ſa volonté dans les choſes indifférentes pour la laiſſer en toute liberté dès qu'il s'agit de mal faire? On diroit que vos Meſſieurs ne cherchent qu'à lui ôter tout moyen de faire autre choſe que des crimes. Cette indulgence vous paroît-elle donc ſi raiſonnable, ſi bien entendue, & digne de perſonnages ſi vertueux?

LE FRANÇOIS.

Il y a dans tout cela, je dois l'avouer, des choſes que je n'entends pas fort bien moi-même; mais on m'a promis de m'expliquer tout à mon entiere ſatisfaction. Peut-être pour le rendre plus exécrable a-t-on cru devoir charger un peu le tableau de ſes crimes, ſans ſe faire un grand ſcrupule de cette charge qui dans le fond importe aſſez peu, car puiſqu'un homme coupable d'un crime eſt capable de cent, tous ceux dont on l'accuſe ſont tout au moins dans ſa volonté, & l'on peut à peine donner le nom d'impoſtures à de pareilles accuſations.

Je vois que la baſe du ſyſtême que l'on ſuit à ſon égard eſt le devoir qu'on s'eſt impoſé qu'il fût bien démaſqué bien connu de tout le monde, & néanmoins de n'avoir jamais avec lui aucune explication, de lui ôter toute connoiſſance de ſes accuſateurs & toute lumiere certaine des choſes dont il eſt accuſé. Cette double néceſſité eſt fondée ſur la nature des crimes qui rendroit leur déclaration publique trop ſcandaleuſe, & qui ne ſouffre pas qu'il ſoit convaincu ſans être puni. Or voulez-vous qu'on le puniſſe ſans le convaincre? Nos formes judiciaires ne le permettroient pas, & ce ſeroit aller directement contre les maximes d'indulgence & de commiſération qu'on veut ſuivre à ſon égard. Tout ce qu'on peut donc faire pour la ſureté publique eſt premiérement de le ſurveiller ſi bien qu'il n'entreprenne rien qu'on ne le ſache, qu'il n'exécute rien d'important qu'on ne le veuille, & ſur le reſte d'avertir tout le monde du danger qu'il y a d'écouter & fréquenter un pareil ſcélérat. Il eſt clair qu'ainſi bien

avertis

avertis ceux qui s'exposent à ses attentats ne doivent s'ils y succombent s'en prendre qu'à eux-mêmes. C'est un malheur qu'il n'a tenu qu'à eux d'éviter, puisque, fuyant comme il fait les hommes, ce n'est pas lui qui va les chercher.

ROUSSEAU.

Autant en peut-on dire à ceux qui passent dans un bois où l'on sait qu'il y a des voleurs, sans que cela fasse une raison valable pour laisser ceux-ci en toute liberté d'aller leur train, sur-tout quand pour les contenir il suffit de le vouloir. Mais quelle excuse peuvent avoir vos Messieurs qui ont soin de fournir eux-mêmes des proies à la cruauté du barbare par les émissaires dont vous m'avez dit qu'ils l'entourent, qui tâchent à toute force de se familiariser avec lui, & dont sans doute il a soin de faire ses premieres victimes?

LE FRANÇOIS.

Point du tout. Quelque familiérement qu'ils vivent chez lui, tâchant même d'y manger & boire sans s'embarrasser des risques, il ne leur en arrive aucun mal. Les personnes sur lesquelles il aime assouvir sa furie sont celles pour lesquelles il a de l'estime & du penchant; celles auxquelles il voudroit donner sa confiance pour peu que leurs cœurs s'ouvrissent au sien, d'anciens amis qu'il regrette & dans lesquels il semble encore chercher les consolations qui lui manquent. C'est ceux-là qu'il choisit pour les expédier par préférence; le lien de l'amitié lui pese; il ne voit avec plaisir que ses ennemis.

ROUSSEAU.

On ne doit pas diſputer contre les faits; mais convenez que vous me peignez-là un bien ſingulier perſonnage, qui n'empoiſonne que ſes amis, qui ne fait des livres qu'en faveur de ſes ennemis, & qui fuit les hommes pour leur faire du mal.

Ce qui me paroît encore bien étonnant en tout ceci, c'eſt comment il ſe trouve d'honnêtes gens qui veuillent rechercher hanter un pareil monſtre dont l'abord ſeul devroit leur faire horreur. Que la canaille envoyée par vos Meſſieurs & faite pour l'eſpionnage s'empare de lui, voilà ce que je comprends ſans peine. Je comprends encore que trop heureux de trouver quelqu'un qui veuille le ſouffrir, il ne doit pas lui, miſantrope avec les honnêtes gens, mais à charge à lui-même, ſe rendre difficile ſur les liaiſons, qu'il doit voir, accueillir rechercher avec grand empreſſement les coquins qui lui reſſemblent, pour les engager dans ſes damnables complots. Eux de leur côté, dans l'eſpoir de trouver en lui un bon camarade bien endurci peuvent malgré l'effroi qu'on leur a donné de lui, s'expoſer par l'avantage qu'ils en eſpérent au riſque de le fréquenter. Mais que des gens d'honneur cherchent à ſe fauſiler avec lui, voilà, Monſieur, ce qui me paſſe. Que lui diſent-ils donc? Quel ton peuvent-ils prendre avec un pareil perſonnage? Un auſſi grand ſcélérat peut très-bien être un homme vil qui pour aller à ſes fins ſouffre toutes ſortes d'outrages, & pourvu qu'on lui donne à dîner boit les affronts comme l'eau, ſans les ſentir ou ſans en faire ſemblant. Mais

vous m'avouerez qu'un commerce d'insulte & de mépris d'une part, de bassesse & de mensonge de l'autre ne doit pas être fort attrayant pour d'honnêtes gens.

LE FRANÇOIS.

Ils en sont plus estimables de se sacrifier ainsi pour le bien public. Approcher de ce misérable est une œuvre méritoire quand elle mene à quelque nouvelle découverte sur son caractere affreux. Un tel caractere tient du prodige & ne sauroit être assez attesté. Vous comprenez que personne ne l'approche pour avoir avec lui quelque société réelle, mais seulement pour tâcher de le surprendre, d'en tirer quelque nouveau trait pour son portrait, quelque nouveau fait pour son histoire, quelque indiscrétion dont on puisse faire usage pour le rendre toujours plus odieux. D'ailleurs comptez-vous pour rien le plaisir de le persifler, de lui donner à mots couverts les noms injurieux qu'il mérite, sans qu'il ose ou puisse répondre, de peur de déceler l'application qu'on le force à s'en faire : c'est un plaisir qu'on peut savourer sans risque ; car s'il se fâche il s'accuse lui-même, & s'il ne se fâche pas, en lui disant ainsi ses vérités indirectement, on se dédommage de la contrainte où l'on est forcé de vivre avec lui en feignant de le prendre pour un honnête homme.

ROUSSEAU.

Je ne sais si ces plaisirs-là sont fort doux, pour moi je ne les trouve pas fort nobles, & je vous crois assez du même avis puisque vous les avez toujours dédaignés. Mais, Monsieur,

à ce compte, cet homme chargé de tant de crimes n'a donc jamais été convaincu d'aucun?

LE FRANÇOIS.

Eh non vraiment. C'eſt encore un acte de l'extrême bonté dont on uſe à ſon égard de lui épargner la honte d'être confondu. Sur tant d'invincibles preuves n'eſt-il pas complétement jugé ſans qu'il ſoit beſoin de l'entendre. Où regne l'évidence du délit la conviction du coupable n'eſt-elle pas ſuperflue? Elle ne ſeroit pour lui qu'une peine de plus. En lui ôtant l'inutile liberté de ſe défendre on ne fait que lui ôter celle de mentir & de calomnier.

ROUSSEAU.

Ah, graces au Ciel, je reſpire! vous délivrez mon cœur d'un grand poids.

LE FRANÇOIS.

Qu'avez-vous donc? D'où vous naît cet épanouiſſement ſubit après l'air morne & penſif qui ne vous a point quitté durant tout cet entretien, & ſi différent de l'air jovial & gai qu'ont tous nos Meſſieurs quand ils parlent de J. J. & de ſes crimes?

ROUSSEAU.

Je vous l'expliquerai, ſi vous avez la patience de m'entendre; car ceci demande encore des digreſſions.

Vous connoiſſez aſſez ma deſtinée pour ſavoir qu'elle ne m'a gueres laiſſé goûter les proſpérités de la vie: je n'y ai trouvé, ni les biens dont les hommes font cas, ni ceux dont

j'aurois fait cas moi-même; vous ſavez à quel prix elle m'a vendu cette fumée dont ils ſont ſi avides, & qui, même eût-elle été plus pure n'étoit pas l'aliment qu'il faloit à mon cœur. Tant que la fortune ne m'a fait que pauvre je n'ai pas vécu malheureux. J'ai goûté quelquefois de vrais plaiſirs dans l'obſcurité : mais je n'en ſuis ſorti que pour tomber dans un gouffre de calamités, & ceux qui m'y ont plongé ſe ſont appliqués à me rendre inſupportables les maux qu'ils feignoient de plaindre & que je n'aurois pas connus ſans eux. Revenu de cette douce chimere de l'amitié dont la vaine recherche a fait tous les malheurs de ma vie, bien plus revenu des erreurs de l'opinion dont je ſuis la victime, ne trouvant plus parmi les hommes ni droiture ni vérité, ni aucun de ces ſentimens que je crus innés dans leurs ames parce qu'ils l'étoient dans la mienne, & ſans leſquels toute ſociété n'eſt que tromperie & menſonge, je me ſuis retiré au-dedans de moi, & vivant entre moi & la nature, je goûtois une douceur infinie à penſer que je n'étois pas ſeul, que je ne converſois pas avec un être inſenſible & mort, que mes maux étoient comptés, que ma patience étoit meſurée, & que toutes les miſeres de ma vie n'étoient que des proviſions de dédommagemens & de jouiſſances pour un meilleur état. Je n'ai jamais adopté la philoſophie des heureux du ſiecle; elle n'eſt pas faite pour moi; j'en cherchois une plus appropriée à mon cœur, plus conſolante dans l'adverſité, plus encourageante pour la vertu. Je la trouvois dans les livres de J. J. J'y puiſois des ſentimens ſi conformes à ceux qui m'étoient naturels, j'y ſentois tant de rapport avec mes propres diſpoſitions que ſeul parmi tous les

Auteurs que j'ai lus il étoit pour moi le peintre de la nature & l'historien du cœur humain. Je reconnoiſſois dans ſes écrits l'homme que je retrouvois en moi, & leur méditation m'apprenoit à tirer de moi-même la jouiſſance & le bonheur que tous les autres vont chercher ſi loin d'eux.

Son exemple m'étoit ſur-tout utile pour nourrir ma confiance dans les ſentimens que j'avois conſervé ſeul parmi mes contemporains. J'étois croyant, je l'ai toujours été, quoique non pas comme les gens à ſymboles & à formules. Les hautes idées que j'avois de la Divinité me faiſoient prendre en dégoût les inſtitutions des hommes & les religions factices. Je ne voyois perſonne penſer comme moi; je me trouvois ſeul au milieu de la multitude autant par mes idées que par mes ſentimens. Cet état ſolitaire étoit triſte; J. J. vint m'en tirer. Ses livres me fortifierent contre la dériſion des eſprits-forts. Je trouvai ſes principes ſi conformes à mes ſentimens, je les voyois naître de méditations ſi profondes, je les voyois appuyés de ſi fortes raiſons que je ceſſai de craindre comme on me le crioit ſans ceſſe qu'ils ne fuſſent l'ouvrage des préjugés & de l'éducation. Je vis que dans ce ſiecle où la philoſophie ne fait que détruire, cet Auteur ſeul édifioit avec ſolidité. Dans tous les autres livres, je démêlois d'abord la paſſion qui les avoit dictés, & le but perſonnel que l'Auteur avoit eu en vue. Le ſeul J. J. me parut chercher la vérité avec droiture & ſimplicité de cœur. Lui ſeul me parut montrer aux hommes la route du vrai bonheur en leur apprenant à diſtinguer la réalité de l'apparence, & l'homme de la nature de l'homme factice & fantaſtique que nos inſtitutions & nos préjugés lui

ont ſubſtitué : lui ſeul en un mot me parut dans ſa véhémence inſpiré par le ſeul amour du bien public ſans vue ſecrete & ſans intérêt perſonnel. Je trouvois d'ailleurs ſa vie & ſes maximes ſi bien d'accord que je me confirmois dans les miennes & j'y prenois plus de confiance par l'exemple d'un penſeur qui les médita ſi long-tems, d'un écrivain qui mépriſant l'eſprit de parti & ne voulant former ni ſuivre aucune ſecte, ne pouvoit avoir dans ſes recherches d'autre intérêt que l'intérêt public & celui de la vérité. Sur toutes ces idées, je me faiſois un plan de vie dont ſon commerce auroit fait le charme, & moi à qui la ſociété des hommes n'offre depuis long-tems qu'une fauſſe apparence ſans réalité, ſans vérité, ſans attachement, ſans aucun véritable accord de ſentimens ni d'idées, & plus digne de mon mépris que de mon empreſſement, je me livrois à l'eſpoir de retrouver en lui tout ce que j'avois perdu, de goûter encore les douceurs d'une amitié ſincere, & de me nourrir encore avec lui de ces grandes & raviſſantes contemplations qui font la meilleure jouiſſance de cette vie & la ſeule conſolation ſolide qu'on trouve dans l'adverſité.

J'étois plein de ces ſentimens, & vous l'avez pu connoître, quand avec vos cruelles confidences vous êtes venu reſſerrer mon cœur & en chaſſer les douces illuſions auxquelles il étoit prêt à s'ouvrir encore. Non, vous ne connoîtrez jamais à quel point vous l'avez déchiré. Il faudroit pour cela ſentir à combien de céleſtes idées tenoient celles que vous avez détruites. Je touchois au moment d'être heureux en dépit du ſort & des hommes, & vous me replongez pour jamais dans toute ma miſere ; vous m'ôtez toutes les eſpérances qui me

la faiſoient ſupporter. Un ſeul homme penſant comme moi nourriſſoit ma confiance, un ſeul homme vraiment vertueux me faiſoit croire à la vertu, m'animoit à la chérir à l'idolâtrer à tout eſpérer d'elle ; & voilà qu'en m'ôtant cet appui vous me laiſſez ſeul ſur la terre englouti dans un gouffre de maux, ſans qu'il me reſte la moindre lueur d'eſpoir dans cette vie ; & prêt à perdre encore celui de retrouver dans un meilleur ordre de choſes le dédommagement de tout ce que j'ai ſouffert dans celui-ci.

Vos premieres déclarations me bouleverſerent. L'appui de vos preuves me les rendit plus accablantes, & vous navrâtes mon ame des plus ameres douleurs que j'aye jamais ſenties. Lorſqu'entrant enſuite dans le détail des manœuvres ſyſtématiques dont ce malheureux homme eſt l'objet, vous m'avez développé le plan de conduite à ſon égard tracé par l'auteur de ces découvertes, & fidellement ſuivi par tout le monde, mon attention partagée a rendu ma ſurpriſe plus grande & mon affliction moins vive. J'ai trouvé toutes ces manœuvres ſi cauteleuſes, ſi pleines de ruſe & d'aſtuce, que je n'ai pu prendre de ceux qui s'en font un ſyſtême la haute opinion que vous vouliez m'en donner, & lorſque vous les combliez d'éloges je ſentois mon cœur en murmurer malgré moi. J'admirois comment d'auſſi nobles motifs pouvoient dicter des pratiques auſſi baſſes, comment la fauſſeté la trahiſon le menſonge pouvoient être devenus des inſtrumens de bienfaiſance & de charité, comment enfin tant de marches obliques pouvoient s'allier avec la droiture ! Avois-je tort ? Voyez vous-même, & rappellez-vous tout ce que vous m'avez dit. Ah convenez du

du moins que tant d'enveloppes ténébreuſes ſont un manteau bien étrange pour la vertu !

La force de vos preuves l'emportoit néanmoins ſur tous les ſoupçons que ces machinations pouvoient m'inſpirer. Je voyois qu'après tout, cette bizarre conduite, toute choquante qu'elle me paroiſſoit, n'en étoit pas moins une œuvre de miſéricorde, & que voulant épargner à un ſcélérat les traitemens qu'il avoit mérités, il faloit bien prendre des précautions extraordinaires pour prévenir le ſcandale de cette indulgence & la mettre à un prix qui ne tentât ni d'autres d'en deſirer une pareille ni lui-même d'en abuſer. Voyant ainſi tout le monde s'empreſſer à l'envi de le raſſaſier d'opprobres & d'indignités, loin de le plaindre je le mépriſois davantage d'acheter ſi lâchement l'impunité au prix d'un pareil deſtin.

Vous m'avez répété tout cela bien des fois, & je me le diſois après vous en gémiſſant. L'angoiſſe de mon cœur n'empêchoit pas ma raiſon d'être ſubjuguée, & de cet aſſentiment que j'étois forcé de vous donner réſultoit la ſituation d'ame la plus cruelle pour un honnête homme infortuné auquel on arrache impitoyablement toutes les conſolations toutes les reſſources toutes les eſpérances qui lui rendoient ſes maux ſupportables.

Un trait de lumiere eſt venu me rendre tout cela dans un inſtant. Quand j'ai penſé, quand vous m'avez confirmé vous-même que cet homme ſi indignement traité pour tant de crimes atroces n'avoit été convaincu d'aucun, vous avez d'un ſeul mot renverſé toutes vos preuves, & ſi je n'ai pas vu l'impoſture où vous prétendez voir l'évidence, cette évidence

au moins a tellement difparu à mes yeux, que dans tout ce que vous m'aviez démontré je ne vois plus qu'un problême infoluble, un myftere effrayant impénétrable, que la feule conviction du coupable peut éclaircir à mes yeux.

Nous penfons bien différemment, Monfieur, vous & moi fur cet article. Selon vous l'évidence des crimes fupplée à cette conviction, & felon moi cette évidence confifte fi effentiellement dans cette conviction même qu'elle ne peut exifter fans elle. Tant qu'on n'a pas entendu l'accufé les preuves qui le condamnent, quelque fortes qu'elles foient, quelque convaincantes qu'elles paroiffent, manquent du fceau qui peut les montrer telles, même lorfqu'il n'a pas été poffible d'entendre l'accufé, comme lorfqu'on fait le procès à la mémoire d'un mort, car en préfumant qu'il n'auroit rien eu à répondre on peut avoir raifon, mais on a tort de changer cette préfomption en certitude pour le condamner, & il n'eft permis de punir le crime que quand il ne refte aucun moyen d'en douter. Mais quand on vient jufqu'à refufer d'entendre l'accufé vivant & préfent, bien que la chofe foit poffible & facile, quand on prend des mefures extraordinaires pour l'empêcher de parler, quand on lui cache avec le plus grand foin l'accufation l'accufateur les preuves, dès-lors toutes ces preuves devenues fufpectes perdent toute leur force fur mon efprit. N'ofer les foumettre à l'épreuve qui les confirme c'eft me faire préfumer qu'elles ne la foutiendroient pas. Ce grand principe, bafe & fceau de toute juftice, fans lequel la fociété humaine crouleroit par fes fondemens eft fi facré fi inviolable dans la pratique que quand toute la ville auroit vu un homme

en aſſaſſiner un autre dans la place publique, encore ne puniroit-on point l'aſſaſſin ſans l'avoir préalablement entendu.

LE FRANÇOIS.

Hé quoi! des formalités judiciaires qui doivent être générales & ſans exception dans les tribunaux quoique ſouvent ſuperflues font-elles loi dans des cas de grace & de bénignité comme celui-ci? D'ailleurs l'omiſſion de ces formalités peut-elle changer la nature des choſes, faire que ce qui eſt démontré ceſſe de l'être, rendre obſcur ce qui eſt évident, &, dans l'exemple que vous venez de propoſer, le délit ſeroit-il moins avéré le prévenu ſeroit-il moins coupable quand on négligeroit de l'entendre, & quand ſur la ſeule notoriété du fait on l'auroit roué ſans tous ces interrogatoires d'uſage, en ſeroit-on moins ſûr d'avoir puni juſtement un aſſaſſin? Enfin toutes ces formes établies pour conſtater les délits ordinaires ſont-elles néceſſaires à l'égard d'un monſtre dont la vie n'eſt qu'un tiſſu de crimes, & reconnu de toute la terre pour être la honte & l'opprobre de l'humanité? Celui qui n'a rien d'humain mérite-t-il qu'on le traite en homme?

ROUSSEAU.

Vous me faites frémir. Eſt-ce vous qui parlez ainſi? ſi je le croyois je fuirois au lieu de répondre. Mais non, je vous connois trop bien. Diſcutons de ſang-froid avec vos Meſſieurs ces queſtions importantes d'où dépend avec le maintien de l'ordre ſocial la conſervation du genre-humain. D'après eux vous parlez toujours de clémence & de grace: mais avant d'examiner quelle eſt cette grace, il faudroit voir d'abord ſi

c'en eſt ici le cas & comment elle y peut avoir lieu. Le droit de faire grace ſuppoſe celui de punir, & par conſéquent la préalable conviction du coupable. Voilà premiérement dequoi il s'agit.

Vous prétendez que cette conviction devient ſuperflue où regne l'évidence ; & moi je penſe au contraire qu'en fait de délit l'évidence ne peut réſulter que de la conviction du coupable, & qu'on ne peut prononcer ſur la force des preuves qui le condamnent qu'après l'avoir entendu. La raiſon en eſt que pour faire ſortir aux yeux des hommes la vérité du ſein des paſſions il faut que ces paſſions s'entrechoquent ſe combattent & que celle qui accuſe trouve un contrepoids égal dans celle qui défend, afin que la raiſon ſeule & la juſtice rompent l'équilibre & faſſent pencher la balance. Quand un homme ſe fait le délateur d'un autre il eſt probable, il eſt preſque ſûr qu'il eſt mû par quelque paſſion ſecrete qu'il a grand ſoin de déguiſer. Mais quelque raiſon qui le détermine, & fût-ce même un motif de pure vertu, toujours eſt-il certain que du moment qu'il accuſe il eſt animé du vif deſir de montrer l'accuſé coupable, ne fût-ce qu'afin de ne pas paſſer pour calomniateur ; & comme d'ailleurs il a pris à loiſir toutes ſes meſures, qu'il s'eſt donné tout le tems d'arranger ſes machines & de concerter ſes moyens & ſes preuves, le moins qu'on puiſſe faire pour ſe garantir de ſurpriſe eſt de les expoſer à l'examen & aux réponſes de l'accuſé qui ſeul a un intérêt ſuffiſant pour les examiner avec toute l'attention poſſible, & qui ſeul encore peut donner tous les éclairciſſemens néceſſaires pour en bien juger. C'eſt par une ſemblable raiſon que la dé-

poſition des témoins en quelque nombre qu'ils puiſſent être n'a de poids qu'après leur confrontation. De cette action & réaction & du choc de ces intérêts oppoſés doit naturellement ſortir aux yeux du juge la lumiere de la vérité, c'en eſt du moins le meilleur moyen qui ſoit en ſa puiſſance. Mais ſi l'un de ces intérêts agit ſeul avec toute ſa force & que le contre-poids de l'autre manque, comment l'équilibre reſtera-t-il dans la balance? Le juge, que je veux ſuppoſer tranquille impartial, uniquement animé de l'amour de la juſtice, qui communément n'inſpire pas de grands efforts pour l'intérêt d'autrui, comment s'aſſurera-t-il d'avoir bien peſé le pour & le contre, d'avoir bien pénétré par lui ſeul tous les artifices de l'accuſateur, d'avoir bien démêlé des faits exactement vrais ceux qu'il controuve, qu'il altere, qu'il colore à ſa fantaiſie, d'avoir même deviné ceux qu'il tait & qui changent l'effet de ceux qu'il expoſe? Quel eſt l'homme audacieux qui, non moins ſûr de ſa pénétration que de ſa vertu, s'oſe donner pour ce juge-là? Il faut pour remplir avec tant de confiance un devoir ſi téméraire qu'il ſe ſente l'infaillibilité d'un Dieu.

Que ſeroit-ce ſi, au lieu de ſuppoſer ici un juge parfaitement integre & ſans paſſion, je le ſuppoſois animé d'un deſir ſecret de trouver l'accuſé coupable, & ne cherchant que des moyens plauſibles de juſtifier ſa partialité à ſes propres yeux?

Cette ſeconde ſuppoſition pourroit avoir plus d'une application dans le cas particulier qui nous occupe: mais n'en cherchons point d'autre que la célébrité d'un Auteur dont les ſuccès paſſés bleſſent l'amour-propre de ceux qui n'en peuvent obtenir de pareils. Tel applaudit à la gloire d'un homme qu'il

n'a nul eſpoir d'offuſquer, qui travailleroit bien vîte à lui faire payer cher l'éclat qu'il peut avoir de plus que lui, pour peu qu'il vît de jour à y réuſſir. Dès qu'un homme a eu le malheur de ſe diſtinguer à certain point, à moins qu'il ne ſe faſſe craindre ou qu'il ne tienne à quelque parti, il ne doit plus compter ſur l'équité des autres à ſon égard, & ce ſera beaucoup ſi ceux-mêmes qui ſont plus célebres que lui lui pardonnent la petite portion qu'il a du bruit qu'ils voudroient faire tout ſeuls.

Je n'ajouterai rien de plus. Je ne veux parler ici qu'à votre raiſon. Cherchez à ce que je viens de vous dire une réponſe dont elle ſoit contente, & je me tais. En attendant voici ma concluſion. Il eſt toujours injuſte & téméraire de juger un accuſé tel qu'il ſoit ſans vouloir l'entendre; mais quiconque jugeant un homme qui a fait du bruit dans le monde, non-ſeulement le juge ſans l'entendre, mais ſe cache de lui pour le juger, quelque prétexte ſpécieux qu'il allégue & fût-il vraiment juſte & vertueux, fût-il un ange ſur la terre, qu'il rentre bien en lui-même, l'iniquité ſans qu'il s'en doute eſt cachée au fond de ſon cœur.

Etranger, ſans parens, ſans appui, ſeul, abandonné de tous, trahi du plus grand nombre, J. J. eſt dans la pire poſition où l'on puiſſe être pour être jugé équitablement. Cependant dans les jugemens ſans appel qui le condamnent à l'infamie, qui eſt-ce qui a pris ſa défenſe & parlé pour lui, qui eſt-ce qui s'eſt donné la peine d'examiner l'accuſation les accuſateurs les preuves avec ce zele & ce ſoin que peut ſeul inſpirer l'intérêt de ſoi-même ou de ſon plus intime ami?

LE FRANÇOIS.

Mais vous-même qui vouliez ſi fort être le ſien, n'avez-vous pas été réduit au ſilence par les preuves dont j'étois armé ?

ROUSSEAU.

Avois-je les lumieres néceſſaires pour les apprécier & diſtinguer à travers tant de trames obſcures les fauſſes couleurs qu'on a pû leur donner ? Suis-je au fait des détails qu'il faudroit connoître ? Puis-je deviner les éclairciſſemens les objections les ſolutions que pourroit donner l'accuſé ſur des faits dont lui ſeul eſt aſſez inſtruit ? D'un mot peut-être il eût levé des voiles impénétrables aux yeux de tout autre, & jetté du jour ſur des manœuvres que nul mortel ne débrouillera jamais. Je me ſuis rendu, non parce que j'étois réduit au ſilence, mais parce que je l'y croyois réduit lui-même. Je n'ai rien, je l'avoue, à répondre à vos preuves. Mais ſi vous étiez iſolé ſur la terre, ſans défenſe & ſans défenſeur, & depuis vingt ans en proie à vos ennemis comme J. J., on pourroit ſans peine me prouver de vous en ſecret ce que vous m'avez prouvé de lui, ſans que j'euſſe rien non plus à répondre. En ſeroit-ce aſſez pour vous juger ſans appel & ſans vouloir vous écouter ?

Monſieur, c'eſt ici depuis que le monde exiſte la premiere fois qu'on a violé ſi ouvertement ſi publiquement la premiere & la plus ſainte des loix ſociales, celle ſans laquelle il n'y a plus de ſureté pour l'innocence parmi les hommes. Quoiqu'on en puiſſe dire, il eſt faux qu'une violation ſi criminelle puiſſe avoir jamais pour motif l'intérêt de l'accuſé ; il n'y a que

celui des accuſateurs & même un intérêt très-preſſant qui puiſſe les y déterminer, & il n'y a que la paſſion des juges qui puiſſe les faire paſſer outre malgré l'infraction de cette loi. Jamais ils ne ſouffriroient cette infraction s'ils redoutoient d'être injuſtes. Non, il n'y a point, je ne dis pas de juge éclairé, mais d'homme de bon ſens qui, ſur les meſures priſes avec tant d'inquiétude & de ſoin pour cacher à l'accuſé l'accuſation les témoins les preuves, ne ſente que tout cela ne peut dans aucun cas poſſible s'expliquer raiſonnablement que par l'impoſture de l'accuſateur.

Vous demandez néanmoins quel inconvénient il y auroit, quand le crime eſt évident, à rouer l'accuſé ſans l'entendre? Et moi je vous demande en réponſe quel eſt l'homme quel eſt le juge aſſez hardi pour oſer condamner à mort un accuſé convaincu ſelon toutes les formes judiciaires, après tant d'exemples funeſtes d'innocens bien interrogés, bien entendus bien confrontés, bien jugés ſelon toutes les formes & ſur une évidence prétendue mis à mort avec la plus grande confiance pour des crimes qu'ils n'avoient point commis. Vous demandez quel inconvénient il y auroit, quand le crime eſt évident, à rouer l'accuſé ſans l'entendre. Je réponds que votre ſuppoſition eſt impoſſible & contradictoire dans les termes, parce que l'évidence du crime conſiſte eſſentiellement dans la conviction de l'accuſé, & que toute autre évidence ou notoriété peut être fauſſe illuſoire & cauſer le ſupplice d'un innocent. En faut-il confirmer les raiſons par des exemples? Par malheur ils ne nous manqueront pas. En voici un tout récent tiré de la gazette de Leyde & qui mérite d'être cité. Un homme

homme accufé dans un tribunal d'Angleterre d'un délit notoire atteſté par un témoignage public & unanime ſe défendit par un *alibi* bien ſingulier. Il ſoutint & prouva que le même jour & à la même heure où on l'avoit vu commettre le crime il étoit en perſonne occupé à ſe défendre devant un autre tribunal & dans une autre ville d'une accuſation toute ſemblable. Ce fait non moins parfaitement atteſté mit les juges dans un étrange embarras. A force de recherches & d'enquêtes dont aſſurément on ne ſe ſeroit pas aviſé ſans cela, on découvrit enfin que les délits attribués à cet accuſé avoient été commis par un autre homme moins connu mais ſi ſemblable au premier de taille de figure & de traits, qu'on avoit conſtamment pris l'un pour l'autre. Voilà ce qu'on n'eût point découvert ſi ſur cette prétendue notoriété on ſe fût preſſé d'expédier cet homme ſans daigner l'écouter, & vous voyez comment, cet uſage une fois admis, il pourroit aller de la vie à mettre un habit d'une couleur plutôt que d'une autre.

Autre article encore plus récent tiré de la gazette de France du 31 Octobre 1774. « Un malheureux, diſent les lettres de » Londres, alloit ſubir le dernier ſupplice & il étoit déjà ſur » l'échafaud, quand un ſpectateur perçant la foule cria de » ſuſpendre l'exécution & ſe déclara l'auteur du crime pour » lequel cet infortuné avoit été condamné, ajoutant que ſa » conſcience troublée (cet homme apparemment n'étoit pas » philoſophe) ne lui permettoit pas en ce moment de ſauver » ſa vie aux dépens de l'innocent ». Après une nouvelle inſtruction de l'affaire, le condamné, continue l'article, « a été » renvoyé abſous, & le Roi a cru devoir faire grace au cou-

„ pable en faveur de sa générosité „. Vous n'avez pas besoin, je crois de mes réflexions sur cette nouvelle instruction de l'affaire, & sur la premiere en vertu de laquelle l'innocent avoit été condamné à mort.

Vous avez sans doute ouï parler de cet autre jugement, où, sur la prétendue évidence du crime onze pairs ayant condamné l'accusé, le douzieme aima mieux s'exposer à mourir de faim avec ses collegues que de joindre sa voix aux leurs, & cela, comme il l'avoua dans la suite, parce qu'il avoit lui-même commis le crime dont l'autre paroissoit évidemment coupable. Ces exemples sont plus fréquens en Angleterre où les procédures criminelles se font publiquement, au lieu qu'en France où tout se passe dans le plus effrayant mystere, les foibles sont livrés sans scandale aux vengeances des puissans, & les procédures, toujours ignorées du public ou falsifiées pour le tromper, restent, ainsi que l'erreur ou l'iniquité des juges dans un secret éternel, à moins que quelque événement extraordinaire ne les en tire.

C'en est un de cette espece qui me rappelle chaque jour ces idées à mon réveil. Tous les matins avant le jour la messe de la Pie que j'entends sonner à St. Eustache me semble un avertissement bien solemnel aux juges & à tous les hommes d'avoir une confiance moins téméraire en leurs lumieres, d'opprimer & mépriser moins la foiblesse, de croire un peu plus à l'innocence, d'y prendre un peu plus d'intérêt, de ménager un peu plus la vie & l'honneur de leurs semblables, & enfin de craindre quelquefois que trop d'ardeur à punir les crimes ne leur en fasse commettre à eux-mêmes de bien affreux.

Que la ſingularité des cas que je viens de citer les rende uniques chacun dans ſon eſpece, qu'on les diſpute, qu'on les nie enfin ſi l'on veut, combien d'autres cas non moins imprévus non moins poſſibles peuvent être auſſi ſinguliers dans la leur ? Où eſt celui qui ſait déterminer avec certitude tous les cas où les hommes, abuſés par de fauſſes apparences, peuvent prendre l'impoſture pour l'évidence, & l'erreur pour la vérité? Quel eſt l'audacieux qui, lorſqu'il s'agit de juger capitalement un homme, paſſe en avant & le condamne ſans avoir pris toutes les précautions poſſibles pour ſe garantir des piéges du menſonge & des illuſions de l'erreur ? Quel eſt le juge barbare qui, refuſant à l'accuſé la déclaration de ſon crime, le dépouille du droit ſacré d'être entendu dans ſa défenſe, droit qui, loin de le garantir d'être convaincu ſi l'évidence eſt telle qu'on la ſuppoſe, très-ſouvent ne ſuffit pas même pour empêcher le juge de voir cette évidence dans l'impoſture & de verſer le ſang innocent, même après avoir entendu l'accuſé. Oſez-vous croire que les tribunaux abondent en précautions ſuperflues pour la ſureté de l'innocence? Eh qui ne ſait, au contraire, que loin de s'y ſoucier de ſavoir ſi un accuſé eſt innocent & de chercher à le trouver tel, on ne s'y occupe au contraire qu'à tâcher de le trouver coupable à tout prix, & qu'à lui ôter pour ſa défenſe tous les moyens qui ne lui ſont pas formellement accordés par la loi, tellement que ſi, dans quelque cas ſingulier il ſe trouve une circonſtance eſſentielle qu'elle n'ait pas prévue, c'eſt au prévenu d'expier, quoiqu'innocent, cet oubli par ſon ſupplice? Ignorez-vous que ce qui flatte le plus les juges eſt d'avoir des victimes à tour-

menter, qu'ils aimeroient mieux faire périr cent innocens que de laiſſer échapper un coupable, & que s'ils pouvoient trouver de quoi condamner un homme dans toutes les formes, quoique perſuadés de ſon innocence, ils ſe hâteroient de le faire périr en l'honneur de la loi ? Ils s'affligent de la juſtification d'un accuſé comme d'une perte réelle ; avides de ſang à répandre, ils voyent à regret échapper de leurs mains la proie qu'ils s'étoient promiſe, & n'épargnent rien de ce qu'ils peuvent faire impunément pour que ce malheur ne leur arrive pas. Grandier, Calas, Langlade, & cent autres ont fait du bruit par des circonſtances fortuites ; mais quelle foule d'infortunés ſont les victimes de l'erreur ou de la cruauté des juges, ſans que l'innocence étouffée ſous des monceaux de procédures vienne jamais au grand jour ou n'y vienne que par haſard long-tems après la mort des accuſés, & lorſque perſonne ne prend plus d'intérêt à leur ſort. Tout nous montre ou nous fait ſentir l'inſuffiſance des loix & l'indifférence des juges pour la protection des innocens accuſés, déjà punis avant le jugement par les rigueurs du cachot & des fers, & à qui ſouvent on arrache à force de tourmens l'aveu des crimes qu'ils n'ont pas commis. Et vous, comme ſi les formes établies & trop ſouvent inutiles étoient encore ſuperflues, vous demandez quel inconvénient il y auroit quand le crime eſt évident, à rouer l'accuſé ſans l'entendre ! Allez, Monſieur, cette queſtion n'avoit beſoin de ma part d'aucune réponſe, & ſi, quand vous la faiſiez elle eût été ſérieuſe, les murmures de votre cœur y auroient aſſez répondu.

Mais ſi jamais cette forme ſi ſacrée & ſi néceſſaire pouvoit

être omise à l'égard de quelque scélérat reconnu tel de tous les tems, & jugé par la voix publique avant qu'on lui imputât aucun fait particulier dont il eût à se défendre, que puis-je penser de la voir écartée avec tant de sollicitude & de vigilance du jugement du monde où elle étoit le plus indispensable, de celui d'un homme accusé tout-d'un-coup d'être un monstre abominable, après avoir joui quarante ans de l'estime publique & de la bienveillance de tous ceux qui l'ont connu. Est-il naturel, est-il raisonnable, est-il juste de choisir seul pour refuser de l'entendre, celui qu'il faudroit entendre par préférence quand on se permettroit de négliger pour d'autres une aussi sainte formalité ? Je ne puis vous cacher qu'une sécurité si cruelle & si téméraire me déplait & me choque dans ceux qui s'y livrent avec tant de confiance, pour ne pas dire avec tant de plaisir. Si dans l'année 1751 quelqu'un eût prédit cette légere & dédaigneuse façon de juger un homme alors si universellement estimé personne ne l'eût pu croire, & si le public regardoit de sang-froid le chemin qu'on lui a fait faire pour l'amener par degrés à cette étrange persuasion, il seroit étonné lui-même de voir les sentiers tortueux & ténébreux par lesquels on l'a conduit insensiblement jusques-là sans qu'il s'en soit apperçu.

Vous dites que les précautions prescrites par le bon sens & l'équité avec les hommes ordinaires sont superflues avec un pareil monstre, qu'ayant foulé aux pieds toute justice & toute humanité il est indigne qu'on s'assujettisse en sa faveur aux regles qu'elles inspirent, que la multitude & l'énormité de ses crimes est telle que la conviction de chacun en particulier

entraîneroit dans des diſcuſſions immenſes que l'évidence de tous rend ſuperflues.

Quoi ! parce que vous me forgez un monſtre tel qu'il n'en exiſta jamais, vous voulez vous diſpenſer de la preuve qui met le ſceau à toutes les autres ! Mais qui jamais a prétendu que l'abſurdité d'un fait lui ſervît de preuve, & qu'il ſuffit pour en établir la vérité de montrer qu'il eſt incroyable ? Quelle porte large & facile vous ouvrez à la calomnie & à l'impoſture, ſi pour avoir droit de juger définitivement un homme à ſon inſçu & en ſe cachant de lui, il ſuffit de multiplier de charger les accuſations, de les rendre noires juſqu'à faire horreur, en ſorte que moins elles ſeront vraiſemblables, & plus on devra leur ajouter de foi. Je ne doute point qu'un homme coupable d'un crime ne ſoit capable de cent ; mais ce que je ſais mieux encore, c'eſt qu'un homme accuſé de cent crimes peut n'être coupable d'aucun. Entaſſer les accuſations n'eſt pas convaincre & n'en ſauroit diſpenſer. La même raiſon qui ſelon vous rend ſa conviction ſuperflue en eſt une de plus ſelon moi pour la rendre indiſpenſable. Pour ſauver l'embarras de tant de preuves, je n'en demande qu'une, mais je la veux authentique, invincible, & dans toutes les formes ; c'eſt celle du premier délit qui a rendu tous les autres croyables. Celui-là bien prouvé, je crois tous les autres ſans preuves, mais jamais l'accuſation de cent mille autres ne ſuppléera dans mon eſprit à la preuve juridique de celui-là.

LE FRANÇOIS.

Vous avez raiſon : mais prenez mieux ma penſée & celle

de nos Meſſieurs. Ce n'eſt pas tant à la multitude des crimes de J. J. qu'ils ont fait attention qu'à ſon caractere affreux découvert enfin, quoique tard, & maintenant généralement reconnu. Tous ceux qui l'ont vu ſuivi examiné avec le plus de ſoin s'accordent ſur cet article & le reconnoiſſent unanimement pour être, comme diſoit très-bien ſon vertueux patron Monſieur Hume, la honte de l'eſpece humaine & un monſtre de méchanceté. L'exacte & réguliere diſcuſſion des faits devient ſuperflue quand il n'en réſulte que ce qu'on ſait déjà ſans eux. Quand J. J. n'auroit commis aucun crime, il n'en ſeroit pas moins capable de tous. On ne le punit ni d'un délit ni d'un autre, mais on l'abhorre comme les couvant tous dans ſon cœur. Je ne vois rien là que de juſte. L'horreur & l'averſion des hommes eſt due au méchant qu'ils laiſſent vivre quand leur clémence les porte à l'épargner.

ROUSSEAU.

Après nos précédens entretiens, je ne m'attendois pas à cette diſtinction nouvelle. Pour le juger par ſon caractere indépendamment des faits, il faudroit que je compriſſe comment indépendamment de ces mêmes faits on a ſi ſubitement & ſi ſurement reconnu ce caractere. Quand je ſonge que ce monſtre a vécu quarante ans généralement eſtimé & bien voulu, ſans qu'on ſe ſoit douté de ſon mauvais naturel, ſans que perſonne ait eu le moindre ſoupçon de ſes crimes, je ne puis comprendre comment tout-à-coup ces deux choſes ont pu devenir ſi évidentes, & je comprends encore moins que l'une ait pu l'être ſans l'autre. Ajoutons que ces découvertes ayant

été faites conjointement & tout-d'un-coup par la même personne, elle a dû néceſſairement commencer par articuler des faits pour fonder des jugemens ſi nouveaux, ſi contraires à ceux qu'on avoit portés juſqu'alors, & quelle confiance pourrois-je autrement prendre à des apparences vagues, incertaines, ſouvent trompeuſes, qui n'auroient rien de précis que l'on pût articuler? Si vous voyez la poſſibilité qu'il ait paſſé quarante ans pour honnête homme ſans l'être, je vois bien mieux encore celle qu'il paſſe depuis dix ans à tort pour un ſcélérat : car il y a dans ces deux opinions cette différence eſſentielle que jadis on le jugeoit équitablement & ſans partialité, & qu'on ne le juge plus qu'avec paſſion & prévention.

LE FRANÇOIS.

Eh c'eſt pour cela juſtement qu'on s'y trompoit jadis & qu'on ne s'y trompe plus aujourd'hui qu'on y regarde avec moins d'indifférence. Vous me rappellez ce que j'avois à répondre à ces deux êtres ſi différens ſi contradictoires dans leſquels vous l'avez ci-devant diviſé. Son hypocriſie a long-tems abuſé les hommes, parce qu'ils s'en tenoient aux apparences & n'y regardoient pas de ſi près. Mais depuis qu'on s'eſt mis à l'épier avec plus de ſoin & à le mieux examiner on a bientôt découvert la forfanterie ; tout ſon faſte moral a diſparu, ſon affreux caractere a percé de toutes parts. Les gens mêmes qui l'ont connu jadis, qui l'aimoient qui l'eſtimoient parce qu'ils étoient ſes dupes, rougiſſent aujourd'hui de leur ancienne bêtiſe, & ne comprennent pas comment d'auſſi groſſiers artifices ont pu les abuſer ſi long-tems. On voit avec la derniere clarté

que,

que, différent de ce qu'il parut alors parce que l'illusion s'est dissipée, il est le même qu'il fut toujours.

ROUSSEAU.

Voilà dequoi je ne doute point. Mais qu'autrefois on fût dans l'erreur sur son compte & qu'on n'y soit plus aujourd'hui, c'est ce qui ne me paroît pas aussi clair qu'à vous. Il est plus difficile que vous ne semblez le croire de voir exactement tel qu'il est un homme dont on a d'avance une opinion décidée soit en bien soit en mal. On applique à tout ce qu'il fait à tout ce qu'il dit l'idée qu'on s'est formée de lui. Chacun voit & admet tout ce qui confirme son jugement rejette ou explique à sa mode tout ce qui le contrarie. Tous ses mouvemens ses regards ses gestes sont interprétés selon cette idée : on y rapporte ce qui s'y rapporte le moins. Les mêmes choses que mille autres disent ou font & qu'on dit ou fait soi-même indifféremment prennent un sens mystérieux dès qu'elles viennent de lui. On veut deviner, on veut être pénétrant; c'est le jeu naturel de l'amour-propre : on voit ce qu'on croit & non pas ce qu'on voit. On explique tout selon le préjugé qu'on a, & l'on ne se console de l'erreur où l'on pense avoir été qu'en se persuadant que c'est faute d'attention non de pénétration qu'on y est tombé. Tout cela est si vrai que si deux hommes ont d'un troisieme des opinions opposées, cette même opposition régnera dans les observations qu'ils feront sur lui. L'un verra blanc & l'autre noir ; l'un trouvera des vertus l'autre des vices dans les actes les plus indifférens qui viendront de lui, & chacun, à force d'interprétations subtiles

prouvera que c'eſt lui qui a bien vu. Le même objet regardé en différens tems avec des yeux différemment affectés nous fait des impreſſions très-différentes, & même en convenant que l'erreur vient de notre organe on peut s'abuſer encore en concluant qu'on ſe trompoit autrefois tandis que c'eſt peut-être aujourd'hui qu'on ſe trompe. Tout ceci ſeroit vrai quand on n'auroit que l'erreur des préjugés à craindre. Que ſeroit-ce ſi le preſtige des paſſions s'y joignoit encore ? ſi de charitables interpretes toujours alertes alloient ſans ceſſe au-devant de toutes les idées favorables qu'on pourroit tirer de ſes propres obſervations pour tout défigurer tout noircir tout empoiſonner ? On ſait à quel point la haine faſcine les yeux. Qui eſt-ce qui ſait voir des vertus dans l'objet de ſon averſion, qui eſt-ce qui ne voit pas le mal dans tout ce qui part d'un homme odieux ? On cherche toujours à ſe juſtifier ſes propres ſentimens ; c'eſt encore une diſpoſition très-naturelle. On s'efforce à trouver haïſſable ce qu'on hait, & s'il eſt vrai que l'homme prévenu voit ce qu'il croit, il l'eſt bien plus encore que l'homme paſſionné voit ce qu'il deſire. La différence eſt donc ici que voyant jadis J. J. ſans intérêt on le jugeoit ſans partialité, & qu'aujourd'hui la prévention & la haine ne permettent plus de voir en lui que ce qu'on veut y trouver. Auxquels donc, à votre avis, des anciens ou des nouveaux jugemens le préjugé de la raiſon doit-il donner plus d'autorité ?

S'il eſt impoſſible, comme je crois vous l'avoir prouvé que la connoiſſance certaine de la vérité & beaucoup moins l'évidence réſulte de la méthode qu'on a priſe pour juger J. J. ; ſi l'on a évité à deſſein les vrais moyens de porter ſur ſon compte

un jugement impartial infaillible éclairé, il s'enſuit que ſa condamnation ſi hautement ſi fiérement prononcée eſt non-ſeulement arrogante & téméraire, mais violemment ſuſpecte de la plus noire iniquité; d'où je conclus que n'ayant nul droit de le juger clandeſtinement comme on a fait, on n'a pas non plus celui de lui faire grace, puiſque la grace d'un criminel n'eſt que l'exemption d'une peine encourue & juridiquement infligée. Ainſi la clémence dont vos Meſſieurs ſe vantent à ſon égard, quand même ils uſeroient envers lui d'une bienfaiſance réelle, eſt trompeuſe & fauſſe, & quand ils comptent pour un bienfait le mal mérité dont ils diſent exempter ſa perſonne ils en impoſent & mentent, puiſqu'ils ne l'ont convaincu d'aucun acte puniſſable, qu'un innocent ne méritant aucun châtiment n'a pas beſoin de grace & qu'un pareil mot n'eſt qu'un outrage pour lui. Ils ſont donc doublement injuſtes, en ce qu'ils ſe font un mérite envers lui d'une générosité qu'ils n'ont point, & en ce qu'ils ne feignent d'épargner ſa perſonne qu'afin d'outrager impunément ſon honneur.

Venons pour le ſentir à cette grace ſur laquelle vous inſiſtez ſi fort, & voyons en quoi donc elle conſiſte. A traîner celui qui la reçoit d'opprobre en opprobre & de miſere en miſere ſans lui laiſſer aucun moyen poſſible de s'en garantir. Connoiſſez-vous pour un cœur d'homme de peine auſſi cruelle qu'une pareille grace? Je m'en rapporte au tableau tracé par vous-même. Quoi! c'eſt par bonté par commiſération par bienveillance qu'on rend cet infortuné le jouet du public, la riſée de la canaille, l'horreur de l'univers, qu'on le prive de toute ſociété humaine, qu'on l'étouffe à plaiſir dans la fange, qu'on

s'amuſe à l'enterrer tout vivant ? S'il ſe pouvoit que nous euſſions à ſubir vous ou moi le dernier ſupplice, voudrions-nous l'éviter au prix d'une pareille grace ? voudrions-nousde la vie à condition de la paſſer ainſi ? Non ſans doute ; il n'y a point de tourment point de ſupplice que nous ne préféraſſions à celui-là, & la plus douloureuſe fin de nos maux nous paroîtroit deſirable & douce plutôt que de les prolonger dans de pareilles angoiſſes. Eh ! quelle idée ont donc vos Meſſieurs de l'honneur s'ils ne comptent pas l'infamie pour un ſupplice ? Non non, quoiqu'ils en puiſſent dire, ce n'eſt point accorder la vie que de la rendre pire que la mort.

LE FRANÇOIS.

Vous voyez que notre homme n'en penſe pas ainſi ; puiſqu'au milieu de tout ſon opprobre il ne laiſſe pas de vivre & de ſe porter mieux qu'il n'a jamais fait. Il ne faut pas juger des ſentimens d'un ſcélérat par ceux qu'un honnête homme auroit à ſa place. L'infamie n'eſt douloureuſe qu'à proportion de l'honneur qu'un homme a dans le cœur. Les ames viles inſenſibles à la honte y ſont dans leur élément. Le mépris n'affecte gueres celui qui s'en ſent digne : c'eſt un jugement auquel ſon propre cœur l'a déjà tout accoutumé.

ROUSSEAU.

L'interprétation de cette tranquillité ſtoïque au milieu des outrages dépend du jugement déjà porté ſur celui qui les endure. Ainſi ce n'eſt pas ſur ce ſang-froid qu'il convient de juger l'homme ; mais c'eſt par l'homme, au contraire, qu'il

faut apprécier le sang-froid. Pour moi je ne vois point comment l'impénétrable dissimulation la profonde hypocrisie que vous avez prêtée à celui-ci s'accorde avec cette abjection presque incroyable dont vous faites ici son élément naturel. Comment, Monsieur, un homme si haut si fier si orgueilleux qui, plein de génie & de feu, a pu, selon vous, se contenir & garder quarante ans le silence pour étonner l'Europe de la vigueur de sa plume; un homme qui met à un si haut prix l'opinion des autres qu'il a tout sacrifié à une fausse affectation de vertu, un homme dont l'ambitieux amour-propre vouloit remplir tout l'univers de sa gloire, éblouir tous ses contemporains de l'éclat de ses talens & de ses vertus, fouler à ses pieds tous les préjugés, braver toutes les puissances, & se faire admirer par son intrépidité. Ce même homme à présent insensible à tant d'indignités s'abreuve à longs-traits d'ignominie & se repose mollement dans la fange comme dans son élément naturel. De grace, mettez plus d'accord dans vos idées ou veuillez m'expliquer comment cette brute insensibilité peut exister dans une ame capable d'une telle effervescence. Les outrages affectent tous les hommes, mais beaucoup plus ceux qui les méritent & qui n'ont point d'asyle en eux-mêmes pour s'y dérober. Pour en être ému le moins qu'il est possible il faut les sentir injustes, & s'être fait de l'honneur & de l'innocence un rempart autour de son cœur inaccessible à l'opprobre. Alors on peut se consoler de l'erreur ou de l'injustice des hommes : car dans le premier cas les outrages, dans l'intention de ceux qui les font ne sont pas pour celui qui les reçoit, & dans le second ils ne les lui font pas dans l'opinion

qu'il eſt vil & qu'il les mérite; mais au contraire parce qu'étant vils & méchans eux-mêmes ils haïſſent ceux qui ne le ſont pas.

Mais la force qu'une ame ſaine emploie à ſupporter des traitemens indignes d'elle ne rend pas ces traitemens moins barbares de la part de ceux qui les lui ſont eſſuyer. On auroit tort de leur tenir compte des reſſources qu'ils n'ont pu lui ôter & qu'ils n'ont pas même prévues, parce qu'à ſa place ils ne les trouveroient pas en eux. Vous avez beau me faire ſonner ces mots de bienveillance & de grace. Dans le ténébreux ſyſtême auquel vous donnez ces noms, je ne vois qu'un rafinement de cruauté pour accabler un infortuné de miſeres pires que la mort, pour donner aux plus noires perfidies un air de généroſité, & taxer encore d'ingratitude celui qu'on diffame, parce qu'il n'eſt pas pénétré de reconnoiſſance des ſoins qu'on prend pour l'accabler & le livrer ſans aucune défenſe aux lâches aſſaſſins qui le poignardent ſans riſque, en ſe cachant à ſes regards.

Voilà donc en quoi conſiſte cette grace prétendue dont vos Meſſieurs font tant de bruit. Cette grace n'en ſeroit pas une, même pour un coupable, à moins qu'il ne fût en même tems le plus vil des mortels. Qu'elle en ſoit une pour cet homme audacieux qui malgré tant de réſiſtance & d'effrayantes menaces eſt venu fiérement à Paris provoquer par ſa préſence l'inique tribunal qui l'avoit décrété connoiſſant parfaitement ſon innocence; qu'elle en ſoit une pour cet homme dédaigneux qui cache ſi peu ſon mépris aux traîtres cajoleurs qui l'obſédent & tiennent ſa deſtinée en leurs mains; voilà, Monſieur, ce que je ne comprendrai jamais; & quand il ſeroit tel qu'ils

le disent, encore faloit-il savoir de lui s'il consentoit à conserver sa vie & sa liberté à cet indigne prix ; car une grace ainsi que tout autre don n'est légitime qu'avec le consentement, du moins présumé, de celui qui la reçoit, & je vous demande si la conduite & les discours de J. J. laissent présumer de lui ce consentement. Or tout don fait par force n'est pas un don, c'est un vol ; il n'y a point de plus maligne tyrannie que de forcer un homme de nous être obligé malgré lui, & c'est indignement abuser du nom de grace que de le donner à un traitement forcé plus cruel que le châtiment. Je suppose ici l'accusé coupable ; que seroit cette grace si je le supposois innocent, comme je le puis & le dois tant qu'on craint de le convaincre ? Mais dites-vous, il est coupable, on en est certain puisqu'il est méchant. Voyez comment vous me ballotez ! Vous m'avez ci-devant donné ses crimes pour preuve de sa méchanceté, & vous me donnez à présent sa méchanceté pour preuve de ses crimes. C'est par les faits qu'on a découvert son caractere, & vous m'alléguez son caractere pour éluder la réguliere discussion des faits. Un tel monstre, me dites-vous, ne mérite pas qu'on respecte avec lui les formes établies pour la conviction d'un criminel ordinaire : on n'a pas besoin d'entendre un scélérat aussi détestable, ses œuvres parlent pour lui ! J'accorderai que le monstre que vous m'avez peint ne mérite, s'il existe, aucune des précautions établies autant pour la sureté des innocens que pour la conviction des coupables. Mais il les faloit toutes & plus encore pour bien constater son existence, pour s'assurer parfaitement que ce que vous appellez ses œuvres sont bien ses œuvres. C'étoit par-là

qu'il faloit commencer, & c'eſt préciſément ce qu'ont oublié vos Meſſieurs. Car enfin quand le traitement qu'on lui fait ſouffrir ſeroit doux pour un coupable, il eſt affreux pour un innocent. Alléguer la douceur de ce traitement pour éluder la conviction de celui qui le ſouffre eſt donc un ſophiſme auſſi cruel qu'inſenſé. Convenez de plus, que ce monſtre, tel qu'il leur a plû de nous le forger eſt un perſonnage bien étrange, bien nouveau, bien contradictoire, un être d'imagination tel qu'en peut enfanter le délire de la fievre, confuſément formé de parties hétérogenes qui par leur nombre leur diſproportion leur incompatibilité ne ſauroient former un ſeul tout, & l'extravagance de cet aſſemblage, qui ſeule eſt une raiſon d'en nier l'exiſtence, en eſt une pour vous de l'admettre ſans daigner la conſtater. Cet homme eſt trop coupable pour mériter d'être entendu; il eſt trop hors de la nature pour qu'on puiſſe douter qu'il exiſte. Que penſez-vous de ce raiſonnement? C'eſt pourtant le vôtre; ou du moins celui de vos Meſſieurs.

Vous m'aſſurez que c'eſt par leur grande bonté, par leur exceſſive bienveillance qu'ils lui épargnent la honte de ſe voir démaſqué. Mais une pareille généroſité reſſemble fort à la bravoure des fanfarons, qu'ils ne montrent que loin du péril. Il me ſemble qu'à leur place, & malgré toute ma pitié, j'aimerois mieux encore être ouvertement juſte & ſévere que trompeur & fourbe par charité, & je vous répéterai toujours que c'eſt une trop bizarre bienveillance que celle qui faiſant porter à ſon malheureux objet, avec tout le poids de la haine tout l'opprobre de la dériſion, ne s'exerce qu'à lui ôter, innocent ou coupable, tout moyen de s'y dérober. J'ajouterai

que

que toutes ces vertus que vous me vantez dans les arbitres de sa destinée sont telles que non-seulement, grace au Ciel je m'en sens incapable, mais que même je ne les conçois pas. Comment peut-on aimer un monstre qui fait horreur ? Comment peut-on se pénétrer d'une pitié si tendre pour un être aussi malfaisant aussi cruel aussi sanguinaire ? Comment peut-on choyer avec tant de sollicitude le fléau du genre-humain, le ménager aux dépens des victimes de sa furie, & de peur de le chagriner lui aider presque à faire du monde un vaste tombeau ? .... Comment Monsieur, un traître, un voleur, un empoisonneur, un assassin ! .... J'ignore s'il peut exister un sentiment de bienveillance pour un tel être parmi les Démons, mais parmi les hommes un tel sentiment me paroîtroit un goût punissable & criminel bien plutôt qu'une vertu. Non, il n'y a que son semblable qui le puisse aimer.

LE FRANÇOIS.

Ce seroit, quoique vous en puissiez dire, une vertu de l'épargner, si dans cet acte de clémence on se proposoit un devoir à remplir plutôt qu'un penchant à suivre.

ROUSSEAU.

Vous changez encore ici l'état de la question, & ce n'est pas-là ce que vous disiez ci-devant : mais voyons.

LE FRANÇOIS.

Supposons que le premier qui a découvert les crimes de ce misérable & son caractere affreux se soit cru obligé, comme il l'étoit sans contredit, non-seulement à le démasquer aux

yeux du public mais à le dénoncer au Gouvernement, & que cependant ſon reſpect pour d'anciennes liaiſons ne lui ait pas permis de vouloir être l'inſtrument de ſa perte, n'a-t-il pas dû, cela poſé, ſe conduire exactement comme il l'a fait, mettre à ſa dénonciation la condition de la grace du ſcélérat, & le ménager tellement en le démaſquant, qu'en lui donnant la réputation d'un coquin on lui conſervât la liberté d'un honnête homme?

ROUSSEAU.

Votre ſuppoſition renferme des choſes contradictoires ſur leſquelles j'aurois beaucoup à dire. Dans cette ſuppoſition même je me ſerois conduit & vous auſſi, j'en ſuis très-ſûr, & tout autre homme d'honneur, d'une façon très-différente. D'abord à quelque prix que ce fût, je n'aurois jamais voulu dénoncer le ſcélérat ſans me montrer & le confondre, vu ſur-tout les liaiſons antérieures que vous ſuppoſez, & qui obligeoient encore plus étroitement l'accuſateur de prévenir préalablement le coupable de ce que ſon devoir l'obligeoit à faire à ſon égard. Encore moins aurois-je voulu prendre des meſures extraordinaires pour empêcher que mon nom mes accuſations mes preuves ne parvinſſent à ſes oreilles; parce qu'en tout état de cauſe un dénonciateur qui ſe cache joue un rôle odieux bas lâche, juſtement ſuſpect d'impoſture, & qu'il n'y a nulle raiſon ſuffiſante qui puiſſe obliger un honnête homme à faire un acte injuſte & flétriſſant. Dès que vous ſuppoſez l'obligation de dénoncer le malfaiteur vous ſuppoſez auſſi celle de le convaincre, parce que la premiere de ces deux obligations emporte néceſſairement l'autre, & qu'il faut ou ſe montrer & confon-

dre l'accusé, ou si l'on veut se cacher de lui se taire avec tout le monde ; il n'y a point de milieu. Cette conviction de celui qu'on accuse n'est pas seulement l'épreuve indispensable de la vérité qu'on se croit obligé de déclarer ; elle est encore un devoir du dénonciateur envers lui-même dont rien ne peut le dispenser, sur-tout dans le cas que vous posez. Car il n'y a point de contradiction dans la vertu, & jamais pour punir un fourbe elle ne permettra de l'imiter.

LE FRANÇOIS.

Vous ne pensez pas là-dessus comme J. J.

C'est en le trahissant qu'il faut punir un traître.

Voilà une de ses maximes ; qu'y répondez-vous ?

ROUSSEAU.

Ce que votre cœur y répond lui-même. Il n'est pas étonnant qu'un homme qui ne se fait scrupule de rien ne s'en fasse aucun de la trahison : mais il le seroit fort que d'honnêtes-gens se crussent autorisés par son exemple à l'imiter.

LE FRANÇOIS.

L'imiter ! non pas généralement ; mais quel tort lui fait-on en suivant avec lui ses propres maximes, pour l'empêcher d'en abuser ?

ROUSSEAU.

Suivre avec lui ses propres maximes ! Y pensez-vous ? Quels principes ! Quelle morale ! si l'on peut, si l'on doit, suivre avec les gens leurs propres maximes, il faudra donc mentir aux menteurs, voler les fripons, empoisonner les empoisonneurs,

affaffiner les affaffins, être fcélérat à l'envi avec ceux qui le font, & fi l'on n'eft plus obligé d'être honnête homme qu'avec les honnêtes-gens, ce devoir ne mettra perfonne en grands frais de vertu dans le fiecle où nous fommes. Il eft digne du fcélérat que vous m'avez peint de donner des leçons de fourberie & de trahifon; mais je fuis fâché pour vos Meffieurs que parmi tant de meilleures leçons qu'il a données & qu'il eût mieux valu fuivre, ils n'aient profité que de celle-là.

Au refte, je ne me fouviens pas d'avoir rien trouvé de pareil dans les livres de J. J. Où donc a-t-il établi ce nouveau précepte fi contraire à tous les autres?

LE FRANÇOIS.

Dans un vers d'une comédie.

ROUSSEAU.

Quand eft-ce qu'il a fait jouer cette comédie?

LE FRANÇOIS.

Jamais.

ROUSSEAU.

Où eft-ce qu'il l'a fait imprimer?

LE FRANÇOIS.

Nulle part.

ROUSSEAU.

Ma foi je ne vous entends point.

LE FRANÇOIS.

C'eft une efpece de farce qu'il écrivit jadis à la hâte &

presque impromptu à la campagne dans un moment de gaîté, qu'il n'a pas même daigné corriger, & que nos Messieurs lui ont volée comme beaucoup d'autres choses qu'ils ajustent ensuite à leur façon pour l'édification publique.

ROUSSEAU.

Mais comment ce vers est-il employé dans cette piece? Est-ce lui-même qui le prononce?

LE FRANÇOIS.

Non; c'est une jeune fille qui se croyant trahie par son amant le dit dans un moment de dépit pour s'encourager à intercepter ouvrir & garder une lettre écrite par cet amant à sa rivale.

ROUSSEAU.

Quoi, Monsieur, un mot dit par une jeune fille amoureuse & piquée, dans l'intrigue galante d'une farce écrite autrefois à la hâte, & qui n'a été ni corrigée ni imprimée ni représentée, ce mot en l'air dont elle appuye dans sa colere un acte qui de sa part n'est pas même une trahison, ce mot dont il vous plait de faire une maxime de J. J. est l'unique autorité sur laquelle vos Messieurs ont ourdi l'affreux tissu de trahisons dont il est enveloppé? Voudriez-vous que je répondisse à cela sérieusement? Me l'avez-vous dit sérieusement vous-même? Non, votre air seul en le prononçant me dispensoit d'y répondre. Eh qu'on lui doive ou non de ne pas le trahir, tout homme d'honneur ne se doit-il pas à lui-même de n'être un traître envers personne? Nos devoirs envers les autres auroient beau

varier ſelon les tems les gens les occaſions, ceux envers nous-mêmes ne varient point; & je ne puis penſer que celui qui ne ſe croit pas obligé d'être honnête homme avec toute le monde le ſoit jamais avec qui que ce ſoit.

Mais ſans inſiſter ſur ce point davantage, allons plus loin. Paſſons au dénonciateur d'être un lâche & un traître ſans néanmoins être un impoſteur, & aux juges d'être menteurs & diſſimulés ſans néanmoins être iniques. Quand cette maniere de procéder ſeroit auſſi juſte & permiſe qu'elle eſt inſidieuſe & perfide, quelle en ſeroit l'utilité dans cette occaſion pour la fin que vous alléguez? Où donc eſt la néceſſité, pour faire grace à un criminel, de ne pas l'entendre? Pourquoi lui cacher à lui ſeul avec tant de machines & d'artifices ſes crimes qu'il doit ſavoir mieux que perſonne, s'il eſt vrai qu'il les ait commis? Pourquoi fuir pourquoi rejetter avec tant d'effroi la maniere la plus ſure la plus juſte la plus raiſonnable & la plus naturelle de s'aſſurer de lui ſans lui infliger d'autre peine que celle d'un hypocrite qui ſe voit confondu? C'eſt la punition qui naît le mieux de la choſe, qui s'accorde le mieux avec la grace qu'on veut lui faire, avec les ſuretés qu'on doit prendre pour l'avenir, & qui ſeule prévient deux grands ſcandales, ſavoir celui de la publication des crimes & celui de leur impunité. Vos Meſſieurs alléguent néanmoins pour raiſon de leurs procédés frauduleux le ſoin d'éviter le ſcandale. Mais ſi le ſcandale conſiſte eſſentiellement dans la publicité, je ne vois point celui qu'on évite en cachant le crime au coupable qui ne peut l'ignorer, & en le divulgant parmi tout le reſte des hommes qui n'en ſavoient rien. L'air de myſtere & de réſerve qu'on met à

cette publication ne sert qu'à l'accélérer. Sans doute le public est toujours fidelle aux secrets qu'on lui confie ; ils ne sortent jamais de son sein. Mais il est risible qu'en disant ce secret à l'oreille à tout le monde, & le cachant très-soigneusement au seul qui s'il est coupable le sait nécessairement avant tout autre on veuille éviter par-là le scandale, & faire de ce badin mystere un acte de bienfaisance & de générosité. Pour moi avec une si tendre bienveillance pour le coupable, j'aurois choisi de le confondre sans le diffamer plutôt que de le diffamer sans le confondre, & il faut certainement pour avoir pris le parti contraire avoir eu d'autres raisons que vous ne m'avez pas dites & que cette bienveillance ne comporte pas.

Supposons qu'au lieu d'aller creusant sous ses pas tous ces tortueux souterrains, au lieu des triples murs de ténebres qu'on éleve avec tant d'efforts autour de lui, au lieu de rendre le public & l'Europe entiere complice & témoin du scandale qu'on feint de vouloir éviter, au lieu de lui laisser tranquillement continuer & consommer ses crimes en se contentant de les voir & de les compter sans en empêcher aucun ; supposons dis-je qu'au lieu de tout ce tortillage, on se fût ouvertement & directement adressé à lui-même & à lui seul, qu'en lui présentant en face son accusateur armé de toutes ses preuves on lui eût dit ; « misérable qui fais l'honnête homme & qui n'es qu'un scé- » lérat, te voilà démasqué, te voilà connu ; voilà tes faits, » en voilà les preuves, qu'as-tu à répondre ? » Il eût nié, direz-vous, & qu'importe ? Que font les négations contre les démonstrations ? Il fût resté convaincu & confondu. Alors on eût ajouté en montrant son dénonciateur : « remercie cet

„ homme généreux que ſa conſcience a forcé de t'accuſer „ & que ſa bonté porte à te protéger. Par ſon interceſſion „ l'on veut bien te laiſſer vivre & te laiſſer libre ; tu ne ſeras „ même démaſqué aux yeux du public qu'autant que ta con- „ duite rendra ce ſoin néceſſaire pour prévenir la continua- „ tion de tes forfaits. Songe que des yeux perçans ſont ſans „ ceſſe ouverts ſur toi, que le glaive puniſſeur pend ſur ta „ tête, & qu'à ton premier crime tu ne lui peux échapper „. Y avoit-il, à votre avis, une conduite plus ſimple plus ſure & plus droite pour allier à ſon égard la juſtice la prudence & la charité ? Pour moi je trouve qu'en s'y prenant ainſi l'on ſe fût aſſuré de lui par la crainte beaucoup mieux qu'on n'a fait par tout cet immenſe appareil de machines qui ne l'empêche pas d'aller toujours ſon train. On n'eût point eu beſoin de le traîner ſi barbarement ou ſelon vous ſi bénignement dans le bourbier ; on n'eût point habillé la juſtice & la vertu des honteuſes livrées de la perfidie & du menſonge ; ſes délateurs & ſes juges n'euſſent point été réduits à ſe tenir ſans ceſſe enfoncés devant lui dans leurs tanieres, comme fuyant en coupables les regards de leur victime & redoutant la lumiere du jour : enfin l'on eût prévenu, avec le double ſcandale des crimes & de leur impunité celui d'une maxime auſſi funeſte qu'inſenſée que vos Meſſieurs ſemblent vouloir établir par ſon exemple, ſavoir que pourvu qu'on ait de l'eſprit & qu'on faſſe de beaux livres, on peut ſe livrer à toutes ſortes de crimes impunément.

Voilà le ſeul vrai parti qu'on avoit à prendre ſi l'on vouloit abſolument ménager un pareil miſérable. Mais pour moi je vous

vous déclare que je ſuis auſſi loin d'approuver que de comprendre cette prétendue clémence de laiſſer libre nonobſtant le péril, je ne dis pas un monſtre affreux tel qu'on nous le repréſente, mais un malfaiteur tel qu'il ſoit. Je ne trouve dans cette eſpece de grace ni raiſon ni humanité ni ſureté, & j'y trouve beaucoup moins cette douceur & cette bienveillance dont ſe vantent vos Meſſieurs avec tant de bruit. Rendre un homme le jouet du public & de la canaille, le faire chaſſer ſucceſſivement de tous les aſyles les plus reculés les plus ſolitaires où il s'étoit de lui-même empriſonné & d'où certainement il n'étoit à portée de faire aucun mal, le faire lapider par la populace, le promener par dériſion de lieu en lieu toujours chargé de nouveaux outrages, lui ôter même les reſſources les plus indiſpenſables de la ſociété, lui voler ſa ſubſiſtance pour lui faire l'aumône, le dépayſer ſur toute la face de la terre, faire de tout ce qu'il lui importe le plus de ſavoir autant pour lui de myſteres impénétrables, le rendre tellement étranger odieux mépriſable aux hommes, qu'au lieu des lumieres de l'aſſiſtance & des conſeils que chacun doit trouver au beſoin parmi ſes freres il ne trouve par-tout qu'embûches, menſonges, trahiſons inſultes, le livrer en un mot ſans appui ſans protection ſans défenſe à l'adroite animoſité de ſes ennemis, c'eſt le traiter beaucoup plus cruellement que ſi l'on ſe fût une bonne fois aſſuré de ſa perſonne par une détention dans laquelle avec la ſureté de tout le monde on lui eût fait trouver la ſienne, ou du moins la tranquillité. Vous m'avez appris qu'il deſira qu'il demanda lui-même cette détention, & que loin de la lui accorder on lui fit de cette demande un

nouveau crime & un nouveau ridicule. Je crois voir à la fois la raiſon de la demande & celle du refus. Ne pouvant trouver de refuge dans les plus ſolitaires retraites, chaſſé ſucceſſivement du ſein des montagnes & du milieu des lacs, forcé de fuir de lieu en lieu & d'errer ſans ceſſe avec des peines & des dépenſes exceſſives au milieu des dangers & des outrages, réduit à l'entrée de l'hiver à courir l'Europe pour y chercher un aſyle ſans plus ſavoir où, & ſûr d'avance de n'être laiſſé tranquille nulle part, il étoit naturel que, battu fatigué de tant d'orages, il deſirât de finir ſes malheureux jours dans une paiſible captivité, plutôt que de ſe voir dans ſa vieilleſſe pourſuivi chaſſé balloté ſans relâche de tous côtés, privé d'une pierre pour y poſer ſa tête & d'un aſyle où il pût reſpirer, juſqu'à ce qu'à force de courſes & de dépenſes on l'eût réduit à périr de miſere, ou à vivre, toujours errant des dures aumônes de ſes perſécuteurs ardens à en venir-là pour le raſſaſier enfin d'ignominie à leur aiſe. Pourquoi n'a-t-on pas conſenti à cet expédient ſi ſûr ſi court ſi facile qu'il propoſoit lui-même & qu'il demandoit comme une faveur? N'eſt-ce point qu'on ne vouloit pas le traiter avec tant de douceur ni lui laiſſer jamais trouver cette tranquillité ſi deſirée? N'eſt-ce point qu'on ne vouloit lui laiſſer aucun relâche ni le mettre dans un état où l'on n'eût pu lui attribuer chaque jour de nouveaux crimes & de nouveaux livres, & où peut-être à force de douceur & de patience eût-il fait perdre aux gens chargés de ſa garde les fauſſes idées qu'on vouloit donner de lui? N'eſt-ce point enfin que dans le projet ſi chéri ſi ſuivi ſi bien concerté de l'envoyer en Angleterre, il entroit des

vues dont ſon ſéjour dans ce pays-là & les effets qu'il y a produits ſemblent développer aſſez l'objet? Si l'on peut donner à ce refus d'autres motifs, qu'on me les diſe, & je promets d'en montrer la fauſſeté.

Monſieur, tout ce que vous m'avez appris tout ce que vous m'avez prouvé eſt à mes yeux plein de choſes inconcevables contradictoires abſurdes, qui pour être admiſes demanderoient encore d'autres genres de preuves que celles qui ſuffiſent pour les plus completes démonſtrations, & c'eſt préciſément ces mêmes choſes abſurdes que vous dépouillez de l'épreuve la plus néceſſaire & qui met le ſceau à toutes les autres. Vous m'avez fabriqué tout à votre aiſe un être tel qu'il n'en exiſta jamais, un monſtre hors de la nature, hors de la vraiſemblance, hors de la poſſibilité, & formé de parties inalliables incompatibles qui s'excluent mutuellement. Vous avez donné pour principe à tous ſes crimes le plus furieux le plus intolérant le plus extravagant amour-propre qu'il n'a pas laiſſé de déguiſer ſi bien depuis ſa naiſſance juſqu'au déclin de ſes ans qu'il n'en a paru nulle trace pendant tant d'années & qu'encore aujourd'hui depuis ſes malheurs il étouffe ou contient ſi bien qu'on n'en voit pas le moindre ſigne. Malgré tout cet indomptable orgueil, vous m'avez fait voir dans le même être un petit menteur un petit fripon un petit coureur de cabarets & de mauvais lieux, un vil & crapuleux débauché pourri de vérole, & qui paſſoit ſa vie à aller eſcroquant dans les tavernes quelques écus à droite & à gauche aux manans qui les fréquentent. Vous avez prétendu que ce même perſonnage étoit le même homme qui pendant quarante ans a vécu eſtimé bien voulu

de tout le monde, l'Auteur des ſeuls écrits dans ce ſiecle qui portent dans l'ame des lecteurs la perſuaſion qui les a dictés, & dont on ſent en les liſant que l'amour de la vertu & le zele de la vérité font l'inimitable éloquence. Vous dites que ces livres qui m'émeuvent ainſi le cœur ſont les jeux d'un ſcélérat qui ne ſentoit rien de ce qu'il diſoit avec tant d'ardeur & de véhémence, & qui cachoit ſous un air de probité le venin dont il vouloit infecter ſes lecteurs. Vous me forcez même de croire que ces écrits à la fois ſi fiers ſi touchans ſi modeſtes ont été compoſés parmi les pots & les pintes, & chez les filles de joie où l'Auteur paſſoit ſa vie, & vous me transformez enfin cet orgueil iraſcible & diabolique en l'abjection d'un cœur inſenſible & vil qui ſe raſſaſie ſans peine de l'ignominie dont l'abreuve à plaiſir la charité du public.

Vous m'avez figuré vos Meſſieurs qui diſpoſent à leur gré de ſa réputation de ſa perſonne & de toute ſa deſtinée comme des modeles de vertu, des prodiges de généroſité, des anges pour lui de douceur & de bienfaiſance, & vous m'avez appris en même tems que l'objet de tous leurs tendres ſoins avoit été de le rendre l'horreur de l'univers le plus dépriſé des êtres, de le traîner d'opprobre en opprobre & de miſere en miſere, & de lui faire ſentir à loiſir dans les calamités de la plus malheureuſe vie tous les déchiremens que peut éprouver une ame fiere en ſe voyant le jouet & le rebut du genre-humain. Vous m'avez appris que par pitié par grace tous ces hommes vertueux avoient bien voulu lui ôter tout moyen d'être inſtruit des raiſons de tant d'outrages, s'abaiſſer en ſa faveur au rôle de cajoleurs & de traîtres, faire adroitement le plongeon à

chaque éclairciſſement qu'il cherchoit, l'environner de ſouterrains & de piéges tellement tendus que chacun de ſes pas fût néceſſairement une chûte, enfin le circonvenir avec tant d'adreſſe qu'en butte aux inſultes de tout le monde il ne pût jamais ſavoir la raiſon de rien, apprendre un ſeul mot de vérité, repouſſer aucun outrage, obtenir aucune explication, trouver ſaiſir aucun agreſſeur, & qu'à chaque inſtant atteint des plus cruelles morſures il ſentît dans ceux qui l'entourent la flexibilité des ſerpens auſſi bien que leur venin.

Vous avez fondé le ſyſtême qu'on ſuit à ſon égard ſur des devoirs dont je n'ai nulle idée, ſur des vertus qui me font horreur, ſur des principes qui renverſent dans mon eſprit tous ceux de la juſtice & de la morale. Figurez-vous des gens qui commencent par ſe mettre chacun un bon maſque bien attaché, qui s'arment de fer juſqu'aux dents, qui ſurprennent enſuite leur ennemi, le ſaiſiſſent par derriere, le mettent nud, lui lient le corps les bras les mains les pieds la tête de façon qu'il ne puiſſe remuer, lui mettent un bâillon dans la bouche, lui crevent les yeux, l'étendent à terre, & paſſent enfin leur noble vie à le maſſacrer doucement de peur que mourant de ſes bleſſures il ne ceſſe trop tôt de les ſentir. Voilà les gens que vous voulez que j'admire. Rappellez, Monſieur, votre équité votre droiture, & ſentez en votre conſcience quelle ſorte d'admiration je puis avoir pour eux. Vous m'avez prouvé j'en conviens autant que cela ſe pouvoit par la méthode que vous avez ſuivie que l'homme ainſi terraſſé eſt un monſtre abominable; mais quand cela ſeroit auſſi vrai que difficile à croire, l'auteur & les directeurs du projet qui s'exécute à ſon

égard, feroient à mes yeux, je le déclare, encore plus abominables que lui.

Certainement vos preuves font d'une grande force ; mais il eſt faux que cette force aille pour moi juſqu'à l'évidence, puiſqu'en fait de délits & de crimes cette évidence dépend eſſentiellement d'une épreuve qu'on écarte ici avec trop de ſoin pour qu'il n'y ait pas à cette omiſſion quelque puiſſant motif qu'on nous cache & qu'il importeroit de ſavoir. J'avoue pourtant, & je ne puis trop le répéter, que ces preuves m'étonnent, & m'ébranleroient peut-être encore, ſi je ne leur trouvois d'autres défauts non moins dirimans ſelon moi.

Le premier eſt dans leur force même & dans leur grand nombre de la part dont elles viennent. Tout cela me paroîtroit fort bien dans des procédures juridiques faites par le miniſtere public : mais pour que des particuliers & qui pis eſt des amis aient pris tant de peine aient fait tant de dépenſes aient mis tant de tems à faire tant d'informations à raſſembler tant de preuves à leur donner tant de force ſans y être obligés par aucun devoir, il faut qu'ils aient été animés pour cela par quelque paſſion bien vive qui, tant qu'ils s'obſtineront à la cacher me rendra ſuſpect tout ce qu'elle aura produit.

Un autre défaut que je trouve à ces invincibles preuves ; c'eſt qu'elles prouvent trop, c'eſt qu'elles prouvent des choſes qui naturellement ne ſauroient exiſter. Autant vaudroit me prouver des miracles, & vous ſavez que je n'y crois pas. Il y a dans tout cela des multitudes d'abſurdités auxquelles avec toutes leurs preuves il ne dépend pas de mon eſprit d'acquieſcer. Les explications qu'on leur donne & que tout le monde,

à ce que vous m'assurez, trouve si claires, ne sont à mes yeux gueres moins absurdes & ont le ridicule de plus. Vos Messieurs semblent avoir chargé J. J. de crimes, comme vos théologiens ont chargé leur doctrine d'articles de foi; l'avantage de persuader en affirmant, la facilité de faire tout croire les ont séduits. Aveuglés par leur passion ils ont entassé faits sur faits crimes sur crimes sans précaution sans mesure. Et quand enfin ils ont apperçu l'incompatibilité de tout cela, ils n'ont plus été à tems d'y remédier, le grand soin qu'ils avoient pris de tout prouver également les forçant de tout admettre sous peine de tout rejetter. Il a donc falu chercher mille subtilités pour tâcher d'accorder tant de contradictions, & tout ce travail a produit sous le nom de J. J. l'être le plus chimérique & le plus extravagant que le délire de la fievre puisse faire imaginer.

Un troisieme défaut de ces invincibles preuves est dans la maniere de les administrer avec tant de mystere & de précautions. Pourquoi tout cela? La vérité ne cherche pas ainsi les ténebres & ne marche pas si timidement. C'est une maxime en jurisprudence (*) qu'on présume le dol dans celui qui suit au lieu de la droite route des voies obliques & clandestines. C'en est une autre (†) que celui qui décline un jugement régulier & cache ses preuves est présumé soutenir une mauvaise cause. Ces deux maximes conviennent si bien

(*) Dolus præsumitur in eo qui recta via non incedit, sed per anfractus & diverticula. *Menoch. in Præsump.*

(†) Judicium subterfugiens & probationes occultans malam causam fovere præsumitur. *Ibid.*

au ſyſtême de vos Meſſieurs qu'on les croiroit faites exprès pour lui ſi je ne citois pas mon Auteur. Si ce qu'on prouve d'un accuſé en ſon abſence n'eſt jamais réguliérement prouvé, ce qu'on en prouve en ſe cachant ſi ſoigneuſement de lui prouve plus contre l'accuſateur que contre l'accuſé, & par cela ſeul l'accuſation revêtue de toutes ſes preuves clandeſtines doit être préſumée une impoſture.

Enfin le grand vice de tout ce ſyſtême eſt que fondé ſur le menſonge ou ſur la vérité le ſuccès n'en ſeroit pas moins aſſuré d'une façon que de l'autre. Suppoſez, au lieu de votre J. J., un véritablement honnête homme, iſolé, trompé, trahi, ſeul ſur la terre, entouré d'ennemis puiſſans ruſés maſqués implacables, qui ſans obſtacle de la part de perſonne dreſſent à loiſir leurs machines autour de lui; & vous verrez que tout ce qui lui arrive méchant & coupable, ne lui arriveroit pas moins innocent & vertueux. Tant par le fond que par la forme des preuves tout cela ne prouve donc rien, précisément parce qu'il prouve trop.

Monſieur, quand les Géometres marchant de démonſtration en démonſtration parviennent à quelque abſurdité, au lieu de l'admettre quoique démontrée ils reviennent ſur leurs pas, &, ſûrs qu'il s'eſt gliſſé dans leurs principes ou dans leurs raiſonnemens quelque paralogiſme qu'ils n'ont pas apperçu, ils ne s'arrêtent pas qu'ils ne le trouvent, & s'ils ne peuvent le découvrir, laiſſant là leur démonſtration prétendue, ils prennent une autre route pour trouver la vérité qu'ils cherchent, ſûrs qu'elle n'admet point d'abſurdité.

LE FRANÇOIS.

N'appercevez-vous point que pour éviter de prétendues absurdités vous tombez dans une autre, sinon plus forte, au moins plus choquante ? Vous justifiez un seul homme dont la condamnation vous déplaît, aux dépens de toute une nation, que dis-je, de toute une génération dont vous faites une génération de fourbes : car enfin tout est d'accord, tout le public tout le monde sans exception a donné son assentiment au plan qui vous paroît si répréhensible ; tout se prête avec zele à son exécution : personne ne l'a désapprouvé, personne n'a commis la moindre indiscrétion qui pût le faire échouer, personne n'a donné le moindre indice la moindre lumiere à l'accusé qui pût le mettre en état de se défendre ; il n'a pu tirer d'aucune bouche un seul mot d'éclaircissement sur les charges atroces dont on l'accable à l'envi ; tout s'empresse à renforcer les ténebres dont on l'environne, & l'on ne sait à quoi chacun se livre avec plus d'ardeur de le diffamer absent ou de le persifler présent. Il faudroit donc conclure de vos raisonnemens qu'il ne se trouve pas dans toute la génération présente un seul honnête homme, pas un seul ami de la vérité. Admettez-vous cette conséquence ?

ROUSSEAU.

A Dieu ne plaise ! Si j'étois tenté de l'admettre, ce ne seroit pas auprès de vous dont je connois la droiture invariable & la sincere équité. Mais je connois aussi ce que peuvent sur les meilleurs cœurs les préjugés & les passions & combien leurs illusions sont quelquefois inévitables. Votre objection me

paroît ſolide & forte. Elle s'eſt préſentée à mon eſprit long-tems avant que vous me la fiſſiez ; elle me paroît plus facile à rétorquer qu'à réſoudre, & vous doit embarraſſer du moins autant que moi : car enfin ſi le public n'eſt pas tout compoſé de méchans & de fourbes, tous d'accord pour trahir un ſeul homme, il eſt encore moins compoſé ſans exception d'hommes bienfaiſans, généreux, francs de jalouſie d'envie de haine de malignité. Ces vices ſont-ils donc tellement éteints ſur la terre qu'il n'en reſte pas le moindre germe dans le cœur d'aucun individu ? C'eſt pourtant ce qu'il faudroit admettre ſi ce ſyſtême de ſecret & de ténebres qu'on ſuit ſi fidellement envers J. J. n'étoit qu'une œuvre de bienfaiſance & de charité. Laiſſons à part vos Meſſieurs qui ſont des ames divines & dont vous admirez la tendre bienveillance pour lui. Il a dans tous les états, vous me l'avez dit vous-même, un grand nombre d'ennemis très-ardens, qui ne cherchent aſſurément pas à lui rendre la vie agréable & douce. Concevez-vous que dans cette multitude de gens, tous d'accord pour épargner de l'inquiétude à un ſcélérat qu'ils abhorrent & de la honte à un hypocrite qu'ils déteſtent, il ne s'en trouve pas un ſeul qui pour jouir au moins de ſa confuſion ſoit tenté de lui dire tout ce qu'on fait de lui ? Tout s'accorde avec une patience plus qu'angélique à l'entendre provoquer au milieu de Paris ſes perſécuteurs, donner des noms aſſez durs à ceux qui l'obſédent, leur dire inſolemment : *Parlez haut, traîtres que vous êtes ; me voilà. Qu'avez-vous à dire ?* A ces ſtimulantes apoſtrophes la plus incroyable patience n'abandonne pas un inſtant un ſeul homme dans toute cette multitude. Tous inſen-

ſibles à ſes reproches les endurent uniquement pour ſon bien, & de peur de lui faire la moindre peine, ils ſe laiſſent traiter par lui avec un mépris que leur ſilence autoriſe de plus en plus. Qu'une douceur ſi grande qu'une ſi ſublime vertu anime généralement tous ſes ennemis, ſans qu'un ſeul démente un moment cette univerſelle manſuétude, convenez que dans une génération qui naturellement n'eſt pas trop aimante, ce concours de patience & de généroſité eſt du moins auſſi étonnant que celui de malignité dont vous rejettez la ſuppoſition.

La ſolution de ces difficultés doit ſe chercher ſelon moi dans quelque intermédiaire qui ne ſuppoſe dans toute une génération ni des vertus angéliques ni la noirceur des Démons, mais quelque diſpoſition naturelle au cœur humain qui produit un effet uniforme par des moyens adroitement diſpoſés à cette fin. Mais en attendant que mes propres obſervations me fourniſſent là-deſſus quelque explication raiſonnable, permettez-moi de vous faire une queſtion qui s'y rapporte. Suppoſant un moment qu'après d'attentives & impartiales recherches, J. J., au lieu d'être l'ame infernale & le monſtre que vous voyez en lui, ſe trouvât au contraire un homme ſimple ſenſible & bon, que ſon innocence univerſellement reconnue par ceux mêmes qui l'ont traité avec tant d'indignité vous forçât de lui rendre votre eſtime & de vous reprocher les durs jugemens que vous avez portés de lui : rentrez au fond de votre ame, & dites-moi comment vous ſeriez affecté de ce changement ?

LE FRANÇOIS.

Cruellement, ſoyez-en ſûr. Je ſens qu'en l'eſtimant &

lui rendant juſtice, je le haïrois alors plus peut-être encore pour mes torts que je ne le hais maintenant pour ſes crimes : je ne lui pardonnerois jamais mon injuſtice envers lui. Je me reproche cette diſpoſition, j'en rougis ; mais je la ſens dans mon cœur malgré moi.

ROUSSEAU.

Homme véridique & franc, je n'en veux pas davantage, & je prends acte de cet aveu pour vous le rappeller en tems & lieu ; il me ſuffit pour le moment de vous y laiſſer réfléchir. Au reſte conſolez-vous de cette diſpoſition qui n'eſt qu'un développement des plus naturels de l'amour-propre. Elle vous eſt commune avec tous les juges de J. J. avec cette différence que vous ſerez le ſeul peut-être qui ait le courage & la franchiſe de l'avouer.

Quant à moi, pour lever tant de difficultés & déterminer mon propre jugement, j'ai beſoin d'éclairciſſemens & d'obſervations faites par moi-même. Alors ſeulement je pourrai vous propoſer ma penſée avec confiance. Il faut avant tout commencer par voir J. J., & c'eſt à quoi je ſuis tout déterminé.

LE FRANÇOIS.

Ah ah ! vous voilà donc enfin revenu à ma propoſition que vous avez ſi dédaigneuſement rejettée ? Vous voilà donc diſpoſé à vous rapprocher de cet homme entre lequel & vous le diametre de la terre étoit encore une diſtance trop courte à votre gré ?

ROUSSEAU.

M'en rapprocher ? Non, jamais du ſcélérat que vous m'avez

peint, mais bien de l'homme défiguré que j'imagine à ſa place. Que j'aille chercher un ſcélérat déteſtable pour le hanter l'épier & le tromper, c'eſt une indignité qui jamais n'approchera de mon cœur ; mais que dans le doute ſi ce prétendu ſcélérat n'eſt point peut-être un honnête homme infortuné victime du plus noir complot, j'aille examiner par moi-même ce qu'il faut que j'en penſe, c'eſt un des plus beaux devoirs que ſe puiſſe impoſer un cœur juſte, & je me livre à cette noble recherche avec autant d'eſtime & de contentement de moi-même que j'aurois de regret & de honte à m'y livrer avec un motif oppoſé.

LE FRANÇOIS.

Fort bien ; mais avec le doute qu'il vous plaît de conſerver au milieu de tant de preuves, comment vous y prendrez-vous pour apprivoiſer cet ours preſque inabordable ? Il faudra bien que vous commenciez par ces cajoleries que vous avez en ſi grande averſion. Encore ſera-ce un bonheur ſi elles vous réuſſiſſent mieux qu'à beaucoup de gens qui les lui prodiguent ſans meſure & ſans ſcrupule & à qui elles n'attirent de ſa part que des bruſqueries & des mépris.

ROUSSEAU.

Eſt-ce à tort ? Parlons franchement. Si cet homme étoit facile à prendre de cette maniere il ſeroit par cela ſeul à demi jugé. Après tout ce que vous m'avez appris du ſyſtême qu'on ſuit avec lui, je ſuis peu ſurpris qu'il repouſſe avec dédain la plupart de ceux qui l'abordent & qui pour cela l'accuſent bien à tort d'être défiant ; car la défiance ſuppoſe du doute, & il

n'en ſauroit avoir à leur égard : & que peut-il penſer de ces patelins flagorneurs dont, vû l'œil dont il eſt regardé dans le monde & qui ne peut échapper au ſien, il doit pénétrer aiſément les motifs dans l'empreſſement qu'ils lui marquent? Il doit voir clairement que leur deſſein n'eſt ni de ſe lier avec lui de bonne foi ni même de l'étudier & de le connoître, mais ſeulement de le circonvenir. Pour moi qui n'ai ni beſoin ni deſſein de le tromper, je ne veux point prendre les allures cauteleuſes de ceux qui l'approchent dans cette intention. Je ne lui cacherai point la mienne : s'il en étoit alarmé, ma recherche ſeroit finie & je n'aurois plus rien à faire auprès de lui.

LE FRANÇOIS.

Il vous ſera moins aiſé, peut-être, que vous ne penſez de vous faire diſtinguer de ceux qui l'abordent à mauvaiſe intention. Vous n'avez point la reſſource de lui parler à cœur ouvert & de lui déclarer vos vrais motifs. Si vous me gardez la foi que vous m'avez donnée, il doit ignorer à jamais ce que vous ſavez de ſes œuvres criminelles & de ſon caractere atroce. C'eſt un ſecret inviolable qui près de lui doit reſter à jamais caché dans votre cœur. Il appercevra votre réſerve, il l'imitera, & par cela ſeul, ſe tenant en garde contre vous, il ne ſe laiſſera voir que comme il veut qu'on le voye, & non comme il eſt en effet.

ROUSSEAU.

Et pourquoi voulez-vous me ſuppoſer ſeul aveugle parmi tous ceux qui l'abordent journellement & qui ſans lui inſpirer

plus de confiance l'ont vu tous, & si clairement à ce qu'ils vous disent, exactement tel que vous me l'avez peint. S'il est si facile à connoître & à pénétrer quand on y regarde, malgré sa défiance & son hypocrisie, malgré ses efforts pour se cacher, pourquoi, plein du desir de l'apprécier, serai-je le seul à n'y pouvoir parvenir, sur-tout avec une disposition si favorable à la vérité, & n'ayant d'autre intérêt que de la connoître? Est-il étonnant que l'ayant si décidément jugé d'avance & n'apportant aucun doute à cet examen, ils l'aient vu tel qu'ils le vouloient voir? Mes doutes ne me rendront pas moins attentif & me rendront plus circonspect. Je ne cherche point à le voir tel que je me le figure, je cherche à le voir tel qu'il est.

LE FRANÇOIS.

Bon! n'avez-vous pas aussi vos idées? Vous le desirez innocent, j'en suis très-sûr. Vous ferez comme eux dans le sens contraire: vous verrez en lui ce que vous y cherchez.

ROUSSEAU.

Le cas est fort différent. Oui, je le desire innocent, & de tout mon cœur; sans doute je serois heureux de trouver en lui ce que j'y cherche: mais ce seroit pour moi le plus grand des malheurs d'y trouver ce qui n'y seroit pas, de le croire honnête homme & de me tromper. Vos Messieurs ne sont pas dans des dispositions si favorables à la vérité. Je vois que leur projet est une ancienne & grande entreprise qu'ils ne veulent pas abandonner, & qu'ils n'abandonneroient pas impunément. L'ignominie dont ils l'ont couvert réjailliroit sur eux

toute entiere, & ils ne feroient pas même à l'abri de la vindicte publique. Ainsi soit pour la sureté de leurs personnes soit pour le repos de leurs consciences, il leur importe trop de ne voir en lui qu'un scélérat pour qu'eux & les leurs y voyent jamais autre chose.

LE FRANÇOIS.

Mais enfin, pouvez-vous concevoir imaginer quelque solide réponse aux preuves dont vous avez été si frappé? Tout ce que vous verrez ou croirez voir pourra-t-il jamais les détruire? Supposons que vous trouviez un honnête homme où la raison le bon sens & tout le monde vous montrent un scélérat, que s'ensuivra-t-il? Que vos yeux vous trompent, ou que le genre-humain tout entier, excepté vous seul est dépourvu de sens? Laquelle de ces deux suppositions vous paroît la plus naturelle, & à laquelle enfin vous en tiendrez-vous?

ROUSSEAU.

A aucune des deux, & cette alternative ne me paroît pas si nécessaire qu'à vous. Il est une autre explication plus naturelle qui leve bien des difficultés. C'est de supposer une ligue dont l'objet est la diffamation de J. J. qu'elle a pris soin d'isoler pour cet effet. Et que dis-je, supposer? Par quelque motif que cette ligue se soit formée, elle existe. Sur votre propre rapport elle sembleroit universelle. Elle est du moins grande puissante nombreuse; elle agit de concert & dans le plus profond secret pour tout ce qui n'y entre pas & sur-tout pour l'infortuné qui en est l'objet. Pour s'en défendre il n'a ni secours ni ami ni appui ni conseil ni lumieres; tout n'est autour

de

de lui que piéges mensonges trahisons ténebres. Il est absolument seul & n'a que lui seul pour ressource, il ne doit attendre ni aide ni assistance de qui que ce soit sur la terre. Une position si singuliere est unique depuis l'existence du genre-humain. Pour juger sainement de celui qui s'y trouve & de tout ce qui se rapporte à lui les formes ordinaires sur lesquelles s'établissent les jugemens humains ne peuvent plus suffire. Il me faudroit, quand même l'accusé pourroit parler & se défendre, des suretés extraordinaires pour croire qu'en lui rendant cette liberté on lui donne en même tems les connoissances les instrumens & les moyens nécessaires pour pouvoir se justifier s'il est innocent. Car enfin, si, quoique faussement accusé, il ignore toutes les trames dont il est enlacé, tous les piéges dont on l'entoure, si les seuls défenseurs qu'il pourra trouver & qui feindront pour lui du zele sont choisis pour le trahir, si les témoins qui pourroient déposer pour lui se taisent, si ceux qui parlent sont gagnés pour le charger, si l'on fabrique de fausses pieces pour le noircir, si l'on cache ou détruit celles qui le justifient, il aura beau dire, *non*, contre cent faux témoignages à qui l'on fera dire, *oui*; sa négation sera sans effet contre tant d'affirmations unanimes, & il n'en sera pas moins convaincu aux yeux des hommes de délits qu'il n'aura pas commis. Dans l'ordre ordinaire des choses, cette objection n'a point la même force, parce qu'on laisse à l'accusé tous les moyens possibles de se défendre, de confondre les faux témoins, de manifester l'imposture, & qu'on ne présume pas cette odieuse ligue de plusieurs hommes pour en perdre un. Mais ici cette ligue existe, rien n'est plus constant, vous me l'avez appris vous-même, & par cela seul

non-ſeulement tous les avantages qu'ont les accuſés pour leur défenſe ſont ôtés à celui-ci : mais les accuſateurs en les lui ôtant peuvent les tourner tous contre lui-même ; il eſt pleinement à leur diſcrétion ; maîtres abſolus d'établir les faits comme il leur plaît ſans avoir aucune contradiction à craindre, ils ſont ſeuls juges de la validité de leurs propres pieces ; leurs témoins, certains de n'être ni confrontés, ni confondus ni punis ne craignent rien de leurs menſonges : ils ſont ſûrs en le chargeant de la protection des Grands, de l'appui des médecins, de l'approbation des gens de lettres & de la faveur publique ; ils ſont ſûrs en le défendant d'être perdus. Voilà, Monſieur, pourquoi tous les témoignages portés contre lui ſous les chefs de la ligue, c'eſt-à-dire, depuis qu'elle s'eſt formée n'ont aucune autorité pour moi, & s'il en eſt d'antérieurs, dequoi je doute, je ne les admettrai qu'après avoir bien examiné s'il n'y a ni fraude ni antidate, & ſur-tout après avoir entendu les réponſes de l'accuſé.

Par exemple, pour juger de ſa conduite à Veniſe, je n'irai pas conſulter ſottement ce qu'on en dit, & ſi vous voulez ce qu'on en prouve aujourd'hui, & puis m'en tenir là, mais bien ce qui a été prouvé & reconnu à Veniſe à la cour chez les Miniſtres du Roi & parmi tous ceux qui ont eu connoiſſance de cette affaire avant le miniſtere du Duc de C * * *., avant l'ambaſſade de l'Abbé de B * * *. à Veniſe & avant le voyage du Conſul Le B* * *. à Paris. Plus ce qu'on en a penſé depuis eſt différent de ce qu'on en penſoit alors, & mieux je rechercherai les cauſes d'un changement ſi tardif & ſi extraordinaire. De même pour me décider ſur ſes pillages en muſique, ce

ne fera ni à M. d'A***. ni à fes fuppôts, ni à tous vos Meffieurs que je m'adrefferai, mais je ferai rechercher fur les lieux par des perfonnes non fufpectes, c'eft-à-dire, qui ne foient pas de leur connoiffance s'il y a des preuves authentiques que ces ouvrages ont exifté avant que J. J. les ait donnés pour être de lui.

Voilà la marche que le bon fens m'oblige de fuivre pour vérifier les délits les pillages & les imputations de toute efpece dont on n'a ceffé de le charger depuis la formation du complot, & dont je n'apperçois pas auparavant le moindre veftige. Tant que cette vérification ne me fera pas poffible, rien ne fera fi aifé que de me fournir tant de preuves qu'on voudra auxquelles je n'aurai rien à répondre, mais qui n'opéreront fur mon efprit aucune perfuafion.

Pour favoir exactement quelle foi je puis donner à votre prétendue évidence, il faudroit que je connuffe bien tout ce qu'une génération entiere liguée contre un feul homme totalement ifolé peut faire pour fe prouver à elle-même de cet homme-là tout ce qu'il lui plaît, & par furcroît de précaution en fe cachant de lui très-foigneufement. A force de tems d'intrigue & d'argent dequoi la puiffance & la rufe ne viennent-elles point à bout, quand perfonne ne s'oppofe à leurs manœuvres, quand rien n'arrête & ne contremine leurs fourdes opérations? A quel point ne pourroit-on point tromper le public fi tous ceux qui le dirigent, foit par la force foit par l'autorité foit par l'opinion s'accordoient pour l'abufer par de fourdes menées dont il feroit hors d'état de pénétrer le fecret? Qui eft-ce qui a déterminé jufqu'où des conjurés puiffans nom-

breux & bien unis, comme ils le ſont toujours pour le crime peuvent faſciner les yeux, quand des gens qu'on ne croit pas ſe connoître ſe concerteront bien entr'eux; quand aux deux bouts de l'Europe des impoſteurs d'intelligence & dirigés par quelque adroit & puiſſant intrigant ſe conduiront ſur le même plan, tiendront le même langage, préſenteront ſous le même aſpect un homme à qui l'on a ôté la voix les yeux les mains & qu'on livre pieds & poings liés à la merci de ſes ennemis. Que vos Meſſieurs au lieu d'être tels ſoient ſes amis comme ils le crient à tout le monde, qu'étouffant leur protégé dans la fange, ils n'agiſſent ainſi que par bonté par générоſité par compaſſion pour lui, ſoit; je n'entends point leur diſputer ici ces nouvelles vertus : mais il réſulte toujours de vos propres récits qu'il y a une ligue, & de mon raiſonnement que ſi-tôt qu'une ligue exiſte, on ne doit pas pour juger des preuves qu'elle apporte s'en tenir aux regles ordinaires, mais en établir de plus rigoureuſes pour s'aſſurer que cette ligue n'abuſe pas de l'avantage immenſe de ſe concerter, & par-là d'en impoſer comme elle peut certainement le faire. Ici je vois, au contraire, que tout ſe paſſe entre gens qui ſe prouvent entr'eux ſans réſiſtance & ſans contradiction ce qu'ils ſont bien aiſes de croire, que donnant enſuite leur unanimité pour nouvelle preuve à ceux qu'ils deſirent amener à leur ſentiment, loin d'admettre au moins l'épreuve indiſpenſable des réponſes de l'accuſé, on lui dérobe avec le plus grand ſoin la connoiſſance de l'accuſation, de l'accuſateur, des preuves & même de la ligue. C'eſt faire cent fois pis qu'à l'Inquiſition : car ſi l'on y force le prévenu de s'accuſer lui-même, du moins on

ne refuse pas de l'entendre, on ne l'empêche pas de parler, on ne lui cache pas qu'il est accusé, & on ne le juge qu'après l'avoir entendu. L'Inquisition veut bien que l'accusé se défende s'il peut, mais ici l'on ne veut pas qu'il le puisse.

Cette explication qui dérive des faits que vous m'avez exposés vous-même doit vous faire sentir comment le public sans être dépourvu de bon sens, mais séduit par mille prestiges peut tomber dans une erreur involontaire & presque excusable, à l'égard d'un homme auquel il prend dans le fond très-peu d'intérêt, dont la singularité révolte son amour-propre, & qu'il desire généralement de trouver coupable plutôt qu'innocent, & comment aussi avec un intérêt plus sincere à ce même homme & plus de soin à l'étudier soi-même, on pourroit le voir autrement que ne fait tout le monde, sans être obligé d'en conclure que le public est dans le délire ou qu'on est trompé par ses propres yeux. Quand le pauvre Lazarille de Tormes attaché dans le fond d'une cuve, la tête seule hors de l'eau couronnée de roseaux & d'algue, étoit promené de ville en ville comme un monstre marin, les spectateurs extravaguoient-ils de le prendre pour tel, ignorant qu'on l'empêchoit de parler, & que s'il vouloit crier qu'il n'étoit pas un monstre marin, une corde tirée en cachette le forçoit de faire à l'instant le plongeon? Supposons qu'un d'entr'eux plus attentif appercevant cette manœuvre & par-là devinant le reste, leur eût crié, *l'on vous trompe, ce prétendu monstre est un homme*, n'y eût-il pas eu plus que de l'humeur à s'offenser de cette exclamation, comme d'un reproche qu'ils étoient tous des insensés? Le public, qui ne voit des choses que l'apparence, trompé

par elle eſt excuſable ; mais ceux qui ſe diſent plus ſages que lui en adoptant ſon erreur ne le ſont pas.

Quoi qu'il en ſoit des raiſons que je vous expoſe, je me ſens digne, même indépendamment d'elles de douter de ce qui n'a paru douteux à perſonne. J'ai dans le cœur des témoignages plus forts que toutes vos preuves que l'homme que vous m'avez peint n'exiſte point, ou n'eſt pas du moins où vous le voyez. La ſeule patrie de J. J. qui eſt la mienne ſuffiroit pour m'aſſurer qu'il n'eſt point cet homme-là. Jamais elle n'a produit des êtres de cette eſpece ; ce n'eſt ni chez les Proteſtans ni dans les Républiques qu'ils ſont connus. Les crimes dont il eſt accuſé ſont des crimes d'eſclaves, qui n'approcherent jamais des ames libres ; dans nos contrées on n'en connoît point de pareils ; & il me faudroit plus de preuves encore que celles que vous m'avez fournies pour me perſuader ſeulement que Geneve a pu produire un empoiſonneur.

Après vous avoir dit pourquoi vos preuves, tout évidentes qu'elles vous paroiſſent ne ſauroient être convaincantes pour moi qui n'ai ni ne puis avoir les inſtructions néceſſaires pour juger à quel point ces preuves peuvent être illuſoires & m'en impoſer par une fauſſe apparence de vérité, je vous avoue pourtant derechef que ſans me convaincre elles m'inquiétent m'ébranlent & que j'ai quelquefois peine à leur réſiſter. Je deſirerois ſans doute, & de tout mon cœur, qu'elles fuſſent fauſſes, & que l'homme dont elles me font un monſtre n'en fût pas un : mais je deſire beaucoup davantage encore de ne pas m'égarer dans cette recherche & de ne pas me laiſſer ſéduire par mon penchant. Que puis-je faire dans une pareille

ſituation (*) pour parvenir, s'il eſt poſſible, à démêler la vérité ? C'eſt de rejetter dans cette affaire toute autorité humaine, toute preuve qui dépend du témoignage d'autrui, & de me déterminer uniquement ſur ce que je puis voir de mes yeux & connoître par moi-même. Si J. J. eſt tel que l'ont peint vos Meſſieurs, & s'il a été ſi aiſément reconnu tel par tous ceux qui l'ont approché, je ne ſerai pas plus malheureux qu'eux, car je ne porterai pas à cet examen moins d'attention de zele & de bonne foi, & un être auſſi méchant auſſi difforme auſſi dépravé doit en effet être très-facile à pénétrer pour peu qu'on y regarde. Je m'en tiens donc à la réſolution de l'examiner par moi-même & de le juger en tout ce que je verrai de lui, non par les ſecrets deſirs de mon cœur, encore moins par les interprétations d'autrui, mais par la meſure de bon ſens & de jugement que je puis avoir reçue, ſans me rapporter ſur ce point à l'autorité de perſonne. Je pourrai me tromper ſans doute, parce que je ſuis homme ; mais après avoir fait tous mes efforts pour éviter ce malheur, je me rendrai, ſi néanmoins il m'arrive, le conſolant témoignage que mes paſſions ni ma volonté ne ſont point complices de mon erreur, & qu'il n'a pas dépendu de moi de m'en garantir. Voilà ma réſolution. Donnez-moi maintenant les moyens de l'ac-

(*) Pour excuſer le public autant qu'il ſe peut je ſuppoſe par-tout ſon erreur preſque invincible ; mais moi qui ſais dans ma conſcience qu'aucun crime jamais n'approcha de mon cœur, je ſuis ſûr que tout homme vraiment attentif vraiment juſte découvriroit l'impoſture à travers tout l'art du complot, parce qu'enfin je ne crois pas poſſible que jamais le menſonge uſurpe & s'approprie tous les caracteres de la vérité.

complir & d'arriver à notre homme ; car, à ce que vous m'avez fait entendre, fon accès n'eſt pas aiſé.

LE FRANÇOIS.

Sur-tout pour vous qui dédaignez les ſeuls qui pourroient vous l'ouvrir. Ces moyens ſont, je le répete, de s'inſinuer à force d'adreſſe, de patelinage, d'opiniâtre importunité, de le cajoler ſans ceſſe, de lui parler avec tranſport de ſes talens de ſes livres, & même de ſes vertus, car ici le menſonge & la fauſſeté ſont des œuvres pies. Le mot d'*admiration* ſur-tout, d'un effet admirable auprès de lui, exprime aſſez bien dans un autre ſens l'idée des ſentimens qu'un pareil monſtre inſpire, & ces doubles ententes jéſuitiques ſi recherchées de nos Meſſieurs leur rendent l'uſage de ce mot très-familier avec J. J. & très-commode en lui parlant (*). Si tout cela ne réuſſit pas, on ne ſe rebute point de ſon froid accueil, on compte pour rien ſes rebuffades ; paſſant tout de ſuite à l'autre extrémité, on le tance on le gourmande, & prenant le ton le plus arrogant qu'il eſt poſſible, on tâche de le ſubjuguer de haute lutte. S'il vous fait des groſſiéretés, on les endure comme venant d'un miſérable dont on s'embarraſſe fort peu d'être mépriſé. S'il vous chaſſe de chez lui, on y revient; s'il vous ferme la porte on y reſte juſqu'à ce qu'elle ſe

(*) En m'écrivant c'eſt la même franchiſe. *J'ai l'honneur d'être avec tous les ſentimens qui vous ſont dus, avec les ſentimens les plus diſtingués, avec une conſidération très-particuliere, avec autant d'eſtime que de reſpect*, &c. Ces Meſſieurs ſont-ils donc avec ces tournures amphibologiques moins menteurs que ceux qui mentent tout rondement ? Non. Ils ſont ſeulement plus faux & plus doubles, ils mentent ſeulement plus traitreuſement.

ſe rouvre, on tâche de s'y fourrer. Une fois entré dans ſon repaire on s'y établit on s'y maintient bon gré malgré. S'il oſoit vous en chaſſer de force, tant mieux : on feroit beau bruit, & l'on iroit crier par toute la terre qu'il aſſaſſine les gens qui lui font l'honneur de l'aller voir. Il n'y a point, à ce qu'on m'aſſure, d'autre voie pour s'inſinuer auprès de lui. Etes-vous homme à prendre celle-là.

ROUSSEAU.

Mais vous-même pourquoi ne l'avez-vous jamais voulu prendre ?

LE FRANÇOIS.

Oh moi, je n'avois pas beſoin de le voir pour le connoître. Je le connois par ſes œuvres ; c'en eſt aſſez & même trop.

ROUSSEAU.

Que penſez-vous de ceux qui, tout auſſi décidés que vous ſur ſon compte ne laiſſent pas de le fréquenter, de l'obſéder, & de vouloir s'introduire à toute force dans ſa plus intime familiarité ?

LE FRANÇOIS.

Je vois que vous n'êtes pas content de la réponſe que j'ai déjà faite à cette queſtion.

ROUSSEAU.

Ni vous non plus, je le vois auſſi. J'ai donc mes raiſons pour y revenir. Preſque tout ce que vous m'avez dit dans cet entretien me prouve que vous n'y parliez pas de vous-même. Après avoir appris de vous les ſentimens d'autrui, n'appren-

drai-je jamais les vôtres ? Je le vois, vous feignez d'établir des maximes que vous feriez au déſeſpoir d'adopter. Parlez-moi donc enfin plus franchement.

LE FRANÇOIS.

Ecoutez : je n'aime pas J. J. mais je hais encore plus l'injuſtice, encore plus la trahiſon. Vous m'avez dit des choſes qui me frappent & auxquelles je veux réfléchir. Vous refuſiez de voir cet infortuné ; vous vous y déterminez maintenant. J'ai refuſé de lire ſes livres ; je me raviſe ainſi que vous, & pour cauſe. Voyez l'homme, je lirai les livres ; après quoi, nous nous reverrons.

Fin du premier Dialogue.



ROUSSEAU
JUGE DE
JEAN-JAQUES.

DEUXIEME DIALOGUE.

LE FRANÇOIS.

HÉ bien, Monſieur, vous l'avez vu ?

ROUSSEAU.

Hé bien, Monſieur, vous l'avez lu ?

LE FRANÇOIS.

Allons par ordre, je vous prie, & permettez que nous commencions par vous, qui fûtes le plus preſſé. Je vous ai laiſſé tout le tems de bien étudier notre homme. Je ſais que vous l'avez vu par vous-même, & tout à votre aiſe. Ainſi vous êtes maintenant en état de le juger ou vous n'y ſerez jamais. Dites-moi donc enfin ce qu'il faut penſer de cet étrange perſonnage ?

ROUSSEAU.

Non ; dire ce qu'il en faut penſer n'eſt pas de ma compétence ; mais vous dire, quant à moi, ce que j'en penſe, c'eſt ce que je ferai volontiers, ſi cela vous ſuffit.

LE FRANÇOIS.

Je ne vous en demande pas davantage. Voyons donc.

ROUSSEAU.

Pour vous parler ſelon ma croyance, je vous dirai donc tout franchement que, ſelon moi, ce n'eſt pas un homme vertueux.

LE FRANÇOIS.

Ah! vous voilà donc enfin penſant comme tout le monde!

ROUSSEAU.

Pas tout-à-fait, peut-être : car, toujours ſelon moi, c'eſt beaucoup moins encore un déteſtable ſcélérat.

LE FRANÇOIS.

Mais enfin qu'eſt-ce donc? Car vous êtes déſolant avec vos éternelles énigmes.

ROUSSEAU.

Il n'y a point-là d'énigme que celle que vous y mettez vous-même. C'eſt un homme ſans malice plutôt que bon, une ame ſaine mais foible, qui adore la vertu ſans la pratiquer, qui aime ardemment le bien & qui n'en fait gueres. Pour le crime, je ſuis perſuadé comme de mon exiſtence qu'il n'approcha jamais de ſon cœur, non plus que la haine. Voilà le ſommaire de mes obſervations ſur ſon caractere moral. Le reſte ne peut ſe dire en abrégé; car cet homme ne reſſemble à nul autre que je connoiſſe; il demande une analyſe à part & faite uniquement pour lui.

LE FRANÇOIS.

Oh faites-la moi donc, cette unique analyse, & montrez-nous comment vous vous y êtes pris pour trouver cet homme sans malice, cet être si nouveau pour tout le reste du monde, & que personne avant vous n'a su voir en lui.

ROUSSEAU.

Vous vous trompez ; c'est au contraire votre J. J. qui est cet homme nouveau. Le mien est l'ancien, celui que je m'étois figuré avant que vous m'eussiez parlé de lui, celui que tout le monde voyoit en lui avant qu'il eût fait des livres, c'est-à-dire, jusqu'à l'âge de quarante ans. Jusques-là tous ceux qui l'ont connu, sans en excepter vos Messieurs eux-mêmes, l'ont vu tel que je le vois maintenant. C'est si vous voulez un homme que je ressuscite, mais que je ne crée assurément pas.

LE FRANÇOIS.

Craignez de vous abuser encore en cela, & de ressusciter seulement une erreur trop tard détruite. Cet homme a pu, comme je vous l'ai déjà dit, tromper long-tems ceux qui l'ont jugé sur les apparences, & la preuve qu'il les trompoit est qu'eux-mêmes, quand on le leur a fait mieux connoître ont abjuré leur ancienne erreur. En revenant sur ce qu'ils avoient vu jadis, ils en ont jugé tout différemment.

ROUSSEAU.

Ce changement d'opinion me paroît très-naturel sans fournir la preuve que vous en tirez. Ils le voyoient alors par leurs

propres yeux, ils l'ont vu depuis par ceux des autres. Vous penſez qu'ils ſe trompoient autrefois ; moi je crois que c'eſt aujourd'hui qu'ils ſe trompent. Je ne vois point à votre opinion de raiſon ſolide, & j'en vois à la mienne une d'un très-grand poids ; c'eſt qu'alors il n'y avoit point de ligue & qu'il en exiſte une aujourd'hui ; c'eſt qu'alors perſonne n'avoit intérêt à déguiſer la vérité & à voir ce qui n'étoit pas, qu'aujourd'hui quiconque oſeroit dire hautement de J. J. le bien qu'il en pourroit ſavoir ſeroit un homme perdu, que pour faire ſa cour & parvenir il n'y a point de moyen plus ſûr & plus prompt que de renchérir ſur les charges dont on l'accable à l'envi, & qu'enfin tous ceux qui l'ont vu dans ſa jeuneſſe ſont ſûrs de s'avancer eux & les leurs en tenant ſur ſon compte le langage qui convient à vos Meſſieurs. D'où je conclus que qui cherche en ſincérité de cœur la vérité doit remonter, pour la connoître, aux tems où perſonne n'avoit intérêt à la déguiſer. Voilà pourquoi les jugemens qu'on portoit jadis ſur cet homme ſont autorité pour moi, & pourquoi ceux que les mêmes gens en peuvent porter aujourd'hui n'en ſont plus. Si vous avez à cela quelque bonne réponſe vous m'obligerez de m'en faire part ; car je n'entreprends point de ſoutenir ici mon ſentiment ni de vous le faire adopter, & je ſerai toujours prêt à l'abandonner, quoiqu'à regret, quand je croirai voir la vérité dans le ſentiment contraire. Quoi qu'il en ſoit, il ne s'agit point ici de ce que d'autres ont vu, mais de ce que j'ai vu moi-même ou cru voir. C'eſt ce que vous demandez, & c'eſt tout ce que j'ai à vous dire. Sauf à vous d'admettre ou rejetter mon opinion, quand vous ſaurez ſur quoi je la fonde.

Commençons par le premier abord. Je crus, ſur les difficultés auxquelles vous m'aviez préparé, devoir premiérement lui écrire. Voici ma lettre, & voici ſa réponſe.

LE FRANÇOIS.

Comment! Il vous a répondu?

ROUSSEAU.

Dans l'inſtant même.

LE FRANÇOIS.

Voilà qui eſt particulier! Voyons donc cette lettre qui lui a fait faire un ſi grand effort.

ROUSSEAU.

Elle n'eſt pas bien recherchée, comme vous allez voir.

Il lit.

« J'ai beſoin de vous voir, de vous connoître, & ce beſoin » eſt fondé ſur l'amour de la juſtice & de la vérité. On dit » que vous rebutez les nouveaux viſages. Je ne dirai pas ſi » vous avez tort ou raiſon : mais ſi vous êtes l'homme de » vos livres, ouvrez-moi votre porte avec confiance ; je vous » en conjure pour moi ; je vous le conſeille pour vous. Si » vous ne l'êtes pas, vous pouvez encore m'admettre ſans » crainte ; je ne vous importunerai pas long-tems ».

Réponſe.

« Vous êtes le premier que le motif qui vous amene ait » conduit ici : car de tant de gens qui ont la curioſité de » me voir, pas un n'a celle de me connoître ; tous croyent

„ me connoître aſſez. Venez donc pour la rareté du fait. Mais „ que me voulez-vous, & pourquoi me parler de mes livres? „ Si les ayant lus ils ont pu vous laiſſer en doute ſur les „ ſentimens de l'Auteur, ne venez pas : en ce cas je ne ſuis „ pas votre homme, car vous ne ſauriez être le mien „.

La conformité de cette réponſe avec mes idées ne ralentit pas mon zele. Je vole à lui, je le vois..... Je vous l'avoue; avant même que je l'abordaſſe, en le voyant j'augurai bien de mon projet.

Sur ces portraits de lui ſi vantés qu'on étale de toutes parts & qu'on prônoit comme des chefs-d'œuvre de reſſemblance avant qu'il revînt à Paris, je m'attendois à voir la figure d'un cyclope affreux comme celui d'Angleterre ou d'un petit Criſpin grimacier comme celui de Fiquet, & croyant trouver ſur ſon viſage les traits du caractere que tout le monde lui donne, je m'avertiſſois de me tenir en garde contre une premiere impreſſion ſi puiſſante toujours ſur moi, & de ſuſpendre, malgré ma répugnance, le préjugé qu'elle alloit m'inſpirer.

Je n'ai pas eu cette peine. Au lieu du féroce ou doucereux aſpect auquel je m'étois attendu, je n'ai vu qu'une phyſionomie ouverte & ſimple qui promettoit & inſpiroit de la confiance & de la ſenſibilité.

LE FRANÇOIS.

Il faut donc qu'il n'ait cette phyſionomie que pour vous: car généralement tous ceux qui l'abordent ſe plaignent de ſon air froid & de ſon accueil repouſſant, dont heureuſement ils ne s'embarraſſent gueres.

ROUSSEAU.

ROUSSEAU.

Il eſt vrai que perſonne au monde ne cache moins que lui l'éloignement & le dédain pour ceux qui lui en inſpirent. Mais ce n'eſt point-là ſon abord naturel quoiqu'aujourd'hui très-fréquent, & cet accueil dédaigneux que vous lui reprochez eſt pour moi la preuve qu'il ne ſe contrefait pas comme ceux qui l'abordent, & qu'il n'y a point de fauſſeté ſur ſon viſage non plus que dans ſon cœur.

J. J. n'eſt aſſurément pas un bel homme. Il eſt petit & s'apetiſſe encore en baiſſant la tête. Il a la vue courte, de petits yeux enfoncés, des dents horribles, ſes traits, altérés par l'âge, n'ont rien de fort régulier : mais tout dément en lui l'idée que vous m'en aviez donnée ; ni le regard ni le ſon de la voix ni l'accent ni le maintien ne ſont du monſtre que vous m'avez peint.

LE FRANÇOIS.

Bon ! n'allez-vous pas le dépouiller de ſes traits comme de ſes livres ?

ROUSSEAU.

Mais, tout cela va très-bien enſemble & me paroîtroit aſſez appartenir au même homme. Je lui trouve aujourd'hui les traits du Mentor d'Emile. Peut-être dans ſa jeuneſſe lui aurois-je trouvé ceux de St. Preux. Enfin je penſe que ſi ſous ſa phyſionomie la nature a caché l'ame d'un ſcélérat, elle ne pouvoit en effet mieux la cacher.

LE FRANÇOIS.

J'entends ; vous voilà livré en ſa faveur au même préjugé

contre lequel vous vous étiez si bien armé s'il lui eût été contraire.

ROUSSEAU.

Non. Le seul préjugé auquel je me livre ici, parce qu'il me paroît raisonnable, est bien moins pour lui que contre ses bruyans protecteurs. Ils ont eux-mêmes fait faire ces portraits avec beaucoup de dépense & de soin ; ils les ont annoncés avec pompe dans les journaux, dans les gazettes, ils les ont prônés par-tout. Mais s'ils n'en peignent pas mieux l'original au moral qu'au physique, on le connoîtra surement fort mal d'après eux. Voici un quatrain que J. J. mit au-dessous d'un de ces portraits :

Hommes savans dans l'art de feindre
Qui me prêtez des traits si doux,
Vous aurez beau vouloir me peindre,
Vous ne peindrez jamais que vous.

LE FRANÇOIS.

Il faut que ce quatrain soit tout nouveau ; car il est assez joli, & je n'en avois point entendu parler.

ROUSSEAU.

Il y a plus de six ans qu'il est fait ; l'Auteur l'a donné ou récité à plus de cinquante personnes, qui toutes lui en ont très-fidellement gardé le secret, qu'il ne leur demandoit pas, & je ne crois pas que vous vous attendiez à trouver ce quatrain dans le Mercure. J'ai cru voir dans toute cette histoire de portraits des singularités qui m'ont porté à la suivre, & j'y

ai trouvé, ſur-tout pour celui d'Angleterre, des circonſtances bien extraordinaires. David Hume, étroitement lié à Paris avec vos Meſſieurs ſans oublier les Dames, devient, on ne ſait comment, le patron le zélé protecteur, le bienfaiteur à toute outrance de J. J. & fait tant, de concert avec eux, qu'il parvient enfin, malgré toute la répugnance de celui-ci, à l'emmener en Angleterre. Là, le premier & le plus important de ſes ſoins eſt de faire faire par Ramſay ſon ami particulier le portrait de ſon ami public J. J. Il deſiroit ce portrait auſſi ardemment qu'un amant bien épris deſire celui de ſa maîtreſſe. A force d'importunités il arrache le conſentement de J. J. On lui fait mettre un bonnet bien noir, un vêtement bien brun, on le place dans un lieu bien ſombre, & là, pour le peindre aſſis on le fait tenir debout, courbé, appuyé d'une de ſes mains ſur une table bien baſſe, dans une attitude où ſes muſcles fortement tendus alterent les traits de ſon viſage. De toutes ces précautions devoit réſulter un portrait peu flatté quand il eût été fidelle. Vous avez vu ce terrible portrait; vous jugerez de la reſſemblance ſi jamais vous voyez l'original. Pendant le ſéjour de J. J. en Angleterre, ce portrait y a été gravé publié vendu par-tout ſans qu'il lui ait été poſſible de voir cette gravure. Il revient en France & il y apprend que ſon portrait d'Angleterre eſt annoncé, célébré, vanté comme un chef-d'œuvre de peinture de gravure & ſur-tout de reſſemblance. Il parvient enfin, non ſans peine, à le voir: il frémit, & dit ce qu'il en penſe. Tout le monde ſe moque de lui: tout le détail qu'il fait paroît la choſe la plus naturelle, & loin d'y voir rien qui puiſſe faire ſuſpecter la droiture du géné-

reux David Hume, on n'apperçoit que les ſoins de l'amitié la plus tendre dans ceux qu'il a pris pour donner à ſon ami J. J. la figure d'un Cyclope affreux. Penſez-vous comme le public à cet égard?

LE FRANÇOIS.

Le moyen, ſur un pareil expoſé! J'avoue au contraire que ce fait ſeul bien avéré me paroîtroit déceler bien des choſes; mais qui m'aſſurera qu'il eſt vrai?

ROUSSEAU.

La figure du portrait. Sur la queſtion préſente cette figure ne mentira pas.

LE FRANÇOIS.

Mais ne donnez-vous point auſſi trop d'importance à des bagatelles? Qu'un portrait ſoit difforme ou peu reſſemblant, c'eſt la choſe du monde la moins extraordinaire. Tous les jours on grave, on contrefait, on défigure des hommes célébres, ſans que de ces groſſieres gravures on tire aucune conſéquence pareille à la vôtre.

ROUSSEAU.

J'en conviens: mais ces copies défigurées ſont l'ouvrage de mauvais ouvriers avides, & non les productions d'Artiſtes diſtingués, ni les fruits du zele & de l'amitié. On ne les prône pas avec bruit dans toute l'Europe, on ne les annonce pas dans les papiers publics, on ne les étale pas dans les appartemens, ornés de glaces & de cadres; on les laiſſe pourrir

ſur les quais, ou parer les chambres des cabarets & les boutiques des barbiers.

Je ne prétends pas vous donner pour des réalités toutes les idées inquiétantes que fournit à J. J. l'obſcurité profonde dont on s'applique à l'entourer. Les myſteres qu'on lui fait de tout ont un aſpect ſi noir qu'il n'eſt pas ſurprenant qu'ils affectent de la même teinte ſon imagination effarouchée. Mais parmi les idées outrées & fantaſtiques que cela peut lui donner, il en eſt qui, vu la maniere extraordinaire dont on procéde avec lui, méritent un examen ſérieux avant d'être rejettées. Il croit, par exemple, que tous les déſaſtres de ſa deſtinée depuis ſa funeſte célébrité ſont les fruits d'un complot formé de longue main dans un grand ſecret entre peu de perſonnes, qui ont trouvé le moyen d'y faire entrer ſucceſſivement toutes celles dont ils avoient beſoin pour ſon exécution; les Grands, les Auteurs, les Médecins (cela n'étoit pas difficile) tous les hommes puiſſans, toutes les femmes galantes, tous les corps accrédités, tous ceux qui diſpoſent de l'adminiſtration, tous ceux qui gouvernent les opinions publiques. Il prétend que tous les événemens relatifs à lui qui paroiſſent accidentels & fortuits ne ſont que de ſucceſſifs développemens concertés d'avance & tellement ordonnés que tout ce qui lui doit arriver dans la ſuite a déjà ſa place dans le tableau, & ne doit avoir ſon effet qu'au moment marqué. Tout cela ſe rapporte aſſez à ce que vous m'avez dit vous-même & à ce que j'ai cru voir ſous des noms différens. Selon vous c'eſt un ſyſtême de bienfaiſance envers un ſcélérat; ſelon lui c'eſt un complot d'impoſture contre un innocent; ſelon moi, c'eſt une ligue dont je ne

détermine pas l'objet, mais dont vous ne pouvez nier l'exiſtence puiſque vous-même y êtes entré.

Il penſe que du moment qu'on entreprit l'œuvre complete de ſa diffamation, pour faciliter le ſuccès de cette entrepriſe alors difficile, on réſolut de la graduer, de commencer par le rendre odieux & noir, & de finir par le rendre abject ridicule & mépriſable. Vos Meſſieurs, qui n'oublient rien, n'oublierent pas ſa figure, & après l'avoir éloigné de Paris, travaillerent à lui en donner une aux yeux du public, conforme au caractere dont ils vouloient le gratifier. Il falut d'abord faire diſparoître la gravure qui avoit été faite ſur le portrait fait par La Tour. Cela fut bientôt fait. Après ſon départ pour l'Angleterre, ſur un modele qu'on avoit fait faire par Le Moine, on fit faire une gravure telle qu'on la deſiroit; mais la figure en étoit hideuſe à tel point que pour ne pas ſe découvrir trop ou trop tôt, on fut contraint de ſupprimer la gravure. On fit faire à Londres par les bons offices de l'ami Hume le portrait dont je viens de parler, & n'épargnant aucun ſoin de l'art pour en faire valoir la gravure, on la rendit moins difforme que la précédente, mais plus terrible & plus noire mille fois. Ce portrait a fait long-tems, à l'aide de vos Meſſieurs l'admiration de Paris & de Londres, juſqu'à ce qu'ayant gagné pleinement le premier point & rendu aux yeux du public l'original auſſi noir que la gravure, on en vint au ſecond article, & dégradant habilement cet affreux coloris, de l'homme terrible & vigoureux qu'on avoit d'abord peint on fit peu-à-peu un petit fourbe, un petit menteur, un petit eſcroc, un coureur de tavernes & de mauvais lieux. C'eſt alors que parut le por-

trait grimacier de Fiquet qu'on avoit tenu long-tems en réserve jusqu'à ce que le moment de le publier fut venu, afin que la mine basse & risible de la figure répondît à l'idée qu'on vouloit donner de l'original. C'est encore alors que parut un petit médaillon en plâtre sur le costume de la gravure Angloise, mais dont on avoit eu soin de changer l'air terrible & fier en un souris traître & sardonique comme celui de Panurge achetant les moutons de Dindenaut, ou comme celui des gens qui rencontrent J. J. dans les rues; & il est certain que depuis lors vos Messieurs se sont moins attachés à faire de lui un objet d'horreur qu'un objet de dérision; ce qui toutefois ne paroît pas aller à la fin qu'ils disent avoir de mettre tout le monde en garde contre lui : car on se tient en garde contre les gens qu'on redoute, mais non pas contre ceux qu'on méprise.

Voilà l'idée que l'histoire de ces différens portraits a fait naître à J. J. : mais toutes ces graduations préparées de si loin ont bien l'air d'être des conjectures chimériques, fruits assez naturels d'une imagination frappée par tant de mysteres & de malheurs. Sans donc adopter ni rejetter à présent ces idées, laissons tous ces étranges portraits, & revenons à l'original.

J'avois percé jusqu'à lui, mais que de difficultés me restoient à vaincre dans la maniere dont je me proposois de l'examiner! Après avoir étudié l'homme toute ma vie j'avois cru connoître les hommes; je m'étois trompé. Je ne parvins jamais à en connoître un seul; non qu'en effet ils soient difficiles à connoître; mais je m'y prenois mal, & toujours interprétant

d'après mon cœur ce que je voyois faire aux autres, je leur prêtois les motifs qui m'auroient fait agir à leur place, & je m'abusois toujours. Donnant trop d'attention à leurs discours & pas assez à leurs œuvres, je les écoutois parler plutôt que je ne les regardois agir; ce qui, dans ce siecle de philosophie & de beaux discours me les faisoit prendre pour autant de sages & juger de leurs vertus par leurs sentences. Que si quelquefois leurs actions attiroient mes regards, c'étoient celles qu'ils destinoient à cette fin, lorsqu'ils montoient sur le théâtre pour y faire une œuvre d'éclat qui s'y fît admirer; sans songer dans ma bêtise que souvent ils mettoient en avant cette œuvre brillante pour masquer dans le cours de leur vie un tissu de bassesses & d'iniquités. Je voyois presque tous ceux qui se piquent de finesse & de pénétration s'abuser en sens contraire par le même principe de juger du cœur d'autrui par le sien. Je les voyois saisir avidement en l'air un trait un geste un mot inconsidéré, & l'interprétant à leur mode s'applaudir de leur sagacité en prêtant à chaque mouvement fortuit d'un homme un sens subtil qui n'existoit souvent que dans leur esprit. Eh quel est l'homme d'esprit qui ne dit jamais de sottise? Quel est l'honnête homme auquel il n'échappe jamais un propos répréhensible que son cœur n'a point dicté? Si l'on tenoit un registre exact de toutes les fautes que l'homme le plus parfait a commises, & qu'on supprimât soigneusement tout le reste, quelle opinion donneroit-on de cet homme-là? Que dis-je, les fautes! Non, les actions les plus innocentes les gestes les plus indifférens les discours les plus sensés, tout dans un observateur qui se passionne, augmente & nourrit le préjugé

préjugé dans lequel il se complait; quand il détache chaque mot ou chaque fait de sa place, pour le mettre dans le jour qui lui convient.

Je voulois m'y prendre autrement pour étudier à part-moi un homme si cruellement si légérement si universellement jugé. Sans m'arrêter à de vains discours qui peuvent tromper, ou à des signes passagers plus incertains encore, mais si commodes à la légéreté & à la malignité, je résolus de l'étudier par ses inclinations ses mœurs ses goûts ses penchans ses habitudes, de suivre les détails de sa vie, le cours de son humeur, la pente de ses affections, de le voir agir en l'entendant parler, de le pénétrer s'il étoit possible en dedans de lui-même, en un mot, de l'observer moins par des signes équivoques & rapides que par sa constante maniere d'être; seule regle infaillible de bien juger du vrai caractere d'un homme & des passions qu'il peut cacher au fond de son cœur. Mon embarras étoit d'écarter les obstacles que, prévenu par vous, je prévoyois dans l'exécution de ce projet.

Je savois qu'irrité des perfides empressemens de ceux qui l'abordent, il ne cherchoit qu'à repousser tous les nouveaux venus; je savois qu'il jugeoit, & ce me semble avec assez de raison, de l'intention des gens par l'air ouvert ou réservé qu'ils prenoient avec lui, & mes engagemens m'ôtant le pouvoir de lui rien dire, je devois m'attendre que ces mysteres ne le disposeroient pas à la familiarité dont j'avois besoin pour mon dessein. Je ne vis de remede à cela que de lui laisser voir mon projet autant que cela pouvoit s'accorder avec le silence qui m'étoit imposé, & cela même pouvoit me fournir un

premier préjugé pour ou contre lui : car ſi, bien convaincu par ma conduite & par mon langage de la droiture de mes intentions, il s'alarmoit néanmoins de mon deſſein, s'inquiétoit de mes regards, cherchoit à donner le change à ma curioſité & commençoit par ſe mettre en garde, c'étoit dans mon eſprit un homme à demi jugé. Loin de rien voir de ſemblable, je fus auſſi touché que ſurpris non de l'accueil que cette idée m'attira de ſa part, car il n'y mit aucun empreſſement oſtenſible, mais de la joie qu'elle me parut exciter dans ſon cœur. Ses regards attendris m'en dirent plus que n'auroient fait des careſſes. Je le vis à ſon aiſe avec moi, c'étoit le meilleur moyen de m'y mettre avec lui. A la maniere dont il me diſtingua dès le premier abord de tous ceux qui l'obſédoient je compris qu'il n'avoit pas un inſtant pris le change ſur mes motifs. Car quoique cherchant tous également à l'obſerver ce deſſein commun dût donner à tous une allure aſſez ſemblable, nos recherches étoient trop différentes par leur objet pour que la diſtinction n'en fût pas facile à faire. Il vit que tous les autres ne cherchoient ne vouloient voir que le mal, que j'étois le ſeul qui cherchant le bien ne voulût voir que la vérité, & ce motif qu'il démêla ſans peine m'attira ſa confiance.

Entre tous les exemples qu'il m'a donnés de l'intention de ceux qui l'approchent, je ne vous en citerai qu'un. L'un d'eux s'étoit tellement diſtingué des autres par de plus affectueuſes démonſtrations & par un attendriſſement pouſſé juſqu'aux larmes, qu'il crût pouvoir s'ouvrir à lui ſans réſerve & lui lire ſes confeſſions. Il lui permit même de l'arrêter dans

sa lecture pour prendre note de tout ce qu'il voudroit retenir par préférence, il remarqua durant cette longue lecture que n'écrivant presque jamais dans les endroits favorables & honorables, il ne manqua point d'écrire avec soin dans tous ceux où la vérité le forçoit à s'accuser & se charger lui-même. Voilà comment se font les remarques de ces Messieurs. Et moi aussi j'ai fait celle-là, mais je n'ai pas comme eux omis les autres, & le tout m'a donné des résultats bien différens des leurs.

Par l'heureux effet de ma franchise j'avois l'occasion la plus rare & la plus sure de bien connoître un homme, qui est de l'étudier à loisir dans sa vie privée & vivant pour ainsi dire avec lui-même : car il se livra sans réserve & me rendit aussi maître chez lui que chez moi.

Une fois admis dans sa retraite, mon premier soin fut de m'informer des raisons qui l'y tenoient confiné. Je savois qu'il avoit toujours fui le grand monde & aimé la solitude : mais je savois aussi que dans des sociétés peu nombreuses, il avoit jadis joui des douceurs de l'intimité en homme dont le cœur étoit fait pour elle. Je voulus apprendre pourquoi maintenant détaché de tout, il s'étoit tellement concentré dans sa retraite que ce n'étoit plus que par force qu'on parvenoit à l'aborder.

LE FRANÇOIS.

Cela n'étoit-il pas tout clair ? Il se gênoit autrefois parce qu'on ne le connoissoit pas encore. Aujourd'hui que bien connu de tous il ne gagneroit plus rien à se contraindre, il se livre tout-à-fait à son horrible misantropie. Il fuit les hommes

parce qu'il les déteste ; il vit en loup-garou, parce qu'il n'y a rien d'humain dans son cœur.

ROUSSEAU.

Non, cela ne me paroît pas aussi clair qu'à vous, & ce discours que j'entends tenir à tout le monde me prouve bien que les hommes le haïssent, mais non pas que c'est lui qui les hait.

LE FRANÇOIS.

Quoi! ne l'avez-vous pas vû, ne le voyez-vous pas tous les jours, recherché de beaucoup de gens, se refuser durement à leurs avances? Comment donc expliquez-vous cela?

ROUSSEAU.

Beaucoup plus naturellement que vous : car la fuite est un effet bien plus naturel de la crainte que de la haine. Il ne fuit point les hommes parce qu'il les hait, mais parce qu'il en a peur. Il ne les fuit pas pour leur faire du mal, mais pour tâcher d'échapper à celui qu'ils lui veulent. Eux au contraire, ne le recherchent pas par amitié, mais par haine. Ils le cherchent & il les fuit comme dans les sables d'Afrique où sont peu d'hommes & beaucoup de tigres, les hommes fuyent les tigres & les tigres cherchent les hommes ; s'ensuit-il de-là que les hommes sont méchans farouches, & que les tigres sont sociables & humains? Même, quelque opinion que doive avoir J. J. de ceux qui, malgré celle qu'on a de lui, ne laissent pas de le rechercher, il ne ferme point sa porte à tout le monde ; il reçoit honnêtement ses anciennes connoissances,

quelquefois même les nouveaux-venus, quand ils ne montrent ni patelinage ni arrogance. Je ne l'ai jamais vu se refuser durement qu'à des avances tyranniques insolentes & malhonnêtes, qui déceloient clairement l'intention de ceux qui les faisoient. Cette maniere ouverte & généreuse de repousser la perfidie & la trahison ne fut jamais l'allure des méchans. S'il ressembloit à ceux qui le recherchent, au lieu de se dérober à leurs avances il y répondroit pour tâcher de les payer en même monnoie, &, leur rendant fourberie pour fourberie, trahison pour trahison, il se serviroit de leurs propres armes pour se défendre & se venger d'eux; mais loin qu'on l'ait jamais accusé d'avoir tracassé dans les sociétés où il a vécu, ni brouillé ses amis entr'eux, ni desservi personne avec qui il fut en liaison, le seul reproche qu'aient pu lui faire ses soi-disans amis a été de les avoir quittés ouvertement, comme il a dû faire, si-tôt que les trouvant faux & perfides il a cessé de les estimer.

Non, Monsieur, le vrai misantrope, si un être aussi contradictoire pouvoit exister (1), ne fuiroit point dans la solitude; quel mal peut & veut faire aux hommes celui qui vit seul? Celui qui les hait veut leur nuire, & pour leur nuire il ne faut pas les fuir. Les méchans ne sont point dans les déserts, ils sont dans le monde. C'est-là qu'ils intriguent & travaillent pour satisfaire leur passion & tourmenter les objets

(1) Timon n'étoit point naturellement misantrope, & même ne méritoit pas ce nom. Il y avoit dans son fait plus de dépit & d'enfantillage que de véritable méchanceté : c'étoit un fou mécontent qui boudoit contre le genre-humain.

de leur haine. De quelque motif que ſoit animé celui qui veut s'engager dans la foule & s'y faire jour, il doit s'armer de vigueur pour repouſſer ceux qui le pouſſent, pour écarter ceux qui ſont devant lui, pour fendre la preſſe & faire ſon chemin. L'homme débonnaire & doux, l'homme timide & foible qui n'a point ce courage & qui tâche de ſe tirer à l'écart de peur d'être abattu & foulé aux pieds eſt donc un méchant, à votre compte, les autres plus forts plus durs plus ardens à percer ſont les bons ? J'ai vu pour la premiere fois cette nouvelle doctrine dans un diſcours publié par le Philoſophe D * * *. précisément dans le tems que ſon ami J. J. s'étoit retiré dans la ſolitude. *Il n'y a que le méchant*, dit-il, *qui ſoit ſeul.* Juſqu'alors on avoit regardé l'amour de la retraite comme un des ſignes les moins équivoques d'une ame paiſible & ſaine exempte d'ambition d'envie & de toutes les ardentes paſſions filles de l'amour-propre, qui naiſſent & fermentent dans la ſociété. Au lieu de cela, voici par un coup de plume inattendu, ce goût paiſible & doux jadis ſi univerſellement admiré, transformé tout-d'un-coup en une rage infernale ; voilà tant de Sages reſpectés & Deſcartes lui-même, changés dans un inſtant en autant de miſantropes affreux & de ſcélérats. Le Philoſophe D * * *. étoit ſeul, peut-être, en écrivant cette ſentence, mais je doute qu'il eût été ſeul à la méditer, & il prit grand ſoin de la faire circuler dans le monde. Eh plût à Dieu que le méchant fût toujours ſeul ! il ne ſe feroit gueres de mal.

Je crois bien que des ſolitaires qui le ſont par force, peuvent, rongés de dépit & de regrets dans la retraite où ils

ſont détenus, devenir inhumains féroces, & prendre en haine avec leur chaîne tout ce qui n'en eſt pas chargé comme eux. Mais les ſolitaires par goût & par choix ſont naturellement humains hoſpitaliers careſſans. Ce n'eſt pas parce qu'ils haïſſent les hommes, mais parce qu'ils aiment le repos & la paix qu'ils fuyent le tumulte & le bruit. La longue privation de la ſociété la leur rend même agréable & douce, quand elle s'offre à eux ſans contrainte. Ils en jouiſſent alors délicieuſement, & cela ſe voit. Elle eſt pour eux ce qu'eſt le commerce des femmes pour ceux qui ne paſſent pas leur vie avec elles, mais qui, dans les courts momens qu'ils y paſſent, y trouvent des charmes ignorés des galants de profeſſion.

Je ne comprends pas comment un homme de bon ſens peut adopter un ſeul moment la ſentence du Philoſophe D***; elle a beau être hautaine & tranchante, elle n'en eſt pas moins abſurde & fauſſe. Eh qui ne voit au contraire qu'il n'eſt pas poſſible que le méchant aime à vivre ſeul & vis-à-vis de lui-même? Il s'y ſentiroit en trop mauvaiſe compagnie, il y ſeroit trop mal à ſon aiſe, il ne s'y ſupporteroit pas longtems, ou bien, ſa paſſion dominante y reſtant toujours oiſive, il faudroit qu'elle s'éteignît & qu'il y redevînt bon. L'amour-propre, principe de toute méchanceté, s'avive & s'exalte dans la ſociété qui l'a fait naître & où l'on eſt à chaque inſtant forcé de ſe comparer; il languit & meurt faute d'aliment dans la ſolitude. *Quiconque ſe ſuffit à lui-même ne veut nuire à qui que ce ſoit.* Cette maxime eſt moins éclatante, & moins arrogante, mais plus ſenſée & plus juſte que celle du Philoſophe D***, & préférable au moins en ce qu'elle ne tend

à outrager perſonne. Ne nous laiſſons pas éblouir par l'éclat ſententieux dont ſouvent l'erreur & le menſonge ſe couvrent: ce n'eſt pas la foule qui fait la ſociété, & c'eſt en vain que les corps ſe rapprochent lorſque les cœurs ſe repouſſent. L'homme vraiment ſociable eſt plus difficile en liaiſons qu'un autre, celles qui ne conſiſtent qu'en fauſſes apparences ne ſauroient lui convenir. Il aime mieux vivre loin des méchans ſans penſer à eux, que de les voir & les haïr; il aime mieux fuir ſon ennemi que de le rechercher, pour lui nuire. Celui qui ne connoît d'autre ſociété que celle des cœurs n'ira pas chercher la ſienne dans vos cercles. Voilà comment J. J. a dû penſer & ſe conduire avant la ligue dont il eſt l'objet; jugez ſi maintenant qu'elle exiſte & qu'elle tend de toutes parts ſes piéges autour de lui, il doit trouver du plaiſir à vivre avec ſes perſécuteurs, à ſe voir l'objet de leur dériſion, le jouet de leur haine, la dupe de leurs perfides careſſes, à travers leſquelles ils font malignement percer l'air inſultant & moqueur qui doit les lui rendre odieuſes. Le mépris l'indignation la colere ne ſauroient le quitter au milieu de tous ces gens-là. Il les fuit pour s'épargner des ſentimens ſi pénibles; il les fuit parce qu'ils méritent ſa haine, & qu'il étoit fait pour les aimer.

LE FRANÇOIS.

Je ne puis apprécier vos préjugés en ſa faveur avant d'avoir appris ſur quoi vous les fondez. Quant à ce que vous dites à l'avantage des ſolitaires, cela peut-être vrai de quelques hommes ſinguliers qui s'étoient fait de fauſſes idées de la ſageſſe: mais au moins ils donnoient des ſignes non équivoques du

louable

louable emploi de leur tems. Les méditations profondes & les immortels ouvrages dont les Philoſophes que vous citez ont illuſtré leur ſolitude prouvent aſſez qu'ils s'y occupoient d'une maniere utile & glorieuſe, & qu'ils n'y paſſoient pas uniquement leur tems comme votre homme à tramer des crimes & des noirceurs.

ROUSSEAU.

C'eſt à quoi ce me ſemble, il n'y paſſa pas non plus uniquement le ſien. La lettre à M. d'Alembert ſur les Spectacles, Héloïſe, Emile, le Contrat Social, les Eſſais ſur la Paix perpétuelle & ſur l'Imitation théâtrale, & d'autres Ecrits non moins eſtimables qui n'ont point paru ſont des fruits de la retraite de J. J. Je doute qu'aucun philoſophe ait médité plus profondément plus utilement peut-être, & plus écrit en ſi peu de tems. Appellez-vous tout cela des noirceurs & des crimes ?

LE FRANÇOIS.

Je connois des gens aux yeux de qui c'en pourroient bien être : vous ſavez ce que penſent ou ce que diſent nos Meſſieurs de ces livres ; mais avez-vous oublié qu'ils ne ſont pas de lui, & que c'eſt vous-même qui me l'avez perſuadé ?

ROUSSEAU.

Je vous ai dit ce que j'imaginois pour expliquer des contradictions que je voyois alors & que je ne vois plus. Mais ſi nous continuons à paſſer ainſi d'un ſujet à l'autre, nous perdrons notre objet de vue & nous ne l'atteindrons jamais.

Reprenons avec un peu plus de ſuite le fil de mes obſervations, avant de paſſer aux concluſions que j'en ai tirées.

Ma premiere attention après m'être introduit dans la familiarité de J. J. fut d'examiner ſi nos liaiſons ne lui faiſoient rien changer dans ſa maniere de vivre ; & j'eus bientôt toute la certitude poſſible que non-ſeulement il n'y changeoit rien pour moi ; mais que de tout tems elle avoit toujours été la même & parfaitement uniforme, quand, maître de la choiſir, il avoit pu ſuivre en liberté ſon penchant. Il y avoit cinq ans que, de retour à Paris il avoit recommencé d'y vivre. D'abord, ne voulant ſe cacher en aucune maniere, il avoit fréquenté quelques maiſons dans l'intention d'y reprendre ſes plus anciennes liaiſons & même d'en former de nouvelles. Mais au bout d'un an il ceſſa de faire des viſites, & reprenant dans la Capitale la vie ſolitaire qu'il menoit depuis tant d'années à la campagne, il partagea ſon tems entre l'occupation journaliere dont il s'étoit fait une reſſource, & les promenades champêtres dont il faiſoit ſon unique amuſement. Je lui demandai la raiſon de cette conduite. Il me dit qu'ayant vu toute la génération préſente concourir à l'œuvre de ténebres dont il étoit l'objet, il avoit d'abord mis tous ſes ſoins à chercher quelqu'un qui ne partageât pas l'iniquité publique, qu'après de vaines recherches dans les provinces, il étoit venu les continuer à Paris, eſpérant qu'au moins parmi ſes anciennes connoiſſances il ſe trouveroit quelqu'un moins diſſimulé moins faux, qui lui donneroit les lumieres dont il avoit beſoin pour percer cette obſcurité : qu'après bien des ſoins inutiles il n'avoit trouvé, même parmi les plus honnêtes gens

que trahiſons duplicité menſonge, & que tous en s'empreſſant à le recevoir à le prévenir à l'attirer, paroiſſoient ſi contens de ſa diffamation, y contribuoient de ſi bon cœur, lui faiſoient des careſſes ſi fardées, le louoient d'un ton ſi peu ſenſible à ſon cœur, lui prodiguoient l'admiration la plus outrée avec ſi peu d'eſtime & de conſidération, qu'ennuyé de ces démonſtrations moqueuſes & menſongeres, & indigné d'être ainſi le jouet de ſes prétendus amis, il ceſſa de les voir, ſe retira ſans leur cacher ſon dédain, & après avoir cherché long-tems ſans ſuccès un homme, éteignit ſa lanterne & ſe renferma tout-à-fait au-dedans de lui.

C'eſt dans cet état de retraite abſolue que je le trouvai & que j'entrepris de le connoître. Attentif à tout ce qui pouvoit manifeſter à mes yeux ſon intérieur, en garde contre tout jugement précipité, réſolu de le juger non ſur quelques mots épars ni ſur quelques circonſtances particulieres, mais ſur le concours de ſes diſcours de ſes actions de ſes habitudes, & ſur cette conſtante maniere d'être, qui ſeule décele infailliblement un caractere, mais qui demande pour être apperçue plus de ſuite plus de perſéverance, & moins de confiance au premier coup-d'œil, que le tiede amour de la juſtice, dépouillé de tout autre intérêt & combattu par les tranchantes déciſions de l'amour-propre, n'en inſpire au commun des hommes. Il falut, par conſéquent, commencer par tout voir, par tout entendre, par tenir note de tout, avant de prononcer ſur rien, juſqu'à ce que j'euſſe aſſemblé des matériaux ſuffiſans pour fonder un jugement ſolide qui ne fût l'ouvrage ni de la paſſion ni du préjugé.

Je ne fus pas ſurpris de le voir tranquille : vous m'aviez prévenu qu'il l'étoit ; mais vous attribuiez cette tranquillité à baſſeſſe d'ame ; elle pouvoit venir d'une cauſe toute contraire ; j'avois à déterminer la véritable. Cela n'étoit pas difficile ; car, à moins que cette tranquillité ne fût toujours inaltérable, il ne faloit pour en découvrir la cauſe, que remarquer ce qui pouvoit la troubler. Si c'étoit la crainte, vous aviez raiſon ; ſi c'étoit l'indignation, vous aviez tort. Cette vérification ne fut pas longue, & je ſus bientôt à quoi m'en tenir.

Je le trouvai s'occupant à copier de la muſique à tant la page. Cette occupation m'avoit paru, comme à vous, ridicule & affectée. Je m'appliquai d'abord à connoître s'il s'y livroit ſérieuſement ou par jeu & puis à ſavoir au juſte quel motif la lui avoit fait reprendre, & ceci demandoit plus de recherche & de ſoin. Il faloit connoître exactement ſes reſſources & l'état de ſa fortune, vérifier ce que vous m'aviez dit de ſon aiſance, examiner ſa maniere de vivre, entrer dans le détail de ſon petit ménage, comparer ſa dépenſe & ſon revenu, en un mot connoître ſa ſituation préſente autrement que par ſon dire & le dire contradictoire de vos Meſſieurs. C'eſt à quoi je donnai la plus grande attention. Je crus m'appercevoir que cette occupation lui plaiſoit, quoiqu'il n'y réuſſît pas trop bien. Je cherchai la cauſe de ce bizarre plaiſir, & je trouvai qu'elle tenoit au fond de ſon naturel & de ſon humeur, dont je n'avois encore aucune idée & qu'à cette occaſion je commençai à pénétrer. Il aſſocioit ce travail à un amuſement dans lequel je le ſuivis avec une égale attention. Ses longs ſéjours à la campagne lui avoient donné du goût

pour l'étude des plantes : il continuoit de se livrer à cette étude avec plus d'ardeur que de succès ; soit que sa mémoire défaillante commençât à lui refuser tout service ; soit, comme je crus le remarquer, qu'il se fît de cette occupation plutôt un jeu d'enfant qu'une étude véritable. Il s'attachoit plus à faire de jolis herbiers qu'à classer & caractériser les genres & les especes. Il employoit un tems & des soins incroyables à dessécher & applatir des rameaux, à étendre & déployer de petits feuillages, à conserver aux fleurs leurs couleurs naturelles : de sorte que, collant avec soin ces fragmens sur des papiers qu'il ornoit de petits cadres, à toute la vérité de la nature il joignoit l'éclat de la miniature, & le charme de l'imitation.

Je l'ai vu s'attiédir enfin sur cet amusement, devenu trop fatigant pour son âge, trop coûteux pour sa bourse, & qui lui prenoit un tems nécessaire dont il ne le dédommageoit pas. Peut-être nos liaisons ont-elles contribué à l'en détacher. On voit que la contemplation de la nature eut toujours un grand attrait pour son cœur : il y trouvoit un supplément aux attachemens dont il avoit besoin ; mais il eût laissé le supplément pour la chose, s'il en avoit eu le choix, & il ne se réduisit à converser avec les plantes qu'après de vains efforts pour converser avec des humains. Je quitterai volontiers, m'a-t-il dit, la société des végétaux pour celle des hommes au premier espoir d'en retrouver.

Mes premieres recherches m'ayant jetté dans les détails de sa vie domestique, je m'y suis particuliérement attaché, persuadé que j'en tirerois pour mon objet des lumieres plus sures

que de tout ce qu'il pouvoit avoir dit ou fait en public & que d'ailleurs je n'avois pas vu moi-même. C'eſt dans la familiarité d'un commerce intime, dans la continuité de la vie privée qu'un homme à la longue ſe laiſſe voir tel qu'il eſt ; quand le reſſort de l'attention ſur ſoi ſe relâche, & qu'oubliant le reſte du monde on ſe livre à l'impulſion du moment. Cette méthode eſt ſure, mais longue & pénible : elle demande une patience & une aſſiduité que peut ſoutenir le ſeul vrai zele de la juſtice & de la vérité, & dont on ſe diſpenſe aiſément en ſubſtituant quelque remarque fortuite & rapide aux obſervations lentes mais ſolides que donne un examen égal & ſuivi.

J'ai donc regardé s'il régnoit chez lui du déſordre ou de la regle, de la gêne ou de la liberté ; s'il étoit ſobre ou diſſolu, ſenſuel ou groſſier, ſi ſes goûts étoient dépravés ou ſains, s'il étoit ſombre ou gai dans ſes repas, dominé par l'habitude ou ſujet aux fantaiſies, chiche ou prodigue dans ſon ménage, entier impérieux tyran dans ſa petite ſphere d'autorité, ou trop doux peut-être au contraire & trop mou, craignant les diſſentions encore plus qu'il n'aime l'ordre, & ſouffrant pour la paix les choſes les plus contraires à ſon goût & à ſa volonté : comment il ſupporte l'adverſité le mépris la haine publique : quelles ſortes d'affections lui ſont habituelles ; quels genres de peine ou de plaiſir alterent le plus ſon humeur. Je l'ai ſuivi dans ſa plus conſtante maniere d'être, dans ces petites inégalités, non moins inévitables non moins utiles peut-être dans le calme de la vie privée que de légeres variations de l'air & du vent dans celui des beaux jours. J'ai voulu voir comment il ſe fâche & comment il s'appaiſe, s'il

exhale ou contient ſa colere, s'il eſt rancunier ou emporté, facile ou difficile à appaiſer; s'il aggrave ou répare ſes torts, s'il fait endurer & pardonner ceux des autres; s'il eſt doux & facile à vivre, ou dur & fâcheux dans le commerce familier; s'il aime à s'épancher au-dehors ou à ſe concentrer en lui-même, ſi ſon cœur s'ouvre aiſément ou ſe ferme aux careſſes, s'il eſt toujours prudent circonſpect maître de lui-même, ou ſi ſe laiſſant dominer par ſes mouvemens il montre indiſcrétement chaque ſentiment dont il eſt ému. Je l'ai pris dans les ſituations d'eſprit les plus diverſes, les plus contraires qu'il m'a été poſſible de ſaiſir; tantôt calme & tantôt agité, dans un tranſport de colere & dans une effuſion d'attendriſſement; dans la triſteſſe & l'abattement de cœur: dans ces courts mais doux momens de joie que la nature lui fournit encore & que les hommes n'ont pu lui ôter: dans la gaîté d'un repas un peu prolongé; dans ces circonſtances imprévues où un homme ardent n'a pas le tems de ſe déguiſer, & où le premier mouvement de la nature prévient toute réflexion. En ſuivant tous les détails de ſa vie, je n'ai point négligé ſes diſcours ſes maximes ſes opinions; je n'ai rien omis pour bien connoître ſes vrais ſentimens ſur les matieres qu'il traite dans ſes écrits. Je l'ai ſondé ſur la nature de l'ame, ſur l'exiſtence de Dieu, ſur la moralité de la vie humaine, ſur le vrai bonheur, ſur ce qu'il penſe de la doctrine à la mode & de ſes auteurs, enfin ſur tout ce qui peut faire connoître avec les vrais ſentimens d'un homme ſur l'uſage de cette vie & ſur ſa deſtination, ſes vrais principes de conduite. J'ai ſoigneuſement comparé tout ce qu'il m'a dit avec ce que j'ai vu de lui dans la pratique

n'admettant jamais pour vrai que ce que cette épreuve a confirmé.

Je l'ai particuliérement étudié par les côtés qui tiennent à l'amour-propre, bien sûr qu'un orgueil irascible au point d'en avoir fait un monstre doit avoir de fortes & fréquentes explosions difficiles à contenir & impossibles à déguiser aux yeux d'un homme attentif à l'examiner par ce côté-là sur-tout dans la position cruelle où je le trouvois.

Par les idées dont un homme pétri d'amour-propre s'occupe le plus souvent, par les sujets favoris de ses entretiens, par l'effet inopiné des nouvelles imprévues, par la maniere de s'affecter des propos qu'on lui tient, par les impressions qu'il reçoit de la contenance & du ton des gens qui l'approchent, par l'air dont il entend louer ou décrier ses ennemis ou ses rivaux, par la façon dont il en parle lui-même, par le degré de joie ou de tristesse dont l'affectent leurs prospérités ou leurs revers, on peut à la longue le pénétrer & lire dans son ame, sur-tout lorsqu'un tempérament ardent lui ôte le pouvoir de reprimer ses premiers mouvemens, (si tant est néanmoins qu'un tempérament ardent & un violent amour-propre puissent compatir ensemble dans un même cœur). Mais c'est sur-tout en parlant des talens & des livres que les auteurs se contiennent le moins & se décelent le mieux : c'est aussi par-là que je n'ai pas manqué d'examiner celui-ci. Je l'ai mis souvent & vu mettre par d'autres sur ce chapitre en divers tems & à diverses occasions : j'ai sondé ce qu'il pensoit de la gloire littéraire, quel prix il donnoit à sa jouissance, & ce qu'il estimoit le plus en fait de réputation, de celle qui brille par les

talens

talens ou de celle moins éclatante que donne un caractere estimable. J'ai voulu voir s'il étoit curieux de l'histoire des réputations naissantes ou déclinantes, s'il éplucholt malignement celles qui faisoient le plus de bruit, comment il s'affectoit des succès ou des chûtes des livres & des auteurs, & comment il supportoit pour sa part les dures censures des critiques, les malignes louanges des rivaux, & le mépris affecté des brillans écrivains de ce siecle. Enfin je l'ai examiné par tous les sens où mes regards ont pu pénétrer, & sans chercher à rien interpréter selon mon desir, mais éclairant mes observations les unes par les autres pour découvrir la vérité, je n'ai pas un instant oublié dans mes recherches qu'il y alloit du destin de ma vie à ne pas me tromper dans ma conclusion.

LE FRANÇOIS.

Je vois que vous avez regardé à beaucoup de choses; apprendrai-je enfin ce que vous avez vu?

ROUSSEAU.

Ce que j'ai vu est meilleur à voir qu'à dire. Ce que j'ai vu me suffit, à moi qui l'ai vu, pour déterminer mon jugement, mais non pas à vous pour déterminer le vôtre sur mon rapport; car il a besoin d'être vu pour être cru, & après la façon dont vous m'aviez prévenu je ne l'aurois pas cru moi-même sur le rapport d'autrui. Ce que j'ai vu ne sont que des choses bien communes en apparence mais très-rares en effet. Ce sont des récits qui d'ailleurs conviendroient mal dans ma bouche,

& pour les faire avec bienséance, il faudroit être un autre que moi.

LE FRANÇOIS.

Comment, Monsieur! espérez-vous me donner ainsi le change? remplissez-vous ainsi vos engagemens, & ne tirerai-je aucun fruit du conseil que je vous ai donné? Les lumieres qu'il vous a procurées ne doivent-elles pas nous être communes, & après avoir ébranlé la persuasion où j'étois, vous croyez-vous permis de me laisser les doutes que vous avez fait naître si vous avez de quoi m'en tirer?

ROUSSEAU.

Il vous est aisé d'en sortir à mon exemple en prenant pour vous-même ce conseil que vous dites m'avoir donné. Il est malheureux pour J. J. que Rousseau ne puisse dire tout ce qu'il sait de lui. Ces déclarations sont désormais impossibles parce qu'elles seroient inutiles & que le courage de les faire ne m'attireroit que l'humiliation de n'être pas cru.

Voulez-vous, par exemple, avoir une idée sommaire de mes observations? prenez directement & en tout, tant en bien qu'en mal le contre-pied du J. J. de vos Messieurs, vous aurez très-exactement celui que j'ai trouvé. Le leur est cruel féroce & dur jusqu'à la dépravation; le mien est doux & compatissant jusqu'à la foiblesse. Le leur est intraitable inflexible & toujours repoussant; le mien est facile & mou, ne pouvant résister aux caresses qu'il croit sinceres, & se laissant subjuguer, quand on sait s'y prendre par les gens mêmes qu'il n'estime pas. Le leur misantrope farouche déteste les hom-

mes ; le mien humain jufqu'à l'excès & trop fenfible à leurs peines, s'affecte autant des maux qu'ils fe font entr'eux que de ceux qu'ils lui font à lui-même. Le leur ne fonge qu'à faire du bruit dans le monde aux dépens du repos d'autrui & du fien ; le mien préfere le repos à tout, & voudroit être ignoré de toute la terre pourvu qu'on le laiffât en paix dans fon coin. Le leur dévoré d'orgueil & du plus intolérant amour-propre, eft tourmenté de l'exiftence de fes femblables, & voudroit voir tout le genre-humain s'anéantir devant lui ; le mien s'aimant fans fe comparer n'eft pas plus fufceptible de vanité que de modeftie, content de fentir ce qu'il eft, il ne cherche point quelle eft fa place parmi les hommes, & je fuis fûr que de fa vie il ne lui entra dans l'efprit de fe mefurer avec un autre pour favoir lequel étoit le plus grand ou le plus petit. Le leur plein de rufe & d'art pour en impofer voile fes vices avec la plus grande adreffe & cache fa méchanceté fous une candeur apparente ; le mien emporté violent même dans fes premiers momens plus rapides que l'éclair, paffe fa vie à faire de grandes & courtes fautes, & à les expier par de vifs & longs repentirs : au furplus fans prudence fans préfence d'efprit & d'une balourdife incroyable, il offenfe quand il veut plaire, & dans fa naïveté plutôt étourdie que franche dit également ce qui lui fert & qui lui nuit fans même en fentir la différence. Enfin le leur eft un efprit diabolique aigu pénétrant ; le mien ne penfant qu'avec beaucoup de lenteur & d'efforts en craint la fatigue, & fouvent n'entendant les chofes les plus communes qu'en y rêvant à fon aife & feul, peut à peine paffer pour un homme d'efprit.

N'eſt-il pas vrai que ſi je multipliois ces oppoſitions, comme je le pourrois faire, vous les prendriez pour des jeux d'imagination qui n'auroient aucune réalité? & cependant je ne vous dirois rien qui ne fût, non comme à vous affirmé par d'autres, mais atteſté par ma propre conſcience. Cette maniere ſimple mais peu croyable de démentir les aſſertions bruyantes des gens paſſionnés, par les obſervations paiſibles mais ſures d'un homme impartial, ſeroit donc inutile & ne produiroit aucun effet. D'ailleurs la ſituation de J. J. à certains égards eſt même trop incroyable pour pouvoir être bien dévoilée. Cependant pour le bien connoître il faudroit la connoître à fond; il faudroit connoître & ce qu'il endure & ce qui le lui fait ſupporter. Or tout cela ne peut bien ſe dire; pour le croire il faut l'avoir vu.

Mais eſſayons s'il n'y auroit point quelqu'autre route auſſi droite & moins traverſée pour arriver au même but. S'il n'y auroit point quelque moyen de vous faire ſentir tout-d'un-coup par une impreſſion ſimple & immédiate, ce que dans les opinions où vous êtes je ne ſaurois vous perſuader en procédant graduellement ſans attaquer ſans ceſſe par des négations dures les tranchantes aſſertions de vos Meſſieurs. Je voudrois tâcher pour cela de vous eſquiſſer ici le portrait de mon J. J. tel qu'après un long examen de l'original l'idée s'en eſt empreinte dans mon eſprit. D'abord vous pourrez comparer ce portrait à celui qu'ils en ont tracé, juger lequel des deux eſt le plus lié dans ſes parties & paroît former le mieux un ſeul tout, lequel explique le plus naturellement & le plus clairement la conduite de celui qu'il repréſente, ſes goûts ſes

habitudes & tout ce qu'on connoît de lui, non-ſeulement depuis qu'il a fait des livres, mais dès ſon enfance & de tous les tems; après quoi, il ne tiendra qu'à vous de vérifier par vous-même ſi j'ai bien ou mal vu.

LE FRANÇOIS.

Rien de mieux que tout cela. Parlez donc; je vous écoute.

ROUSSEAU.

De tous les hommes que j'ai connus celui dont le caractere dérive le plus pleinement de ſon ſeul tempérament eſt J. J. Il eſt ce que l'a fait la nature : l'éducation ne l'a que bien peu modifié. Si dès ſa naiſſance ſes facultés & ſes forces s'étoient tout-à-coup développées, dès-lors on l'eût trouvé tel à-peu-près qu'il fût dans ſon âge mûr, & maintenant après ſoixante ans de peines & de miſeres, le tems l'adverſité les hommes l'ont encore très-peu changé. Tandis que ſon corps vieillit & ſe caſſe ſon cœur reſte jeune toujours; il garde encore les mêmes goûts les mêmes paſſions de ſon jeune âge, & juſqu'à la fin de ſa vie il ne ceſſera d'être un vieux enfant.

Mais ce tempérament qui lui a donné ſa forme morale a des ſingularités qui pour être démêlées demandent une attention plus ſuivie que le coup-d'œil ſuffiſant qu'on jette ſur un homme qu'on croit connoître & qu'on a déjà jugé. Je puis même dire que c'eſt par ſon extérieur vulgaire & par ce qu'il a de plus commun qu'en y regardant mieux je l'ai trouvé le plus ſingulier. Ce paradoxe s'éclaircira de lui-même à meſure que vous m'écouterez.

Si, comme je vous l'ai dit, je fus ſurpris au premier abord

de le trouver ſi différent de ce que je me l'étois figuré ſur vos récits, je le fus bien plus du peu d'éclat pour ne pas dire de la bêtiſe de ſes entretiens : moi qui ayant eu à vivre avec des gens de lettres les ai toujours trouvés brillans élancés ſententieux comme des oracles, ſubjugant tout par leur docte faconde & par la hauteur de leurs déciſions. Celui-ci ne diſant gueres que des choſes communes, & les diſant ſans préciſion, ſans fineſſe, & ſans force, paroît toujours fatigué de parler, même en parlant peu, ſoit de la peine d'entendre; ſouvent même n'entendant point, ſi-tôt qu'on dit des choſes un peu fines, & n'y répondant jamais à propos. Que s'il lui vient par haſard quelque mot heureuſement trouvé, il en eſt ſi aiſe, que pour avoir quelque choſe à dire il le répete éternellement. On le prendroit dans la converſation, non pour un penſeur plein d'idées vives & neuves, penſant avec force & s'exprimant avec juſteſſe, mais pour un écolier embarraſſé du choix de ſes termes, & ſubjugué par la ſuffiſance des gens qui en ſavent plus que lui. Je n'avois jamais vu ce maintien timide & gêné dans nos moindres barbouilleurs de brochures, comment le concevoir dans un auteur qui foulant aux pieds les opinions de ſon ſiecle ſembloit en toute choſe moins diſpoſé à recevoir la loi qu'à la faire ? S'il n'eût fait que dire des choſes triviales & plates j'aurois pu croire qu'il faiſoit l'imbécille pour dépayſer les eſpions dont il ſe ſent entouré; mais quels que ſoyent les gens qui l'écoutent, loin d'uſer avec eux de la moindre précaution, il lâche étourdiment cent propos inconſidérés qui donnent ſur lui de grandes priſes, non qu'au fond ces propos ſoyent répréhenſibles, mais parce qu'il

eſt poſſible de leur donner un mauvais ſens, qui, ſans lui être venu dans l'eſprit, ne manque pas de ſe préſenter par préférence à celui des gens qui l'écoutent, & qui ne cherchent que cela. En un mot, je l'ai preſque toujours trouvé peſant à penſer, mal-adroit à dire, ſe fatigant ſans ceſſe à chercher le mot propre qui ne lui venoit jamais, & embrouillant des idées déjà peu claires par une mauvaiſe maniere de les exprimer. J'ajoute en paſſant que ſi dans nos premiers entretiens j'avois pû deviner cet extrême embarras de parler j'en aurois tiré ſur vos propres argumens une preuve nouvelle qu'il n'avoit pas fait ſes livres. Car ſi, ſelon vous, déchiffrant ſi mal la muſique il n'en avoit pu compoſer, à plus forte raiſon ſachant ſi mal parler il n'avoit pu ſi bien écrire.

Une pareille ineptie étoit déjà fort étonnante dans un homme aſſez adroit pour avoir trompé quarante ans par de fauſſes apparences tous ceux qui l'ont approché; mais ce n'eſt pas tout. Ce même homme dont l'œil terne & la phyſionomie effacée ſemble dans les entretiens indifférens n'annoncer que de la ſtupidité, change tout-à-coup d'air & de maintien, ſi-tôt qu'une matiere intéreſſante pour lui le tire de ſa léthargie. On voit ſa phyſionomie éteinte s'animer ſe vivifier, devenir parlante expreſſive & promettre de l'eſprit. A juger par l'éclat qu'ont encore alors ſes yeux à ſon âge, dans ſa jeuneſſe ils ont dû lancer des éclairs. A ſon geſte impétueux à ſa contenance agitée on voit que ſon ſang bouillonne, on croiroit que des traits de feu vont partir de ſa bouche, & point du tout; toute cette effervescence ne produit que des propos communs confus mal ordonnés, qui, ſans être plus

expreſſifs qu'à l'ordinaire, ſont ſeulement plus inconſidérés. Il éleve beaucoup la voix ; mais ce qu'il dit devient plus bruyant ſans être plus vigoureux. Quelquefois, cependant, je lui ai trouvé de l'énergie dans l'expreſſion ; mais ce n'étoit jamais au moment d'une exploſion ſubite ; c'étoit ſeulement lorſque cette exploſion ayant précédé avoit déjà produit ſon premier effet. Alors cette émotion prolongée agiſſant avec plus de regle ſembloit agir avec plus de force & lui ſuggéroit des expreſſions vigoureuſes pleines du ſentiment dont il étoit encore agité. J'ai compris par-là comment cet homme pouvoit quand ſon ſujet échauffoit ſon cœur écrire avec force, quoiqu'il parlât foiblement, & comment ſa plume devoit mieux que ſa langue parler le langage des paſſions.

LE FRANÇOIS.

Tout cela n'eſt pas ſi contraire que vous penſez aux idées qu'on m'a données de ſon caractere. Cet embarras d'abord & cette timidité que vous lui attribuez ſont reconnus maintenant dans le monde pour être les plus ſures enſeignes de l'amour-propre & de l'orgueil.

ROUSSEAU.

D'où il ſuit que nos petits pâtres & nos pauvres villageoiſes regorgent d'amour-propre, & que nos brillans Académiciens, nos jeunes Abbés & nos Dames du grand air ſont des prodiges de modeſtie & d'humilité ? Oh malheureuſe nation où toutes les idées de l'aimable & du bon ſont renverſées, & où l'arrogant amour-propre des gens du monde transforme en orgueil & en vices les vertus qu'ils foulent aux pieds !

LE

LE FRANÇOIS.

Ne vous échauffez pas. Laiſſons ce nouveau paradoxe ſur lequel on peut diſputer, & revenons à la ſenſibilité de notre homme, dont vous convenez vous-même, & qui ſe déduit de vos obſervations. D'une profonde indifférence ſur tout ce qui ne touche pas ſon petit individu, il ne s'anime jamais que pour ſon propre intérêt. Mais toutes les fois qu'il s'agit de lui, la violente intenſité de ſon amour-propre doit en effet l'agiter juſqu'au tranſport, & ce n'eſt que quand cette agitation ſe modere qu'il commence d'exhaler ſa bile & ſa rage, qui dans les premiers momens ſe concentre avec force autour de ſon cœur.

ROUSSEAU.

Mes obſervations, dont vous tirez ce réſultat m'en fourniſſent un tout contraire. Il eſt certain qu'il ne s'affecte pas généralement comme tous nos auteurs de toutes les queſtions un peu fines qui ſe préſentent, & qu'il ne ſuffit pas, pour qu'une diſcuſſion l'intéreſſe, que l'eſprit puiſſe y briller. J'ai toujours vu, j'en conviens, que pour vaincre ſa pareſſe à parler & l'émouvoir dans la converſation il faloit un autre intérêt que celui de la vanité du babil, mais je n'ai gueres vu que cet intérêt capable de l'animer fût ſon intérêt propre, celui de ſon individu. Au contraire, quand il s'agit de lui, ſoit qu'on le cajole par des flatteries, ſoit qu'on cherche à l'outrager à mots couverts, je lui ai toujours trouvé un air nonchalant & dédaigneux, qui ne montroit pas qu'il fît un grand cas de tous ces diſcours, ni de ceux qui les lui tenoient, ni de leurs opi-

nions sur son compte : mais l'intérêt plus grand plus noble qui l'anime & le passionne est celui de la justice & de la vérité, & je ne l'ai jamais vu écouter de sang-froid toute doctrine qu'il crut nuisible au bien public. Son embarras de parler peut souvent l'empêcher de se commettre, lui & la bonne cause vis-à-vis ces brillans péroreurs qui savent habiller en termes séduisans & magnifiques leur cruelle philosophie : mais il est aisé de voir alors l'effort qu'il fait pour se taire, & combien son cœur souffre à laisser propager des erreurs qu'il croit funestes au genre-humain. Défenseur indiscret du foible & de l'opprimé qu'il ne connoît même pas, je l'ai vu souvent rompre impétueusement en visiere au puissant oppresseur qui, sans paroître offensé de son audace, s'apprêtoit sous l'air de la modération à lui faire payer cher un jour cette incartade : de sorte que tandis qu'au zele emporté de l'un on le prend pour un furieux, l'autre en méditant en secret des noirceurs paroît un sage qui se possede ; & voilà comment, jugeant toujours sur les apparences, les hommes le plus souvent prennent le contre-pied de la vérité.

Je l'ai vu se passionner de même, & souvent jusqu'aux larmes pour les choses bonnes & belles dont il étoit frappé dans les merveilles de la nature, dans les œuvres des hommes, dans les vertus dans les talens dans les beaux-arts & généralement dans tout ce qui porte un caractere de force de grace ou de vérité digne d'émouvoir une ame sensible. Mais, sur-tout, ce que je n'ai vu qu'en lui seul au monde, c'est un égal attachement pour les productions de ses plus cruels ennemis, & même pour celles qui déposoient contre ses pro-

pres idées, lorſqu'il y trouvoit les beautés faites pour toucher ſon cœur, les goûtant avec le même plaiſir, les louant avec le même zele que ſi ſon amour-propre n'en eût point reçu d'atteinte, que ſi l'Auteur eût été ſon meilleur ami, & s'indignant avec le même feu des cabales faites pour leur ôter avec les ſuffrages du public le prix qui leur étoit dû. Son grand malheur eſt que tout cela n'eſt jamais réglé par la prudence, & qu'il ſe livre impétueuſement au mouvement dont il eſt agité ſans en prévoir l'effet & les ſuites, ou ſans s'en ſoucier. S'animer modérément n'eſt pas une choſe en ſa puiſſance. Il faut qu'il ſoit de flamme ou de glace; quand il eſt tiede il eſt nul.

Enfin j'ai remarqué que l'activité de ſon ame duroit peu, qu'elle étoit courte à proportion qu'elle étoit vive, que l'ardeur de ſes paſſions les conſumoit les dévoroit elles-mêmes; & qu'après de fortes & rapides exploſions elles s'anéantiſſoient auſſi-tôt & le laiſſoient retomber dans ce premier engourdiſſement qui le livre au ſeul empire de l'habitude & me paroît être ſon état permanent & naturel.

Voilà le précis des obſervations d'où j'ai tiré la connoiſſance de ſa conſtitution phyſique, & par des conſéquences néceſſaires, confirmées par ſa conduite en toute choſe, celle de ſon vrai caractere. Ces obſervations & les autres qui s'y rapportent offrent pour réſultat un tempérament mixte formé d'élémens qui paroiſſent contraires : un cœur ſenſible, ardent ou très-inflammable; un cerveau compacte & lourd, dont les parties ſolides & maſſives ne peuvent être ébranlées que par une agitation du ſang vive & prolongée. Je ne cherche point à lever en phyſicien ces apparentes contradictions, & que m'im-

porte? Ce qui m'importoit, étoit de m'aſſurer de leur réalité, & c'eſt auſſi tout ce que j'ai fait. Mais ce réſultat, pour paroître à vos yeux dans tout ſon jour a beſoin des explications que je vais tâcher d'y joindre.

J'ai ſouvent ouï reprocher à J. J., comme vous venez de faire, un excès de ſenſibilité, & tirer de-là l'évidente conſéquence qu'il étoit un monſtre. C'eſt ſur-tout le but d'un nouveau livre Anglois intitulé *recherches ſur l'ame*, où, à la faveur de je ne ſais combien de beaux détails anatomiques, & tout-à-fait concluans, on prouve qu'il n'y a point d'ame puiſque l'auteur n'en a point vu à l'origine des nerfs, & l'on établit en principe que la ſenſibilité dans l'homme eſt la ſeule cauſe de ſes vices & de ſes crimes, & qu'il eſt méchant en raiſon de cette ſenſibilité, quoique par une exception à la regle l'auteur accorde que cette même ſenſibilité peut quelquefois engendrer des vertus. Sans diſputer ſur la doctrine impartiale du philoſophe-chirurgien, tâchons de commencer par bien entendre ce mot de *ſenſibilité*, auquel, faute de notions exactes, on applique à chaque inſtant des idées ſi vagues & ſouvent contradictoires.

La ſenſibilité eſt le principe de toute action. Un être, quoiqu'animé, qui ne ſentiroit rien, n'agiroit point: car où ſeroit pour lui le motif d'agir? Dieu lui-même eſt ſenſible puiſqu'il agit. Tous les hommes ſont donc ſenſibles, & peut-être au même degré, mais non pas de la même maniere. Il y a une ſenſibilité phyſique & organique, qui, purement paſſive, paroît n'avoir pour fin que la conſervation de notre corps & celle de notre eſpece par les directions du plaiſir & de la douleur.

Il y a une autre ſenſibilité que j'appelle active & morale qui n'eſt autre choſe que la faculté d'attacher nos affections à des êtres qui nous ſont étrangers. Celle-ci, dont l'étude des paires de nerfs ne donne pas la connoiſſance, ſemble offrir dans les ames une analogie aſſez claire avec la faculté attractive des corps. Sa force eſt en raiſon des rapports que nous ſentons entre nous & les autres êtres, &, ſelon la nature de ces rapports elle agit tantôt poſitivement par attraction, tantôt négativement par répulſion, comme un aimant par ſes pôles. L'action poſitive ou attirante eſt l'œuvre ſimple de la nature qui cherche à étendre & renforcer le ſentiment de notre être; la négative ou repouſſante qui comprime & rétrécit celui d'autrui eſt une combinaiſon que la réflexion produit. De la premiere naiſſent toutes les paſſions aimantes & douces, de la ſeconde toutes les paſſions haineuſes & cruelles. Veuillez, Monſieur, vous rappeller ici, avec les diſtinctions faites dans nos premiers entretiens entre l'amour de ſoi-même & l'amour-propre, la maniere dont l'un & l'autre agiſſent ſur le cœur humain. La ſenſibilité poſitive dérive immédiatement de l'amour de ſoi. Il eſt très-naturel que celui qui s'aime cherche à étendre ſon être & ſes jouiſſances, & à s'approprier par l'attachement ce qu'il ſent devoir être un bien pour lui : ceci eſt une pure affaire de ſentiment où la réflexion n'entre pour rien. Mais ſi-tôt que cet amour abſolu dégénere en amour-propre & comparatif, il produit la ſenſibilité négative ; parce qu'auſſi-tôt qu'on prend l'habitude de ſe meſurer avec d'autres, & de ſe tranſporter hors de ſoi pour s'aſſigner la premiere & meilleure place, il eſt impoſſible de ne pas prendre en averſion tout ce

qui nous ſurpaſſe, tout ce qui nous rabaiſſe, tout ce qui nous comprime, tout ce qui étant quelque choſe nous empêche d'être tout. L'amour-propre eſt toujours irrité ou mécontent, parce qu'il voudroit que chacun nous préférât à tout & à lui-même, ce qui ne ſe peut : il s'irrite des préférences qu'il ſent que d'autres méritent, quand même ils ne les obtiendroient pas : il s'irrite des avantages qu'un autre a ſur nous, ſans s'appaiſer par ceux dont il ſe ſent dédommagé. Le ſentiment de l'infériorité à un ſeul égard empoiſonne alors celui de la ſupériorité à mille autres, & l'on oublie ce qu'on a de plus pour s'occuper uniquement de ce qu'on a de moins. Vous ſentez qu'il n'y a pas à tout cela de quoi diſpoſer l'ame à la bienveillance.

Si vous me demandez d'où naît cette diſpoſition à ſe comparer, qui change une paſſion naturelle & bonne en une autre paſſion factice & mauvaiſe ; je vous répondrai qu'elle vient des relations ſociales, du progrès des idées, & de la culture de l'eſprit. Tant qu'occupé des ſeuls beſoins abſolus on ſe borne à rechercher ce qui nous eſt vraiment utile, on ne jette gueres ſur d'autres un regard oiſeux. Mais à meſure que la ſociété ſe reſſerre par le lien des beſoins mutuels, à meſure que l'eſprit s'étend s'exerce & s'éclaire, il prend plus d'activité, il embraſſe plus d'objets, ſaiſit plus de rapports, examine compare ; dans ces fréquentes comparaiſons il n'oublie ni lui-même ni ſes ſemblables ni la place à laquelle il prétend parmi eux. Dès qu'on a commencé de ſe meſurer ainſi l'on ne ceſſe plus, & le cœur ne ſait plus s'occuper déſormais qu'à mettre tout le monde au-deſſous de nous. Auſſi remarque-

t-on généralement en confirmation de cette théorie que les gens d'esprit & sur-tout les gens de lettres sont de tous les hommes ceux qui ont une plus grande intensité d'amour-propre, les moins portés à aimer, les plus portés à haïr.

Vous me direz peut-être que rien n'est plus commun que des sots pétris d'amour-propre. Cela n'est vrai qu'en distinguant. Fort souvent les sots sont vains, mais rarement ils sont jaloux, parce que se croyant bonnement à la premiere place, ils sont toujours très-contens de leur lot. Un homme d'esprit n'a gueres le même bonheur; il sent parfaitement, & ce qui lui manque, & l'avantage qu'en fait de mérite ou de talens un autre peut avoir sur lui. Il n'avoue cela qu'à lui-même, mais il le sent en dépit de lui, & voilà ce que l'amour-propre ne pardonne point.

Ces éclaircissemens m'ont paru nécessaires pour jetter du jour sur ces imputations de sensibilité, tournées par les uns en éloges & par les autres en reproches, sans que les uns ni les autres sachent trop ce qu'ils veulent dire par-là, faute d'avoir conçu qu'il est des genres de sensibilité de natures différentes & même contraires qui ne sauroient s'allier ensemble dans un même individu. Passons maintenant à l'application.

Jean-Jaques m'a paru doué de la sensibilité physique à un assez haut degré. Il dépend beaucoup de ses sens & il en dépendroit bien davantage si la sensibilité morale n'y faisoit souvent diversion; & c'est même encore souvent par celle-ci que l'autre l'affecte si vivement. De beaux sons, un beau ciel, un beau paysage, un beau lac, des fleurs, des parfums, de beaux yeux un doux regard; tout cela ne réagit si fort sur ses

ſens qu'après avoir percé par quelque côté juſqu'à ſon cœur. Je l'ai vu faire deux lieues par jour durant preſque tout un printems pour aller écouter à Berci le roſſignol à ſon aiſe; il faloit l'eau la verdure la ſolitude & les bois pour rendre le chant de cet oiſeau touchant à ſon oreille, & la campagne elle-même auroit moins de charme à ſes yeux s'il n'y voyoit les ſoins de la mere commune qui ſe plaît à parer le ſéjour de ſes enfans. Ce qu'il y a de mixte dans la plupart de ſes ſenſations les tempere, & ôtant à celles qui ſont purement matérielles l'attrait ſéducteur des autres fait que toutes agiſſent ſur lui plus modérément. Ainſi ſa ſenſualité, quoique vive, n'eſt jamais fougueuſe, & ſentant moins les privations que les jouiſſances, il pourroit ſe dire en un ſens plutôt tempérant que ſobre. Cependant l'abſtinence totale peut lui coûter quand l'imagination le tourmente, au lieu que la modération ne lui coûte plus rien dans ce qu'il poſſéde, parce qu'alors l'imagination n'agit plus. S'il aime à jouir c'eſt ſeulement après avoir deſiré, & il n'attend pas pour ceſſer que le deſir ceſſe, il ſuffit qu'il ſoit attiédi. Ses goûts ſont ſains, délicats même mais non pas rafinés. Le bon vin les bons mêts lui plaiſent fort, mais il aime par préférence ceux qui ſont ſimples communs ſans apprêt, mais choiſis dans leur eſpece, & ne fait aucun cas en aucune choſe du prix que donne uniquement la rareté. Il hait les mêts fins & la chere trop recherchée. Il entre bien rarement chez lui du gibier, & il n'y en entreroit jamais s'il y étoit mieux le maître. Ses repas ſes feſtins ſont d'un plat unique & toujours le même juſqu'à ce qu'il ſoit achevé. En un mot, il eſt ſenſuel plus

plus qu'il ne faudroit peut-être, mais pas assez pour n'être que cela. On dit du mal de ceux qui le sont. Cependant ils suivent dans toute sa simplicité l'instinct de la nature qui nous porte à rechercher ce qui nous flatte & à fuir ce qui nous répugne : je ne vois pas quel mal produit un pareil penchant. L'homme sensuel est l'homme de la nature ; l'homme réfléchi est celui de l'opinion ; c'est celui-ci qui est dangereux. L'autre ne peut jamais l'être quand même il tomberoit dans l'excès. Il est vrai qu'il faut borner ce mot de sensualité à l'acception que je lui donne, & ne pas l'étendre à ces voluptueux de parade qui se font une vanité de l'être, ou qui pour vouloir passer les limites du plaisir tombent dans la dépravation, ou qui, dans les rafinemens du luxe cherchant moins les charmes de la jouissance que ceux de l'exclusion, dédaignent les plaisirs dont tout homme a le choix, & se bornent à ceux qui font envie au peuple.

J. J. esclave de ses sens ne s'affecte pas néanmoins de toutes les sensations, & pour qu'un objet lui fasse impression il faut qu'à la simple sensation se joigne un sentiment distinct de plaisir ou de peine qui l'attire ou qui le repousse. Il en est de même des idées qui peuvent frapper son cerveau ; si l'impression n'en pénétre jusqu'à son cœur, elle est nulle. Rien d'indifférent pour lui ne peut rester dans sa mémoire, & à peine peut-on dire qu'il apperçoive ce qu'il ne fait qu'appercevoir. Tout cela fait qu'il n'y eut jamais sur la terre d'homme moins curieux des affaires d'autrui, & de ce qui ne le touche en aucune sorte, ni de plus mauvais observateur quoiqu'il ait cru long-tems en être un très-bon, parce qu'il croyoit toujours

bien voir quand il ne faisoit que sentir vivement. Mais celui qui ne sait voir que les objets qui le touchent en détermine mal les rapports, & quelque délicat que soit le toucher d'un aveugle il ne lui tiendra jamais lieu de deux bons yeux. En un mot, tout ce qui n'est que de pure curiosité soit dans les arts soit dans le monde, soit dans la nature ne tente ni ne flatte J. J. en aucune sorte, & jamais on ne le verra s'en occuper volontairement un seul moment. Tout cela tient encore à cette paresse de penser qui déjà trop contrariée pour son propre compte l'empêche d'être affecté des objets indifférens. C'est aussi par-là qu'il faut expliquer ces distractions continuelles qui dans les conversations ordinaires l'empêchent d'entendre presque rien de ce qui se dit, & vont quelquefois jusqu'à la stupidité. Ces distractions ne viennent pas de ce qu'il pense à autre chose, mais de ce qu'il ne pense à rien, & qu'il ne peut supporter la fatigue d'écouter ce qu'il lui importe peu de savoir : il paroît distrait sans l'être & n'est exactement qu'engourdi.

De-là les imprudences & les balourdises qui lui échappent à tout moment, & qui lui ont fait plus de mal que ne lui en auroient fait les vices les plus odieux : car ces vices l'auroient forcé d'être attentif sur lui-même pour les déguiser aux yeux d'autrui. Les gens adroits faux malfaisans sont toujours en garde & ne donnent aucune prise sur eux par leurs discours. On est bien moins soigneux de cacher le mal quand on sent le bien qui le rachete, & qu'on ne risque rien à se montrer tel qu'on est. Quel est l'honnête homme qui n'ait ni vice ni défaut, & qui se mettant toujours à dé-

couvert ne dise & ne fasse jamais de choses répréhensibles? L'homme rusé qui ne se montre que tel qu'il veut qu'on le voye, n'en paroît point faire & n'en dit jamais, du moins en public; mais défions-nous des gens parfaits. Même indépendamment des imposteurs qui le défigurent J. J. eût toujours difficilement paru ce qu'il vaut, parce qu'il ne sait pas mettre son prix en montre, & que sa mal-adresse y met incessamment ses défauts. Tels sont en lui les effets bons & mauvais de la sensibilité physique.

Quant à la sensibilité morale, je n'ai connu aucun homme qui en fût autant subjugué, mais c'est ici qu'il faut s'entendre: car je n'ai trouvé en lui que celle qui agit positivement, qui vient de la nature & que j'ai ci-devant décrite. Le besoin d'attacher son cœur, satisfait avec plus d'empressement que de choix, a causé tous les malheurs de sa vie; mais quoiqu'il s'anime assez fréquemment & souvent très-vivement, je ne lui ai jamais vu de ces démonstrations affectées & convulsives, de ces singeries à la mode dont on nous fait des maladies de nerfs. Ses émotions s'apperçoivent quoiqu'il ne s'agite pas: elles sont naturelles & simples comme son caractere; il est parmi tous ces énergumenes de sensibilité, comme une belle femme sans rouge qui n'ayant que les couleurs de la nature paroît pâle au milieu des visages fardés. Pour la sensibilité répulsive qui s'exalte dans la société, (& dont je distingue l'impression vive & rapide du premier moment qui produit la colere & non pas la haine,) je ne lui en ai trouvé des vestiges que par le côté qui tient à l'instinct moral; c'est-à-dire que la haine de l'in-

juſtice & de la méchanceté peut bien lui rendre odieux l'homme injuſte & le méchant, mais ſans qu'il ſe mêle à cette averſion rien de perſonnel qui tienne à l'amour-propre. Rien de celui d'auteur & d'homme de lettres ne ſe fait ſentir en lui. Jamais ſentiment de haine & de jalouſie contre aucun homme ne prit racine au fond de ſon cœur. Jamais on ne l'ouït dépriſer ni rabaiſſer les hommes célebres pour nuire à leur réputation. De ſa vie il n'a tenté, même dans ſes courts ſuccès de ſe faire ni parti ni proſélytes ni de primer nulle part. Dans toutes les ſociétés où il a vécu il a toujours laiſſé donner le ton par d'autres, s'attachant lui-même des premiers à leur char, parce qu'il leur trouvoit du mérite & que leur eſprit épargnoit de la peine au ſien; tellement que dans aucune de ces ſociétés on ne s'eſt jamais douté des talens prodigieux dont le public le gratifie aujourd'hui pour en faire les inſtrumens de ſes crimes; & maintenant encore s'il vivoit parmi des gens non prévenus qui ne ſuſſent point qu'il a fait des livres, je ſuis ſûr que loin de l'en croire capable, tous s'accorderoient à ne lui trouver ni goût ni vocation pour ce métier.

Ce même naturel ardent & doux ſe fait conſtamment ſentir dans tous ſes écrits comme dans ſes diſcours. Il ne cherche ni n'évite de parler de ſes ennemis. Quand il en parle, c'eſt avec une fierté ſans dédain, avec une plaiſanterie ſans fiel, avec des reproches ſans amertumes, avec une franchiſe ſans malignité. Et de même il ne parle de ſes rivaux de gloire qu'avec des éloges mérités ſous leſquels aucun venin ne ſe cache; ce qu'on ne dira ſurement pas de ceux qu'ils font quelquefois de lui. Mais ce que j'ai trouvé en lui de plus rare

pour un auteur & même pour tout homme ſenſible, c'eſt la tolérance la plus parfaite en fait de ſentimens & d'opinions, & l'éloignement de tout eſprit de parti, même en ſa faveur; voulant dire en liberté ſon avis & ſes raiſons quand la choſe le demande, & même quand ſon cœur s'échauffe y mettant de la paſſion ; mais ne blâmant pas plus qu'on n'adopte pas ſon ſentiment qu'il ne ſouffre qu'on le lui veuille ôter, & laiſſant à chacun la même liberté de penſer qu'il réclame pour lui-même. J'entends tout le monde parler de tolérance, mais je n'ai connu de vrai tolérant que lui ſeul.

Enfin l'eſpece de ſenſibilité que j'ai trouvée en lui peut rendre peu ſages & très-malheureux ceux qu'elle gouverne, mais elle n'en fait ni des cerveaux brûlés ni des monſtres : elle en fait ſeulement des hommes inconſéquens & ſouvent en contradiction avec eux-mêmes, quand, uniſſant comme celui-ci un cœur vif & un eſprit lent, ils commencent par ne ſuivre que leurs penchans & finiſſent par vouloir rétrograder, mais trop tard, quand leur raiſon plus tardive les avertit enfin qu'ils s'égarent.

Cette oppoſition entre les premiers élémens de ſa conſtitution ſe fait ſentir dans la plupart des qualités qui en dérivent, & dans toute ſa conduite. Il y a peu de ſuite dans ſes actions, parce que ſes mouvemens naturels & ſes projets réfléchis ne le menant jamais ſur la même ligne, les premiers le détournent à chaque inſtant de la route qu'il s'eſt tracée, & qu'en agiſſant beaucoup il n'avance point. Il n'y a rien de grand de beau de généreux dont par élans il ne ſoit capable ; mais il ſe laſſe bien vîte, & retombe auſſi-tôt dans ſon inertie :

c'eſt en vain que les actions nobles & belles ſont quelques inſtans dans ſon courage, la pareſſe & la timidité qui ſuccédent bientôt le retiennent l'anéantiſſent, & voilà comment avec des ſentimens quelquefois élevés & grands, il fut toujours petit & nul par ſa conduite.

Voulez-vous donc connoître à fond ſa conduite & ſes mœurs? Etudiez bien ſes inclinations & ſes goûts; cette connoiſſance vous donnera l'autre parfaitement; car jamais homme ne ſe conduiſit moins ſur des principes & des regles, & ne ſuivit plus aveuglément ſes penchans. Prudence, raiſon, précaution, prévoyance; tout cela ne ſont pour lui que des mots ſans effet. Quand il eſt tenté, il ſuccombe; quand il ne l'eſt pas, il reſte dans ſa langueur. Par-là vous voyez que ſa conduite doit être inégale & ſautillante, quelques inſtans impétueuſe, & preſque toujours molle ou nulle. Il ne marche pas; il fait des bonds & retombe à la même place, ſon activité même ne tend qu'à le ramener à celle dont la force des choſes le tire, & s'il n'étoit pouſſé que par ſon plus conſtant deſir, il reſteroit toujours immobile. Enfin jamais il n'exiſta d'être plus ſenſible à l'émotion & moins formé pour l'action.

J. J. n'a pas toujours fui les hommes, mais il a toujours aimé la ſolitude. Il ſe plaiſoit avec les amis qu'il croyoit avoir, mais il ſe plaiſoit encore plus avec lui-même. Il chériſſoit leur ſociété; mais il avoit quelquefois beſoin de ſe recueillir, & peut-être eût-il encore mieux aimé vivre toujours ſeul que toujours avec eux. Son affection pour le roman de Robinſon m'a fait juger qu'il ne ſe fût pas cru ſi malheureux que lui, confiné dans ſon Iſle déſerte. Pour un homme ſen-

ſible, ſans ambition, & ſans vanité, il eſt moins cruel & moins difficile de vivre ſeul dans un déſert que ſeul parmi ſes ſemblables. Du reſte quoique cette inclination pour la vie retirée & ſolitaire n'ait certainement rien de méchant & de miſantrope, elle eſt néanmoins ſi ſinguliere que je ne l'ai jamais trouvée à ce point qu'en lui ſeul, & qu'il en faloit abſolument démêler la cauſe préciſe, ou renoncer à bien connoître l'homme dans lequel je la remarquois.

J'ai bien vu d'abord que la meſure des ſociétés ordinaires où régne une familiarité apparente & une réſerve réelle ne pouvoit lui convenir. L'impoſſibilité de flatter ſon langage & de cacher les mouvemens de ſon cœur mettoit de ſon côté un déſavantage énorme vis-à-vis du reſte des hommes, qui, ſachant cacher ce qu'ils ſentent & ce qu'ils ſont, ſe montrent uniquement comme il leur convient qu'on les voye. Il n'y avoit qu'une intimité parfaite qui pût entr'eux & lui rétablir l'égalité. Mais quand il l'y a miſe, ils n'en ont mis eux que l'apparence; elle étoit de ſa part une imprudence & de la leur une embûche, & cette tromperie, dont il fut la victime, une fois ſentie a dû pour jamais le tenir éloigné d'eux.

Mais enfin perdant les douceurs de la ſociété humaine qu'a-t-il ſubſtitué qui pût l'en dédommager & lui faire préférer ce nouvel état à l'autre malgré ſes inconvéniens? Je ſais que le bruit du monde effarouche les cœurs aimans & tendres, qu'ils ſe reſſerrent & ſe compriment dans la foule, qu'ils ſe dilatent & s'épanchent entr'eux, qu'il n'y a de véritable effuſion que dans le tête-à-tête, qu'enfin cette intimité délicieuſe qui fait la véritable jouiſſance de l'amitié ne peut gueres ſe former

& ſe nourrir que dans la retraite : mais je ſais auſſi qu'une ſolitude abſolue eſt un état triſte & contraire à la nature : les ſentimens affectueux nourriſſent l'ame, la communication des idées avive l'eſprit. Notre plus douce exiſtence eſt relative & collective, & notre vrai *moi* n'eſt pas tout entier en nous. Enfin telle eſt la conſtitution de l'homme en cette vie qu'on n'y parvient jamais à bien jouir de ſoi ſans le concours d'autrui. Le ſolitaire J. J. devroit donc être ſombre taciturne, & vivre toujours mécontent. C'eſt en effet ainſi qu'il paroît dans tous ſes portraits, & c'eſt ainſi qu'on me l'a toujours dépeint depuis ſes malheurs; même on lui fait dire dans une lettre imprimée qu'il n'a ri dans toute ſa vie que deux fois qu'il cite, & toutes deux d'un rire de méchanceté. Mais on me parloit jadis de lui tout autrement, & je l'ai vu tout autre lui-même ſi-tôt qu'il s'eſt mis à ſon aiſe avec moi. J'ai ſur-tout été frappé de ne lui trouver jamais l'eſprit ſi gai ſi ſerein que quand on l'avoit laiſſé ſeul & tranquille, ou au retour de ſa promenade ſolitaire pourvu que ce ne fût pas un flagorneur qui l'accoſtât. Sa converſation étoit alors encore plus ouverte & douce qu'à l'ordinaire comme ſeroit celle d'un homme qui ſort d'avoir du plaiſir. De quoi s'occupoit-il donc ainſi ſeul, lui qui, devenu la riſée & l'horreur de ſes contemporains ne voit dans ſa triſte deſtinée que des ſujets de larmes & de déſeſpoir?

O providence! ô nature! tréſor du pauvre, reſſource de l'infortuné; celui qui ſent qui connoît vos ſaintes loix & s'y confie, celui dont le cœur eſt en paix & dont le corps ne ſouffre pas, graces à vous n'eſt point tout entier en proie à

l'adverſité.

l'adverſité. Malgré tous les complots des hommes, tous les ſuccès des méchans il ne peut être abſolument miſérable. Dépouillé par des mains cruelles de tous les biens de cette vie, l'eſpérance l'en dédommage dans l'avenir, l'imagination les lui rend dans l'inſtant même : d'heureuſes fictions lui tiennent lieu d'un bonheur réel ; & que dis-je ? lui ſeul eſt ſolidement heureux, puiſque les biens terreſtres peuvent à chaque inſtant échapper en mille manieres à celui qui croit les tenir : mais rien ne peut ôter ceux de l'imagination à quiconque ſait en jouir. Il les poſſede ſans riſque & ſans crainte ; la fortune & les hommes ne ſauroient l'en dépouiller.

Foible reſſource, allez-vous dire, que des viſions contre une grande adverſité ! Eh Monſieur, ces viſions ont plus de réalité peut-être que tous les biens apparens dont les hommes font tant de cas, puiſqu'ils ne portent jamais dans l'ame un vrai ſentiment de bonheur, & que ceux qui les poſſedent ſont également forcés de ſe jetter dans l'avenir faute de trouver dans le préſent des jouiſſances qui les ſatisfaſſent.

Si l'on vous diſoit qu'un mortel, d'ailleurs très-infortuné, paſſe réguliérement cinq ou ſix heures par jour dans des ſociétés délicieuſes, compoſées d'hommes juſtes vrais gais aimables, ſimples avec de grandes lumieres, doux avec de grandes vertus ; de femmes charmantes & ſages, pleines de ſentimens & de graces, modeſtes ſans grimace, badines ſans étourderie, n'uſant de l'aſcendant de leur ſexe & de l'empire de leurs charmes que pour nourrir entre les hommes l'émulation des grandes choſes & le zele de la vertu : que ce mortel connu eſtimé chéri dans ces ſociétés d'élite y vit avec tout

ce qui les compose dans un commerce de confiance d'attachement de familiarité; qu'il y trouve à son choix des amis sûrs, des maîtresses fidelles, de tendres & solides amies, qui valent peut-être encore mieux. Pensez-vous que la moitié de chaque jour ainsi passée ne racheteroit pas bien les peines de l'autre moitié ? Le souvenir toujours présent d'une si douce vie & l'espoir assuré de son prochain retour n'adouciroit-il pas bien encore l'amertume du reste du tems, & croyez-vous qu'à tout prendre l'homme le plus heureux de la terre compte dans le même espace plus de momens aussi doux ? Pour moi, je pense & vous penserez, je m'assure, que cet homme pourroit se flatter malgré ses peines de passer de cette maniere une vie aussi pleine de bonheur & de jouissance que tel autre mortel que ce soit. Hé bien, Monsieur, tel est l'état de J. J. au milieu de ses afflictions & de ses fictions, de ce J. J. si cruellement si obstinément si indignement noirci flétri diffamé, & qu'avec des soucis des soins des frais énormes ses adroits ses puissans persécuteurs travaillent depuis si long-tems sans relâche à rendre le plus malheureux des êtres. Au milieu de tous leurs succès il leur échappe, & se réfugiant dans les régions éthérées, il y vit heureux en dépit d'eux : jamais avec toutes leurs machines ils ne le poursuivront jusques-là.

Les hommes, livrés à l'amour-propre & à son triste cortege ne connoissent plus le charme & l'effet de l'imagination. Ils pervertissent l'usage de cette faculté consolatrice, au lieu de s'en servir pour adoucir le sentiment de leurs maux ils ne s'en servent que pour l'irriter. Plus occupés des objets qui les blessent que de ceux qui les flattent, ils voient par-tout

quelque ſujet de peine, ils gardent toujours quelque ſouvenir attriſtant; & quand enſuite ils méditent dans la ſolitude ſur ce qui les a le plus affectés, leurs cœurs ulcérés rempliſſent leur imagination de mille objets funeſtes. Les concurrences les préférences les jalouſies les rivalités, les offenſes les vengeances les mécontentemens de toute eſpece, l'ambition les deſirs les projets les moyens les obſtacles rempliſſent de penſées inquiétantes les heures de leurs courts loiſirs; & ſi quelque image agréable oſe y paroître avec l'eſpérance, elle en eſt effacée ou obſcurcie par cent images pénibles que le doute du ſuccès vient bientôt y ſubſtituer.

Mais celui qui, franchiſſant l'étroite priſon de l'intérêt perſonnel & des petites paſſions terreſtres, s'éleve ſur les aîles de l'imagination au-deſſus des vapeurs de notre atmoſphere, celui qui ſans épuiſer ſa force & ſes facultés à lutter contre la fortune & la deſtinée ſait s'élancer dans les régions éthérées, y plâner & s'y ſoutenir par de ſublimes contemplations, peut de-là braver les coups du ſort & des inſenſés jugemens des hommes. Il eſt au-deſſus de leurs atteintes, il n'a pas beſoin de leur ſuffrage pour être ſage ni de leur faveur pour être heureux. Enfin tel eſt en nous l'empire de l'imagination & telle en eſt l'influence, que d'elle naiſſent non-ſeulement les vertus & les vices, mais les biens & les maux de la vie humaine, & que c'eſt principalement la maniere dont on s'y livre qui rend les hommes bons ou méchans, heureux ou malheureux ici-bas.

Un cœur actif & un naturel pareſſeux doivent inſpirer le goût de la rêverie. Ce goût perce & devient une paſſion très-vive, pour peu qu'il ſoit ſecondé par l'imagination. C'eſt ce

qui arrive très-fréquemment aux Orientaux ; c'eſt ce qui eſt arrivé à J. J. qui leur reſſemble à bien des égards. Trop ſoumis à ſes ſens pour pouvoir dans les jeux de la ſienne en ſecouer le joug, il ne s'éleveroit pas ſans peine à des méditations purement abſtraites, & ne s'y ſoutiendroit pas longtems. Mais cette foibleſſe d'entendement lui eſt peut-être plus avantageuſe que ne ſeroit une tête plus philoſophique. Le concours des objets ſenſibles rend ſes méditations moins ſéches plus douces plus illuſoires plus appropriées à lui tout entier. La nature s'habille pour lui des formes les plus charmantes, ſe peint à ſes yeux des couleurs les plus vives, ſe peuple pour ſon uſage d'êtres ſelon ſon cœur ; & lequel eſt le plus conſolant dans l'infortune de profondes conceptions qui fatiguent, ou de riantes fictions qui raviſſent, & tranſportent celui qui s'y livre au ſein de la félicité ? Il raiſonne moins, il eſt vrai, mais il jouit davantage : il ne perd pas un moment pour la jouiſſance, & ſi-tôt qu'il eſt ſeul il eſt heureux.

La rêverie, quelque douce qu'elle ſoit épuiſe & fatigue à la longue, elle a beſoin de délaſſement. On le trouve en laiſſant repoſer ſa tête & livrant uniquement ſes ſens à l'impreſſion des objets extérieurs. Le plus indifférent ſpectacle a ſa douceur par le relâche qu'il nous procure, & pour peu que l'impreſſion ne ſoit pas tout-à-fait nulle, le mouvement léger dont elle nous agite ſuffit pour nous préſerver d'un engourdiſſement léthargique & nourrir en nous le plaiſir d'exiſter ſans donner de l'exercice à nos facultés. Le contemplatif J. J. en tout autre tems ſi peu attentif aux objets qui l'entourent a ſouvent grand

beſoin de ce repos & le goûte alors avec une ſenſualité d'enfant dont nos ſages ne ſe doutent gueres. Il n'apperçoit rien ſinon quelque mouvement à ſon oreille ou devant ſes yeux, mais c'en eſt aſſez pour lui. Non-ſeulement une parade de foire une revue un exercice une proceſſion l'amuſe; mais la grue le cabeſtan le mouton, le jeu d'une machine quelconque, un bateau qui paſſe, un moulin qui tourne, un bouvier qui laboure, des joueurs de boule ou de battoir, la riviere qui court, l'oiſeau qui vole, attachent ſes regards. Il s'arrête même à des ſpectacles ſans mouvement, pour peu que la variété y ſupplée. Des colifichets en étalage des bouquins ouverts ſur les quais & dont il ne lit que les titres, des images contre les murs qu'il parcourt d'un œil ſtupide, tout cela l'arrête & l'amuſe quand ſon imagination fatiguée a beſoin de repos. Mais nos modernes ſages qui le ſuivent & l'épient dans tout ce badaudage en tirent des conſéquences à leur mode ſur les motifs de ſon attention & toujours dans l'aimable caractere dont ils l'ont obligeamment gratifié. Je le vis un jour aſſez long-tems arrêté devant une gravure. De jeunes gens inquiets de ſavoir ce qui l'occupoit ſi fort, mais aſſez polis contre l'ordinaire, pour ne pas s'aller interpoſer entre l'objet & lui, attendirent avec une riſible impatience. Si-tôt qu'il partit, ils coururent à la gravure & trouverent que c'étoit le plan des attaques du fort de Kehl. Je les vis enſuite long-tems & vivement occupés d'un entretien fort animé, dans lequel je compris qu'ils fatiguoient leur minerve à chercher quel crime on pouvoit méditer en regardant le plan des attaques du fort de Kehl.

Voilà, Monſieur, une grande découverte & dont je me ſuis beaucoup félicité, car je la regarde comme la clef des autres ſingularités de cet homme. De cette pente aux douces rêveries j'ai vu dériver tous les goûts tous les penchans toutes les habitudes de J. J., ſes vices mêmes, & les vertus qu'il peut avoir. Il n'a gueres aſſez de ſuite dans ſes idées pour former de vrais projets; mais enflammé par la longue contemplation d'un objet il fait par fois dans ſa chambre de fortes & promptes réſolutions qu'il oublie ou qu'il abandonne avant d'être arrivé dans la rue. Toute la vigueur de ſa volonté s'épuiſe à réſoudre; il n'en a plus pour exécuter. Tout ſuit en lui d'une premiere inconſéquence. La même oppoſition qu'offrent les élémens de ſa conſtitution ſe retrouve dans ſes inclinations dans ſes mœurs & dans ſa conduite. Il eſt actif ardent laborieux infatigable; il eſt indolent pareſſeux ſans vigueur; il eſt fier audacieux téméraire, il eſt craintif timide embarraſſé; il eſt froid dédaigneux rebutant juſqu'à la dureté; il eſt doux careſſant facile juſqu'à la foibleſſe, & ne ſait pas ſe défendre de faire ou ſouffrir ce qui lui plaît le moins. En un mot il paſſe d'une extrémité à l'autre avec une incroyable rapidité ſans même remarquer ce paſſage ni ſe ſouvenir de ce qu'il étoit l'inſtant auparavant, & pour rapporter ces effets divers à leurs cauſes primitives, il eſt lâche & mou tant que la ſeule raiſon l'excite, il devient tout de feu ſi-tôt qu'il eſt animé par quelque paſſion. Vous me direz que c'eſt comme cela que ſont tous les hommes. Je penſe tout le contraire, & vous ne penſeriez pas ainſi vous-même ſi j'avois mis le mot *intérêt* à la place du mot *raiſon* qui dans le fond ſignifie

ici la même chofe : car qu'eſt-ce que la raiſon pratique, ſi ce n'eſt le ſacrifice d'un bien préſent & paſſager aux moyens de s'en procurer un jour de plus grands ou de plus ſolides, & qu'eſt-ce que l'intérêt ſi ce n'eſt l'augmentation & l'extenſion continuelle de ces mêmes moyens? L'homme intéreſſé ſonge moins à jouir qu'à multiplier pour lui l'inſtrument des jouiſſances. Il n'a point proprement de paſſions non plus que l'avare, ou il les ſurmonte & travaille uniquement par un excès de prévoyance à ſe mettre en état de ſatisfaire à ſon aiſe celles qui pourront lui venir un jour. Les véritables paſſions, plus rares qu'on ne penſe parmi les hommes, le deviennent de jour en jour davantage, l'intérêt les élime les atténue, les engloutit toutes, & la vanité, qui n'eſt qu'une bêtiſe de l'amour-propre, aide encore à les étouffer. La deviſe du Baron de Feneſte ſe lit en gros caracteres ſur toutes les actions des hommes de nos jours *c'eſt pour paroiſtre.* Ces diſpoſitions habituelles ne ſont gueres propres à laiſſer agir les vrais mouvemens du cœur.

Pour J. J. incapable d'une prévoyance un peu ſuivie, & tout entier à chaque ſentiment qui l'agite, il ne connoît pas même pendant ſa durée qu'il puiſſe jamais ceſſer d'en être affecté. Il ne penſe à ſon intérêt c'eſt-à-dire à l'avenir que dans un calme abſolu; mais il tombe alors dans un tel engourdiſſement qu'autant vaudroit qu'il n'y penſât point du tout. Il peut bien dire, au contraire de ces gens de l'Evangile & de ceux de nos jours, qu'où eſt le cœur là eſt auſſi ſon tréſor. En un mot ſon ame eſt forte ou foible à l'excès, ſelon les rapports ſous leſquels on l'enviſage. Sa force n'eſt pas dans

l'action mais dans la résistance ; toutes les puissances de l'univers ne feroient pas fléchir un instant les directions de sa volonté. L'amitié seule eût eu le pouvoir de l'égarer, il est à l'épreuve de tout le reste. Sa foiblesse ne consiste pas à se laisser détourner de son but, mais à manquer de vigueur pour l'atteindre & à se laisser arrêter tout court par le premier obstacle qu'elle rencontre, quoique facile à surmonter. Jugez si ces dispositions le rendroient propre à faire son chemin dans le monde où l'on ne marche que par zig-zag?

Tout a concouru dès ses premieres années à détacher son ame des lieux qu'habitoit son corps pour l'élever & la fixer dans ces régions éthérées dont je vous parlois ci-devant. Les hommes illustres de Plutarque furent sa premiere lecture dans un âge où rarement les enfans savent lire. Les traces de ces hommes antiques firent en lui des impressions qui jamais n'ont pu s'effacer. A ces lectures succéda celle de Cassandre & des vieux Romans qui, tempérant sa fierté romaine, ouvrirent ce cœur naissant à tous les sentimens expansifs & tendres auxquels il n'étoit déjà que trop disposé. Dès-lors il se fit des hommes & de la société des idées romanesques & fausses dont tant d'expériences funestes n'ont jamais bien pu le guérir. Ne trouvant rien autour de lui qui réalisât ses idées, il quitta sa patrie encore jeune adolescent, & se lança dans le monde avec confiance, y cherchant les Aristides les Lycurgues & les Astrées dont il le croyoit rempli. Il passa sa vie à jetter son cœur dans ceux qu'il crut s'ouvrir pour le recevoir, à croire avoir trouvé ce qu'il cherchoit, & à se désabuser. Durant sa jeunesse il trouva des ames bonnes & simples, mais sans chaleur

&

& ſans énergie. Dans ſon âge mûr il trouva des eſprits vifs éclairés & fins, mais faux doubles & méchans, qui parurent l'aimer tant qu'ils eurent la premiere place, mais qui dès qu'ils s'en crurent offuſqués n'uſerent de ſa confiance que pour l'accabler d'opprobres & de malheurs. Enfin, ſe voyant devenu la riſée & le jouet de ſon ſiecle ſans ſavoir comment ni pourquoi il comprit que vieilliſſant dans la haine publique il n'avoit plus rien à eſpérer des hommes, & ſe détrompant trop tard des illuſions qui l'avoient abuſé ſi long-tems il ſe livra tout entier à celles qu'il pouvoit réaliſer tous les jours, & finit par nourrir de ſes ſeules chimeres ſon cœur que le beſoin d'aimer avoit toujours dévoré. Tous ſes goûts toutes ſes paſſions ont ainſi leurs objets dans une autre ſphere. Cet homme tient moins à celle-ci qu'aucun autre mortel qui me ſoit connu. Ce n'eſt pas de quoi ſe faire aimer de ceux qui l'habitent, & qui ſe ſentant dépendre de tout le monde veulent auſſi que tout le monde dépende d'eux.

Ces cauſes tirées des événemens de ſa vie auroient pu ſeules lui faire fuir la foule & rechercher la ſolitude. Les cauſes naturelles tirées de ſa conſtitution auroient dû ſeules produire auſſi le même effet. Jugez s'il pouvoit échapper au concours de ces différentes cauſes pour le rendre ce qu'il eſt aujourd'hui. Pour mieux ſentir cette néceſſité écartons un moment tous les faits, ne ſuppoſons connu que le tempérament que je vous ai décrit, & voyons ce qui devroit naturellement en réſulter dans un être fictif dont nous n'aurions aucune autre idée.

Doué d'un cœur très-ſenſible & d'une imagination très-

vive, mais lent à penſer, arrangeant difficilement ſes penſées & plus difficilement ſes paroles, il fuira les ſituations qui lui ſont pénibles & recherchera celles qui lui ſont commodes, il ſe complaira dans le ſentiment de ſes avantages, il en jouira tout à ſon aiſe dans des réveries délicieuſes, mais il aura la plus forte répugnance à étaler ſa gaucherie dans les aſſemblées, & l'inutile effort d'être toujours attentif à ce qui ſe dit & d'avoir toujours l'eſprit préſent & tendu pour y répondre, lui rendra les ſociétés indifférentes auſſi fatigantes que déplaiſantes. La mémoire & la réflexion renforceront encore cette répugnance en lui faiſant entendre après-coup des multitudes de choſes qu'il n'a pu d'abord entendre & auxquelles forcé de répondre à l'inſtant il a répondu de travers faute d'avoir le tems d'y penſer. Mais né pour de vrais attachemens la ſociété des cœurs & l'intimité lui feront très-précieuſes, & il ſe ſentira d'autant plus à ſon aiſe avec ſes amis que bien connu d'eux ou croyant l'être, il n'aura pas peur qu'ils le jugent ſur les ſottiſes qui peuvent lui échapper dans le rapide bavardage de la converſation. Auſſi le plaiſir de vivre avec eux excluſivement ſe marquera-t-il ſenſiblement dans ſes yeux & dans ſes manieres; mais l'arrivée d'un ſurvenant fera diſparoître à l'inſtant ſa confiance & ſa gaîté.

Sentant ce qu'il vaut en-dedans, le ſentiment de ſon invincible ineptie au-dehors pourra lui donner ſouvent du dépit contre lui-même & quelquefois contre ceux qui le forceront de la montrer. Il devra prendre en averſion tout ce flux de complimens qui ne ſont qu'un art de s'en attirer à ſoi-même & de provoquer une eſcrime en paroles. Art ſur-tout em-

ployé par les femmes & chéri d'elles, sures de l'avantage qui doit leur en revenir. Par conséquent quelque penchant qu'ait notre homme à la tendresse, quelque goût qu'il ait naturellement pour les femmes, il n'en pourra souffrir le commerce ordinaire où il faut fournir un perpétuel tribut de gentillesses qu'il se sent hors d'état de payer. Il parlera peut-être aussi bien qu'un autre le langage de l'amour dans le tête-à-tête, mais plus mal que qui que ce soit celui de la galanterie dans un cercle.

Les hommes qui ne peuvent juger d'autrui que par ce qu'ils en apperçoivent ne trouvant rien en lui que de médiocre & de commun tout au plus l'estimeront au-dessous de son prix. Ses yeux animés par intervalles promettroient en vain ce qu'il seroit hors d'état de tenir. Ils brilleroient en vain quelquefois d'un feu bien différent de celui de l'esprit: ceux qui ne connoissent que celui-ci ne le trouvant point en lui n'iroient pas plus loin, & jugeant de lui sur cette apparence, ils diroient; c'est un homme d'esprit en peinture, c'est un sot en original. Ses amis mêmes pourroient se tromper comme les autres sur sa mesure, & si quelque événement imprévu les forçoit enfin de reconnoître en lui plus de talent & d'esprit qu'ils ne lui en avoient d'abord accordé, leur amour-propre ne lui pardonneroit point leur premiere erreur sur son compte, & ils pourroient le haïr toute leur vie, uniquement pour n'avoir pas su d'abord l'apprécier.

Cet homme, enivré par ses contemplations des charmes de la nature, l'imagination pleine de types de vertus de beautés de perfections de toute espece chercheroit long-tems dans le

monde des sujets où il trouvât tout cela. A force de desirer, il croiroit souvent trouver ce qu'il cherche ; les moindres apparences lui paroîtroient des qualités réelles, les moindres protestations lui tiendroient lieu de preuves, dans tous ses attachemens il croiroit toujours trouver le sentiment qu'il y porteroit lui-même, toujours trompé dans son attente & toujours caressant son erreur, il passeroit sa jeunesse à croire avoir réalisé ses fictions ; à peine l'âge mûr & l'expérience les lui montreroient enfin pour ce qu'elles sont, & malgré les erreurs les fautes & les expiations d'une longue vie, il n'y auroit peut-être que le concours des plus cruels malheurs qui pût détruire son illusion chérie & lui faire sentir que ce qu'il cherche ne se trouve point sur la terre, ou ne s'y trouve que dans un ordre de choses bien différent de celui où il l'a cherché.

La vie contemplative dégoûte de l'action. Il n'y a point d'attrait plus séducteur que celui des fictions d'un cœur aimant & tendre qui dans l'univers qu'il se crée à son gré, se dilate s'étend à son aise délivré des dures entraves qui le compriment dans celui-ci. La réflexion, la prévoyance, mere des soucis & des peines n'approchent gueres d'une ame enivrée des charmes de la contemplation. Tous les soins fatigans de la vie active lui deviennent insupportables & lui semblent superflus ; & pourquoi se donner tant de peines dans l'espoir éloigné d'un succès si pauvre si incertain, tandis qu'on peut dès l'instant même dans une délicieuse rêverie jouir à son aise de toute la félicité dont on sent en soi la puissance & le besoin ? Il deviendroit donc indolent paresseux par goût par raison même, quand il ne le seroit pas par tempérament. Que si par intervalle

quelque projet de gloire ou d'ambition pouvoit l'émouvoir, il le suivroit d'abord avec ardeur avec impétuosité, mais la moindre difficulté le moindre obstacle l'arrêteroit le rebuteroit le rejetteroit dans l'inaction. La seule incertitude du succès le détacheroit de toute entreprise douteuse. Sa nonchalance lui montreroit de la folie à compter sur quelque chose ici-bas, à se tourmenter pour un avenir si précaire, & de la sagesse à renoncer à la prévoyance, pour s'attacher uniquement au présent, qui seul est en notre pouvoir.

Ainsi livré par systême à sa douce oisiveté, il rempliroit ses loisirs de jouissances à sa mode, & négligeant ces foules de prétendus devoirs que la sagesse humaine prescrit comme indispensables, il passeroit pour fouler aux pieds les bienséances parce qu'il dédaigneroit les simagrées. Enfin, loin de cultiver sa raison pour apprendre à se conduire prudemment parmi les hommes, il n'y chercheroit en effet que de nouveaux motifs de vivre éloigné d'eux & de se livrer tout entier à ses fictions.

Cette humeur indolente & voluptueuse se fixant toujours sur des objets rians, le détourneroit par conséquent des idées pénibles & déplaisantes. Les souvenirs douloureux s'effaceroient très-promptement de son esprit : les auteurs de ses maux n'y tiendroient pas plus de place que ces maux mêmes, & tout cela, parfaitement oublié dans très-peu de tems seroit bientôt pour lui comme nul, à moins que le mal ou l'ennemi qu'il auroit encore à craindre ne lui rappellât ce qu'il en auroit déjà souffert. Alors il pourroit être extrêmement effarouché des maux à venir, moins précisément à cause de

ces maux, que par le trouble du repos, la privation du loiſir, la néceſſité d'agir de maniere ou d'autre, qui s'enſuivroient inévitablement & qui alarmeroient plus ſa pareſſe que la crainte du mal n'épouvanteroit ſon courage. Mais tout cet effroi ſubit & momentané feroit ſans ſuite & ſtérile en effets. Il craindroit moins la ſouffrance que l'action. Il aimeroit mieux voir augmenter ſes maux & reſter tranquille que de ſe tourmenter pour les adoucir; diſpoſition qui donneroit beau jeu aux ennemis qu'il pourroit avoir.

J'ai dit que J. J. n'étoit pas vertueux : notre homme ne le ſeroit pas non plus; & comment, foible & ſubjugué par ſes penchans pourroit-il l'être, n'ayant toujours pour guide que ſon propre cœur, jamais ſon devoir ni ſa raiſon? Comment la vertu qui n'eſt que travail & combat régneroit-elle au ſein de la molleſſe & des doux loiſirs? Il ſeroit bon, parce que la nature l'auroit fait tel; il feroit du bien, parce qu'il lui ſeroit doux d'en faire : mais s'il s'agiſſoit de combattre ſes plus chers deſirs & de déchirer ſon cœur pour remplir ſon devoir, le ſeroit-il auſſi? J'en doute. La loi de la nature, ſa voix du moins ne s'étend pas juſques-là. Il en faut une autre alors qui commande, & que la nature ſe taiſe.

Mais ſe mettroit-il auſſi dans ces ſituations violentes d'où naiſſent des devoirs ſi cruels? J'en doute encore plus. Du tumulte des ſociétés naiſſent des multitudes de rapports nouveaux & ſouvent oppoſés qui tiraillent en ſens contraires ceux qui marchent avec ardeur dans la route ſociale. A peine ont-ils alors d'autre bonne regle de juſtice que de réſiſter à tous leurs penchans, & de faire toujours le contraire de ce qu'ils

desirent, par cela seul qu'ils le desirent. Mais celui qui se tient à l'écart, & fuit ces dangereux combats, n'a pas besoin d'adopter cette morale cruelle, n'étant point entraîné par le torrent, ni forcé de céder à sa fougue impétueuse ou de se roidir pour y résister, il se trouve naturellement soumis à ce grand précepte de morale, mais destructif de tout l'ordre social, de ne se mettre jamais en situation à pouvoir trouver son avantage dans le mal d'autrui. Celui qui veut suivre ce précepte à la rigueur n'a point d'autre moyen pour cela que de se retirer tout-à-fait de la société, & celui qui en vit séparé suit par cela seul ce précepte sans avoir besoin d'y songer.

Notre homme ne sera donc pas vertueux, parce qu'il n'aura pas besoin de l'être, & par la même raison il ne sera ni vicieux ni méchant. Car l'indolence & l'oisiveté, qui dans la société sont un si grand vice n'en sont plus un dans quiconque a su renoncer à ses avantages pour n'en pas supporter les travaux. Le méchant n'est méchant qu'à cause du besoin qu'il a des autres, que ceux-ci ne le favorisent pas assez, que ceux-là lui font obstacle, & qu'il ne peut ni les employer ni les écarter à son gré. Le solitaire n'a besoin que de sa subsistance qu'il aime mieux se procurer par son travail dans la retraite que par ses intrigues dans le monde, qui seroient un bien plus grand travail pour lui. Du reste, il n'a besoin d'autrui que parce que son cœur a besoin d'attachement, il se donne des amis imaginaires pour n'en avoir pu trouver de réels; il ne fuit les hommes qu'après avoir vainement cherché parmi eux ce qu'il doit aimer.

Notre homme ne ſera pas vertueux parce qu'il ſera foible & que la vertu n'appartient qu'aux ames fortes. Mais cette vertu à laquelle il ne peut atteindre, qui eſt-ce qui l'admirera la chérira l'adorera plus que lui ? Qui eſt-ce qui avec une imagination plus vive s'en peindra mieux le divin ſimulacre ? Qui eſt-ce qui avec un cœur plus tendre s'enivrera plus d'amour pour elle ? Ordre harmonie beauté perfection ſont les objets de ſes plus douces méditations. Idolâtre du beau dans tous les genres, reſteroit-il froid uniquement pour la ſuprême beauté ? Non, elle ornera de ſes charmes immortels toutes ces images chéries qui rempliſſent ſon ame, qui repaiſſent ſon cœur. Tous ſes premiers mouvemens ſeront vifs & purs ; les ſeconds auront ſur lui peu d'empire. Il voudra toujours ce qui eſt bien, il le fera quelquefois, & ſi ſouvent il laiſſe éteindre ſa volonté par ſa foibleſſe, ce ſera pour retomber dans ſa langueur. Il ceſſera de bien faire, il ne commencera pas même lorſque la grandeur de l'effort épouvantera ſa pareſſe : mais jamais il ne fera volontairement ce qui eſt mal. En un mot, s'il agit rarement comme il doit, plus rarement encore il agira comme il ne doit pas, & toutes ſes fautes, même les plus graves, ne ſeront que des péchés d'omiſſion : mais c'eſt par-là précisément qu'il ſera le plus en ſcandale aux hommes, qui, ayant mis toute la morale en petites formules, comptent pour rien le mal dont on s'abſtient, pour tout l'étiquette des petits procédés, & ſont bien plus attentifs à remarquer les devoirs auxquels on manque qu'à tenir compte de ceux qu'on remplit.

Tel ſera l'homme doué du tempérament dont j'ai parlé, tel

tel j'ai trouvé celui que je viens d'étudier. Son ame, forte en ce qu'elle ne se laisse point détourner de son objet, mais foible pour surmonter les obstacles, ne prend gueres de mauvaises directions, mais suit lâchement la bonne. Quand il est quelque chose, il est bon, mais plus souvent il est nul, & c'est pour cela même que sans être persévérant il est ferme, que les traits de l'adversité ont moins de prise sur lui qu'ils n'auroient sur tout autre homme, & que malgré tous ses malheurs, ses sentimens sont encore plus affectueux que douloureux. Son cœur avide de bonheur & de joie, ne peut garder nulle impression pénible. La douleur peut le déchirer un moment sans pouvoir y prendre racine. Jamais idée affligeante n'a pu long-tems l'occuper. Je l'ai vu dans les plus grandes calamités de sa malheureuse vie passer rapidement de la plus profonde affliction à la plus pure joie, & cela sans qu'il restât pour le moment dans son ame aucune trace des douleurs qui venoient de la déchirer, qui l'alloient déchirer encore, & qui constituoient pour lors son état habituel.

Les affections auxquelles il a le plus de pente se distinguent même par des signes physiques. Pour peu qu'il soit ému ses yeux se mouillent à l'instant. Cependant jamais la seule douleur ne lui fit verser une larme; mais tout sentiment tendre & doux, ou grand & noble dont la vérité passe à son cœur lui en arrache infailliblement. Il ne sauroit pleurer que d'attendrissement ou d'admiration : la tendresse & la générosité sont les deux seules cordes sensibles par lesquelles on peut vraiment l'affecter. Il peut voir ses malheurs d'un

œil ſec, mais il pleure en penſant à ſon innocence, & au prix qu'avoit mérité ſon cœur.

Il eſt des malheurs auxquels il n'eſt pas même permis à un honnête homme d'être préparé. Tels ſont ceux qu'on lui deſtinoit. En le prenant au dépourvu, ils ont commencé par l'abattre; cela devoit être, mais ils n'ont pu le changer. Il a pu quelques inſtans ſe laiſſer dégrader juſqu'à la baſſeſſe juſqu'à la lâcheté, jamais juſqu'à l'injuſtice juſqu'à la fauſſeté juſqu'à la trahiſon. Revenu de cette premiere ſurpriſe il s'eſt relevé, & vraiſemblablement ne ſe laiſſera plus abattre, parce que ſon naturel a repris le deſſus, que connoiſſant enfin les gens auxquels il a à faire, il eſt préparé à tout, & qu'après avoir épuiſé ſur lui tous les traits de leur rage, ils ſe ſont mis hors d'état de lui faire pis.

Je l'ai vu dans une poſition unique & preſque incroyable, plus ſeul au milieu de Paris que Robinſon dans ſon Iſle, & ſéqueſtré du commerce des hommes par la foule même empreſſée à l'entourer pour empêcher qu'il ne ſe lie avec perſonne. Je l'ai vu concourir volontairement avec ſes perſécuteurs à ſe rendre ſans ceſſe plus iſolé, & tandis qu'ils travailloient ſans relâche à le tenir ſéparé des autres hommes, s'éloigner des autres & d'eux-mêmes de plus en plus. Ils veulent reſter pour lui ſervir de barriere, pour veiller à tous ceux qui pourroient l'approcher, pour les tromper les gagner ou les écarter, pour obſerver ſes diſcours ſa contenance, pour jouir à longs traits du doux aſpect de ſa miſere, pour chercher d'un œil curieux s'il reſte quelque place en ſon cœur déchiré où ils puiſſent porter encore quelque atteinte. De ſon

côté il voudroit les éloigner, ou plutôt s'en éloigner parce que leur malignité leur duplicité, leurs vues cruelles blessent ses yeux de toutes parts, & que le spectacle de la haine l'afflige & le déchire encore plus que ses effets. Ses sens le subjuguent alors, & si-tôt qu'ils sont frappés d'un objet de peine, il n'est plus maître de lui. La présence d'un malveillant le trouble au point de ne pouvoir déguiser son angoisse. S'il voit un traître le cajoler pour le surprendre, l'indignation le saisit, perce de toutes parts dans son accent dans son regard dans son geste. Que le traître disparoisse, à l'instant il est oublié, & l'idée des noirceurs que l'un va brasser ne sauroit occuper l'autre une minute à chercher les moyens de s'en défendre. C'est pour écarter de lui cet objet de peine dont l'aspect le tourmente qu'il voudroit être seul. Il voudroit être seul pour vivre à son aise avec les amis qu'il s'est créés. Mais tout cela n'est qu'une raison de plus à ceux qui en prennent le masque pour l'obséder plus étroitement. Ils ne voudroient pas même, s'il leur étoit possible, lui laisser dans cette vie la ressource des fictions.

Je l'ai vu, serré dans leurs lacs, se débattre très-peu pour en sortir, entouré de mensonges & de ténebres attendre sans murmure la lumiere & la vérité, enfermé vif dans un cercueil s'y tenir assez tranquille sans même invoquer la mort. Je l'ai vu pauvre passant pour riche, vieux passant pour jeune, doux passant pour féroce, complaisant & foible passant pour inflexible & dur, gai passant pour sombre, simple enfin jusqu'à la bêtise, passant pour rusé jusqu'à la noirceur. Je l'ai vu livré par vos Messieurs à la dérision publique, flagorné

perſiflé moqué des honnêtes-gens, ſervir de jouet à la canaille, le voir le ſentir en gémir, déplorer la miſere humaine & ſupporter patiemment ſon état.

Dans cet état devoit-il ſe manquer à lui-même au point d'aller chercher dans la ſociété des indignités peu déguiſées dont on ſe plaiſoit à l'y charger? devoit-il s'aller donner en ſpectacle à ces barbares qui ſe faiſant de ſes peines un objet d'amuſement ne cherchoient qu'à lui ſerrer le cœur par toutes les étreintes de la détreſſe & de la douleur qui pouvoient lui être les plus ſenſibles? Voilà ce qui lui rendit indiſpenſable la maniere de vivre à laquelle il s'eſt réduit, ou pour mieux dire, à laquelle on l'a réduit; car c'eſt à quoi l'on en vouloit venir & l'on s'eſt attaché à lui rendre ſi cruelle & ſi déchirante la fréquentation des hommes qu'il fût forcé d'y renoncer enfin tout-à-fait. *Vous me demandez*, diſoit-il, *pourquoi je fuis les hommes? demandez-le à eux-mêmes, ils le ſavent encore mieux que moi.* Mais une ame expanſive change-t-elle ainſi de nature, & ſe détache-t-elle ainſi de tout? Tous ſes malheurs ne viennent que de ce beſoin d'aimer qui dévora ſon cœur dès ſon enfance & qui l'inquiéte & le trouble encore au point que, reſté ſeul ſur la terre il attend le moment d'en ſortir pour voir réaliſer enfin ſes viſions favorites, & retrouver dans un meilleur ordre de choſes une patrie & des amis.

Il atteignit & paſſa l'âge mûr ſans ſonger à faire des livres, & ſans ſentir un inſtant le beſoin de cette célébrité fatale qui n'étoit pas faite pour lui, dont il n'a goûté que les amertumes, & qu'on lui a fait payer ſi cher. Ses viſions

chéries lui tenoient lieu de tout, & dans le feu de la jeunesse sa vive imagination surchargée accablée d'objets charmans qui venoient incessamment la remplir tenoit son cœur dans une ivresse continuelle qui ne lui laissoit, ni le pouvoir d'arranger ses idées, ni celui de les fixer, ni le tems de les écrire, ni le desir de les communiquer. Ce ne fut que quand ces grands mouvemens commencerent à s'appaiser, quand ses idées prenant une marche plus réglée & plus lente, il en put suivre assez la trace pour la marquer; ce fut dis-je alors seulement que l'usage de la plume lui devint possible, & qu'à l'exemple & à l'instigation des gens de lettres avec lesquels il vivoit alors, il lui vint en fantaisie de communiquer au public ces mêmes idées dont il s'étoit long-tems nourri lui-même, & qu'il crut être utiles au genre-humain. Ce fut même en quelque façon par surprise & sans en avoir formé le projet, qu'il se trouva jetté dans cette funeste carriere où dès-lors peut-être on creusoit déjà sous ses pas ces gouffres de malheurs dans lesquels on l'a précipité.

Dès sa jeunesse il s'étoit souvent demandé pourquoi il ne trouvoit pas tous les hommes bons sages heureux comme ils lui sembloient faits pour l'être; il cherchoit dans son cœur l'obstacle qui les en empêchoit & ne le trouvoit pas. Si tous les hommes, se disoit-il, me ressembloient, il régneroit sans doute une extrême langueur dans leur industrie; ils auroient peu d'activité, & n'en auroient que par brusques & rares secousses; mais ils vivroient entr'eux dans une très-douce société. Pourquoi n'y vivent-ils pas ainsi? Pourquoi toujours accusant le Ciel de leurs miseres travaillent-ils sans

ceſſe à les augmenter ? En admirant les progrès de l'eſprit humain il s'étonnoit de voir croître en même proportion les calamités publiques. Il entrevoyoit une ſecrete oppoſition entre la conſtitution de l'homme & celle de nos ſociétés ; mais c'étoit plutôt un ſentiment ſourd une notion confuſe qu'un jugement clair & développé. L'opinion publique l'avoit trop ſubjugué lui-même pour qu'il oſât réclamer contre de ſi unanimes déciſions.

Une malheureuſe queſtion d'académie qu'il lut dans un mercure vint tout-à-coup deſſiller ſes yeux, débrouiller ce cahos dans ſa tête, lui montrer un autre univers, un véritable âge d'or, des ſociétés d'hommes ſimples ſages heureux, & réaliſer en eſpérance toutes ſes viſions, par la deſtruction des préjugés qui l'avoient ſubjugué lui-même ; mais dont il crut en ce moment voir découler les vices & les miſeres du genre-humain. De la vive effervefcence qui ſe fit alors dans ſon ame ſortirent des étincelles de génie qu'on a vu briller dans ſes écrits durant dix ans de délire & de fievre ; mais dont aucun veſtige n'avoit paru juſqu'alors, & qui vraiſemblablement n'auroient plus brillé dans la ſuite ſi cet accès paſſé il eût voulu continuer d'écrire. Enflammé par la contemplation de ces grands objets, il les avoit toujours préſens à ſa penſée, & les comparant à l'état réel des choſes il les voyoit chaque jour ſous des rapports tout nouveaux pour lui. Bercé du ridicule eſpoir de faire enfin triompher des préjugés & du menſonge la raiſon la vérité, & de rendre les hommes ſages en leur montrant leur véritable intérêt, ſon cœur, échauffé par l'idée du bonheur futur du

genre-humain & par l'honneur d'y contribuer, lui dictoit un langage digne d'une si grande entreprise. Contraint par-là de s'occuper fortement & long-tems du même sujet il assujettit sa tête à la fatigue de la réflexion, il apprit à méditer profondément, & pour un moment il étonna l'Europe par des productions dans lesquelles les ames vulgaires ne virent que de l'éloquence & de l'esprit, mais où celles qui habitent nos régions éthérées reconnurent avec joie une des leurs.

LE FRANÇOIS.

Je vous ai laissé parler sans vous interrompre, mais permettez qu'ici je vous arrête un moment.....

ROUSSEAU.

Je devine.... une contradiction, n'est-ce pas?

LE FRANÇOIS.

Non, j'en ai vu l'apparence. On dit que cette apparence est un piége que J. J. s'amuse à tendre aux lecteurs étourdis.

ROUSSEAU.

Si cela est, il en est bien puni par les lecteurs de mauvaise foi qui font semblant de s'y prendre pour l'accuser de ne savoir ce qu'il dit.

LE FRANÇOIS.

Je ne suis point de cette derniere classe & je tâche de ne pas être de l'autre. Ce n'est donc point une contradiction qu'ici je vous reproche, mais c'est un éclaircissement que je vous demande. Vous étiez ci-devant persuadé que les livres qui

portent le nom de J. J. n'étoient pas plus de lui que cette traduction du Tasse si fidelle & si coulante qu'on répand avec tant d'affectation sous son nom. Maintenant vous paroissez croire le contraire. Si vous avez en effet changé d'opinion, veuillez m'apprendre sur quoi ce changement est fondé.

ROUSSEAU.

Cette recherche fut le premier objet de mes soins. Certain que l'auteur de ces livres & le monstre que vous m'avez peint ne pouvoient être le même homme, je me bornois pour lever mes doutes à résoudre cette question. Cependant je suis sans y songer parvenu à la résoudre par la méthode contraire. Je voulois premiérement connoître l'auteur pour me décider sur l'homme, & c'est par la connoissance de l'homme que je me suis décidé sur l'auteur.

Pour vous faire sentir comment une de ces deux recherches m'a dispensé de l'autre, il faut reprendre les détails dans lesquels je suis entré pour cet effet; vous déduirez de vous-même & très-aisément les conséquences que j'en ai tirées.

Je vous ai dit que je l'avois trouvé copiant de la musique à dix sols la page; occupation peu sortable à la dignité d'auteur, & qui ne ressembloit gueres à celles qui lui ont acquis tant de réputation tant en bien qu'en mal. Ce premier article m'offroit déjà deux recherches à faire : l'une, s'il se livroit à ce travail tout de bon ou seulement pour donner le change au public sur ses véritables occupations : l'autre, s'il avoit réellement besoin de ce métier pour vivre, ou si c'étoit une affectation de simplicité ou de pauvreté pour faire l'Epictete & le Diogene, comme l'assurent vos Messieurs.

J'ai

J'ai commencé par examiner ſon ouvrage, bien ſûr que s'il n'y vaquoit que par maniere d'acquit, j'y verrois des traces de l'ennui qu'il doit lui donner depuis ſi long-tems. Sa note mal formée m'a paru faite peſamment lentement ſans facilité ſans grace mais avec exactitude. On voit qu'il tâche de ſuppléer aux diſpoſitions qui lui manquent, à force de travail & de ſoins. Mais ceux qu'il y met ne s'appercevant que par l'examen, & n'ayant leur effet que dans l'exécution, ſur quoi les muſiciens, qui ne l'aiment pas ne ſont pas toujours ſinceres, ne compenſent pas aux yeux du public les défauts, qui d'abord ſautent à la vue.

N'ayant l'eſprit préſent à rien, il ne l'a pas non plus à ſon travail, ſur-tout forcé par l'affluence des ſurvenans de l'aſſocier avec le babil. Il fait beaucoup de fautes, & il les corrige enſuite en grattant ſon papier avec une perte de tems & des peines incroyables. J'ai vu des pages preſque entieres qu'il avoit mieux aimé gratter ainſi que de recommencer la feuille, ce qui auroit été bien plutôt fait; mais il entre dans ſon tour d'eſprit laborieuſement pareſſeux, de ne pouvoir ſe réſoudre à refaire à neuf ce qu'il a fait une fois quoique mal. Il met à le corriger une opiniâtreté qu'il ne peut ſatisfaire qu'à force de peine & de tems. Du reſte le plus long le plus ennuyeux travail ne ſauroit laſſer ſa patience, & ſouvent faiſant faute ſur faute je l'ai vu gratter & regratter juſqu'à percer le papier ſur lequel enſuite il colloit des pieces. Rien ne m'a fait juger que ce travail l'ennuyât, & il paroît au bout de ſix ans s'y livrer avec le même goût & le même zele que s'il ne faiſoit que de commencer.

J'ai ſu qu'il tenoit regiſtre de ſon travail, j'ai deſiré de voir ce regiſtre ; il me l'a communiqué. J'y ai vu que dans ces ſix ans il avoit écrit en ſimple copie plus de ſix mille pages de muſique, dont une partie, muſique de harpe & de clavecin ou ſolo & concerto de violon très-chargés & en plus grand papier, demande une grande attention & prend un tems conſidérable. Il a inventé, outre ſa note par chiffres une nouvelle maniere de copier la muſique ordinaire, qui la rend plus commode à lire, & pour prévenir & réſoudre toutes les difficultés, il a écrit de cette maniere une grande quantité de pieces de toute eſpece tant en partition qu'en parties ſéparées.

Outre ce travail & ſon Opéra de Daphnis & Cloé dont un acte entier eſt fait & une bonne partie du reſte bien avancée, & le Devin du Village ſur lequel il a refait à neuf une ſeconde muſique preſque en entier, il a dans le même intervalle compoſé plus de cent morceaux de muſique en divers genres, la plupart vocale avec des accompagnemens, tant pour obliger des perſonnes qui lui ont fourni les paroles que pour ſon propre amuſement. Il a fait & diſtribué des copies de cette muſique tant en partition qu'en parties ſéparées tranſcrite ſur les originaux qu'il a gardés. Qu'il ait compoſé ou pillé toute cette muſique, ce n'eſt pas de quoi il s'agit ici. S'il ne l'a pas compoſée, toujours eſt-il certain qu'il l'a écrite & notée pluſieurs fois de ſa main. S'il ne l'a pas compoſée, que de tems ne lui a-t-il pas falu pour chercher pour choiſir dans les muſiques déjà toutes faites celle qui convenoit aux paroles qu'on lui fourniſſoit, ou pour l'y ajuſter ſi bien qu'elle y fût parfaitement appropriée, mérite qu'a particuliérement

la musique qu'il donne pour sienne. Dans un pareil pillage il y a moins d'invention sans doute ; mais il y a plus d'art de travail, sur-tout de consommation de tems, & c'étoit-là pour lors l'unique objet de ma recherche.

Tout ce travail qu'il a mis sous mes yeux, soit en nature soit par articles exactement détaillés fait ensemble plus de huit mille pages de musique (2), toute écrite de sa main depuis son retour à Paris.

Ces occupations ne l'ont pas empêché de se livrer à l'amusement de la botanique, à laquelle il a donné pendant plusieurs années la meilleure partie de son tems. Dans de grandes & fréquentes herborisations il a fait une immense collection de plantes ; il les a desséchées avec des soins infinis ; il les a collées avec une grande propreté sur des papiers qu'il ornoit de cadres rouges. Il s'est appliqué à conserver la figure & la couleur des fleurs & des feuilles, au point de faire de ces herbiers ainsi préparés des recueils de miniatures. Il en a donné, envoyé à diverses personnes, & ce qui lui reste (3) suffiroit pour persuader à ceux qui savent combien ce travail exige de tems & de patience, qu'il en fait son unique occupation.

LE FRANÇOIS.

Ajoutez le tems qu'il lui a falu pour étudier à fond les propriétés de toutes ces plantes, pour les piler les extraire les distiller les préparer de maniere à en tirer les usages aux-

(2) Voyez la note 12.

(3) Ce reste a été donné presque en entier à M. Malthus qui a acheté mes livres de botanique.

quels il les destine ; car enfin quelque prévenu pour lui que vous puissiez être, vous comprenez bien, je pense, qu'on n'étudie pas la botanique pour rien.

ROUSSEAU.

Sans doute. Je comprends que le charme de l'étude de la nature est quelque chose pour toute ame sensible, & beaucoup pour un solitaire. Quant aux préparations dont vous parlez & qui n'ont nul rapport à la botanique, je n'en ai pas vu chez lui le moindre vestige ; je ne me suis point apperçu qu'il eût fait aucune étude des propriétés des plantes, ni même qu'il y crût beaucoup. « Je connois, m'a-t-il dit, l'organisation végétale & la structure des plantes sur le rapport de » mes yeux, sur la foi de la nature qui me la montre & qui » ne ment point ; mais je ne connois leurs vertus que sur » la foi des hommes, qui sont ignorans & menteurs ; leur » autorité a généralement sur moi trop peu d'empire pour » que je lui en donne beaucoup en cela. D'ailleurs cette » étude, vraie ou fausse, ne se fait pas en plein champ » comme celle de la botanique, mais dans des laboratoires » & chez les malades ; elle demande une vie appliquée & » sédentaire qui ne me plaît ni ne me convient ». En effet je n'ai rien vu chez lui qui montrât ce goût de pharmacie. J'y ai vu seulement des cartons remplis des rameaux de plantes dont je viens de vous parler, & des graines distribuées dans de petites boîtes classées, comme les plantes qui les fournissent, selon le systême de Linnæus.

LE FRANÇOIS.

Ah de petites boîtes ! Eh bien Monſieur, ces petites boîtes ? à quoi ſervent-elles ? qu'en dites-vous ?

ROUSSEAU.

Belle demande ! A empoiſonner les gens, à qui il fait avaler en bol toutes ces graines. Par exemple, vous avalerez par mégarde une once ou deux de graine de pavots, qui vous endormira pour toujours, & du reſte comme cela. C'eſt encore la même choſe à-peu-près dans les plantes ; il vous les fait brouter comme du fourage, ou bien il vous en fait boire le jus dans des ſauces.

LE FRANÇOIS.

Eh non, Monſieur ! on ſait bien que ce n'eſt pas de la ſorte que la choſe peut ſe faire, & nos Médecins qui l'ont voulu décider ainſi ſe ſont fait tort chez les gens inſtruits. Une écuellée de jus de ciguë ne ſuffit pas à Socrate ; il en falut une ſeconde ; il faudroit donc que J. J. fît boire à ſon monde des baſſins de jus d'herbes ou manger des litrons de graines. Oh que ce n'eſt pas ainſi qu'il s'y prend ! Il ſait, à force d'opérations, de manipulations, concentrer tellement les poiſons des plantes qu'ils agiſſent plus fortement que ceux mêmes des minéraux. Il les eſcamote, & vous les fait avaler ſans qu'on s'en apperçoive, il les fait même agir de loin comme la poudre de ſympathie, & comme le baſilic il ſait empoiſonner les gens en les regardant. Il a ſuivi jadis un cours de chymie, rien n'eſt plus certain. Or vous comprenez bien ce que c'eſt, ce que ce

peut être, qu'un homme qui n'eſt ni Médecin ni Apothicaire & qui néanmoins ſuit des cours de chymie & cultive la botanique ! Vous dites, cependant n'avoir vu chez lui nuls veſtiges de préparations chymiques. Quoi ! point d'alambics, de fourneaux, de chapiteaux, de cornues ? Rien qui ait rapport à un laboratoire ?

ROUSSEAU.

Pardonnez - moi, vraiment ! J'ai vu dans ſa petite cuiſine un réchaud, des caffetieres de fer-blanc, des plats, des pots, des écuelles de terre.

LE FRANÇOIS.

Des plats, des pots, des écuelles ! Eh mais vraiment ! voilà l'affaire. Il n'en faut pas davantage pour empoiſonner tout le genre - humain.

ROUSSEAU.

Témoin Mignot & ſes ſucceſſeurs.

LE FRANÇOIS.

Vous me direz que les poiſons qu'on prépare dans des écuelles doivent ſe manger à la cuiller, & que les potages ne s'eſcamotent pas......

ROUSSEAU.

Oh non ! je ne vous dirai point tout cela, je vous jure, ni rien de ſemblable : je me contenterai d'admirer. O la ſavante la méthodique marche que d'apprendre la botanique pour ſe faire empoiſonneur ! C'eſt comme ſi l'on apprenoit la géométrie pour ſe faire aſſaſſin.

LE FRANÇOIS.

Je vous vois ſourire bien dédaigneuſement. Vous paſſionnerez-vous toujours pour cet homme-là ?

ROUSSEAU.

Me paſſionner ! moi ! Rendez-moi plus de juſtice, & ſoyez même aſſuré que jamais Rouſſeau ne défendra J. J. accuſé d'être un empoiſonneur.

LE FRANÇOIS.

Laiſſons donc tous ces perſiflages, & reprenez vos récits. J'y prête une oreille attentive. Ils m'intéreſſent de plus en plus.

ROUSSEAU.

Ils vous intéreſſeroient davantage encore, j'en ſuis très-ſûr, s'il m'étoit poſſible ou permis ici de tout dire. Ce ſeroit abuſer de votre attention que de l'occuper à tous les ſoins que j'ai pris pour m'aſſurer du véritable emploi de ſon tems, de la nature de ſes occupations, & de l'eſprit dans lequel il s'y livre. Il vaut mieux me borner à des réſultats, & vous laiſſer le ſoin de tout vérifier par vous-même, ſi ces recherches vous intéreſſent aſſez pour cela.

Je dois pourtant ajouter aux détails dans leſquels je viens d'entrer que J. J., au milieu de tout ce travail manuel, a encore employé ſix mois dans le même intervalle tant à l'examen de la conſtitution d'une Nation malheureuſe qu'à propoſer ſes idées ſur les corrections à faire à cette conſtitution, & cela ſur les inſtances réitérées juſqu'à l'opiniâtreté d'un des pre-

miers patriotes de cette Nation qui lui faisoit un devoir d'humanité des soins qu'il lui imposoit.

Enfin malgré la résolution qu'il avoit prise en arrivant à Paris de ne plus s'occuper de ses malheurs ni de reprendre la plume à ce sujet, les indignités continuelles qu'il y a souffertes, les harcellemens sans relâche que la crainte qu'il n'écrivît lui a fait essuyer, l'impudence avec laquelle on lui attribuoit incessamment de nouveaux livres, & la stupide ou maligne crédulité du public à cet égard ayant lassé sa patience, & lui faisant sentir qu'il ne gagneroit rien pour son repos à se taire, il a fait encore un effort & s'occupant derechef malgré lui de sa destinée & de ses persécuteurs, il a écrit en forme de Dialogue une espece de jugement d'eux & de lui assez semblable à celui qui pourra résulter de nos entretiens. Il m'a souvent protesté que cet écrit étoit de tous ceux qu'il a faits en sa vie celui qu'il avoit entrepris avec le plus de répugnance & exécuté avec le plus d'ennui. Il l'eût cent fois abandonné si les outrages augmentant sans cesse & poussés enfin aux derniers excès ne l'avoient forcé malgré lui de le poursuivre. Mais loin qu'il ait jamais pu s'en occuper longtems de suite, il n'en eût pas même enduré l'angoisse si son travail journalier ne fût venu l'interrompre & la lui faire oublier. De sorte qu'il y a rarement donné plus d'un quart-d'heure par jour, & cette maniere d'écrire coupée & interrompue est une des causes du peu de suite & des répétitions continuelles qui regnent dans cet écrit.

Après m'être assuré que cette copie de musique n'étoit point un jeu, il me restoit à savoir si en effet elle étoit nécessaire

à

à sa subsistance, & pourquoi, ayant d'autres talens qu'il pouvoit employer plus utilement pour lui-même & pour le public, il s'étoit attaché de préférence à celui-là? Pour abréger ces recherches sans manquer à mes engagemens envers vous je lui marquai naturellement ma curiosité, & sans lui dire tout ce que vous m'aviez appris de son opulence, je me contentai de lui répéter ce que j'avois ouï dire mille fois, que du seul produit de ses livres, & sans avoir rançonné ses libraires, il devoit être assez riche pour vivre à son aise de son revenu.

Vous avez raison, me dit-il, *si vous ne voulez dire en cela que ce qui pouvoit être ; mais si vous prétendez en conclure que la chose est réellement ainsi & que je suis riche en effet, vous avez tort, tout au moins ; car un sophisme bien cruel pourroit se cacher sous cette erreur.*

Alors il entra dans le détail articulé de ce qu'il avoit reçu de ses libraires pour chacun de ses livres, de toutes les ressources qu'il avoit pu avoir d'ailleurs, des dépenses auxquelles il avoit été forcé pendant huit ans qu'on s'est amusé à le faire voyager à grands frais, lui & sa compagne aujourd'hui sa femme, & de tout cela bien calculé & bien prouvé il résulta, qu'avec quelque argent comptant provenant tant de son accord avec l'Opéra que de la vente de ses livres de botanique & du reste d'un fonds de mille écus qu'il avoit à Lyon & qu'il retira pour s'établir à Paris, toute sa fortune présente consiste en huit cents francs de rente viagere incertaine, & dont il n'a aucun titre, & trois cents francs de rente aussi viagere mais assurée, du moins autant que la personne qui doit la payer sera solvable. « Voilà très-fidellement, me dit-

„ il, à quoi ſe borne toute mon opulence. Si quelqu'un dit „ me ſavoir aucun autre fonds ou revenu de quelque eſpece „ que ce puiſſe être ; je dis qu'il ment & je me montre; & „ ſi quelqu'un dit en avoir à moi, qu'il m'en donne le quart „ & je lui fais quittance du tout.

„ Vous pourriez, continua-t-il, dire comme tant d'autres „ que pour un Philoſophe auſtere onze cents francs de rente „ devroient, au moins tandis que je les ai, ſuffire à ma „ ſubſiſtance, ſans avoir beſoin d'y joindre un travail auquel „ je ſuis peu propre & que je fais avec plus d'oſtentation „ que de néceſſité. A cela je réponds, premiérement que „ je ne ſuis ni Philoſophe ni auſtere, & que cette vie dure „ dont il plaît à vos Meſſieurs de me faire un devoir n'a „ jamais été ni de mon goût ni dans mes principes, tant „ que par des moyens juſtes & honnêtes j'ai pu éviter de „ m'y réduire; en me faiſant copiſte de muſique je n'ai point „ prétendu prendre un état auſtere & de mortification, mais „ choiſir au contraire une occupation de mon goût, qui ne „ fatigât pas mon eſprit pareſſeux, & qui pût me fournir les „ commodités de la vie que mon mince revenu ne pouvoit „ me procurer ſans ce ſupplément. En renonçant & de grand „ cœur à tout ce qui eſt de luxe & de vanité je n'ai point „ renoncé aux plaiſirs réels, & c'eſt même pour les goûter „ dans toute leur pureté que j'en ai détaché tout ce qui ne „ tient qu'à l'opinion. Les diſſolutions ni les excès n'ont ja- „ mais été de mon goût ; mais ſans avoir jamais été riche „ j'ai toujours vécu commodément ; & il m'eſt de toute „ impoſſibilité de vivre commodément dans mon petit mé-

» nage avec onze cents francs de rente quand même ils feroient
» affurés, bien moins encore avec trois cents auxquels d'un
» jour à l'autre je puis être réduit. Mais écartons cette pré-
» voyance. Pourquoi voulez-vous que fur mes vieux jours je
» faffe fans néceffité le dur apprentiffage d'une vie plus que
» frugale à laquelle mon corps n'eft point accoutumé ; tandis
» qu'un travail qui n'eft pour moi qu'un plaifir me procure
» la continuation de ces mêmes commodités dont l'habitude
» m'a fait un befoin, & qui de toute autre maniere feroient
» moins à ma portée ou me coûteroient beaucoup plus cher ?
» Vos Meffieurs, qui n'ont pas pris pour eux cette auftérité
» qu'ils me prefcrivent, font bien d'intriguer ou emprunter,
» plutôt que de s'affujettir à un travail manuel qui leur paroît
» ignoble ufurier infupportable, & ne procure pas tout-d'un-
» coup des raffles de cinquante mille francs. Mais moi qui
» ne penfe pas comme eux fur la véritable dignité ; moi qui
» trouve une jouiffance très-douce dans le paffage alternatif
» du travail à la récréation ; par une occupation de mon goût
» que je mefure à ma volonté, j'ajoute ce qui manque à ma
» petite fortune pour me procurer une fubfiftance aifée, &
» je jouis des douceurs d'une vie égale & fimple autant qu'il
» dépend de moi. Un défœuvrement abfolu m'affujettiroit à
» l'ennui, me forceroit peut-être à chercher des amufemens
» toujours coûteux fouvent pénibles, rarement innocens, au
» lieu qu'après le travail le fimple repos a fon charme, &
» fuffit avec la promenade pour l'amufement dont j'ai befoin.
» Enfin c'eft peut-être un foin que je me dois dans une
» fituation auffi trifte d'y jetter du moins tous les agrémens

» qui reſtent à ma portée pour tâcher d'en adoucir l'amer-
» tume, de peur que le ſentiment de mes peines aigri par
» une vie auſtere ne fermentât dans mon ame & n'y pro-
» duisît des diſpoſitions haineuſes & vindicatives, propres à
» me rendre méchant & plus malheureux. Je me ſuis toujours
» bien trouvé d'armer mon cœur contre la haine par toutes
» les jouiſſances que j'ai pu me procurer. Le ſuccès de cette
» méthode me la rendra toujours chere, & plus ma deſtinée
» eſt déplorable, plus je m'efforce à la parſemer de douceurs,
» pour me maintenir toujours bon.

» Mais, diſent-ils, parmi tant d'occupations dont il a le
» choix, pourquoi choiſir par préférence celle à laquelle il
» paroît le moins propre, & qui doit lui rendre le moins?
» Pourquoi copier de la muſique au lieu de faire des livres?
» Il y gagneroit davantage & ne ſe dégraderoit pas. Je ré-
» pondrois volontiers à cette queſtion en la renverſant. Pour-
» quoi faire des livres au lieu de copier de la muſique,
» puiſque ce travail me plaît & me convient plus que tout
» autre, & que ſon produit eſt un gain juſte honnête &
» qui me ſuffit? Penſer eſt un travail pour moi très-pénible
» qui me fatigue me tourmente & me déplaît; travailler de
» la main & laiſſer ma tête en repos me récrée & m'amuſe.
» Si j'aime quelquefois à penſer c'eſt librement & ſans gêne
» en laiſſant aller à leur gré mes idées ſans les aſſujettir à
» rien. Mais penſer à ceci ou à cela par devoir par métier,
» mettre à mes productions de la correction de la méthode
» eſt pour moi le travail d'un galérien, & penſer pour vivre
» me paroît la plus pénible ainſi que la plus ridicule de

» toutes les occupations. Que d'autres usent de leurs talens » comme il leur plaît, je ne les en blâme pas; mais pour moi » je n'ai jamais voulu prostituer les miens tels quels en les » mettant à prix, sûr que cette vénalité même les auroit » anéantis. Je vends le travail de mes mains, mais les pro- » ductions de mon ame ne sont point à vendre; c'est leur » désintéressement qui peut seul leur donner de la force & » de l'élévation. Celles que je ferois pour de l'argent n'en » vaudroient gueres & m'en rendroient encore moins.

» Pourquoi vouloir que je fasse encore des livres quand » j'ai dit tout ce que j'avois à dire, & qu'il ne me resteroit » que la ressource trop chétive à mes yeux de retourner & » répéter les mêmes idées? A quoi bon redire une seconde » fois & mal, ce que j'ai dit une fois de mon mieux? » Ceux qui ont la démangeaison de parler toujours trouvent » toujours quelque chose à dire; cela est aisé pour qui ne » veut qu'agencer des mots; mais je n'ai jamais été tenté » de prendre la plume que pour dire des choses grandes » neuves & nécessaires, & non pas pour rabâcher. J'ai fait » des livres, il est vrai, mais jamais je ne fus un livrier. » Pourquoi faire semblant de vouloir que je fasse encore des » livres, quand en effet on craint tant que je n'en fasse & » qu'on met tant de vigilance à m'en ôter tous les moyens. » On me ferme l'abord de toutes les maisons hors celles des » fauteurs de la ligue. On me cache avec le plus grand soin » la demeure & l'adresse de tout le monde. Les suisses & » les portiers ont tous pour moi des ordres secrets autres » que ceux de leurs maîtres; on ne me laisse plus de com-

„ munication avec les humains, même pour parler, me „ permettroit-on d'écrire ? On me laisseroit peut-être exprimer ma pensée afin de la savoir, mais très-certainement „ on m'empêcheroit bien de la dire au public.

„ Dans la position où je suis si j'avois à faire des livres, „ je n'en devrois & n'en voudrois faire que pour la défense „ de mon honneur, pour confondre & démasquer les imposteurs qui le diffament : il ne m'est plus permis sans „ me manquer à moi-même de traiter aucun autre sujet. „ Quand j'aurois les lumieres nécessaires pour percer cet „ abyme de ténebres où l'on m'a plongé, & pour éclairer „ toutes ces trames souterraines, y a-t-il du bon sens à „ supposer qu'on me laisseroit faire, & que les gens qui „ disposent de moi souffriroient que j'instruisisse le public de „ leurs manœuvres & de mon sort? A qui m'adresserois-je „ pour me faire imprimer qui ne fût un de leurs émissaires „ ou qui ne le devînt aussi-tôt? M'ont-ils laissé quelqu'un „ à qui je pusse me confier? Ne sait-on pas tous les jours „ à toutes les heures à qui j'ai parlé, ce que j'ai dit, & „ doutez-vous que depuis nos entrevues vous-même ne „ soyez aussi surveillé que moi? Quelqu'un peut-il ne pas voir „ qu'investi de toutes parts, gardé à vue comme je le suis, „ il m'est impossible de faire entendre nulle part la voix de „ la justice & de la vérité? Si l'on paroissoit m'en laisser „ le moyen ce seroit un piége. Quand j'aurois dit *blanc* on „ me feroit dire *noir* sans même que j'en susse rien (4), &

(4) Comme on fera certainement du contenu de cet écrit, si son existence est connue du public & qu'il tombe entre les mains de ces Messieurs, ce qui paroit naturellement inévitable.

„ puiſqu'on falſifie tout ouvertement mes anciens écrits qui „ ſont dans les mains de tout le monde, manqueroit-on de „ falſifier ceux qui n'auroient point encore paru, & dont „ rien ne pourroit conſtater la falſification, puiſque mes „ proteſtations ſont comptées pour rien ? Eh, Monſieur, „ pouvez-vous ne pas voir que le grand le ſeul crime qu'ils „ redoutent de moi, crime affreux dont l'effroi les tient dans „ des tranſes continuelles, eſt ma juſtification ?

„ Faire des livres pour ſubſiſter eût été me mettre dans „ la dépendance du public. Il eût été dès-lors queſtion, non „ d'inſtruire & de corriger, mais de plaire & de réuſſir. „ Cela ne pouvoit plus ſe faire en ſuivant la route que j'a- „ vois priſe ; les tems étoient trop changés & le public „ avoit trop changé pour moi. Quand je publiai mes pre- „ miers écrits, encore livré à lui-même, il n'avoit point „ en total adopté de ſecte & pouvoit écouter la voix de la „ vérité & de la raiſon. Mais aujourd'hui ſubjugué tout entier „ il ne penſe plus il ne raiſonne plus il n'eſt plus rien par „ lui-même, & ne ſuit plus que les impreſſions que lui „ donnent ſes guides. L'unique doctrine qu'il peut goûter „ déſormais eſt celle qui met ſes paſſions à leur aiſe & „ couvre d'un vernis de ſageſſe le déréglement de ſes mœurs. „ Il ne reſte plus qu'une route pour quiconque aſpire à lui „ plaire. C'eſt de ſuivre à la piſte les brillans auteurs de ce „ ſiecle & de prêcher comme eux dans une morale hypo- „ crite, l'amour des vertus, & la haine du vice, mais après „ avoir commencé par prononcer comme eux que tout cela „ ſont des mots vides de ſens, faits pour amuſer le peuple,

„ qu'il n'y a ni vice ni vertu dans le cœur de l'homme, puiſ-
„ qu'il n'y a ni liberté dans ſa volonté ni moralité dans ſes
„ actions, que tout juſqu'à cette volonté même eſt l'ouvrage
„ d'une aveugle néceſſité, qu'enfin la conſcience & les re-
„ mords ne ſont que préjugés & chimeres, puiſqu'on ne peut,
„ ni s'applaudir d'une bonne action qu'on a été forcé de faire,
„ ni ſe reprocher un crime dont on n'a pas eu le pouvoir
„ de s'abſtenir (5). Et quelle chaleur quelle véhémence, quel
„ ton de perſuaſion & de vérité pourrois-je mettre, quand
„ je le voudrois dans ces cruelles doctrines qui, flattant les
„ heureux & les riches, accablent les infortunés & les pau-
„ vres, en ôtant aux uns tout frein toute crainte toute rete-
„ nue, aux autres toute eſpérance toute conſolation, & com-
„ ment enfin les accorderois-je avec mes propres écrits pleins
„ de la réfutation de tous ces ſophiſmes? Non, j'ai dit ce
„ que je ſavois, ce que je croyois du moins être vrai bon
„ conſolant utile. J'en ai dit aſſez pour qui voudra m'écouter
„ en ſincérité de cœur, & beaucoup trop pour le ſiecle où
„ j'ai eu le malheur de vivre. Ce que je dirois de plus ne
„ feroit aucun effet, & je le dirois mal, n'étant animé ni
„ par l'eſpoir du ſuccès comme les auteurs à la mode, ni
„ comme autrefois par cette hauteur de courage qui met au-
„ deſſus, & qu'inſpire le ſeul amour de la vérité ſans mé-
„ lange d'aucun intérêt perſonnel ".

(5) Voilà ce qu'ils ont ouvertement enſeigné & publié juſqu'ici, ſans qu'on ait ſongé à les décréter pour cette doctrine. Cette peine étoit réſervée au *Syſtême impie de la Religion naturelle*. A préſent c'eſt à J. J. qu'ils font dire tout cela; eux ſe taiſent, ou crient à l'impie, & le public avec eux. *Riſum teneatis, amici!*

Voyant

Voyant l'indignation dont il s'enflammoit à ces idées, je me gardai de lui parler de tous ces fatras de livres & de brochures qu'on lui fait barbouiller & publier tous les jours avec autant de ſecret que de bon ſens. Par quelle inconcevable bêtiſe pourroit-il eſpérer, ſurveillé comme il eſt, de pouvoir garder un ſeul moment l'anonyme, & lui à qui l'on reproche tant de ſe défier à tort de tout le monde, comment auroit-il une confiance auſſi ſtupide en ceux qu'il chargeroit de la publication de ſes manuſcrits, & s'il avoit en quelqu'un cette inepte confiance, eſt-il croyable qu'il ne s'en ſerviroit, dans la poſition terrible où il eſt, que pour publier d'arides traductions & de frivoles brochures (6)? Enfin peut-on penſer que ſe voyant ainſi journellement découvert, il ne laiſſât pas d'aller toujours ſon train avec le même myſtere, avec le même ſecret ſi bien gardé, ſoit en continuant de ſe confier aux mêmes traîtres, ſoit en choiſiſſant de nouveaux confidens tout auſſi fidelles?

J'entends inſiſter. Pourquoi ſans reprendre ce métier d'auteur qui lui déplaît tant, ne pas choiſir au moins pour reſſource quelque talent plus honorable ou plus lucratif? Au lieu de copier de la muſique, s'il étoit vrai qu'il la ſût, que n'en faiſoit-il ou que ne l'enſeignoit-il? S'il ne la ſavoit pas, il avoit ou paſſoit pour avoir d'autres connoiſſances dont il pouvoit donner leçon. L'italien, la géographie, l'arithmétique, que ſais-je moi! Tout, puiſqu'on a tant de facilités à Paris pour enſeigner ce qu'on ne ſait pas ſoi-même; les plus médiocres

(6) Aujourd'hui ce ſont des livres en forme: mais il y a dans l'œuvre qui me regarde un progrès qu'il n'étoit pas aiſé de prévoir.

talens valoient mieux à cultiver pour s'aider à vivre que le moindre de tous qu'il possédoit mal & dont il tiroit si peu de profit, même en taxant si haut son ouvrage. Il ne se fût point mis, comme il a fait, dans la dépendance de quiconque vient armé d'un chiffon de musique lui débiter son amphigouri, ni des valets insolens qui viennent dans leur arrogant maintien lui déceler les sentimens cachés des maîtres. Il n'eût point perdu si souvent le salaire de son travail, ne se fût point fait mépriser du peuple & traiter de juif par le philosophe D* * *. pour ce travail même. Tous ces profits mesquins sont méprisés des grandes ames. L'illustre D* * *. qui ne souille point ses mains d'un travail mercenaire & dédaigne les petits gains usuriers, est aux yeux de l'Europe entiere un sage aussi vertueux que désintéressé; & le copiste J. J. prenant dix sols par page de son travail pour s'aider à vivre, est un juif que son avidité fait universellement mépriser. Mais en dépit de son âpreté la fortune paroît avoir ici tout remis dans l'ordre, & je ne vois point que les usures du juif J. J. l'ayent rendu fort riche, ni que le désintéressement du philosophe D* * *. l'ait appauvri. Eh comment peut-on ne pas sentir que si J. J. eût pris cette occupation de copier de la musique uniquement pour donner le change au public ou par affectation, il n'eût pas manqué pour ôter cette arme à ses ennemis & se faire un mérite de son métier, de le faire au prix des autres, ou même au-dessous?

LE FRANÇOIS.

L'avidité ne raisonne pas toujours bien.

ROUSSEAU.

L'animofité raifonne fouvent plus mal encore. Cela fe fent à merveilles quand on examine les allures de vos Meffieurs, & leurs finguliers raifonnemens qui les déceleroient bien vîte aux yeux de quiconque y voudroit regarder & ne partageroit pas leur paffion.

Toutes ces objections m'étoient préfentes quand j'ai commencé d'obferver notre homme : mais en le voyant familiérement j'ai fenti bientôt & je fens mieux chaque jour que les vrais motifs qui le déterminent dans toute fa conduite fe trouvent rarement dans fon plus grand intérêt & jamais dans les opinions de la multitude. Il les faut chercher plus près de lui fi l'on ne veut s'abufer fans ceffe.

D'abord comment ne fent-on pas que pour tirer parti de tous ces petits talens dont on parle, il en faudroit un qui lui manque, favoir celui de les faire valoir. Il faudroit intriguer courir à fon âge de maifon en maifon, faire fa cour aux Grands aux riches aux femmes aux artiftes, à tous ceux dont on le laifferoit approcher; car on mettroit le même choix aux gens dont on lui permettroit l'accès qu'on met à ceux à qui l'on permet le fien, & parmi lefquels je ne ferois pas fans vous.

Il a fait affez d'expériences de la façon dont le traiteroient les muficiens, s'il fe mettoit à leur merci pour l'exécution de fes ouvrages, comme il y feroit forcé pour en pouvoir tirer parti. J'ajoute que quand même à force de manége il pourroit réuffir, il devroit toujours trouver trop chers des fuccès achetés à ce prix. Pour moi du moins penfant autrement que le

public ſur le véritable honneur, j'en trouve beaucoup plus à copier chez ſoi de la muſique à tant la page, qu'à courir de porte en porte pour y ſouffrir les rebuffades des valets, les caprices dès maîtres & faire par-tout le métier de cajoleur & de complaiſant. Voilà ce que tout eſprit judicieux devroit ſentir lui-même; mais l'étude particuliere de l'homme ajoute un nouveau poids à tout cela.

J. J. eſt indolent pareſſeux comme tous les contemplatifs: mais cette pareſſe n'eſt que dans ſa tête. Il ne penſe qu'avec effort, il ſe fatigue à penſer, il s'effraye de tout ce qui l'y force à quelque foible degré que ce ſoit, & s'il faut qu'il réponde à un bonjour dit avec quelque tournure il en ſera tourmenté. Cependant il eſt vif, laborieux à ſa maniere. Il ne peut ſouffrir une oiſiveté abſolue: il faut que ſes mains que ſes pieds que ſes doigts agiſſent, que ſon corps ſoit en exercice & que ſa tête reſte en repos. Voilà d'où vient ſa paſſion pour la promenade; il y eſt en mouvement ſans être obligé de penſer. Dans la rêverie on n'eſt point actif. Les images ſe tracent dans le cerveau s'y combinent comme dans le ſommeil ſans le concours de la volonté: on laiſſe à tout cela ſuivre ſa marche, & l'on jouit ſans agir. Mais quand on veut arrêter fixer les objets, les ordonner les arranger, c'eſt autre choſe; on y met du ſien. Si-tôt que le raiſonnement & la réflexion s'en mêlent, la méditation n'eſt plus un repos; elle eſt une action très-pénible, & voilà la peine qui fait l'effroi de J. J. & dont la ſeule idée l'accable & le rend pareſſeux. Je ne l'ai jamais trouvé tel que dans toute œuvre où il faut que l'eſprit agiſſe, quelque peu que ce puiſſe être. Il n'eſt avare ni de ſon

tems ni de ſa peine, il ne peut reſter oiſif ſans ſouffrir; il paſſeroit volontiers ſa vie à bêcher dans un jardin pour y rêver à ſon aiſe: mais ce ſeroit pour lui le plus cruel ſupplice de la paſſer dans un fauteuil en fatigant ſa cervelle à chercher des riens pour amuſer les femmes.

De plus il déteſte la gêne autant qu'il aime l'occupation. Le travail ne lui coûte rien, pourvu qu'il le faſſe à ſon heure & non pas à celle d'autrui. Il porte ſans peine le joug de la néceſſité des choſes, mais non celui de la volonté des hommes. Il aimera mieux faire une tâche double en prenant ſon tems qu'une ſimple au moment preſcrit.

A-t-il une affaire une viſite un voyage à faire, il ira ſur le champ ſi rien ne le preſſe; s'il faut aller à l'inſtant il regimbera. Le moment où renonçant à tout projet de fortune pour vivre au jour la journée il ſe défit de ſa montre fut un des plus doux de ſa vie. Graces au Ciel, s'écria-t-il dans un tranſport de joie, je n'aurai plus beſoin de ſavoir l'heure qu'il eſt!

S'il ſe plie avec peine aux fantaiſies des autres, ce n'eſt pas qu'il en ait beaucoup de ſon chef. Jamais homme ne fut moins imitateur & cependant moins capricieux. Ce n'eſt pas ſa raiſon qui l'empêche de l'être, c'eſt ſa pareſſe; car les caprices ſont des ſecouſſes de la volonté dont il craindroit la fatigue. Rebelle à toute autre volonté il ne ſait pas même obéir à la ſienne, ou plutôt il trouve ſi fatigant même de vouloir, qu'il aime mieux dans le courant de la vie ſuivre une impreſſion purement machinale qui l'entraîne ſans qu'il ait la peine de la diriger. Jamais homme ne porta plus pleinement & dès ſa jeuneſſe le joug propre des ames foibles & des vieillards, fa-

voir celui de l'habitude. C'eſt par elle qu'il aime à faire encore aujourd'hui ce qu'il fit hier, ſans autre motif ſi ce n'eſt qu'il le fit hier. La route étant déjà frayée il a moins de peine à la ſuivre qu'à l'effort d'une nouvelle direction. Il eſt incroyable à quel point cette pareſſe de vouloir le ſubjugue. Cela ſe voit juſques dans ſes promenades. Il répétera toujours la même juſqu'à ce que quelque motif le force abſolument d'en changer : ſes pieds le reportent d'eux-mêmes où ils l'ont déjà porté. Il aime à marcher toujours devant lui, parce que cela ſe fait ſans avoir beſoin d'y penſer. Il iroit de cette façon toujours rêvant juſqu'à la Chine ſans s'en appercevoir ou ſans s'ennuyer. Voilà pourquoi les longues promenades lui plaiſent; mais il n'aime pas les jardins où à chaque bout d'allée une petite direction eſt néceſſaire pour tourner & revenir ſur ſes pas, & en compagnie il ſe met ſans y penſer à la ſuite des autres pour n'avoir pas beſoin de penſer à ſon chemin ; auſſi n'en a-t-il jamais retenu aucun qu'il ne l'eût fait ſeul.

Tous les hommes ſont naturellement pareſſeux, leur intérêt même ne les anime pas, & les plus preſſans beſoins ne les font agir que par ſecouſſes ; mais à meſure que l'amour-propre s'éveille il les excite les pouſſe, les tient ſans ceſſe en haleine parce qu'il eſt la ſeule paſſion qui leur parle toujours : c'eſt ainſi qu'on les voit tous dans le monde. L'homme en qui l'amour-propre ne domine pas & qui ne va point chercher ſon bonheur loin de lui eſt le ſeul qui connoiſſe l'incurie & les doux loiſirs, & J. J. eſt cet homme-là autant que je puis m'y connoître. Rien n'eſt plus uniforme que ſa maniere de vivre : il ſe leve ſe couche mange travaille ſort & rentre aux

mêmes heures, ſans le vouloir & ſans le ſavoir. Tous les jours ſont jettés au même moule; c'eſt le même jour toujours répété; ſa routine lui tient lieu de toute autre regle: il la ſuit très-exactement ſans y manquer & ſans y ſonger. Cette molle inertie n'influe pas ſeulement ſur ſes actions indifférentes, mais ſur toute ſa conduite, ſur les affections mêmes de ſon cœur, & lorſqu'il cherchoit ſi paſſionnément des liaiſons qui lui convinſſent, il n'en forma réellement jamais d'autres que celles que le haſard lui préſenta. L'indolence & le beſoin d'aimer ont donné ſur lui un aſcendant aveugle à tout ce qui l'approchoit. Une rencontre fortuite, l'occaſion, le beſoin du moment, l'habitude trop rapidement priſe, ont déterminé tous ſes attachemens & par eux toute ſa deſtinée. En vain ſon cœur lui demandoit un choix, ſon humeur trop facile ne lui en laiſſa point faire. Il eſt peut-être le ſeul homme au monde des liaiſons duquel on ne peut rien conclure; parce que ſon propre goût n'en forma jamais aucune, & qu'il ſe trouva toujours ſubjugué avant d'avoir eu le tems de choiſir. Du reſte l'habitude ne finit point en lui par l'ennui. Il vivroit éternellement du même mets, répéteroit ſans ceſſe le même air, reliroit toujours le même livre, ne verroit toujours que la même perſonne. Enfin je ne l'ai jamais vu ſe dégoûter d'aucune choſe qui une fois lui eût fait plaiſir.

C'eſt par ces obſervations & d'autres qui s'y rapportent; c'eſt par l'étude attentive du naturel & des goûts de l'individu, qu'on apprend à expliquer les ſingularités de ſa conduite, & non par des fureurs d'amour-propre qui rongent les cœurs de ceux qui le jugent ſans avoir jamais approché du ſien. C'eſt

par pareſſe par nonchalance par averſion de la dépendance & de la gêne que J. J. copie de la muſique. Il fait ſa tâche quand & comment il lui plaît, il ne doit compte de ſa journée de ſon tems de ſon travail de ſon loiſir à perſonne. Il n'a beſoin de rien arranger de rien prévoir de prendre aucun ſouci de rien, il n'a nulle dépenſe d'eſprit à faire, il eſt lui & à lui tous les jours, tout le jour; & le ſoir quand il ſe délaſſe & ſe promene, ſon ame ne ſort du calme que pour ſe livrer à des émotions délicieuſes ſans qu'il ait à payer de ſa perſonne, & à ſoutenir le faix de la célébrité par de brillantes ou ſavantes converſations qui feroient le tourment de ſa vie ſans flatter ſa vanité.

Il travaille lentement, peſamment, fait beaucoup de fautes, efface ou recommence ſans ceſſe, cela l'a forcé de taxer haut ſon ouvrage, quoiqu'il en ſente mieux que perſonne l'imperfection. Il n'épargne cependant ni frais ni ſoins pour lui faire valoir ſon prix, & il y met des attentions qui ne ſont pas ſans effet & qu'on attendroit en vain des autres copiſtes. Ce prix même quelque fort qu'il ſoit feroit peut-être au-deſſous du leur, ſi l'on en déduiſoit ce qu'on s'amuſe à lui faire perdre, ſoit en ne retirant ou en ne payant point l'ouvrage qu'on lui fait faire, ſoit en le détournant de ſon travail en mille manieres dont les autres copiſtes ſont exempts. S'il abuſe en cela de ſa célébrité, il le ſent & s'en afflige; mais c'eſt un bien petit avantage contre tant de maux qu'elle lui attire, & il ne ſauroit faire autrement ſans s'expoſer à des inconvéniens qu'il n'a pas le courage de ſupporter. Au lieu qu'avec ce modique ſupplément acheté par ſon travail, ſa ſituation préſente eſt du

du côté de l'aiſance telle préciſément qu'il la faut à ſon humeur. Libre des chaînes de la fortune, il jouit avec modération de tous les biens réels qu'elle donne ; il a retranché ceux de l'opinion, qui ne ſont qu'apparens & qui ſont les plus coûteux. Plus pauvre il ſentiroit des privations des ſouffrances ; plus riche il auroit l'embarras des richeſſes, des ſoucis, des affaires, il faudroit renoncer à l'incurie, pour lui la plus douce des voluptés : en poſſédant davantage il jouiroit beaucoup moins.

Il eſt vrai qu'avancé déjà dans la vieilleſſe il ne peut eſpérer de vaquer long-tems encore à ſon travail; ſa main déjà tremblotante lui refuſe un ſervice aiſé, ſa note ſe déforme, ſon activité diminue, il fait moins d'ouvrage & moins bien dans plus de tems, un moment viendra (7) s'il vieillit beaucoup qui, lui ôtant les reſſources qu'il s'eſt ménagées le forcera de faire un tardif & dur apprentiſſage d'une frugalité bien auſtere. Il ne doute pas même que vos Meſſieurs n'ayent déjà pour ce tems qui s'approche & qu'ils ſauront peut-être accélérer, un nouveau plan de bénéficence, c'eſt-à-dire, de nouveaux moyens de lui faire manger le pain d'amertume & boire la coupe d'humiliation. Il ſent & prévoit très-bien tout cela, mais ſi près du terme de la vie il n'y voit plus un fort grand inconvénient. D'ailleurs comme cet inconvénient eſt inévita-

(7) Un autre inconvénient très-grave me forcera d'abandonner enfin ce travail, que d'ailleurs la mauvaiſe volonté du public me rend plus onéreux qu'utile. C'eſt l'abord fréquent de Quidams étrangers ou inconnus qui s'introduiſent chez moi ſous ce prétexte, & qui ſavent enſuite s'y cramponner malgré moi ſans que je puiſſe pénétrer leur deſſein.

ble, c'eſt folie de s'en tourmenter, & ce ſeroit s'y précipiter d'avance que de chercher à le prévenir. Il pourvoit au préſent en ce qui dépend de lui, & laiſſe le ſoin de l'avenir à la providence.

J'ai donc vu J. J. livré tout entier aux occupations que je viens de vous décrire, ſe promenant toujours ſeul, penſant peu, rêvant beaucoup; travaillant preſque machinalement, ſans ceſſe occupé des mêmes choſes ſans s'en rebuter jamais; enfin plus gai, plus content, ſe portant mieux en menant cette vie preſque automate, qu'il ne fit tout le tems qu'il conſacra ſi cruellement pour lui & ſi peu utilement pour les autres, au triſte métier d'Auteur.

Mais n'apprécions pas cette conduite au-deſſus de ſa valeur. Dès que cette vie ſimple & laborieuſe n'eſt pas jouée, elle ſeroit ſublime dans un célebre écrivain qui pourroit s'y réduire. Dans J. J. elle n'eſt que naturelle, parce qu'elle n'eſt l'ouvrage d'aucun effort, ni celui de la raiſon, mais une ſimple impulſion du tempérament déterminé par la néceſſité. Le ſeul mérite de celui qui s'y livre eſt d'avoir cédé ſans réſiſtance au penchant de la nature, & de ne s'être pas laiſſé détourner par une mauvaiſe honte ni par une ſotte vanité. Plus j'examine cet homme dans le détail de l'emploi de ſes journées, dans l'uniformité de cette vie machinale, dans le goût qu'il paroît y prendre, dans le contentement qu'il y trouve, dans l'avantage qu'il en tire pour ſon humeur & pour ſa ſanté; plus je vois que cette maniere de vivre étoit celle pour laquelle il étoit né. Les hommes, le figurant toujours à leur mode en ont fait tantôt un profond génie, tantôt un petit charlatan,

d'abord un prodige de vertu, puis un monſtre de ſcélérateſſe, toujours l'être du monde le plus étrange & le plus bizarre. La nature n'en a fait qu'un bon artiſan, ſenſible, il eſt vrai, juſqu'au tranſport, idolâtre du beau, paſſionné pour la juſtice, dans de courts momens d'effervescence capable de vigueur & d'élévation, mais dont l'état habituel fut & ſera toujours l'inertie d'eſprit & l'activité machinale, & pour tout dire en un mot qui n'eſt rare que parce qu'il eſt ſimple. Une des choſes dont il ſe félicite eſt de ſe retrouver dans ſa vieilleſſe à-peu-près au même rang où il eſt né, ſans avoir jamais beaucoup ni monté ni deſcendu dans le cours de ſa vie. Le ſort l'a remis où l'avoit placé la nature, il s'applaudit chaque jour de ce concours.

Ces ſolutions ſi ſimples & pour moi ſi claires de mes premiers doutes m'ont fait ſentir de plus en plus que j'avois pris la ſeule bonne route pour aller à la ſource des ſingularités de cet homme tant jugé & ſi peu connu. Le grand tort de ceux qui le jugent n'eſt pas de n'avoir point deviné les vrais motifs de ſa conduite; des gens ſi fins ne s'en douteront jamais (8), mais c'eſt de n'avoir pas voulu les apprendre, d'avoir con-

(8) Les gens ſi fins, totalement transformés par l'amour-propre, n'ont plus la moindre idée des vrais mouvemens de la nature, & ne connoîtront jamais rien aux ames honnêtes, parce qu'ils ne voyent par-tout que le mal excepté dans ceux qu'ils ont intérêt de flatter. Auſſi les obſervations des gens fins ne s'accordant avec la vérité que par haſard ne font point autorité chez les ſages.

Je ne connois pas deux François qui puſſent parvenir à me connoître, quand même ils le deſireroient de tout leur cœur; la nature primitive de l'homme eſt trop loin de toutes leurs idées. Je ne dis pas néanmoins qu'il n'y en a point; je dis ſeulement que je n'en connois pas deux.

couru de tout leur cœur aux moyens pris pour empêcher, lui de les dire & eux de les ſavoir. Les gens même les plus équitables ſont portés à chercher des cauſes bizarres à une conduite extraordinaire, & au contraire, c'eſt à force d'être naturelle que celle de J. J. eſt peu commune : mais c'eſt ce qu'on ne peut ſentir qu'après avoir fait une étude attentive de ſon tempérament de ſon humeur de ſes goûts de toute ſa conſtitution. Les hommes n'y font pas tant de façon pour ſe juger entr'eux. Ils s'attribuent réciproquement les motifs qui pourroient faire agir le jugeant comme fait le jugé s'il étoit à ſa place, & ſouvent ils rencontrent juſte parce qu'ils ſont tous conduits par l'opinion, par les préjugés, par l'amour-propre, par toutes les paſſions factices qui en ſont le cortege, & ſur-tout par ce vif intérêt prévoyant & pourvoyant, qui les jette toujours loin du préſent & qui n'eſt rien pour l'homme de la nature.

Mais ils ſont ſi loin de remonter aux pures impulſions de cette nature & de les connoître que s'ils parvenoient à comprendre enfin que ce n'eſt point par oſtentation que J. J. ſe conduit ſi différemment qu'ils ne font, le plus grand nombre en concluroit auſſi-tôt que c'eſt donc par baſſeſſe d'ame, quelques-uns peut-être que c'eſt par une héroïque vertu, & tous ſe tromperoient également. Il y a de la baſſeſſe à choiſir volontairement un emploi digne de mépris, ou à recevoir par aumône ce qu'on peut gagner par ſon travail; mais il n'y en a point à vivre d'un travail honnête plutôt que d'aumônes, ou plutôt que d'intriguer pour parvenir. Il y a de la vertu à vaincre ſes penchans pour faire ſon devoir, mais il n'y en a

point à les ſuivre pour ſe livrer à des occupations de ſon goût, quoiqu'ignobles aux yeux des hommes.

La cauſe des faux jugemens portés ſur J. J. eſt qu'on ſuppoſe toujours qu'il lui a falu de grands efforts pour être autrement que les autres hommes, au lieu que, conſtitué comme il eſt, il lui en eût falu de très-grands pour être comme eux. Une de mes obſervations les plus certaines & dont le public ſe doute le moins eſt qu'impatient emporté ſujet aux plus vives coleres, il ne connoît pas néanmoins la haine, & que jamais deſir de vengeance n'entra dans ſon cœur. Si quelqu'un pouvoit admettre un fait ſi contraire aux idées qu'on a de l'homme, on lui donneroit auſſi-tôt pour cauſe un effort ſublime, la pénible victoire ſur l'amour-propre, la grande mais difficile vertu du pardon des ennemis, & c'eſt ſimplement un effet naturel du tempérament que je vous ai décrit. Toujours occupé de lui-même ou pour lui-même & trop avide de ſon propre bien pour avoir le tems de ſonger au mal d'un autre, il ne s'aviſe point de ces jalouſes comparaiſons d'amour-propre d'où naiſſent les paſſions haineuſes dont j'ai parlé. J'oſe même dire qu'il n'y a point de conſtitution plus éloignée que la ſienne de la méchanceté; car ſon vice dominant eſt de s'occuper de lui plus que des autres, & celui des méchans, au contraire, eſt de s'occuper plus des autres que d'eux; & c'eſt préciſément pour cela qu'à prendre le mot d'*égoïſme* dans ſon vrai ſens, ils ſont tous égoïſtes & qu'il ne l'eſt point, parce qu'il ne ſe met ni à côté ni au-deſſus ni au-deſſous de perſonne, & que le déplacement de perſonne n'eſt néceſſaire à ſon bonheur. Toutes ſes méditations ſont

douces parce qu'il aime à jouir. Dans les ſituations pénibles il n'y penſe que quand elles l'y forcent ; tous les momens qu'il peut leur dérober ſont donnés à ſes rêveries ; il ſait ſe ſouſtraire aux idées déplaiſantes & ſe tranſporter ailleurs qu'où il eſt mal. Occupé ſi peu de ſes peines, comment le ſeroit-il beaucoup de ceux qui les lui font ſouffrir ? Il s'en venge en n'y penſant point non par eſprit de vengeance, mais pour ſe délivrer d'un tourment. Pareſſeux & voluptueux, comment ſeroit-il haineux & vindicatif ? Voudroit-il changer en ſupplices ſes conſolations ſes jouiſſances & les ſeuls plaiſirs qu'on lui laiſſe ici-bas ? Les hommes bilieux & méchans ne cherchent la retraite que quand ils ſont triſtes, & la retraite les attriſte encore plus. Le levain de la vengeance fermente dans la ſolitude par le plaiſir qu'on prend à s'y livrer ; mais ce triſte & cruel plaiſir dévore & conſume celui qui s'y livre ; il le rend inquiet actif intrigant : la ſolitude qu'il cherchoit fait bientôt le ſupplice de ſon cœur haineux & tourmenté, il n'y goûte point cette aimable incurie, cette douce nonchalance qui fait le charme des vrais ſolitaires, ſa paſſion animée par ſes chagrines réflexions cherche à ſe ſatisfaire, & bientôt quittant ſa ſombre retraite il court attiſer dans le monde le feu dont il veut conſumer ſon ennemi. S'il ſort des écrits de la main d'un tel ſolitaire, ils ne reſſembleront ſurement ni à l'Emile ni à l'Héloïſe, ils porteront, quelque art qu'emploie l'auteur à ſe déguiſer, la teinte de la bile amere qui les dicta. Pour J. J. les fruits de ſa ſolitude atteſtent les ſentimens dont il s'y nourrit ; il eut de l'humeur tant qu'il vécut dans le monde, il n'en eut plus auſſi-tôt qu'il vécut ſeul.

Cette répugnance à ſe nourrir d'idées noires & déplaiſantes ſe fait ſentir dans ſes écrits comme dans ſa converſation, & ſur-tout dans ceux de longue haleine où l'auteur avoit plus le tems d'être lui, & où ſon cœur s'eſt mis, pour ainſi dire, plus à ſon aiſe. Dans ſes premiers ouvrages entraîné par ſon ſujet, indigné par le ſpectacle des mœurs publiques, excité par les gens qui vivoient avec lui & qui dès-lors, peut-être, avoient déjà leurs vues, il s'eſt permis quelquefois de peindre les méchans & les vices en traits vifs & poignans, mais toujours prompts & rapides, & l'on voit qu'il ne ſe complaiſoit que dans les images riantes dont il aima de tout tems à s'occuper. Il ſe félicite à la fin de l'Héloïſe d'en avoir ſoutenu l'intérêt durant ſix volumes, ſans le concours d'aucun perſonnage méchant ni d'aucune mauvaiſe action. C'eſt-là, ce me ſemble, le témoignage le moins équivoque des véritables goûts d'un auteur.

LE FRANÇOIS.

Eh comme vous vous abuſez! Les bons peignent les méchans ſans crainte; ils n'ont pas peur d'être reconnus dans leurs portraits : mais un méchant n'oſe peindre ſon ſemblable; il redoute l'application.

ROUSSEAU.

Monſieur, cette interprétation ſi naturelle eſt-elle de votre façon?

LE FRANÇOIS.

Non, elle eſt de nos Meſſieurs. Oh moi, je n'aurois jamais eu l'eſprit de la trouver!

ROUSSEAU.

Du moins, l'admettez-vous férieufement pour bonne ?

LE FRANÇOIS.

Mais, je vous avoue que je n'aime point à vivre avec les méchans, & je ne crois pas qu'il s'enfuive de-là que je fois un méchant moi-même.

ROUSSEAU.

Il s'enfuit tout le contraire, & non-feulement les méchans aiment à vivre entr'eux, mais leurs écrits comme leurs discours font remplis de peintures effroyables de toutes fortes de méchancetés. Quelquefois les bons s'attachent de même à les peindre mais feulement pour les rendre odieufes : au lieu que les méchans ne fe fervent des mêmes peintures que pour rendre odieux, moins les vices que les perfonnages qu'ils ont en vue. Ces différences fe font bien fentir à la lecture, & les cenfures vives mais générales des uns s'y diftinguent facilement des fatires perfonnelles des autres. Rien n'eft plus naturel à un auteur que de s'occuper par préférence des matieres qui font le plus de fon goût. Celui de J. J. en l'attachant à la folitude attefte par les productions dont il s'y eft occupé, quelle efpece de charme a pu l'y attirer & l'y retenir. Dans fa jeuneffe & durant fes courtes profpérités n'ayant encore à fe plaindre de perfonne, il n'aima pas moins la retraite qu'il l'aime dans fa mifere. Il fe partageoit alors avec délices entre les amis qu'il croyoit avoir & la douceur du recueillement. Maintenant fi cruellement défabufé, il fe livre à fon goût

dominant ſans partage. Ce goût ne le tourmente ni ne le ronge ; il ne le rend ni triſte ni ſombre ; jamais il ne fut plus ſatisfait de lui-même, moins ſoucieux des affaires d'autrui, moins occupé de ſes perſécuteurs, plus content ni plus heureux, autant qu'on peut l'être de ſon propre fait vivant dans l'adverſité. S'il étoit tel qu'on nous le repréſente, la proſpérité de ſes ennemis, l'opprobre dont ils l'accablent, l'impuiſſance de s'en venger l'auroient déjà fait périr de rage. Il n'eût trouvé dans la ſolitude qu'il cherche que le déſeſpoir & la mort. Il y trouve le repos d'eſprit la douceur d'ame la ſanté la vie. Tous les myſtérieux argumens de vos Meſſieurs n'ébranleront jamais la certitude qu'opere celui-là dans mon eſprit.

Mais y a-t-il quelque vertu dans cette douceur ? aucune. Il n'y a que la pente d'un naturel aimant & tendre qui, nourri de viſions délicieuſes, ne peut s'en détacher pour s'occuper d'idées funeſtes & de ſentimens déchirans. Pourquoi s'affliger quand on peut jouir ? Pourquoi noyer ſon cœur de fiel & de bile quand on peut l'abreuver de bienveillance & d'amour ? Ce choix ſi raiſonnable n'eſt pourtant fait ni par la raiſon ni par la volonté ; il eſt l'ouvrage d'un pur inſtinct. Il n'a pas le mérite de la vertu, ſans doute, mais il n'en a pas non plus l'inſtabilité. Celui qui durant ſoixante ans s'eſt livré aux ſeules impreſſions de la nature, eſt bien ſûr de n'y réſiſter jamais.

Si ces impulſions ne le menent pas toujours dans la bonne route, rarement elles le menent dans la mauvaiſe. Le peu de vertus qu'il a n'ont jamais fait de grands biens aux autres, mais ſes vices bien plus nombreux ne font de mal qu'à lui

ſeul. Sa morale eſt moins une morale d'action que d'abſtinence : ſa pareſſe la lui a donnée, & ſa raiſon l'y a souvent confirmé : ne jamais faire de mal lui paroît une maxime plus utile plus ſublime & beaucoup plus difficile que celle-même de faire du bien : car ſouvent le bien qu'on fait ſous un rapport devient un mal ſous mille autres : mais dans l'ordre de la nature, il n'y a de vrai mal que le mal poſitif. Souvent il n'y a d'autre moyen de s'abſtenir de nuire que de s'abſtenir tout-à-fait d'agir, & ſelon lui, le meilleur régime, tant moral que phyſique, eſt un régime purement négatif. Mais ce n'eſt pas celui qui convient à une philoſophie oſtentatrice, qui ne veut que des œuvres d'éclat & n'apprend rien tant à ſes ſectateurs qu'à beaucoup ſe montrer. Cette maxime de ne point faire de mal tient de bien près à une autre qu'il doit encore à ſa pareſſe, mais qui ſe change en vertu pour quiconque s'en fait un devoir. C'eſt de ne ſe mettre jamais dans une ſituation qui lui faſſe trouver ſon avantage dans le préjudice d'autrui. Nul homme ne redoute une ſituation pareille. Ils ſont tous trop forts trop vertueux pour craindre jamais que leur intérêt ne les tente contre leur devoir, & dans leur fiere confiance ils provoquent ſans crainte les tentations auxquelles ils ſe ſentent ſi ſupérieurs. Félicitons-les de leurs forces, mais ne blâmons pas le foible J. J. de n'oſer ſe fier à la ſienne & d'aimer mieux fuir les tentations que d'avoir à les vaincre, trop peu ſûr du ſuccès d'un pareil combat.

Cette ſeule indolence l'eût perdu dans la ſociété quand il n'y eût pas apporté d'autres vices. Les petits devoirs à remplir la lui ont rendue inſupportable, & ces petits devoirs né-

gligés lui ont fait cent fois plus de tort que des actions injustes ne lui en auroient pu faire. La morale du monde a été mise comme celle des dévots en menues pratiques, en petites formules, en étiquettes de procédés qui dispensent du reste. Quiconque s'attache avec scrupule à tous ces petits détails, peut au surplus être noir faux fourbe traître & méchant, peu importe ; pourvu qu'il soit exact aux regles des procédés, il est toujours assez honnête homme. L'amour-propre de ceux qu'on néglige en pareil cas leur peint cette omission comme un cruel outrage, ou comme une monstrueuse ingratitude, & tel qui donneroit pour un autre sa bourse & son sang, n'en sera jamais pardonné pour avoir omis dans quelque rencontre une attention de civilité. J. J. en dédaignant tout ce qui est de pure formule & que font également bons & mauvais, amis & indifférens, pour ne s'attacher qu'aux solides devoirs, qui n'ont rien de l'usage ordinaire & font peu de sensation, a fourni les prétextes que vos Messieurs ont si habilement employés. Il eût pu remplir sans bruit de grands devoirs dont jamais personne n'auroit rien dit : mais la négligence des petits soins inutiles a causé sa perte. Ces petits soins sont aussi quelquefois des devoirs qu'il n'est pas permis d'enfreindre, & je ne prétends pas en cela l'excuser. Je dis seulement que ce mal même, qui n'en est pas un dans sa source & qui n'est tombé que sur lui, vient encore de cette indolence de caractere qui le domine & ne lui fait pas moins négliger ses intérêts que ses devoirs.

J. J. paroît n'avoir jamais convoité fort ardemment les biens de la fortune, non par une modération dont on puisse lui faire

honneur, mais parce que ces biens, loin de procurer ceux dont il eſt avide en ôtent la jouiſſance & le goût. Les pertes réelles ni les eſpérances fruſtrées ne l'ont jamais fort affecté. Il a trop deſiré le bonheur pour deſirer beaucoup la richeſſe, & s'il eut quelques momens d'ambition, ſes deſirs comme ſes efforts ont été vifs & courts. Au premier obſtacle qu'il n'a pu vaincre du premier choc, il s'eſt rebuté, & retombant auſſi-tôt dans ſa langueur, il a oublié ce qu'il ne pouvoit attendre. Il fut toujours ſi peu agiſſant ſi peu propre au manége néceſſaire pour réuſſir en toute entrepriſe, que les choſes les plus faciles pour d'autres devenant toujours difficiles pour lui, ſa pareſſe les lui rendoit impoſſibles pour lui épargner les efforts indiſpenſables pour les obtenir. Un autre oreiller de pareſſe dans toute affaire un peu longue quoiqu'aiſée, étoit pour lui l'incertitude que le tems jette ſur les ſuccès qui dans l'avenir ſemblent les plus aſſurés; mille empêchemens imprévus pouvant à chaque inſtant faire avorter les deſſeins les mieux concertés. La ſeule inſtabilité de la vie réduit pour nous tous les événemens futurs à de ſimples probabilités. La peine qu'il faut prendre eſt certaine, le prix en eſt toujours douteux, & les projets éloignés ne peuvent paroître que des leurres de dupes à quiconque a plus d'indolence que d'ambition. Tel eſt & fut toujours J. J.; ardent & vif par tempérament, il n'a pu dans ſa jeuneſſe être exempt de toute eſpece de convoitiſe, & c'eſt beaucoup s'il l'eſt toujours, même aujourd'hui. Mais quelque deſir qu'il ait pu former, & quel qu'en ait pu être l'objet, ſi du premier effort il n'a pu l'atteindre, il fut toujours incapable d'une longue perſévérance à y aſpirer.

Maintenant il paroît ne plus rien desirer. Indifférent sur le reste de sa carriere il en voit avec plaisir approcher le terme, mais sans l'accélérer même par ses souhaits. Je doute que jamais mortel ait mieux & plus sincérement dit à Dieu, *que ta volonté soit faite*, & ce n'est pas, sans doute, une résignation fort méritoire à qui ne voit plus rien sur la terre qui puisse flatter son cœur. Mais dans sa jeunesse où le feu du tempérament & de l'âge dût souvent enflammer ses desirs, il en put former d'assez vifs, mais rarement d'assez durables pour vaincre les obstacles quelquefois très-surmontables qui l'arrêtoient. En desirant beaucoup il dût obtenir fort peu, parce que ce ne sont pas les seuls élans du cœur qui font atteindre à l'objet, & qu'il y faut d'autres moyens qu'il n'a jamais su mettre en œuvre. La plus incroyable timidité, la plus excessive indolence, auroient cédé quelquefois peut-être à la force du desir, s'il n'eût trouvé dans cette force même l'art d'éluder les soins qu'elle sembloit exiger, & c'est encore ici des clefs de son caractere celle qui en découvre le mieux les ressorts. A force de s'occuper de l'objet qu'il convoite, à force d'y tendre par ses desirs, sa bienfaisante imagination arrive au terme en sautant par-dessus les obstacles qui l'arrêtent ou l'effarouchent. Elle fait plus; écartant de l'objet tout ce qu'il a d'étranger à sa convoitise, elle ne le lui présente qu'approprié de tout point à son desir. Par-là ses fictions lui deviennent plus douces que des réalités mêmes; elles en écartent les défauts avec les difficultés, elles les lui livrent préparées tout exprès pour lui, & font que desirer & jouir ne sont pour lui qu'une même chose. Est-il étonnant qu'un

homme ainſi conſtitué ſoit ſans goût pour la vie active? Pour lui pourchaſſer au loin quelques jouiſſances imparfaites & douteuſes, elle lui ôteroit celles qui valent cent fois mieux & ſont toujours en ſon pouvoir. Il eſt plus heureux & plus riche par la poſſeſſion des biens imaginaires qu'il crée, qu'il ne le ſeroit par celle des biens plus réels ſi l'on veut, mais moins deſirables qui exiſtent réellement.

Mais cette même imagination ſi riche en tableaux rians & remplis de charmes rejette obſtinément les objets de douleur & de peine, ou du moins elle ne les lui peint jamais ſi vivement que ſa volonté ne les puiſſe effacer. L'incertitude de l'avenir & l'expérience de tant de malheurs peuvent l'effaroucher à l'excès des maux qui le menacent, en occupant ſon eſprit des moyens de les éviter. Mais ces maux ſont-ils arrivés? Il les ſent vivement un moment & puis les oublie. En mettant tout au pis dans l'avenir il ſe ſoulage & ſe tranquilliſe. Quand une fois le malheur eſt arrivé, il faut le ſouffrir ſans doute, mais on n'eſt plus forcé d'y penſer pour s'en garantir; c'eſt un grand tourment de moins dans ſon ame. En comptant d'avance ſur le mal qu'il craint, il en ôte la plus grande amertume; ce mal arrivant le trouve tout prêt à le ſupporter, & s'il n'arrive pas, c'eſt un bien qu'il goûte avec d'autant plus de joie qu'il n'y comptoit point du tout. Comme il aime mieux jouir que ſouffrir, il ſe refuſe aux ſouvenirs triſtes & déplaiſans qui ſont inutiles, pour livrer ſon cœur tout entier à ceux qui le flattent; quand ſa deſtinée s'eſt trouvée telle qu'il n'y voyoit plus rien d'agréable à ſe rappeller, il en a perdu toute la mémoire & rétrogradant vers les tems heureux

de ſon enfance & de ſa jeuneſſe, il les a ſouvent recommencés dans ſes ſouvenirs. Quelquefois s'élançant dans l'avenir qu'il eſpere & qu'il ſent lui être dû, il tâche de s'en figurer les douceurs en les proportionnant aux maux qu'on lui fait ſouffrir injuſtement en ce monde. Plus ſouvent, laiſſant concourir ſes ſens à ſes fictions, il ſe forme des êtres ſelon ſon cœur, & vivant avec eux dans une ſociété dont il ſe ſent digne, il plâne dans l'empirée au milieu des objets charmans & preſque angéliques dont il s'eſt entouré. Concevez-vous que dans une ame tendre ainſi diſpoſée les levains haineux fermentent facilement? Non, non, Monſieur, comptez que celui qui put ſentir un moment les délices habituelles de J. J. ne méditera jamais de noirceurs.

La plus ſublime des vertus, celle qui demande le plus de grandeur de courage & de force d'ame eſt le pardon des injures & l'amour de ſes ennemis. Le foible J. J., qui n'atteint pas même aux vertus médiocres iroit-il juſqu'à celle-là ? Je ſuis auſſi loin de le croire que de l'affirmer. Mais qu'importe, ſi ſon naturel aimant & paiſible le mene où l'auroit mené la vertu ? Qu'eût pu faire en lui la haine s'il l'avoit connue ? Je l'ignore; il l'ignore lui-même. Comment ſauroit-il où l'eût conduit un ſentiment qui jamais n'approcha de ſon cœur ? Il n'a point eu là-deſſus de combat à rendre, parce qu'il n'a point eu de tentation. Celle d'ôter ſes facultés à ſes jouiſſances pour les livrer aux paſſions iraſcibles & déchirantes n'en eſt pas même une pour lui. C'eſt le tourment des cœurs dévorés d'amour-propre & qui ne connoiſſent point d'autre amour. Ils n'ont pas cette paſſion par choix, elle les tyranniſe, & n'en laiſſe point d'autre en leur pouvoir.

Lorſqu'il entreprit ſes confeſſions, cette œuvre unique parmi les hommes, dont il a profané la lecture en la prodigant aux oreilles les moins faites pour l'entendre, il avoit déjà paſſé la maturité de l'âge & ignoroit encore l'adverſité. Il a dignement exécuté ce projet juſqu'au tems des malheurs de ſa vie; dès-lors il s'eſt vu forcé d'y renoncer. Accoutumé à ſes douces rêveries, il ne trouva ni courage ni force pour ſoutenir la méditation de tant d'horreurs; il n'auroit même pu s'en rappeller l'effroyable tiſſu quand il s'y feroit obſtiné. Sa mémoire a refuſé de ſe ſouiller de ces affreux ſouvenirs; il ne peut ſe rappeller l'image que des tems qu'il verroit renaître avec plaiſir. Ceux où il fut la proie des méchans en feroient pour jamais effacés avec les cruels qui les ont rendus ſi funeſtes, ſi les maux qu'ils continuent à lui faire ne réveilloient quelquefois malgré lui l'idée de ceux qu'ils lui ont déjà fait ſouffrir. En un mot, un naturel aimant & tendre, une langueur d'ame qui le porte aux plus douces voluptés, lui faiſant rejetter tout ſentiment douloureux écarte de ſon ſouvenir tout objet déſagréable. Il n'a pas le mérite de pardonner les offenſes, parce qu'il les oublie; il n'aime pas ſes ennemis, mais il ne penſe point à eux. Cela met tout l'avantage de leur côté, en ce que ne le perdant jamais de vue, ſans ceſſe occupés de lui pour l'enlacer de plus en plus dans leurs piéges, & ne le trouvant, ni aſſez attentif pour les voir ni aſſez actif pour s'en défendre, ils ſont toujours ſûrs de le prendre au dépourvu quand & comme il leur plaît ſans crainte de repréſailles. Tandis qu'il s'occupe avec lui-même, eux s'occupent auſſi de lui. Il s'aime & ils le haïſſent; voilà l'occupation des uns

&

& des autres ; il eſt tout pour lui-même, il eſt auſſi tout pour eux : car quant à eux ils ne ſont rien, ni pour lui, ni pour eux-mêmes, & pourvu que J. J. ſoit miſérable, ils n'ont pas beſoin d'autre bonheur. Ainſi ils ont, eux & lui chacun de leur côté deux grandes expériences à faire ; eux, de toutes les peines qu'il eſt poſſible aux hommes d'accumuler dans l'ame d'un innocent, & lui, de toutes les reſſources que l'innocence peut tirer d'elle ſeule pour les ſupporter. Ce qu'il y a d'impayable dans tout cela eſt d'entendre vos benins Meſſieurs, ſe lamenter au milieu de leurs horribles trames du mal que fait la haine à celui qui s'y livre, & plaindre tendrement leur ami J. J. d'être la proie d'un ſentiment auſſi tourmentant.

Il faudroit qu'il fût inſenſible ou ſtupide pour ne pas voir & ſentir ſon état ; mais il s'occupe trop peu de ſes peines pour s'en affecter beaucoup. Il ſe conſole avec lui-même des injuſtices des hommes ; en rentrant dans ſon cœur il y trouve des dédommagemens bien doux. Tant qu'il eſt ſeul il eſt heureux, & quand le ſpectacle de la haine le navre, ou quand le mépris & la dériſion l'indignent, c'eſt un mouvement paſſager qui ceſſe auſſi-tôt que l'objet qui l'excite a diſparu. Ses émotions ſont promptes & vives mais rapides & peu durables, & cela ſe voit. Son cœur tranſparent comme le criſtal ne peut rien cacher de ce qui s'y paſſe ; chaque mouvement qu'il éprouve ſe tranſmet à ſes yeux & ſur ſon viſage. On voit quand & comment il s'agite ou ſe calme, quand & comment il s'irrite ou s'attendrit, & ſi-tôt que ce qu'il voit ou ce qu'il entend l'affecte, il lui eſt impoſſible d'en retenir ou diſſimuler un moment l'impreſſion. J'ignore comment il put s'y prendre pour

tromper quarante ans tout le monde ſur ſon caractere ; mais pour peu qu'on le tire de ſa chere inertie, ce qui par malheur n'eſt que trop aiſé, je le défie de cacher à perſonne ce qui ſe paſſe au fond de ſon cœur, & c'eſt néanmoins de ce même naturel auſſi ardent qu'indiſcret qu'on a tiré par un preſtige admirable, le plus habile hypocrite & le plus ruſé fourbe qui puiſſe exiſter.

Cette remarque étoit importante & j'y ai porté la plus grande attention. Le premier art de tous les méchans eſt la prudence, c'eſt-à-dire, la diſſimulation. Ayant tant de deſſeins & de ſentimens à cacher, ils ſavent compoſer leur extérieur, gouverner leurs regards leur air leur maintien, ſe rendre maîtres des apparences. Ils ſavent prendre leurs avantages & couvrir d'un vernis de ſageſſe les noires paſſions dont ils ſont rongés. Les cœurs vifs ſont bouillans emportés, mais tout s'évapore au-dehors ; les méchans ſont froids poſés, le venin ſe dépoſe & ſe cache au fond de leurs cœurs pour n'agir qu'en tems & lieu : juſqu'alors rien ne s'exhale, & pour rendre l'effet plus grand ou plus ſûr ils le retardent à leur volonté. Ces différences ne viennent pas ſeulement des tempéramens, mais auſſi de la nature des paſſions. Celles des cœurs ardens & ſenſibles étant l'ouvrage de la nature, ſe montrent en dépit de celui qui les a ; leur premiere exploſion purement machinale eſt indépendante de ſa volonté. Tout ce qu'il peut faire à force de réſiſtance eſt d'en arrêter le cours avant qu'elle ait produit ſon effet, mais non pas avant qu'elle ſe ſoit manifeſtée ou dans ſes yeux ou par ſa rougeur ou par ſa voix ou par ſon maintien ou par quelque autre ſigne ſenſible.

Mais l'amour-propre & les mouvemens qui en dérivent,

n'étant que des paſſions ſecondaires produites par la réflexion n'agiſſent pas ſi ſenſiblement ſur la machine. Voilà pourquoi ceux que ces ſortes de paſſions gouvernent ſont plus maîtres des apparences que ceux qui ſe livrent aux impulſions directes de la nature. En général ſi les naturels ardens & vifs ſont plus aimans, ils ſont auſſi plus emportés, moins endurans, plus coleres ; mais ces emportemens bruyans ſont ſans conſéquence, & ſi-tôt que le ſigne de la colere s'efface ſur le viſage, elle eſt éteinte auſſi dans le cœur. Au contraire les gens flegmatiques & froids, ſi doux ſi patiens ſi modérés à l'extérieur, en-dedans ſont haineux vindicatifs implacables ; ils ſavent conſerver déguiſer nourrir leur rancune juſqu'à ce que le moment de l'aſſouvir ſe préſente. En général les premiers aiment plus qu'ils ne haïſſent, les ſeconds haïſſent beaucoup plus qu'ils n'aiment, ſi tant eſt qu'ils ſachent aimer. Les ames d'une haute trempe ſont néanmoins très-ſouvent de celles-ci, comme ſupérieures aux paſſions. Les vrais ſages ſont des hommes froids, je n'en doute pas ; mais dans la claſſe des hommes vulgaires, ſans le contrepoids de la ſenſibilité, l'amour-propre emportera toujours la balance, & s'ils ne reſtent nuls, il les rendra méchans.

Vous me direz qu'il y a des hommes vifs & ſenſibles qui ne laiſſent pas d'être méchans haineux & rancuniers. Je n'en crois rien, mais il faut s'entendre. Il y a deux ſortes de vivacité ; celle des ſentimens & celle des idées. Les ames ſenſibles s'affectent fortement & rapidement. Le ſang enflammé par une agitation ſubite porte à l'œil à la voix au viſage ces mouvemens impétueux qui marquent la paſſion. Il eſt au con-

traire des esprits vifs qui s'associent avec des cœurs glacés, & qui ne tirent que du cerveau l'agitation qui paroît aussi dans les yeux dans le geste & accompagne la parole, mais par des signes tout différens, pantomimes & comédiens plutôt qu'animés & passionnés. Ceux-ci, riches d'idées, les produisent avec une facilité extrême : ils ont la parole à commandement, leur esprit toujours présent & pénétrant leur fournit sans cesse des pensées neuves des saillies des réponses heureuses; quelque force & quelque finesse qu'on mette à ce qu'on peut leur dire, ils étonnent par la promptitude & le sel de leurs réparties, & ne restent jamais court. Dans les choses même de sentiment ils ont un petit babil si bien agencé, qu'on les croiroit émus jusqu'au fond du cœur, si cette justesse même d'expression n'attestoit que c'est leur esprit seul qui travaille. Les autres, tout occupés de ce qu'ils sentent soignent trop peu leurs paroles pour les arranger avec tant d'art. La pesante succession du discours leur est insupportable; ils se dépitent contre la lenteur de sa marche; il leur semble dans la rapidité des mouvemens qu'ils éprouvent que ce qu'ils sentent devroit se faire jour & pénétrer d'un cœur à l'autre sans le froid ministere de la parole. Les idées se présentent d'ordinaire aux gens d'esprit en phrases tout arrangées; il n'en est pas ainsi des sentimens. Il faut chercher combiner choisir un langage propre à rendre ceux qu'on éprouve, & quel est l'homme sensible qui aura la patience de suspendre le cours des affections qui l'agitent pour s'occuper à chaque instant de ce triage. Une violente émotion peut suggérer quelquefois des expressions énergiques & vigoureuses; mais ce sont d'heureux hasards que

les mêmes ſituations ne fourniſſent pas toujours. D'ailleurs un homme vivement ému eſt-il en état de prêter une attention minutieuſe à tout ce qu'on peut lui dire, à tout ce qui ſe paſſe autour de lui, pour y approprier ſa réponſe ou ſon propos? Je ne dis pas que tous ſeront auſſi diſtraits auſſi étourdis auſſi ſtupides que J. J., mais je doute que quiconque a reçu du Ciel un naturel, vraiment ardent vif ſenſible & tendre ſoit jamais un homme bien preſte à la ripoſte.

N'allons donc pas prendre, comme on fait dans le monde, pour des cœurs ſenſibles des cerveaux brûlés dont le ſeul deſir de briller anime les diſcours les actions les écrits, & qui pour être applaudis des jeunes gens & des femmes, jouent de leur mieux la ſenſibilité qu'ils n'ont point. Tout entiers à leur unique objet, c'eſt-à-dire, à la célébrité, ils ne s'échauffent ſur rien au monde, ne prennent un véritable intérêt à rien; leurs têtes agitées d'idées rapides laiſſent leurs cœurs vides de tout ſentiment, excepté celui de l'amour-propre qui leur étant habituel ne leur donne aucun mouvement ſenſible & remarquable au-dehors. Ainſi tranquilles & de ſang-froid ſur toutes choſes, ils ne ſongent qu'aux avantages relatifs à leur petit individu, & ne laiſſant jamais échapper aucune occaſion, s'occupent ſans ceſſe avec un ſuccès qui n'a rien d'étonnant, à rabaiſſer leurs rivaux, à écarter leurs concurrens, à briller dans le monde, à primer dans les lettres, & à déprimer tout ce qui n'eſt pas attaché à leur char. Que de tels hommes ſoient méchans ou malfaiſans, ce n'eſt pas une merveille, mais qu'ils éprouvent d'autre paſſion que l'égoïſme qui les domine, qu'ils aient une véritable ſenſibilité, qu'il ſoient capables

d'attachement d'amitié, même d'amour, c'eſt ce que je nie. Ils ne ſavent pas ſeulement s'aimer eux-mêmes; ils ne ſavent que haïr ce qui n'eſt pas eux.

Celui qui ſait régner ſur ſon propre cœur, tenir toutes ſes paſſions ſous le joug, ſur qui l'intérêt perſonnel & les deſirs ſenſuels n'ont aucune puiſſance, & qui ſoit en public ſoit tout ſeul & ſans témoin ne fait en toute occaſion que ce qui eſt juſte & honnête, ſans égard aux vœux ſecrets de ſon cœur : celui-là ſeul eſt homme vertueux. S'il exiſte, je m'en réjouis pour l'honneur de l'eſpece humaine. Je ſais que des foules d'hommes vertueux ont jadis exiſté ſur la terre; je ſais que Fénélon, Catinat, d'autres moins connus, ont honoré les ſiecles modernes, & parmi nous j'ai vu George Keith ſuivre encore leurs ſublimes veſtiges. A cela près je n'ai vu dans les apparentes vertus des hommes que forfanterie hypocriſie & vanité. Mais ce qui ſe rapproche un peu plus de nous, ce qui eſt du moins beaucoup plus dans l'ordre de la nature, c'eſt un mortel bien né qui n'a reçu du Ciel que des paſſions expanſives & douces, que des penchans aimans & aimables, qu'un cœur ardent à deſirer, mais ſenſible affectueux dans ſes deſirs, qui n'a que faire de gloire ni de tréſors, mais de jouiſſances réelles, de véritables attachemens, & qui comptant pour rien l'apparence des choſes & pour peu l'opinion des hommes, cherche ſon bonheur en-dedans ſans égard aux uſages ſuivis & aux préjugés reçus. Cet homme ne ſera pas vertueux, puiſqu'il ne vaincra pas ſes penchans, mais en les ſuivant il ne fera rien de contraire à ce que feroit, en ſurmontant les ſiens, celui qui n'écoute que la vertu. La bonté la

commisération la générosité, ces premieres inclinations de la nature, qui ne sont que des émanations de l'amour de soi, ne s'érigeront point dans sa tête en d'austeres devoirs; mais elles seront des besoins de son cœur qu'il satisfera plus pour son propre bonheur que par un principe d'humanité qu'il ne songera gueres à réduire en regles. L'instinct de la nature est moins pur peut-être, mais certainement plus sûr que la loi de la vertu : car on se met souvent en contradiction avec son devoir, jamais avec son penchant pour mal faire.

L'homme de la nature éclairé par la raison a des appétits plus délicats mais non moins simples que dans sa premiere grossiéreté. Les fantaisies d'autorité de célébrité de prééminence ne sont rien pour lui; il ne veut être connu que pour être aimé, il ne veut être loué que de ce qui est vraiment louable & qu'il posséde en effet. L'esprit les talens ne sont pour lui que des ornemens du mérite & ne le constituent pas. Ils sont des développemens nécessaires dans le progrès des choses & qui ont leurs avantages pour les agrémens de la vie, mais subordonnés aux facultés plus précieuses qui rendent l'homme vraiment sociable & bon, & qui lui font priser l'ordre la justice la droiture & l'innocence au-dessus de tous les autres biens. L'homme de la nature apprend à porter en toute chose le joug de la nécessité & à s'y soumettre, à ne murmurer jamais contre la providence qui commença par le combler de dons précieux, qui promet à son cœur des biens plus précieux encore, mais qui pour réparer les injustices de la fortune & des hommes choisit son heure & non pas la nôtre, & dont les vues sont trop au-dessus de nous pour qu'elle nous doive

compte de ſes moyens. L'homme de la nature eſt aſſujetti par elle & pour ſa propre conſervation à des tranſports iraſcibles & momentanés, à la colere à l'emportement à l'indignation; jamais à des ſentimens haineux & durables, nuiſibles à celui qui en eſt la proie & à celui qui en eſt l'objet, & qui ne menent qu'au mal & à la deſtruction ſans ſervir au bien ni à la conſervation de perſonne; enfin l'homme de la nature, ſans épuiſer ſes débiles forces à ſe conſtruire ici-bas des tabernacles des machines énormes de bonheur ou de plaiſir, jouit de lui-même & de ſon exiſtence, ſans grand ſouci de ce qu'en penſent les hommes, & ſans grand ſoin de l'avenir.

Tel j'ai vu l'indolent J. J. ſans affectation ſans apprêt, livré par goût à ſes douces rêveries, penſant profondément quelquefois, mais toujours avec plus de fatigue que de plaiſir, & aimant mieux ſe laiſſer gouverner par une imagination riante, que de gouverner avec effort ſa tête par la raiſon. Je l'ai vu mener par goût une vie égale ſimple & routiniere, ſans s'en rebuter jamais. L'uniformité de cette vie & la douceur qu'il y trouve montrent que ſon ame eſt en paix. S'il étoit mal avec lui-même il ſe laſſeroit enfin d'y vivre; il lui faudroit des diverſions que je ne lui vois point chercher, & ſi par un tour d'eſprit difficile à concevoir il s'obſtinoit à s'impoſer ce genre de ſupplice, on verroit à la longue l'effet de cette contrainte ſur ſon humeur ſur ſon teint ſur ſa ſanté. Il jauniroit il languiroit il deviendroit triſte & ſombre il dépériroit. Au contraire il ſe porte mieux qu'il ne fit jamais (9). Il n'a

(9) Tout a ſon terme ici-bas. Si ma ſanté décline & ſuccombe enfin ſous tant d'afflictions ſans relâche, il reſtera toujours étonnant qu'elle ait réſiſté ſi long-tems.

plus

plus ces souffrances habituelles, cette maigreur, ce teint pâle, cet air mourant qu'il eut constammènt dix ans de sa vie, c'est-à-dire, pendant tout le tems qu'il se mêla d'écrire, métier aussi funeste à sa constitution que contraire à son goût, & qui l'eût enfin mis au tombeau s'il l'eût continué plus long-tems. Depuis qu'il a repris les doux loisirs de sa jeunesse il en a repris la sérénité ; il occupe son corps & repose sa tête ; il s'en trouve bien à tous égards. En un mot, comme j'ai trouvé dans ses livres l'homme de la nature, j'ai trouvé dans lui l'homme de ses livres, sans avoir eu besoin de chercher expressément s'il étoit vrai qu'il en fût l'auteur.

Je n'ai eu qu'une seule curiosité que j'ai voulu satisfaire ; c'est au sujet du Devin du Village. Ce que vous m'aviez dit là-dessus m'avoit tellement frappé que je n'aurois pas été tranquille, si je ne m'en fusse particuliérement éclairci. On ne conçoit gueres comment un homme doué de quelque génie & de talens, par lesquels il pourroit aspirer à une gloire méritée, pour se parer effrontément d'un talent qu'il n'auroit pas, iroit se fourrer sans nécessité dans toutes les occasions de montrer là-dessus son ineptie. Mais qu'au milieu de Paris & des artistes les moins disposés pour lui à l'indulgence, un tel homme se donne sans façon pour l'auteur d'un ouvrage qu'il est incapable de faire ; qu'un homme aussi timide aussi peu suffisant s'érige parmi les maîtres en précepteur d'un art auquel il n'entend rien & qu'il les accuse de ne pas entendre, c'est assurément une chose des plus incroyables que l'on puisse avancer. D'ailleurs il y a tant de bassesse à se parer ainsi des dépouilles d'autrui, cette manœuvre suppose tant de pau-

vreté d'efprit, une vanité fi puérile, un jugement fi borné ; que quiconque peut s'y réfoudre ne fera jamais rien de grand d'élevé de beau dans aucun genre, & que malgré toutes mes obfervations, il feroit toujours refté impoffible à mes yeux que J. J. fe donnant fauffement pour l'auteur du Devin du Village eût fait aucun des autres écrits qu'il s'attribue, & qui certainement ont trop de force & d'élévation pour avoir pu fortir de la petite tête d'un petit pillard impudent. Tout cela me fembloit tellement incompatible que j'en revenois toujours à ma premiere conféquence de *tout ou rien.*

Une chofe encore animoit le zele de mes recherches. L'auteur du Devin du Village n'eft pas, quel qu'il foit un auteur ordinaire, non plus que celui des autres ouvrages qui portent le même nom. Il y a dans cette piece une douceur un charme, une fimplicité fur-tout qui la diftinguent fenfiblement de toute autre production du même genre. Il n'y a dans les paroles ni fituations vives ni belles fentences ni pompeufe morale : il n'y a dans la mufique ni traits favans ni morceaux de travail ni chants tournés ni harmonie pathétique. Le fujet en eft plus comique qu'attendriffant, & cependant la piece touche remue attendrit jufqu'aux larmes ; on fe fent ému fans favoir pourquoi. D'où ce charme fecret qui coule ainfi dans les cœurs tire-t-il fa fource ? Cette fource unique où nul autre n'a puifé n'eft pas celle de l'hypocrene : elle vient d'ailleurs. L'auteur doit être auffi fingulier que la piece eft originale. Si connoiffant déjà J. J. j'avois vu pour la premiere fois le Devin du Village fans qu'on m'en nommât l'auteur, j'aurois dit fans balancer, c'eft celui de la nouvelle Héloïfe, c'eft J. J., & ce ne peut être

que lui. Colette intéreſſe & touche comme Julie ſans magie de ſituations, ſans apprêts d'événemens romaneſques, même naturel même douceur même accent; elles ſont ſœurs ou je ſerois bien trompé. Voilà ce que j'aurois dit ou penſé. Maintenant on m'aſſure au contraire que J. J. ſe donne fauſſement pour l'auteur de cette piece & qu'elle eſt d'un autre : qu'on me le montre donc cet autre-là, que je voye comment il eſt fait. Si ce n'eſt pas J. J., il doit du moins lui reſſembler beaucoup, puiſque leurs productions ſi originales ſi caractériſées ſe reſſemblent ſi fort. Il eſt vrai que je ne puis avoir vu des productions de J. J. en muſique, puiſqu'il n'en ſait pas faire; mais je ſuis ſûr que s'il en ſavoit faire, elles auroient un caractere très-approchant de celui-là. A m'en rapporter à mon propre jugement cette muſique eſt de lui; par les preuves que l'on me donne, elle n'en eſt pas : que dois-je croire? Je réſolus de m'éclaircir ſi bien par moi-même ſur cet article qu'il ne me pût reſter là-deſſus aucun doute, & je m'y ſuis pris de la façon la plus courte la plus ſure pour y parvenir.

LE FRANÇOIS.

Rien n'eſt plus ſimple. Vous avez fait comme tout le monde; vous lui avez préſenté de la muſique à lire & voyant qu'il ne faiſoit que barbouiller, vous avez tiré la conſéquence, & vous vous en êtes tenu là.

ROUSSEAU.

Ce n'eſt point là ce que j'ai fait, & ce n'étoit point de cela non plus qu'il s'agiſſoit; car il ne s'eſt pas donné que

je ſache pour un croqueſol ni pour un chantre de Cathédrale. Mais en donnant de la muſique pour être de lui, il s'eſt donné pour en ſavoir faire. Voilà ce que j'avois à vérifier. Je lui ai donc propoſé de la muſique non à lire mais à faire. C'étoit aller ce me ſemble auſſi directement qu'il étoit poſſible au vrai point de la queſtion. Je l'ai prié de compoſer cette muſique en ma préſence ſur des paroles qui lui étoient inconnues & que je lui ai fournies ſur le champ.

LE FRANÇOIS.

Vous aviez bien de la bonté; car enfin vous aſſurer qu'il ne ſavoit pas lire la muſique, n'étoit-ce pas vous aſſurer de reſte qu'il n'en ſavoit pas compoſer?

ROUSSEAU.

Je n'en ſais rien; je ne vois nulle impoſſibilité qu'un homme trop plein de ſes propres idées ne ſache ni ſaiſir ni rendre celles des autres, & puiſque ce n'eſt pas faute d'eſprit qu'il ſait ſi mal parler, ce peut auſſi n'être pas par ignorance qu'il lit ſi mal la muſique. Mais ce que je ſais bien, c'eſt que ſi de l'acte au poſſible la conſéquence eſt valable, lui voir ſous mes yeux compoſer de la muſique étoit m'aſſurer qu'il en ſavoit compoſer.

LE FRANÇOIS.

D'honneur, voici qui eſt curieux! Hé bien, Monſieur, de quelle défaite vous paya-t-il? Il fit le fier, ſans doute, & rejetta la propoſition avec hauteur?

ROUSSEAU.

Non, il voyoit trop bien mon motif pour pouvoir s'en

offenser, & me parut même plus reconnoissant qu'humilié de ma proposition. Mais il me pria de comparer les situations & les âges. « Considérez, me dit-il, quelle différence vingt-cinq » ans d'intervalle, de longs serremens de cœur, les ennuis, » le découragement, la vieillesse doivent mettre dans les pro» ductions du même homme. Ajoutez à cela la contrainte que » vous m'imposez, & qui me plaît parce que j'en vois la » raison, mais qui n'en met pas moins des entraves aux » idées d'un homme qui n'a jamais su les assujettir, ni rien » produire qu'à son heure à son aise & à sa volonté.

LE FRANÇOIS.

Somme toute, avec de belles paroles il refusa l'épreuve proposée?

ROUSSEAU.

Au contraire, après ce petit préambule il s'y soumit de tout son cœur, & s'en tira mieux qu'il n'avoit espéré lui-même. Il me fit avec un peu de lenteur mais moi toujours présent de la musique aussi fraîche aussi chantante aussi bien traitée que celle du Devin, & dont le style assez semblable à celui de cette piece, mais moins nouveau qu'il n'étoit alors, est tout aussi naturel tout aussi expressif & tout aussi agréable. Il fut surpris lui-même de son succès. « Le desir, me dit-il, » que je vous ai vu de me voir réussir m'a fait réussir davan» tage. La défiance m'étourdit m'appesantit, & me resserre » le cerveau comme le cœur; la confiance m'anime m'épa» nouit & me fait plâner sur des aîles. Le Ciel m'avoit fait » pour l'amitié : elle eût donné un nouveau ressort à mes » facultés, & j'aurois doublé de prix par elle ».

Voilà, Monfieur, ce que j'ai voulu vérifier par moi-même. Si cette expérience ne fuffit pas pour prouver qu'il a fait le Devin du Village, elle fuffit au moins pour détruire celle des preuves qu'il ne l'a pas fait à laquelle vous vous en êtes tenu. Vous favez pourquoi toutes les autres ne font point autorité pour moi : mais voici une autre obfervation qui acheve de détruire mes doutes, & me confirme ou me ramene dans mon ancienne perfuafion.

Après cette épreuve j'ai examiné toute la mufique qu'il a compofée depuis fon retour à Paris & qui ne laiffe pas de faire un recueil confidérable, & j'y ai trouvé une uniformité de ftyle & de faire qui tomberoit quelquefois dans la monotonie fi elle n'étoit autorifée ou excufée par le grand rapport des paroles dont il a fait choix le plus fouvent. J. J. avec un cœur trop porté à la tendreffe eut toujours un goût vif pour la vie champêtre. Toute fa mufique, quoique variée felon les fujets porte une empreinte de ce goût. On croit entendre l'accent paftoral des pipeaux, & cet accent fe fait par-tout fentir le même que dans le Devin du Village. Un connoiffeur ne peut pas plus s'y tromper qu'on ne fe trompe au faire des Peintres. Toute cette mufique a d'ailleurs une fimplicité j'oferois dire une vérité que n'a parmi nous nulle autre mufique moderne. Non-feulement elle n'a befoin ni de trilles ni de petites notes ni d'agrémens ou de fleurtis d'aucune efpece, mais elle ne peut même rien fupporter de tout cela. Toute fon expreffion eft dans les feules nuances du fort & du doux, vrai caractere d'une bonne mélodie; cette mélodie y eft toujours une & bien marquée, les accompa-

gnemens l'animent ſans l'offuſquer. On n'a pas beſoin de crier ſans ceſſe aux accompagnateurs; *doux*, *plus doux*. Tout cela ne convient encore qu'au ſeul Devin du Village. S'il n'a pas fait cette piece, il faut donc qu'il en ait l'auteur toujours à ſes ordres pour lui compoſer de nouvelle muſique toutes les fois qu'il lui plaît d'en produire ſous ſon nom, car il n'y a que lui ſeul qui en faſſe comme celle-là. Je ne dis pas qu'en épluchant bien toute cette muſique on n'y trouvera ni reſſemblances ni réminiſcences ni traits pris ou imités d'autres auteurs; cela n'eſt vrai d'aucune muſique que je connoiſſe. Mais, ſoit que ces imitations ſoient des rencontres fortuites ou de vrais pillages, je dis que de la maniere dont l'auteur les emploie les lui approprie; je dis que l'abondance des idées dont il eſt plein & qu'il aſſocie à celles-là, ne peut laiſſer ſuppoſer que ce ſoit par ſtérilité de ſon propre fonds qu'il ſe les attribue; c'eſt pareſſe ou précipitation, mais ce n'eſt pas pauvreté : il lui eſt trop aiſé de produire pour avoir jamais beſoin de piller (10).

(10) Il y a trois ſeuls morceaux dans le Devin du Village qui ne ſont pas uniquement de moi; comme dès le commencement je l'ai dit ſans ceſſe à tout le monde; tous trois dans le divertiſſement. 1°. Les paroles de la chanſon qui ſont, en partie, & du moins l'idée & le refrain de M. Collé. 2°. Les paroles de l'Ariette qui ſont de M. Cahuſac, lequel m'engagea à faire après coup cette Ariette pour complaire à Mlle. Fel qui ſe plaignoit qu'il n'y avoit rien de brillant pour ſa voix dans ſon rôle; 3°. & l'entrée des Bergeres que, ſur les vives inſtances de M. d'Holbach j'arrangeai ſur une piece de Clavecin d'un recueil qu'il me préſenta. Je ne dirai pas quelle étoit l'intention de M. d'Holbach, mais il me preſſa ſi fort d'employer quelque choſe de ce recueil que je ne pus dans cette bagatelle réſiſter obſtinément à ſon deſir. Pour la romance, qu'on m'a fait tirer tantôt de Suiſſe, tantôt de Languedoc, tantôt de nos Pſeaumes & tantôt je ne ſais où, je ne l'ai tirée que

Je lui ai conseillé de rassembler toute cette musique & de chercher à s'en défaire pour s'aider à vivre quand il ne pourra plus continuer son travail, mais de tâcher sur toute chose que ce recueil ne tombe qu'en des mains fidelles & sures qui ne le laissent ni détruire ni diviser : car quand la passion cessera de dicter les jugemens qui le regardent, ce recueil fournira ce me semble une forte preuve que toute la musique qui le compose est d'un seul & même auteur (11).

Tout ce qui est sorti de la plume de J. J. durant son effervescence

de ma tête ainsi que toute la piece. Je la composai, revenu depuis peu d'Italie, passionné pour la musique que j'y avois entendue & dont on n'avoit encore aucune connoissance à Paris. Quand cette connoissance commença de s'y répandre on auroit bientôt découvert mes pillages si j'avois fait comme font les Compositeurs François, parce qu'ils sont pauvres d'idées, qu'ils ne connoissent pas même le vrai chant & que leurs accompagnemens ne sont que du barbouillage. On a eu l'impudence de mettre en grande pompe dans le recueil de mes écrits la romance de M. Vernes pour faire croire au public que je me l'attribuois. Toute ma réponse a été de faire à cette romance deux autres airs meilleurs que celui-là. Mon argument est simple. Celui qui a fait les deux meilleurs airs n'avoit pas besoin de s'attribuer faussement le moindre.

(11) J'ai mis fidellement dans ce recueil toute la musique de toute espece que j'ai composée depuis mon retour à Paris, & dont j'aurois beaucoup retranché si je n'y avois laissé que ce qui me paroit bon. Mais j'ai voulu ne rien omettre de ce que j'ai réellement fait, afin qu'on en pût discerner tout ce qu'on m'attribue aussi faussement qu'impudemment même en ce genre dans le public dans les journaux & jusques dans les recueils de mes propres écrits. Pourvu que les paroles soient grossieres & malhonnêtes, pourvu que les airs soient maussades & plats, on m'accordera volontiers le talent de composer de cette musique-là. On affectera même de m'attribuer des airs d'un bon chant faits par d'autres, pour faire croire que je me les attribue moi-même, & que je m'approprie les ouvrages d'autrui. M'ôter mes productions & m'attribuer les leurs, a été depuis vingt ans la manœuvre la plus constante de ces Messieurs & la plus sure pour me décrier.

vescence porte une empreinte impossible à méconnoître, & plus impossible à imiter. Sa musique sa prose ses vers tout dans ces dix ans est d'un coloris d'une teinte qu'un autre ne trouvera jamais. Oui, je le répete, si j'ignorois quel est l'auteur du Devin du Village je le sentirois à cette conformité. Mon doute levé sur cette piece acheve de lever ceux qui pouvoient me rester sur son auteur. La force des preuves qu'on a qu'elle n'est pas de lui ne sert plus qu'à détruire dans mon esprit celle des crimes dont on l'accuse, & tout cela ne me laisse plus qu'une surprise ; c'est comment tant de mensonges peuvent être si bien prouvés.

J. J. étoit né pour la musique; non pour y payer de sa personne dans l'exécution, mais pour en hâter les progrès & y faire des découvertes. Ses idées dans l'art & sur l'art sont fécondes intarissables. Il a trouvé des méthodes plus claires plus commodes plus simples qui facilitent, les unes la composition, les autres l'exécution, & auxquelles il ne manque pour être admises que d'être proposées par un autre que lui. Il a fait dans l'harmonie une (*) découverte qu'il ne daigne pas même annoncer, sûr d'avance qu'elle seroit rebutée, ou ne lui attireroit comme le Devin du Village que l'imputation de s'emparer du bien d'autrui. Il fera dix airs sur les mêmes paroles sans que cette abondance lui coûte ou l'épuise. Je l'ai vu lire aussi fort bien la musique, mieux que plusieurs de ceux qui la professent. Il aura même en cet art l'*impromptu* de l'exé-

(*) Les Editeurs sont persuadés que l'Auteur a laissé quelques écrits sur la découverte intéressante dont il parle, mais il ne leur a pas été possible de les recouvrer.

cution qui lui manque en toute autre chose, quand rien ne l'intimidera, quand rien ne troublera cette présence d'esprit qu'il a si rarement, qu'il perd si aisément, & qu'il ne peut plus rappeller dès qu'il l'a perdue. Il y a trente ans qu'on l'a vu dans Paris chanter tout à livre ouvert. Pourquoi ne le peut-il plus aujourd'hui ? C'est qu'alors personne ne doutoit du talent qu'aujourd'hui tout le monde lui refuse, & qu'un seul spectateur malveillant suffit pour troubler sa tête & ses yeux. Qu'un homme auquel il aura confiance lui présente de la musique qu'il ne connoisse point. Je parie, à moins qu'elle ne soit baroque ou qu'elle ne dise rien, qu'il la déchiffre encore à la premiere vue & la chante passablement. Mais si, lisant dans le cœur de cet homme il le voit mal intentionné, il n'en dira pas une note, & voilà parmi les spectateurs la conclusion tirée sans autre examen. J. J. est sur la musique & sur les choses qu'il sait le mieux comme il étoit jadis aux échecs. Jouoit-il avec un plus fort que lui qu'il croyoit plus foible, il le battoit le plus souvent; avec un plus foible qu'il croyoit plus fort il étoit battu; la suffisance des autres l'intimide & le démonte infailliblement. En ceci l'opinion l'a toujours subjugué, ou plutôt, en toute chose, comme il le dit lui-même, c'est au degré de sa confiance que se monte celui de ses facultés. Le plus grand mal est ici que sentant en lui sa capacité, pour désabuser ceux qui en doutent, il se livre sans crainte aux occasions de la montrer, comptant toujours pour cette fois rester maître de lui-même, & toujours intimidé quoi qu'il fasse, il ne montre que son ineptie. L'expérience là-dessus a beau l'instruire, elle ne l'a jamais corrigé.

Les diſpoſitions d'ordinaire annoncent l'inclination & réciproquement. Cela eſt encore vrai chez J. J. Je n'ai vu nul homme auſſi paſſionné que lui pour la muſique, mais ſeulement pour celle qui parle à ſon cœur; c'eſt pourquoi il aime mieux en faire qu'en entendre, ſur-tout à Paris, parce qu'il n'y en a point d'auſſi bien appropriée à lui que la ſienne. Il la chante avec une voix foible & caſſée, mais encore animée & douce; il l'accompagne non ſans peine, avec des doigts tremblans, moins par l'effet des ans que d'une invincible timidité. Il ſe livre à cet amuſement depuis quelques années avec plus d'ardeur que jamais, & il eſt aiſé de voir qu'il s'en fait une aimable diverſion à ſes peines. Quand des ſentimens douloureux affligent ſon cœur, il cherche ſur ſon clavier les conſolations que les hommes lui refuſent. Sa douleur perd ainſi ſa ſéchereſſe & lui fournit à la fois des chants & des larmes. Dans les rues il ſe diſtrait des regards inſultans des paſſans en cherchant des airs dans ſa tête; pluſieurs romances de ſa façon d'un chant triſte & languiſſant mais tendre & doux n'ont point eu d'autre origine. Tout ce qui porte le même caractere lui plaît & le charme. Il eſt paſſionné pour le chant du roſſignol, il aime les gémiſſemens de la tourterelle & les a parfaitement imités dans l'accompagnement d'un de ſes airs: les regrets qui tiennent à l'attachement l'intéreſſent. Sa paſſion la plus vive & la plus vaine étoit d'être aimé; il croyoit ſe ſentir fait pour l'être: il ſatisfait du moins cette fantaiſie avec les animaux. Toujours il prodiga ſon tems & ſes ſoins à les attirer à les careſſer; il étoit l'ami preſque l'eſclave de ſon chien de ſa chatte de ſes ſereins: il avoit des pigeons qui le

ſuivoient par-tout, qui lui voloient ſur les bras ſur la tête juſqu'à l'importunité : il apprivoiſoit les oiſeaux les poiſſons avec une patience incroyable, & il eſt parvenu à Monquin à faire nicher des hirondelles dans ſa chambre avec tant de confiance, qu'elles s'y laiſſoient même enfermer ſans s'effaroucher. En un mot ſes amuſemens ſes plaiſirs ſont innocens & doux comme ſes travaux comme ſes penchans; il n'y a pas dans ſon ame un goût qui ſoit hors de la nature ni coûteux ou criminel à ſatisfaire, & pour être heureux autant qu'il eſt poſſible ici-bas, la fortune lui eût été inutile, encore plus la célébrité, il ne lui faloit que la ſanté le néceſſaire le repos & l'amitié.

Je vous ai décrit les principaux traits de l'homme que j'ai vu, & je me ſuis borné dans mes deſcriprions, non-ſeulement à ce qui peut de même être vu de tout autre, s'il porte à cet examen un œil attentif & non prévenu, mais à ce qui n'étant ni bien ni mal en ſoi, ne peut être affecté long-tems par hypocriſie. Quant à ce qui quoique vrai n'eſt pas vraiſemblable, tout ce qui n'eſt connu que du Ciel & de moi, mais eût pu mériter de l'être des hommes, ou ce qui, même connu d'autrui, ne peut être dit de ſoi-même avec bienſéance, n'eſpérez pas que je vous en parle, non plus que ceux dont il eſt connu; ſi tout ſon prix eſt dans les ſuffrages des hommes, c'eſt à jamais autant de perdu. Je ne vous parlerai pas non plus de ſes vices; non qu'il n'en ait de très-grands; mais parce qu'ils n'ont jamais fait de mal qu'à lui, & qu'il n'en doit aucun compte aux autres : le mal qui ne nuit point à autrui peut ſe taire quand on tait le bien qui le rachete. Il n'a pas

été ſi diſcret dans ſes Confeſſions, & peut-être n'en a-t-il pas mieux fait. A cela près, tous les détails que je pourrois ajouter aux précédens n'en ſont que des conſéquences, qu'en raiſonnant bien, chacun peut aiſément ſuppléer. Ils ſuffiſent pour connoître à fond le naturel de l'homme & ſon caractere. Je ne ſaurois aller plus loin, ſans manquer aux engagemens par leſquels vous m'avez lié. Tant qu'ils dûreront, tout ce que je puis exiger & attendre de J. J. eſt qu'il me donne, comme il a fait, une explication naturelle & raiſonnée de ſa conduite en toute occaſion ; car il feroit injuſte & abſurde d'exiger qu'il répondît aux charges qu'il ignore, & qu'on ne permet pas de lui déclarer; & tout ce que je puis ajouter du mien à cela eſt de m'aſſurer, que cette explication qu'il me donne, s'accorde avec tout ce que j'ai vu de lui par moi-même, en y donnant toute mon attention. Voilà ce que j'ai fait: ainſi je m'arrête. Ou faites-moi ſentir en quoi je m'abuſe, ou montrez-moi comment mon J. J. peut s'accorder avec celui de vos Meſſieurs, ou convenez enfin que deux êtres ſi différens ne furent jamais le même homme.

LE FRANÇOIS.

Je vous ai écouté avec une attention dont vous devez être content. Au lieu de vous croiſer par mes idées je vous ai ſuivi dans les vôtres, & ſi quelquefois je vous ai machinalement interrompu, c'étoit, lorſqu'étant moi-même de votre avis, je voulois avoir votre réponſe à des objections ſouvent rebattues que je craignois d'oublier. Maintenant je vous demande en retour un peu de l'attention que je vous ai donnée.

J'éviterai d'être diffus, évitez ſi vous pouvez d'être impatient.

Je commence par vous accorder pleinement votre conſéquence, & je conviens franchement que votre J. J. & celui de nos Meſſieurs ne ſauroient être le même homme. L'un, j'en conviens encore, ſemble avoir été fait à plaiſir pour le mettre en oppoſition avec l'autre. Je vois même entr'eux des incompatibilités qui ne frapperoient peut-être nul autre que moi. L'empire de l'habitude & le goût du travail manuel ſont par exemple à mes yeux des choſes inalliables avec les noires, & fougueuſes paſſions des méchans, & je réponds que jamais un déterminé ſcélérat ne fera de jolis herbiers en miniature & n'écrira dans ſix ans huit mille pages de muſique (12). Ainſi dès la premiere eſquiſſe nos Meſſieurs & vous ne pouvez vous accorder. Il y a certainement erreur ou menſonge d'une des deux parts; le menſonge n'eſt pas de la vôtre, j'en ſuis très-ſûr; mais l'erreur y peut être. Qui m'aſſurera qu'elle n'y eſt pas en effet? Vous accuſez nos Meſſieurs d'être prévenus quand ils le décrient, n'eſt-ce point vous qui l'êtes quand vous l'honorez? Votre penchant pour lui rend ce doute très-raiſonnable. Il faudroit, pour démêler ſurement la vérité, des obſervations impartiales, & quelques précautions que vous ayez priſes, les vôtres ne le ſont pas plus que les leurs. Tout le monde, quoique vous en puiſſiez dire, n'eſt pas entré dans

(12) Ayant fait une partie de ce calcul d'avance & ſeulement par comparaiſon, j'ai mis tout trop au rabais, & c'eſt ce que je découvre bien ſenſiblement à meſure que j'avance dans mon regiſtre, puiſqu'au bout de cinq ans & demi ſeulement j'ai déjà plus de neuf mille pages bien articulées, & ſur leſquelles on ne peut conteſter.

le complot. Je connois d'honnêtes-gens qui ne haïssent point J. J. c'est-à-dire, qui ne professent point pour lui cette bienveillance traîtresse qui selon vous n'est qu'une haine plus meurtriere. Ils estiment ses talens sans aimer ni haïr sa personne, & n'ont pas une grande confiance en toute cette générosité si bruyante qu'on admire dans nos Messieurs. Cependant sur bien des points, ces personnes équitables s'accordent à penser comme le public à son égard. Ce qu'elles ont vu par elles-mêmes, ce qu'elles ont appris les unes des autres, donne une idée peu favorable de ses mœurs, de sa droiture, de sa douceur, de son humanité, de son désintéressement, de toutes les vertus qu'il étaloit avec tant de faste. Il faut lui passer des défauts, même des vices, puisqu'il est homme; mais il en est de trop bas pour pouvoir germer dans un cœur honnête. Je ne cherche point un homme parfait, mais je méprise un homme abject, & ne croirai jamais que les heureux penchans que vous trouvez dans J. J. puissent compatir avec des vices tels que ceux dont il est chargé. Vous voyez que je n'insiste pas sur des faits aussi prouvés qu'il y en ait au monde; mais dont l'omission affectée d'une seule formalité énerve selon vous toutes les preuves. Je ne dis rien des créatures qu'il s'amuse à violer, quoique rien ne soit moins nécessaire, des écus qu'il escroque aux passans dans les tavernes, & qu'il nie ensuite d'avoir empruntés, des copies qu'il fait payer deux fois, de celles où il fait de faux comptes, de l'argent qu'il escamote dans les payemens qu'on lui fait, de mille autres imputations pareilles. Je veux que tous ces faits, quoique prouvés, soient sujets à chicane comme les autres; mais ce qui est généra-

lement vu par tout le monde ne ſauroit l'être. Cet homme en qui vous trouvez une modeſtie une timidité de vierge eſt ſi bien connu pour un ſatyre plein d'impudence, que dans les maiſons même où l'on tâchoit de l'attirer à ſon arrivée à Paris, on faiſoit, dès qu'il paroiſſoit, retirer la fille de la maiſon, pour ne pas l'expoſer à la brutalité de ſes propos & de ſes manieres. Cet homme qui vous paroît ſi doux ſi ſociable fuit tout le monde ſans diſtinction, dédaigne toutes les careſſes, rebute toutes les avances, & vit ſeul comme un loup-garou. Il ſe nourrit de viſions, ſelon vous, & s'extaſie avec des chimeres : mais s'il mépriſe & repouſſe les humains, ſi ſon cœur ſe ferme à leur ſociété, que leur importe celle que vous lui prêtez avec des êtres imaginaires? Depuis qu'on s'eſt aviſé de l'éplucher avec plus de ſoin, on l'a trouvé non-ſeulement différent de ce qu'on le croyoit, mais contraire à tout ce qu'il prétendoit être. Il ſe diſoit honnête modeſte, on l'a trouvé cynique & débauché ; il ſe vantoit de bonnes mœurs, & il eſt pourri de vérole ; il ſe diſoit déſintéreſſé, & il eſt de la plus baſſe avidité; il ſe diſoit humain compatiſſant, il repouſſe durement tout ce qui lui demande aſſiſtance; il ſe diſoit pitoyable & doux, il eſt cruel & ſanguinaire ; il ſe diſoit charitable, & il ne donne rien à perſonne ; il ſe diſoit liant facile à ſubjuguer, & il rejette arrogamment toutes les honnêtetés dont on le comble. Plus on le recherche, plus on en eſt dédaigné : on a beau prendre en l'accoſtant, un air béat un ton patelin dolent lamentable, lui écrire des lettres à faire pleurer, lui ſignifier net qu'on va ſe tuer à l'inſtant ſi l'on n'eſt admis, il n'eſt ému de rien, il ſeroit homme à

laiſſer

laiſſer faire ceux qui ſeroient aſſez ſots pour cela, & les plaignans qui affluent à ſa porte s'en retournent tous ſans conſolation. Dans une ſituation pareille à la ſienne, ſe voyant obſervé de ſi près, ne devroit-il pas s'attacher à rendre contens de lui tous ceux qui l'abordent, à leur faire perdre à force de douceur & de bonnes manieres, les noires impreſſions qu'ils ont ſur ſon compte, à ſubſtituer dans leurs ames la bienveillance à l'eſtime qu'il a perdue, & à les forcer au moins à le plaindre, ne pouvant plus l'honorer. Au lieu de cela il concourt par ſon humeur ſauvage & par ſes rudes manieres à nourrir, comme à plaiſir, la mauvaiſe opinion qu'ils ont de lui. En le trouvant ſi dur ſi repouſſant ſi peu traitable, ils reconnoiſſent aiſément l'homme féroce qu'on leur a peint, & ils s'en retournent convaincus par eux-mêmes, qu'on n'a point exagéré ſon caractere & qu'il eſt auſſi noir que ſon portrait.

Vous me répéterez ſans doute que ce n'eſt point là l'homme que vous avez vu : mais c'eſt l'homme qu'a vu tout le monde excepté vous ſeul. Vous ne parlez, dites-vous, que d'après vos propres obſervations. La plupart de ceux que vous démentez, ne parlent non plus que d'après les leurs. Ils ont vu noir où vous voyez blanc ; mais ils ſont tous d'accord ſur cette couleur noire, la blanche ne frappe nuls autres yeux que les vôtres ; vous êtes ſeul contre tous ; la vraiſemblance eſt-elle pour vous ? La raiſon permet-elle de donner plus de force à votre unique ſuffrage qu'aux ſuffrages unanimes de tout le public ? Tout eſt d'accord ſur le compte de cet homme que vous vous obſtinez ſeul à croire innocent, malgré tant de

preuves auxquelles vous-même ne trouvez rien à répondre ? Si ces preuves ſont autant d'impoſtures & de ſophiſmes, que faut-il donc penſer du genre-humain ? Quoi, toute une génération s'accorde à calomnier un innocent, à le couvrir de fange, à le ſuffoquer pour ainſi dire, dans le bourbier de la diffamation ? Tandis qu'il ne faut, ſelon vous, qu'ouvrir les yeux ſur lui pour ſe convaincre de ſon innocence & de la noirceur de ſes ennemis ? Prenez garde, Monſieur Rouſſeau ; c'eſt vous-même qui prouvez trop. Si J. J. étoit tel que vous l'avez vu, ſeroit-il poſſible que vous fuſſiez le premier & le ſeul à l'avoir vu ſous cet aſpect ? Ne reſte-t-il donc que vous ſeul d'homme juſte & ſenſé ſur la terre ? S'il en reſte un autre qui ne penſe pas ici comme vous, toutes vos obſervations ſont anéanties, & vous reſtez ſeul chargé de l'accuſation que vous intentez à tout le monde, d'avoir vu ce que vous deſiriez de voir, & non ce qui étoit en effet. Répondez à cette ſeule objection, mais répondez juſte, & je me rends ſur tout le reſte.

ROUSSEAU.

Pour vous rendre ici franchiſe pour franchiſe, je commence par vous déclarer que cette ſeule objection à laquelle vous me ſommez de répondre, eſt à mes yeux un abyme de ténebres où mon entendement ſe perd. J. J. lui-même n'y comprend rien non plus que moi. Il s'avoue incapable d'expliquer d'entendre la conduite publique à ſon égard. Ce concert avec lequel toute une génération s'empreſſe d'adopter un plan ſi exécrable, la lui rend incompréhenſible. Il n'y voit ni des bons ni des méchans ni des hommes : il y voit des êtres

dont il n'a nulle idée. Il ne les honore ni ne les méprise ni ne les conçoit ; il ne sait pas ce que c'est. Son ame incapable de haine aime mieux se reposer dans cette entiere ignorance, que de se livrer par des interprétations cruelles, à des sentimens toujours pénibles à celui qui les éprouve, quand ils ont pour objet des êtres qu'il ne peut estimer. J'approuve cette disposition, & je l'adopte autant que je puis pour m'épargner un sentiment de mépris pour mes contemporains. Mais au fond je me surprends souvent à les juger malgré moi : ma raison fait son office en dépit de ma volonté, & je prends le Ciel à témoin que ce n'est pas ma faute si ce jugement leur est si désavantageux.

Si donc vous faites dépendre votre assentiment au résultat de mes recherches de la solution de votre objection, il y a grande apparence que me laissant dans mon opinion vous resterez dans la vôtre : car j'avoue que cette solution m'est impossible, sans néanmoins que cette impossibilité puisse détruire en moi la persuasion commencée par la marche clandestine & tortueuse de vos Messieurs, & confirmée ensuite par la connoissance immédiate de l'homme. Toutes vos preuves contraires tirées de plus loin se brisent contre cet axiome qui m'entraîne irrésistiblement, que la même chose ne sauroit être & n'être pas, & tout ce que disent avoir vu vos Messieurs est, de votre propre aveu, entiérement incompatible avec ce que je suis certain d'avoir vu moi-même.

J'en use dans mon jugement sur cet homme comme dans ma croyance en matiere de foi. Je cede à la conviction directe sans m'arrêter aux objections que je ne puis résoudre ; tant

parce que ces objections ſont fondées ſur des principes moins clairs moins ſolides dans mon eſprit, que ceux qui operent ma perſuaſion, que parce qu'en cédant à ces objections je tomberois dans d'autres encore plus invincibles. Je perdrois donc à ce changement la force de l'évidence, ſans éviter l'embarras des difficultés. Vous dites que ma raiſon choiſit le ſentiment que mon cœur préfere, & je ne m'en défends pas. C'eſt ce qui arrive dans toute délibération où le jugement n'a pas aſſez de lumieres pour ſe décider ſans le concours de la volonté. Croyez-vous, qu'en prenant avec tant d'ardeur le parti contraire, vos Meſſieurs ſoient déterminés par un motif plus impartial ?

Ne cherchant pas à vous ſurprendre je vous devois d'abord cette déclaration. A préſent jettons un coup-d'œil ſur vos difficultés, ſi ce n'eſt pour les réſoudre, au moins pour y chercher s'il eſt poſſible, quelque ſorte d'explication.

La principale & qui fait la baſe de toutes les autres, eſt celle que vous m'avez ci-devant propoſée ſur le concours unanime de toute la génération préſente à un complot d'impoſtures & d'iniquité, contre lequel il ſeroit, ou trop injurieux au genre-humain de ſuppoſer qu'aucun mortel ne reclame s'il en voyoit l'injuſtice, ou, cette injuſtice étant auſſi évidente qu'elle me paroît, trop orgueilleux à moi, trop humiliant pour le ſens commun de croire qu'elle n'eſt apperçue par perſonne autre.

Faiſons pour un moment cette ſuppoſition triviale que tous les hommes ont la jauniſſe & que vous ſeul ne l'avez pas....... Je préviens l'interruption que vous me préparez..... *Quelle plate comparaiſon ! qu'eſt-ce que c'eſt que cette jauniſſe ?* ....

Comment tous les hommes l'ont-ils gagnée excepté vous ſeul ? C'eſt poſer la même queſtion en d'autres termes, mais ce n'eſt pas la réſoudre, ce n'eſt pas même l'éclaircir. Vouliez-vous dire autre choſe en m'interrompant ?

LE FRANÇOIS.

Non ; pourſuivez.

ROUSSEAU.

Je réponds donc. Je crois l'éclaircir quoique vous en puiſſiez dire, lorſque je fais entendre qu'il eſt, pour ainſi dire, des épidémies d'eſprit qui gagnent les hommes de proche en proche comme une eſpece de contagion ; parce que l'eſprit humain naturellement pareſſeux aime à s'épargner de la peine en penſant d'après les autres, ſur-tout en ce qui flatte ſes propres penchans. Cette pente à ſe laiſſer entraîner ainſi s'étend encore aux inclinations aux goûts aux paſſions des hommes; l'engoüement général, maladie ſi commune dans votre nation, n'a point d'autre ſource, & vous ne m'en dédirez pas quand je vous citerai pour exemple à vous-même. Rappellez-vous l'aveu que vous m'avez fait ci-devant dans la ſuppoſition de l'innocence de J. J., que vous ne lui pardonneriez point votre injuſtice envers lui. Ainſi par la peine que vous donneroit ſon ſouvenir, vous aimeriez mieux l'aggraver que la réparer. Ce ſentiment, naturel aux cœurs dévorés d'amour-propre, peut-il l'être au vôtre où regne l'amour de la juſtice & de la raiſon? Si vous euſſiez réfléchi là-deſſus pour chercher en vous-même la cauſe d'un ſentiment ſi injuſte, & qui vous eſt ſi étranger, vous auriez bientôt trouvé que vous haïſſiez dans J. J. non-

ſeulement le ſcélérat qu'on vous avoit peint, mais J. J. lui-même, que cette haine excitée d'abord par ſes vices, en étoit devenue indépendante, s'étoit attachée à ſa perſonne, & qu'innocent ou coupable, il étoit devenu, ſans que vous vous en apperçuſſiez vous-même, l'objet de votre averſion. Aujourd'hui que vous me prêtez une attention plus impartiale, ſi je vous rappellois vos raiſonnemens dans nos premiers entretiens, vous ſentiriez qu'ils n'étoient point en vous l'ouvrage du jugement, mais celui d'une paſſion fougueuſe qui vous dominoit à votre inſçu. Voilà, Monſieur, cette cauſe étrangere qui ſéduiſoit votre cœur ſi juſte, & faſcinoit votre jugement ſi ſain dans leur état naturel. Vous trouviez une mauvaiſe face à tout ce qui venoit de cet infortuné, & une bonne à tout ce qui tendoit à le diffamer; les perfidies les trahiſons les menſonges perdoient à vos yeux toute leur noirceur lorſqu'il en étoit l'objet, & pourvu que vous n'y trempaſſiez pas vous-même, vous vous étiez accoutumé à les voir ſans horreur dans autrui: mais ce qui n'étoit en vous qu'un égarement paſſager, eſt devenu pour le public un délire habituel, un principe conſtant de conduite, une jauniſſe univerſelle, fruit d'une bile âcre & répandue, qui n'altere pas ſeulement le ſens de la vue, mais corrompt toutes les humeurs, & tue enfin tout-à-fait, l'homme moral qui ſeroit demeuré bien conſtitué ſans elle. Si J. J. n'eût point exiſté, peut-être la plupart d'entr'eux n'auroient-ils rien à ſe reprocher. Otez ce ſeul objet d'une paſſion qui les tranſporte, à tout autre égard ils ſont honnêtes-gens, comme tout le monde.

Cette animoſité, plus vive plus agiſſante que la ſimple

aversion, me paroît à l'égard de J. J. la disposition générale de toute la génération présente. L'air seul dont il est regardé passant dans les rues, montre évidemment cette disposition qui se gêne & se contraint quelquefois dans ceux qui le rencontrent, mais qui perce & se laisse appercevoir malgré eux. A l'empressement grossier & badaut de s'arrêter de se retourner de le fixer de le suivre, au chuchotement ricaneur qui dirige sur lui le concours de leurs impudens regards, on les prendroit moins pour d'honnêtes-gens qui ont le malheur de rencontrer un monstre effrayant, que pour des tas de bandits tout joyeux de tenir leur proie, & qui se font un amusement digne d'eux d'insulter à son malheur. Voyez-le entrant au spectacle entouré dans l'instant d'une étroite enceinte de bras tendus & de cannes dans laquelle vous pouvez penser comme il est à son aise! A quoi sert cette barriere? S'il veut la forcer résistera-t-elle? Non sans doute. A quoi sert-elle donc? Uniquement à se donner l'amusement de le voir enfermé dans cette cage, & à lui bien faire sentir que tous ceux qui l'entourent, se font un plaisir d'être, à son égard, autant d'argouzins & d'archers. Est-ce aussi par bonté qu'on ne manque pas de cracher sur lui, toutes les fois qu'il passe à portée, & qu'on le peut sans être apperçu de lui? Envoyer le vin d'honneur au même homme sur qui l'on crache, c'est rendre l'honneur encore plus cruel que l'outrage. Tous les signes de haine de mépris de fureur même qu'on peut tacitement donner à un homme, sans y joindre une insulte ouverte & directe, lui sont prodigués de toutes parts, & tout en l'accablant des plus fades complimens, en affectant

pour lui les petits ſoins mielleux qu'on rend aux jolies femmes, s'il avoit beſoin d'une aſſiſtance réelle, on le verroit périr avec joie, ſans lui donner le moindre ſecours. Je l'ai vu dans la rue St. Honoré faire preſque ſous un carroſſe une chûte très-périlleuſe; on court à lui, mais ſi-tôt qu'on reconnoît J. J. tout ſe diſperſe, les paſſans reprennent leur chemin, les marchands rentrent dans leurs boutiques, & il ſeroit reſté ſeul dans cet état, ſi un pauvre mercier ruſtre & mal inſtruit, ne l'eût fait aſſeoir ſur ſon petit banc, & ſi une ſervante tout auſſi peu philoſophe, ne lui eût apporté un verre d'eau. Tel eſt en réalité l'intérêt ſi vif & ſi tendre dont l'heureux J. J. eſt l'objet.

Une animoſité de cette eſpece ne ſuit pas, quand elle eſt forte & durable, la route la plus courte, mais la plus ſure pour s'aſſouvir. Or cette route étant déjà toute tracée dans le plan de vos Meſſieurs, le public qu'ils ont mis avec art dans leur confidence, n'a plus eu qu'à ſuivre cette route, & tous avec le même ſecret entr'eux, ont concouru de concert à l'exécution de ce plan. C'eſt-là ce qui s'eſt fait; mais comment cela s'eſt-il pu faire? Voilà votre difficulté qui revient toujours. Que cette animoſité une fois excitée, ait altéré les facultés de ceux qui s'y ſont livrés, au point de leur faire voir la bonté la généroſité la clémence dans toutes les manœuvres de la plus noire perfidie, rien n'eſt plus facile à concevoir. Chacun ſait trop que les paſſions violentes, commençant toujours par égarer la raiſon, peuvent rendre l'homme injuſte & méchant dans le fait &, pour ainſi dire, à l'inſçu de lui-même, ſans avoir ceſſé d'être juſte & bon dans l'ame, ou du moins d'aimer la juſtice & la vertu.

Mais

Mais cette haine envenimée comment eſt-on venu à bout de l'allumer ? Comment a-t-on pu rendre odieux à ce point, l'homme du monde le moins fait pour la haine, qui n'eut jamais ni intérêt ni deſir de nuire à autrui, qui ne fit ne voulut ne rendit jamais de mal à perſonne, qui ſans jalouſie ſans concurrence, n'aſpirant à rien & marchant toujours ſeul dans ſa route, ne fut en obſtacle à nul autre, & qui au lieu des avantages attachés à la célébrité, n'a trouvé dans la ſienne qu'outrages inſultes miſere & diffamation. J'entrevois bien dans tout cela la cauſe ſecrete qui a mis en fureur les auteurs du complot. La route que J. J. avoit priſe étoit trop contraire à la leur, pour qu'ils lui pardonnaſſent de donner un exemple qu'ils ne vouloient pas ſuivre, & d'occaſionner des comparaiſons qu'il ne leur convenoit pas de ſouffrir. Outre ces cauſes générales, & celles que vous-même avez aſſignées, cette haine primitive & radicale de vos Dames & de vos Meſſieurs, en a d'autres particulieres & relatives à chaque individu qu'il n'eſt ni convenable de dire, ni facile à croire, & dont je m'abſtiendrai de parler, mais que la force de leurs effets rend trop ſenſibles pour qu'on puiſſe douter de leur réalité, & l'on peut juger de la violence de cette même haine par l'art qu'on met à la cacher en l'aſſouviſſant. Mais plus cette haine individuelle ſe décele, moins on comprend comment on eſt parvenu à y faire participer tout le monde, & ceux même ſur qui nul des motifs qui l'ont fait naître ne pouvoit agir. Malgré l'adreſſe des chefs du complot, la paſſion qui les dirigeoit étoit trop viſible pour ne pas mettre à cet égard le public en garde contre tout ce qui venoit de leur part. Comment, écar-

tant des ſoupçons ſi légitimes, l'ont-ils fait entrer ſi aiſément ſi pleinement dans toutes leurs vues, juſqu'à le rendre auſſi ardent qu'eux-mêmes à les remplir ? Voilà ce qui n'eſt pas facile à comprendre & à expliquer.

Leurs marches ſouterraines ſont trop ténébreuſes pour qu'il ſoit poſſible de les y ſuivre. Je crois ſeulement appercevoir, d'eſpace en eſpace, au-deſſus de ces gouffres, quelques ſoupiraux qui peuvent en indiquer les détours. Vous m'avez décrit vous-même dans notre premier entretien pluſieurs de ces manœuvres que vous ſuppoſiez légitimes, comme ayant pour objet de démaſquer un méchant; deſtinées au contraire à faire paroître tel, un homme qui n'eſt rien moins, elles auront également leur effet. Il ſera néceſſairement haï ſoit qu'il mérite ou non de l'être, parce qu'on aura pris des meſures certaines pour parvenir à le rendre odieux. Juſques-là ceci ſe comprend encore; mais ici l'effet va plus loin : il ne s'agit pas ſeulement de haine, il s'agit d'animoſité; il s'agit d'un concours très-actif de tous à l'exécution du projet concerté par un petit nombre, qui ſeul doit y prendre aſſez d'intérêt pour agir auſſi vivement.

L'idée de la méchanceté eſt effrayante par elle-même. L'impreſſion naturelle qu'on reçoit d'un méchant dont on n'a pas perſonnellement à ſe plaindre, eſt de le craindre & de le fuir. Content de n'être pas ſa victime, perſonne ne s'aviſe de vouloir être ſon bourreau. Un méchant en place, qui peut & veut faire beaucoup de mal, peut exciter l'animoſité par la crainte, & le mal qu'on en redoute peut inſpirer des efforts pour le prévenir; mais l'impuiſſance jointe à la méchanceté ne peut produire que le mépris & l'éloignement; un méchant

ſans pouvoir peut donner de l'horreur, mais point d'animoſité. On frémit à ſa vue, loin de le pourſuivre on le fuit, & rien n'eſt plus éloigné de l'effet que produit ſa rencontre qu'un ſouris inſultant & moqueur. Laiſſant au miniſtere public le ſoin du châtiment qu'il mérite, un honnête homme ne s'avilit pas jusqu'à vouloir y concourir. Quand il n'y auroit même dans ce châtiment d'autre peine afflictive que l'ignominie & d'être expoſé à la riſée publique, quel eſt l'homme d'honneur qui voudroit prêter la main à cette œuvre de juſtice & attacher le coupable au carcan? Il eſt ſi vrai qu'on n'a point généralement d'animoſité contre les malfaiteurs que ſi l'on en voit un pourſuivi par la juſtice & près d'être pris, le plus grand nombre, loin de le livrer, le fera ſauver s'il peut, ſon péril faiſant oublier qu'il eſt criminel pour ſe ſouvenir qu'il eſt homme.

Voilà tout ce qu'opere la haine que les bons ont pour les méchans; c'eſt une haine de répugnance & d'éloignement, d'horreur même & d'effroi, mais non pas d'animoſité. Elle fuit ſon objet en détourne les yeux dédaigne de s'en occuper: mais la haine contre J. J. eſt active, ardente, infatigable; loin de fuir ſon objet, elle le cherche avec empreſſement pour en faire à ſon plaiſir. Le tiſſu de ſes malheurs, l'œuvre combinée de ſa diffamation montre une ligue très-étroite & très-agiſſante où tout le monde s'empreſſe d'entrer. Chacun concourt avec la plus vive émulation à le circonvenir, à l'environner de trahiſons & de piéges, à empêcher qu'aucun avis utile ne lui parvienne, à lui ôter tout moyen de juſtification, toute poſſibilité de repouſſer les atteintes qu'on lui porte, de défendre ſon honneur & ſa réputation, à lui cacher tous ſes enne-

mis tous ses accusateurs tous leurs complices. On tremble qu'il n'écrive pour sa défense, on s'inquiéte de tout ce qu'il dit, de tout ce qu'il fait, de tout ce qu'il peut faire; chacun paroît agité de l'effroi de voir paroître de lui quelque apologie. On l'observe on l'épie avec le plus grand soin pour tâcher d'éviter ce malheur. On veille exactement à tout ce qui l'entoure, à tout ce qui l'approche, à quiconque lui dit un seul mot. Sa santé sa vie sont de nouveaux sujets d'inquiétude pour le public : on craint qu'une vieillesse aussi fraîche ne démente l'idée des maux honteux dont on se flattoit de le voir périr; on craint qu'à la longue les précautions qu'on entasse ne suffisent plus pour l'empêcher de parler. Si la voix de l'innocence alloit enfin se faire entendre à travers les huées, quel malheur affreux ne seroit-ce point pour le Corps des Gens de lettres, pour celui des Médecins, pour les Grands, pour les Magistrats, pour tout le monde ? Oui, si forçant ses contemporains à le reconnoître honnête homme, il parvenoit à confondre enfin ses accusateurs, sa pleine justification seroit la désolation publique.

Tout cela prouve invinciblement que la haine dont J. J. est l'objet, n'est point la haine du vice & de la méchanceté, mais celle de l'individu. Méchant ou bon, il n'importe; consacré à la haine publique il ne lui peut plus échapper, & pour peu qu'on connoisse les routes du cœur humain, l'on voit que son innocence reconnue ne serviroit qu'à le rendre plus odieux encore, & à transformer en rage l'animosité dont il est l'objet. On ne lui pardonne pas maintenant de secouer le pesant joug dont chacun voudroit l'accabler, on lui pardonneroit bien moins les torts qu'on se reprocheroit envers lui, & puisque vous-

même avez un moment éprouvé un ſentiment ſi injuſte, ces gens ſi pétris d'amour-propre ſupporteroient-ils ſans aigreur l'idée de leur propre baſſeſſe comparée à ſa patience & à ſa douceur? Eh ſoyez certain que ſi c'étoit en effet un monſtre, on le fuiroit davantage, mais on le haïroit beaucoup moins.

Quant à moi, pour expliquer de pareilles diſpoſitions je ne puis penſer autre choſe ſinon, qu'on s'eſt ſervi pour exciter dans le public cette violente animoſité, de motifs ſemblables à ceux qui l'avoient fait naître dans l'ame des auteurs du complot. Ils avoient vu cet homme, adoptant des principes tout contraires aux leurs, ne vouloir ne ſuivre ni parti ni ſecte, ne dire que ce qui lui ſembloit vrai bon utile aux hommes, ſans conſulter en cela ſon propre avantage ni celui de perſonne en particulier. Cette marche & la ſupériorité qu'elle lui donnoit ſur eux fut la grande ſource de leur haine. Ils ne purent lui pardonner de ne pas plier comme eux ſa morale à ſon profit, de tenir ſi peu à ſon intérêt & au leur, & de montrer tout franchement l'abus des lettres & la forfanterie du métier d'auteur, ſans ſe ſoucier de l'application qu'on ne manqueroit pas de lui faire à lui-même des maximes qu'il établiſſoit, ni de la fureur qu'il alloit inſpirer à ceux qui ſe vantent d'être les arbitres de la renommée, les diſtributeurs de la gloire & de la réputation des actions des hommes, mais qui ne ſe vantent pas, que je ſache, de faire cette diſtribution avec juſtice & déſintéreſſement. Abhorrant la ſatire autant qu'il aimoit la vérité, on le vit toujours diſtinguer honorablement les particuliers & les combler de ſinceres éloges, lorſqu'il avançoit des vérités générales dont ils auroient pu s'offenſer.

Il faisoit sentir que le mal tenoit à la nature des choses & le bien aux vertus des individus. Il faisoit & pour ses amis & pour les auteurs qu'il jugeoit estimables, les mêmes exceptions qu'il croyoit mériter, & l'on sent en lisant ses ouvrages, le plaisir que prenoit son cœur à ces honorables exceptions. Mais ceux qui s'en sentoient moins dignes qu'il ne les avoit crus, & dont la conscience repoussoit en secret ces éloges, s'en irritant à mesure qu'ils les méritoient moins, ne lui pardonnerent jamais d'avoir si bien démêlé les abus d'un métier qu'ils tâchoient de faire admirer au vulgaire, ni d'avoir par sa conduite déprisé tacitement, quoiqu'involontairement la leur. La haine envenimée que ces réflexions firent naître dans leurs cœurs leur suggéra le moyen d'en exciter une semblable dans les cœurs des autres hommes.

Ils commencerent par dénaturer tous ses principes, par travestir un républicain sévere en un brouillon séditieux, son amour pour la liberté légale en une licence effrénée, & son respect pour les loix en aversion pour les Princes. Ils l'accuserent de vouloir renverser en tout l'ordre de la société parce qu'il s'indignoit, qu'osant consacrer sous ce nom les plus funestes désordres, on insultât aux miseres du genre-humain en donnant les plus criminels abus pour les loix dont ils sont la ruine. Sa colere contre les brigandages publics, sa haine contre les puissans fripons qui les soutiennent, son intrépide audace à dire des vérités dures à tous les états, furent autant de moyens employés à les irriter tous contre lui. Pour le rendre odieux à ceux qui les remplissent, on l'accusa de les mépriser personnellement. Les reproches durs mais géné-

raux qu'il faifoit à tous furent tournés en autant de fatires particulieres dont on fit avec art les plus malignes applications.

Rien n'infpire tant de courage que le témoignage d'un cœur droit, qui tire de la pureté de fes intentions, l'audace de prononcer hautement & fans crainte, des jugemens dictés par le feul amour de la juftice & de la vérité : mais rien n'expofe en même tems à tant de dangers & de rifques de la part d'ennemis adroits, que cette même audace, qui précipite un homme ardent dans tous les piéges qu'ils lui tendent, & le livrant à une impétuofité fans regle, lui fait faire contre la prudence mille fautes où ne tomba qu'une ame franche & généreufe, mais qu'ils favent transformer en autant de crimes affreux. Les hommes vulgaires, incapables de fentimens élevés & nobles, n'en fuppofent jamais que d'intéreffés dans ceux qui fe paffionnent, & ne pouvant croire que l'amour de la juftice & du bien public puiffe exciter un pareil zele, ils leurs controuvent toujours des motifs perfonnels femblables à ceux qu'ils cachent eux-mêmes fous des noms pompeux, & fans lefquels on ne les verroit jamais s'échauffer fur rien.

La chofe qui fe pardonne le moins eft un mépris mérité. Celui que J. J. avoit marqué pour tout cet ordre focial prétendu, qui couvre en effet les plus cruels défordres, tomboit bien plus fur la conftitution des différens états que fur les fujets qui les rempliffent, & qui par cette conftitution même font néceffités à être ce qu'ils font. Il avoit toujours fait une diftinction très-judicieufe entre les perfonnes & les conditions, eftimant fouvent les premieres quoique livrées à l'efprit de leur état, lorfque le naturel reprenoit de tems à autre quel-

que afcendant fur leur intérêt, comme il arrive affez fréquemment à ceux qui font bien nés. L'art de vos Meffieurs fut de préfenter les chofes fous un tout autre point de vue, & de montrer en lui comme haine des hommes, celle que pour l'amour d'eux, il porte aux maux qu'ils fe font. Il paroît qu'ils ne s'en font pas tenus à ces imputations générales, mais que, lui prêtant des difcours des écrits des œuvres conformes à leurs vues, ils n'ont épargné ni fictions ni menfonges pour irriter contre lui l'amour-propre, & dans tous les états, & chez tous les individus.

J. J. a même une opinion qui, fi elle eft jufte, peut aider à expliquer cette animofité générale. Il eft perfuadé que dans les écrits qu'on fait paffer fous fon nom, l'on a pris un foin particulier de lui faire infulter brutalement tous les états de la fociété, & de changer en odieufes perfonnalités les reproches francs & forts qu'il leur fait quelquefois. Ce foupçon lui eft venu (13) fur ce que dans plufieurs lettres, anonymes & autres, on lui rappelle des chofes, comme étant de fes écrits, qu'il n'a jamais fongé à y mettre. Dans l'une, il a, dit-on, mis *fort plaifamment en queftion fi les marins étoient des hommes*? Dans un autre, un officier lui avoue modeftement que, felon l'expreffion de lui J. J. lui militaire *radote de bonne foi comme la plupart de fes camarades.* Tous les jours il reçoit ainfi des citations de paffages qu'on lui attribue fauffement, avec la plus grande confiance, & qui font toujours

(13) C'eft ce qu'il m'eft impoffible de vérifier, parce que ces Meffieurs ne laiffent parvenir jufqu'à moi aucun exemplaire des écrits qu'ils fabriquent ou font fabriquer fous mon nom.

outrageans

outrageans pour quelqu'un. Il apprit il y a peu de tems qu'un homme de lettres de sa plus ancienne connoissance, & pour lequel il avoit conservé de l'estime, ayant trop marqué peut-être un reste d'affection pour lui, on l'en guérit en lui persuadant que J. J. travailloit à une critique amere de ses écrits.

Tels sont à-peu-près les ressorts qu'on a pu mettre en jeu pour allumer & fomenter cette animosité si vive & si générale dont il est l'objet, & qui, s'attachant particuliérement à sa diffamation, couvre d'un faux intérêt pour sa personne, le soin de l'avilir encore par cet air de faveur & de commisération. Pour moi je n'imagine que ce moyen d'expliquer les différens degrés de la haine qu'on lui porte, à proportion que ceux qui s'y livrent, sont plus dans le cas de s'appliquer les reproches qu'il fait à son siecle & à ses contemporains. Les fripons publics les intrigans les ambitieux dont il dévoile les manœuvres, les passionnés destructeurs de toute religion de toute conscience de toute liberté de toute morale, atteints plus au vif par ses censures, doivent le haïr & le haïssent en effet encore plus que ne font les honnêtes-gens trompés. En l'entendant seulement nommer, les premiers ont peine à se contenir, & la modération qu'ils tâchent d'affecter, se dément bien vîte, s'ils n'ont pas besoin de masque pour assouvir leur passion. Si la haine de l'homme n'étoit que celle du vice, la proportion se renverseroit, la haine des gens de bien seroit plus marquée, les méchans seroient plus indifférens. L'observation contraire est générale frappante incontestable, & pourroit fournir bien des conséquences : contentons-nous ici de la confirmation que j'en tire, de la justesse de mon explication.

Cette averſion une fois inſpirée, s'étend ſe communique de proche en proche, dans les familles, dans les ſociétés, & devient en quelque ſorte un ſentiment inné qui s'affermit dans les enfans par l'éducation, & dans les jeunes gens par l'opinion publique. C'eſt encore une remarque à faire, qu'excepté la confédération ſecrete de vos Dames & de vos Meſſieurs, ce qui reſte de la génération dans laquelle il a vécu, n'a pas pour lui une haine auſſi envenimée que celle qui ſe propage dans la génération qui ſuit. Toute la jeuneſſe eſt nourrie dans ce ſentiment par un ſoin particulier de vos Meſſieurs dont les plus adroits ſe ſont chargés de ce département. C'eſt d'eux que tous les apprentifs philoſophes prennent l'attache, c'eſt de leurs mains que ſont placés les gouverneurs des enfans, les ſecrétaires des peres, les confidens des meres; rien dans l'intérieur des familles ne ſe fait que par leur direction, ſans qu'ils paroiſſent ſe mêler de rien; ils ont trouvé l'art de faire circuler leur doctrine & leur animoſité dans les ſéminaires dans les colleges, & toute la génération naiſſante leur eſt dévouée dès le berceau. Grands imitateurs de la marche des Jéſuites ils furent leurs plus ardens ennemis, ſans doute par jalouſie de métier, & maintenant, gouvernant les eſprits avec le même empire avec la même dextérité que les autres gouvernoient les conſciences, plus fins qu'eux en ce qu'ils ſavent mieux ſe cacher en agiſſant, & ſubſtituant peu-à-peu l'intolérance philoſophique à l'autre, ils deviennent, ſans qu'on s'en apperçoive, auſſi dangereux que leurs prédéceſſeurs. C'eſt par eux que cette génération nouvelle qui doit certainement à J. J. d'être moins tourmentée dans ſon enfance, plus ſaine & mieux

constituée dans tous les âges, loin de lui en savoir gré, est nourrie dans les plus odieux préjugés & dans les plus cruels sentimens à son égard. Le venin d'animosité qu'elle a sucé presque avec le lait lui fait chercher à l'avilir & le déprimer avec plus de zele encore que ceux mêmes qui l'ont élevée dans ces dispositions haineuses. Voyez dans les rues & aux promenades l'infortuné J. J. entouré de gens qui, moins par curiosité que par dérision, puisque la plupart l'ont déjà vu cent fois, se détournent s'arrêtent pour le fixer d'un œil qui n'a rien assurément de l'urbanité françoise : vous trouverez toujours que les plus insultans les plus moqueurs les plus acharnés sont de jeunes gens qui, d'un air ironiquement poli, s'amusent à lui donner tous les signes d'outrage & de haine qui peuvent l'affliger, sans les compromettre.

Tout cela eût été moins facile à faire dans tout autre siecle. Mais celui-ci est particuliérement un siecle haineux & malveillant par caractere (14). Cet esprit cruel & méchant se fait sentir dans toutes les sociétés, dans toutes les affaires publiques, il suffit seul pour mettre à la mode, & faire briller dans le monde ceux qui se distinguent par-là. L'orgueilleux despotisme de la philosophie moderne a porté l'égoïsme de l'amour-propre à son dernier terme. Le goût qu'a pris toute la jeunesse pour une doctrine si commode, la lui a fait adopter avec fureur & prêcher avec la plus vive intolérance. Ils se sont

(14) Fréron vient de mourir. On demandoit qui feroit son épitaphe. *Le premier qui crachera sur sa tombe*, répondit à l'instant M. M * * *. Quand on ne m'auroit pas nommé l'auteur de ce mot, j'aurois deviné qu'il partoit d'une bouche philosophe, & qu'il étoit de ce siecle-ci.

accoutumés à porter dans la ſociété ce même ton de maître ſur lequel ils prononcent les oracles de leur ſecte, & à traiter avec un mépris apparent, qui n'eſt qu'une haine plus inſolente, tout ce qui oſe héſiter à ſe ſoumettre à leurs déciſions. Ce goût de domination n'a pu manquer d'animer toutes les paſſions iraſcibles qui tiennent à l'amour-propre. Le même fiel qui coule avec l'encre dans les écrits des maîtres, abreuve les cœurs des diſciples. Devenus eſclaves pour être tyrans, ils ont fini par preſcrire en leur propre nom les loix que ceux-là leur avoient dictées, & à voir dans toute réſiſtance la plus coupable rebellion. Une génération de deſpotes ne peut être ni fort douce ni fort paiſible, & une doctrine ſi hautaine, qui d'ailleurs n'admet ni vice ni vertu dans le cœur de l'homme, n'eſt pas propre à contenir par une morale indulgente pour les autres, & réprimante pour ſoi, l'orgueil de ſes ſectateurs. De-là les inclinations haineuſes qui diſtinguent cette génération. Il n'y a plus ni modération dans les ames ni vérité dans les attachemens. Chacun hait tout ce qui n'eſt pas lui plutôt qu'il ne s'aime lui-même. On s'occupe trop d'autrui pour ſavoir s'occuper de ſoi; on ne ſait plus que haïr, & l'on ne tient point à ſon propre parti par attachement, encore moins par eſtime, mais uniquement par haine du parti contraire. Voilà les diſpoſitions générales dans leſquelles vos Meſſieurs ont trouvé ou mis leurs contemporains, & qu'ils n'ont eu qu'à tourner enſuite contre J. J. (15) qui, tout auſſi peu pro-

(15) Dans cette génération nourrie de philoſophie & de fiel, rien n'eſt ſi facile aux intrigans que de faire tomber ſur qui il leur plait cet appétit général de haïr. Leurs ſuccès prodigieux en ce point, prouvent encore moins

pre à recevoir la loi qu'à la faire, ne pouvoit par cela ſeul manquer dans ce nouveau ſyſtême, d'être l'objet de la haine des chefs & du dépit des diſciples : la foule empreſſée à ſuivre une route qui l'égare, ne voit pas avec plaiſir ceux qui, prenant une route contraire, ſemblent par-là lui reprocher ſon erreur (16).

Qui connoîtroit bien toutes les cauſes concourantes, tous les différens reſſorts mis en œuvre pour exciter dans tous les états cet engoüement haineux, feroit moins ſurpris de le voir de proche en proche devenir une contagion générale. Quand une fois le branle eſt donné, chacun ſuivant le torrent, en augmente l'impulſion. Comment ſe défier de ſon ſentiment, quand on le voit être celui de tout le monde, comment douter que l'objet d'une haine auſſi univerſelle ſoit réellement un homme odieux ? Alors plus les choſes qu'on lui attribue ſont abſurdes & incroyables, plus on eſt prêt à les admettre. Tout fait qui le rend odieux ou ridicule eſt par cela ſeul aſſez prouvé. S'il s'agiſſoit d'une bonne action qu'il eût faite nul n'en croiroit à ſes propres yeux, ou bientôt une interprétation ſubite la changeroit du blanc au noir. Les méchans ne croyent

leurs talens que la diſpoſition du public, dont les apparens témoignages d'eſtime & d'attachement pour les uns, ne ſont en effet que des actes de haine pour d'autres.

(16) J'aurois dû peut-être inſiſter ici ſur la ruſe favorite de mes perſécuteurs, qui eſt de ſatisfaire à mes dépens, leurs paſſions haineuſes, de faire le mal par leurs ſatellites & de faire en ſorte qu'il me ſoit imputé. C'eſt ainſi qu'ils m'ont ſucceſſivement attribué le *ſyſtême de la nature*, *la philoſophie de la nature*, la note du roman de Madame d'Ormoy, &c. C'eſt ainſi qu'ils tâchoient de faire croire au peuple que c'étoit moi qui ameutois les bandits qu'ils tenoient à leur ſolde, lors de la cherté du pain.

ni à la vertu ni même à la bonté ; il faut être déjà bon soi-même pour croire d'autres hommes meilleurs que soi, & il est presque impossible qu'un homme réellement bon, demeure ou soit reconnu tel dans une génération méchante.

Les cœurs ainsi disposés, tout le reste devint facile. Dès-lors vos Messieurs auroient pu sans aucun détour, persécuter ouvertement J. J. avec l'approbation publique, mais ils n'auroient assouvi qu'à demi leur vengeance, & se compromettre vis-à-vis de lui, étoit risquer d'être découverts. Le systême qu'ils ont adopté, remplit mieux toutes leurs vues & prévient tous les inconvéniens. Le chef-d'œuvre de leur art a été de transformer en ménagemens pour leur victime, les précautions qu'ils ont prises pour leur sureté. Un vernis d'humanité couvrant la noirceur du complot, acheva de séduire le public, & chacun s'empressa de concourir à cette bonne œuvre ; il est si doux d'assouvir saintement une passion & de joindre au venin de l'animosité le mérite de la vertu ! Chacun se glorifiant en lui-même de trahir un infortuné, se disoit avec complaisance ; " ah que je suis généreux ! C'est pour son bien » que je le diffame, c'est pour le protéger que je l'avilis ; & » l'ingrat loin de sentir mon bienfait s'en offense ! mais cela » ne m'empêchera pas d'aller mon train & de le servir de la » sorte en dépit de lui ». Voilà comment sous le prétexte de pourvoir à sa sureté, tous en s'admirant eux-mêmes, se font contre lui les satellites de vos Messieurs, &, comme écrivoit J. J. à M**. *sont si fiers d'être des traîtres.* Concevez-vous qu'avec une pareille disposition d'esprit, on puisse être équitable & voir les choses comme elles sont ? On verroit

Socrate, Ariſtide, on verroit un Ange, on verroit Dieu même avec des yeux ainſi faſcinés, qu'on croiroit toujours voir un monſtre infernal.

Mais quelque facile que ſoit cette pente; il eſt toujours bien étonnant, dites-vous, qu'elle ſoit univerſelle, que tous la ſuivent ſans exception, que pas un ſeul n'y réſiſte & ne proteſte, que la même paſſion entraîne en aveugle, une génération toute entiere, & que le conſentement ſoit unanime dans un tel renverſement du droit de la nature & des gens.

Je conviens que le fait eſt très-extraordinaire, mais en le ſuppoſant très-certain, je le trouverois bien plus extraordinaire encore, s'il avoit la vertu pour principe: car il faudroit que toute la génération préſente ſe fût élevée par cette unique vertu, à une ſublimité qu'elle ne montre aſſurément en nulle autre choſe, & que parmi tant d'ennemis qu'a J. J., il ne s'en trouvât pas un ſeul qui eût la maligne franchiſe de gâter la merveilleuſe œuvre de tous les autres. Dans mon explication, un petit nombre de gens adroits puiſſans intrigans, concertés de longue main, abuſant les uns par de fauſſes apparences, & animant les autres par des paſſions auxquelles ils n'ont déjà que trop de pente, fait tout concourir contre un innocent qu'on a pris ſoin de charger de crimes, en lui ôtant tout moyen de s'en laver. Dans l'autre explication, il faut que de toutes les générations la plus haineuſe ſe transforme tout-d'un-coup toute entiere, & ſans aucune exception, en autant d'Anges céleſtes en faveur du dernier des ſcélérats qu'on s'obſtine à protéger & à laiſſer libre, malgré les attentats & les crimes qu'il continue de commettre tout à ſon

aiſe, ſans que perſonne au monde oſe, tant on craint de lui déplaire, ſonger à l'en empêcher, ni même à les lui reprocher. Laquelle de ces deux ſuppoſitions vous paroît la plus raiſonnable & la plus admiſſible?

Au reſte, cette objection tirée du concours unanime de tout le monde à l'exécution d'un complot abominable, a peut-être plus d'apparence que de réalité. Premiérement l'art des moteurs de toute la trame a été de ne la pas dévoiler également à tous les yeux. Ils en ont gardé le principal ſecret entre un petit nombre de conjurés; ils n'ont laiſſé voir au reſte des hommes que ce qu'il faloit pour les y faire concourir. Chacun n'a vu l'objet que par le côté qui pouvoit l'émouvoir, & n'a été initié dans le complot qu'autant que l'exigeoit la partie de l'exécution qui lui étoit confiée. Il n'y a peut-être pas dix perſonnes qui ſachent à quoi tient le fond de la trame, & de ces dix, il n'y en a peut-être pas trois qui connoiſſent aſſez leur victime, pour être ſûrs qu'ils noirciſſent un innocent. Le ſecret du premier complot eſt concentré entre deux hommes qui n'iront pas le révéler. Tout le reſte des complices, plus ou moins coupables, ſe fait illuſion ſur des manœuvres qui, ſelon eux, tendent moins à perſécuter l'innocence qu'à s'aſſurer d'un méchant. On a pris chacun par ſon caractere particulier, par ſa paſſion favorite. S'il étoit poſſible que cette multitude de coopérateurs ſe raſſemblât & s'éclairât par des confidences réciproques, ils ſeroient frappés eux-mêmes des contradictions abſurdes qu'ils trouveroient dans les faits qu'on a prouvés à chacun d'eux, & des motifs non-ſeulement différens, mais ſouvent contraires, par leſquels on les a fait concourir

concourir tous à l'œuvre commune, ſans qu'aucun d'eux en vît le vrai but. J. J. lui-même ſait bien diſtinguer d'avec la canaille à laquelle il a été livré à Motiers à Trye à Monquin, des perſonnes d'un vrai mérite, qui, trompées plutôt que ſéduites, &, ſans être exemptes de blâme, à plaindre dans leur erreur, n'ont pas laiſſé, malgré l'opinion qu'elles avoient de lui, de le rechercher avec le même empreſſement que les autres, quoique dans de moins cruelles intentions. Les trois quarts, peut-être, de ceux qu'on a fait entrer dans le complot, n'y reſtent que parce qu'ils n'en ont pas vu toute la noirceur. Il y a même plus de baſſeſſe que de malice dans les indignités dont le grand nombre l'accable, & l'on voit à leur air à leur ton dans leurs manieres, qu'ils l'ont bien moins en horreur comme objet de haine, qu'en dériſion comme infortuné.

De plus; quoique perſonne ne combatte ouvertement l'opinion générale, ce qui ſeroit ſe compromettre à pure perte, penſez-vous que tout le monde y acquieſce réellement? Combien de particuliers, peut-être, voyant tant de manœuvres & de mines ſouterraines, s'en indignent, refuſent d'y concourir, & gémiſſent en ſecret ſur l'innocence opprimée! Combien d'autres ne ſachant à quoi s'en tenir ſur le compte d'un homme enlacé dans tant de piéges, refuſent de le juger ſans l'avoir entendu, & jugeant ſeulement ſes adroits perſécuteurs, penſent que des gens à qui la ruſe la fauſſeté la trahiſon coûtent ſi peu, pourroient bien n'être pas plus ſcrupuleux ſur l'impoſture. Suſpendus entre la force des preuves qu'on leur allégue, & celles de la malignité des accuſateurs,

ils ne peuvent accorder tant de zele pour la vérité avec tant d'averſion pour la juſtice, ni tant de généroſité pour celui qu'ils accuſent, avec tant d'art à gauchir devant lui & ſe ſouſtraire à ſes défenſes. On peut s'abſtenir de l'iniquité, ſans avoir le courage de la combattre. On peut refuſer d'être complice d'une trahiſon, ſans oſer démaſquer les traîtres. Un homme juſte, mais foible, ſe retire alors de la foule, reſte dans ſon coin, & n'oſant s'expoſer, plaint tout bas l'opprimé, craint l'oppreſſeur, & ſe tait. Qui peut ſavoir combien d'honnêtes gens ſont dans ce cas? ils ne ſe font ni voir ni ſentir: ils laiſſent le champ libre à vos Meſſieurs juſqu'à ce que le moment de parler, ſans danger, arrive. Fondé ſur l'opinion que j'eus toujours de la droiture naturelle du cœur humain, je crois que cela doit être. Sur quel fondement raiſonnable peut-on ſoutenir que cela n'eſt pas? Voilà, Monſieur, tout ce que je puis répondre à l'unique objection à laquelle vous vous réduiſez, & qu'au reſte je ne me charge pas de réſoudre à votre gré, ni même au mien, quoiqu'elle ne puiſſe ébranler la perſuaſion directe qu'ont produit en moi mes recherches.

Je vous ai vu prêt à m'interrompre, & j'ai compris que c'étoit pour me reprocher le ſoin ſuperflu de vous établir un fait dont vous convenez ſi bien vous-même, que vous le tournez en objection contre moi, ſavoir qu'il n'eſt pas vrai que tout le monde ſoit entré dans le complot. Mais remarquez qu'en paroiſſant nous accorder ſur ce point, nous ſommes néanmoins de ſentimens tout contraires, en ce que, ſelon vous, ceux qui ne ſont pas du complot penſent ſur J. J. tout

comme ceux qui en ſont, & que, ſelon moi, ils doivent penſer tout autrement. Ainſi votre exception que je n'admets pas, & la mienne que vous n'admettez pas non plus, tombant ſur des perſonnes différentes, s'excluent mutuellement ou du moins ne s'accordent pas. Je viens de vous dire ſur quoi je fonde la mienne ; examinons la vôtre à préſent.

D'honnêtes-gens, que vous dites ne pas entrer dans le complot & ne pas haïr J. J., voyent cependant en lui tout ce que diſent y voir ſes plus mortels ennemis ; comme s'il en avoit qui convinſſent de l'être & ne ſe vantaſſent pas de l'aimer ! En me faiſant cette objection, vous ne vous êtes pas rappellé celle-ci qui la prévient & la détruit. S'il y a complot, tout par ſon effet devient facile à prouver à ceux mêmes qui ne ſont pas du complot, & quand ils croyent voir par leurs yeux, ils voyent, ſans s'en douter, par les yeux d'autrui.

Si ces perſonnes dont vous parlez ne ſont pas de mauvaiſe foi ; du moins elles ſont certainement prévenues comme tout le public, & doivent par cela ſeul voir & juger comme lui. Et comment vos Meſſieurs ayant une fois la facilité de faire tout croire, auroient-ils négligé de porter cet avantage auſſi loin qu'il pouvoit aller ? Ceux qui dans cette perſuaſion générale ont écarté la plus ſure épreuve pour diſtinguer le vrai du faux, ont beau n'être pas à vos yeux du complot, par cela ſeul ils en ſont aux miens ; & moi qui ſens dans ma conſcience, qu'où ils croyent voir la certitude & la vérité, il n'y a qu'erreur menſonge impoſture, puis-je douter qu'il n'y ait de leur faute dans leur perſuaſion, & que s'ils avoient aimé ſincérement la vérité, ils ne l'euſſent bientôt démêlée à tra-

vers les artifices des fourbes qui les ont abufés. Mais ceux qui ont d'avance irrévocablement jugé l'objet de leur haine, & qui n'en veulent pas démordre, ne voyant en lui que ce qu'ils y veulent voir, tordent & détournent tout au gré de leur paffion, & à force de fubtilités, donnent aux chofes les plus contraires à leurs idées, l'interprétation qui les y peut ramener. Les perfonnes que vous croyez impartiales ont-elles pris les précautions néceffaires pour furmonter ces illufions ?

LE FRANÇOIS.

Mais, M. Rouffeau, y penfez-vous, & qu'exigez-vous là du public ? Avez-vous pu croire qu'il examineroit la chofe auffi fcrupuleufement que vous?

ROUSSEAU.

Il en eût été difpenfé fans doute, s'il fe fût abftenu d'une décifion fi cruelle. Mais en prononçant fouverainement fur l'honneur & fur la deftinée d'un homme, il n'a pu fans crime négliger aucun des moyens effentiels & poffibles de s'affurer qu'il prononçoit juftement.

Vous méprifez, dites-vous, un homme abject, & ne croirez jamais que les heureux penchans que j'ai cru voir dans J. J. puiffent compatir avec des vices auffi bas que ceux dont il eft accufé. Je penfe exactement comme vous fur cet article; mais je fuis auffi certain que d'aucune vérité qui me foit connue, que cette abjection que vous lui reprochez eft de tous les vices le plus éloigné de fon naturel. Bien plus près de l'extrémité contraire, il a trop de hauteur dans l'ame pour pouvoir tendre à l'abjection. J. J. eft foible fans doute & peu

capable de vaincre ses passions! Mais il ne peut avoir que les passions relatives à son caractere, & des tentations basses ne sauroient approcher de son cœur. La source de toutes ses consolations est dans l'estime de lui-même. Il seroit le plus vertueux des hommes si sa force répondoit à sa volonté. Mais avec toute sa foiblesse il ne peut être un homme vil, parce qu'il n'y a pas dans son ame un penchant ignoble auquel il fût honteux de céder. Le seul qui l'eût pu mener au mal est la mauvaise honte, contre laquelle il a lutté toute sa vie avec des efforts aussi grands qu'inutiles, parce qu'elle tient à son humeur timide qui présente un obstacle invincible aux ardens desirs de son cœur, & le force à leur donner le change en mille façons souvent blâmables. Voilà l'unique source de tout le mal qu'il a pu faire; mais dont rien ne peut sortir de semblable aux indignités dont vous l'accusez. Eh comment ne voyez-vous pas combien vos Messieurs eux-mêmes sont éloignés de ce mépris qu'ils veulent vous inspirer pour lui? Comment ne voyez-vous pas que ce mépris qu'ils affectent n'est point réel, qu'il n'est que le voile bien transparent d'une estime qui les déchire & d'une rage qu'ils cachent très-mal? La preuve en est manifeste. On ne s'inquiéte point ainsi des gens qu'on méprise. On en détourne les yeux, on les laisse pour ce qu'ils sont; on fait à leur égard, non pas ce que font vos Messieurs à l'égard de J. J., mais ce que lui-même fait au leur. Il n'est pas étonnant qu'après l'avoir chargé de pierres, ils le couvrent aussi de boue: tous ces procédés sont très-concordans de leur part; mais ceux qu'ils lui imputent ne le sont gueres de la sienne, & ces indignités auxquelles

vous revenez, ſont-elles mieux prouvées que les crimes ſur leſquels vous n'inſiſtez plus? Non, Monſieur, après nos diſcuſſions précédentes, je ne vois plus de milieu poſſible entre tout admettre & tout rejetter.

Des témoignages que vous ſuppoſez impartiaux, les uns portent ſur des faits abſurdes & faux, mais rendus croyables à force de prévention; tels que le viol, la brutalité, la débauche, la cynique impudence, les baſſes friponneries: les autres ſur des faits vrais, mais fauſſement interprétés; tels que ſa dureté, ſon dédain, ſon humeur colere & repouſſante, l'obſtination de fermer ſa porte aux nouveaux viſages, ſur-tout aux quidams cajoleurs & pleureux, & aux arrogans mal-appris.

Comme je ne défendrai jamais J. J. accuſé d'aſſaſſinat & d'empoiſonnement, je n'entends pas non plus le juſtifier d'être un violateur de filles, un monſtre de débauche, un petit filou. Si vous pouvez adopter ſérieuſement de pareilles opinions ſur ſon compte, je ne puis que le plaindre, & vous plaindre auſſi, vous qui careſſez des idées dont vous rougiriez comme ami de la juſtice, en y regardant de plus près, & faiſant ce que j'ai fait. Lui débauché, brutal, impudent, cynique auprès du ſexe! Eh j'ai grand'peur que ce ne ſoit l'excès contraire qui l'a perdu, & que s'il eût été ce que vous dites, il ne fût aujourd'hui bien moins malheureux. Il eſt bien aiſé de faire à ſon arrivée, retirer les filles de la maiſon; mais qu'eſt-ce que cela prouve ſinon la maligne diſpoſition des parens envers lui?

A-t-on l'exemple de quelque fait qui ait rendu néceſſaire une précaution ſi bizarre & ſi affectée? & qu'en dût-il penſer à ſon arrivée à Paris, lui qui venoit de vivre à Lyon très-

familiérement dans une maiſon très-eſtimable, où la mere & trois filles charmantes, toutes trois dans la fleur de l'âge & de la beauté, l'accabloient à l'envi d'amitiés & de careſſes? Eſt-ce en abuſant de cette familiarité près de ces jeunes perſonnes, eſt-ce par des manieres ou des propos libres avec elles qu'il mérita l'indigne & nouvel accueil qui l'attendoit à Paris en les quittant; & même encore aujourd'hui, des meres très-ſages craignent-elles de mener leurs filles chez ce terrible ſatyre, devant lequel ces autres-là n'oſent laiſſer un moment les leurs, chez elles & en leur préſence? En vérité, que des farces auſſi groſſieres puiſſent abuſer un moment des gens ſenſés, il faut en être témoin pour le croire.

Suppoſons un moment qu'on eût oſé publier tout cela dix ans plutôt & lorſque l'eſtime des honnêtes gens qu'il eut toujours dès ſa jeuneſſe, étoit montée au plus haut degré: ces opinions, quoique ſoutenues des mêmes preuves, auroient-elles acquis le même crédit chez ceux qui maintenant s'empreſſent de les adopter? Non, ſans doute; ils les auroient rejettées avec indignation. Ils auroient tous dit; « quand un » homme eſt parvenu juſqu'à cet âge avec l'eſtime publique, » quand ſans patrie ſans fortune & ſans aſyle, dans une ſitua- » tion gênée, & forcé, pour ſubſiſter, de recourir ſans ceſſe » aux expédiens, on n'en a jamais employés que d'honorables, » & qu'on s'eſt fait toujours conſidérer & bien vouloir dans » ſa détreſſe, on ne commence pas après l'âge mûr, & quand » tous les yeux ſont ouverts ſur nous, à ſe dévoyer de la » droite route pour s'enfoncer dans les ſentiers bourbeux du

„ vice, on n'aſſocie point la baſſeſſe des plus vils fripons avec „ le courage & l'élévation des ames fieres, ni l'amour de „ la gloire aux manœuvres des filoux; & ſi quarante ans „ d'honneur permettoient à quelqu'un de ſe démentir ſi tard „ à ce point, il perdroit bientôt cette vigueur de ſentiment, „ ce reſſort cette franchiſe intrépide qu'on n'a point avec des „ paſſions baſſes, & qui jamais ne ſurvit à l'honneur. Un fri- „ pon peut être lâche, un méchant peut être arrogant; mais „ la douceur de l'innocence & la fierté de la vertu ne peuvent „ s'unir que dans une belle ame „.

Voilà ce qu'ils auroient tous dit ou penſé, & ils auroient certainement refuſé de le croire atteint de vices auſſi bas, à moins qu'il n'en eût été convaincu ſous leurs yeux. Ils auroient du moins voulu l'étudier eux-mêmes avant de le juger ſi décidément & ſi cruellement. Ils auroient fait ce que j'ai fait, & avec l'impartialité que vous leur ſuppoſez, ils auroient tiré de leurs recherches la même concluſion que je tire des miennes. Ils n'ont rien fait de tout cela; les preuves les plus ténébreuſes, les témoignages les plus ſuſpects leur ont ſuffi pour ſe décider en mal ſans autre vérification, & ils ont ſoigneuſement évité tout éclairciſſement qui pouvoit leur montrer leur erreur. Donc quoique vous en puiſſiez dire, ils ſont du complot; car ce que j'appelle en être n'eſt pas ſeulement être dans le ſecret de vos Meſſieurs, je préſume que peu de gens y ſont admis; mais c'eſt adopter leur inique principe: c'eſt ſe faire, comme eux, une loi de dire à tout le monde & de cacher au ſeul accuſé le mal qu'on penſe ou qu'on feint de penſer de lui, & les raiſons ſur leſquelles on fonde ce jugement,

ment, afin de le mettre hors d'état d'y répondre, & de faire entendre les siennes : car si-tôt qu'on s'est laissé persuader qu'il faut le juger, non-seulement sans l'entendre, mais sans en être entendu, tout le reste est forcé, & il n'est pas possible qu'on résiste à tant de témoignages si bien arrangés & mis à l'abri de l'inquiétante épreuve des réponses de l'accusé. Comme tout le succès de la trame dépendoit de cette importante précaution, son auteur aura mis toute la sagacité de son esprit à donner à cette injustice le tour le plus spécieux, & à la couvrir même d'un vernis de bénéficence & de générosité qui n'eût ébloui nul esprit impartial, mais qu'on s'est empressé d'admirer à l'égard d'un homme qu'on n'estimoit que par force, & dont les singularités n'étoient vues de bon œil par qui que ce fût.

Tout tient à la premiere accusation qui l'a fait déchoir tout d'un coup du titre d'honnête homme qu'il avoit porté jusqu'alors, pour y substituer celui du plus affreux scélérat. Quiconque a l'ame saine & croit vraiment à la probité, ne se départ pas aisément de l'estime fondée qu'il a conçue pour un homme de bien. Je verrois commettre un crime, s'il étoit possible, ou faire une action basse à Milord Maréchal (17) que je n'en croirois pas à mes yeux. Quand j'ai cru de J. J. tout ce que vous m'avez prouvé, c'étoit en le supposant convaincu. Changer à ce point, sur le compte d'un homme estimé durant

(17) Il est vrai que Milord Maréchal est d'une illustre naissance, & J. J. un homme du peuple ; mais il faut penser que Rousseau qui parle ici, n'a pas en général une opinion bien sublime de la haute vertu des gens de qualité, & que l'histoire de J. J. ne doit pas naturellement agrandir cette opinion.

toute ſa vie, n'eſt pas une choſe facile. Mais auſſi ce premier pas fait, tout le reſte va de lui-même. De crime en crime, un homme coupable d'un ſeul devient, comme vous l'avez dit, capable de tous. Rien n'eſt moins ſurprenant que le paſſage de la méchanceté à l'abjection, & ce n'eſt pas la peine de meſurer ſi ſoigneuſement l'intervalle qui peut quelquefois ſéparer un ſcélérat d'un fripon. On peut donc avilir tout à ſon aiſe l'homme qu'on a commencé par noircir. Quand on croit qu'il n'y a dans lui que du mal, on n'y voit plus que cela, ſes actions bonnes ou indifférentes, changent bientôt d'apparence avec beaucoup de préjugés & un peu d'interprétation, & l'on rétracte alors ſes jugemens avec autant d'aſſurance que ſi, ceux qu'on leur ſubſtitue, étoient mieux fondés. L'amour-propre fait qu'on veut toujours avoir vu ſoi-même ce qu'on ſait ou qu'on croit ſavoir d'ailleurs. Rien n'eſt ſi manifeſte auſſi-tôt qu'on y regarde; on a honte de ne l'avoir pas apperçu plutôt; mais c'eſt qu'on étoit ſi diſtrait ou ſi prévenu qu'on ne portoit pas ſon attention de ce côté; c'eſt qu'on eſt ſi bon ſoi-même qu'on ne peut ſuppoſer la méchanceté dans autrui.

Quand enfin l'engoûement devenu général parvient à l'excès, on ne ſe contente plus de tout croire, chacun pour prendre part à la fête cherche à renchérir, & tout le monde s'affectionnant à ce ſyſtême, ſe pique d'y apporter du ſien pour l'orner ou pour l'affermir. Les uns ne ſont pas plus empreſſés d'inventer que les autres de croire. Toute imputation paſſe en preuve invincible, & ſi l'on apprenoit aujourd'hui qu'il s'eſt commis un crime dans la lune, il ſeroit prouvé demain, plus

clair que le jour, à tout le monde que c'eſt J. J. qui en eſt l'auteur.

La réputation qu'on lui a donnée, une fois bien établie, il eſt donc très-naturel qu'il en réſulte, même chez les gens de bonne foi, les effets que vous m'avez détaillés. S'il fait une erreur de compte, ce ſera toujours à deſſein; eſt-elle à ſon avantage? c'eſt une friponnerie: eſt-elle à ſon préjudice? c'eſt une ruſe. Un homme ainſi vu, quelque ſujet qu'il ſoit aux oublis aux diſtractions aux balourdiſes, ne peut plus rien avoir de tout cela: tout ce qu'il fait par inadvertance eſt toujours vu comme fait exprès. Au contraire les oublis les omiſſions les bévues des autres à ſon égard, ne trouvent plus créance dans l'eſprit de perſonne; s'il les releve, il ment; s'il les endure, c'eſt à pure perte. Des femmes étourdies, de jeunes gens évaporés feront des quiproquo dont il reſtera chargé; & ce ſera beaucoup ſi des laquais gagnés ou peu fidelles, trop inſtruits des ſentimens des maîtres à ſon égard, ne ſont pas quelquefois tentés d'en tirer avantage à ſes dépens; bien ſûrs que l'affaire ne s'éclaircira pas en ſa préſence, & que quand cela arriveroit, un peu d'effronterie aidée des préjugés des maîtres, les tireroit d'affaire aiſément.

J'ai ſuppoſé, comme vous, ceux qui traitent avec lui, tous ſinceres & de bonne foi; mais ſi l'on cherchoit à le tromper pour le prendre en faute, quelle facilité ſa vivacité ſon étourderie ſes diſtractions ſa mauvaiſe mémoire ne donneroient-elles pas pour cela?

D'autres cauſes encore ont pu concourir à ces faux jugemens. Cet homme a donné à vos Meſſieurs par ſes confeſ-

ſions qu'ils appellent ſes mémoires, une priſe ſur lui qu'ils n'ont eu garde de négliger. Cette lecture qu'il a prodiguée à tant de gens, mais dont ſi peu d'hommes étoient capables, & dont bien moins encore étoient dignes, a initié le public dans toutes ſes foibleſſes, dans toutes ſes fautes les plus ſecretes. L'eſpoir que ces confeſſions ne ſeroient vues qu'après ſa mort, lui avoit donné le courage de tout dire, & de ſe traiter avec une juſtice ſouvent même trop rigoureuſe. Quand il ſe vit défiguré parmi les hommes au point d'y paſſer pour un monſtre, la conſcience, qui lui faiſoit ſentir en lui plus de bien que de mal, lui donna le courage que lui ſeul peut-être eut, & aura jamais de ſe montrer tel qu'il étoit; il crut qu'en manifeſtant à plein l'intérieur de ſon ame, & révélant ſes confeſſions, l'explication ſi franche ſi ſimple ſi naturelle de tout ce qu'on a pu trouver de bizarre dans ſa conduite, portant avec elle ſon propre témoignage, feroit ſentir la vérité de ſes déclarations & la fauſſeté des idées horribles & fantaſtiques qu'il voyoit répandre de lui, ſans en pouvoir découvrir la ſource. Bien loin de ſoupçonner alors vos Meſſieurs, la confiance en eux de cet homme ſi défiant alla, non-ſeulement juſqu'à leur lire cette hiſtoire de ſon ame, mais juſqu'à leur en laiſſer le dépôt aſſez long-tems. L'uſage qu'ils ont fait de cette imprudence a été d'en tirer parti pour diffamer celui qui l'avoit commiſe, & le plus ſacré dépôt de l'amitié eſt devenu dans leurs mains l'inſtrument de la trahiſon. Ils ont traveſti ſes défauts en vices, ſes fautes en crimes, les foibleſſes de ſa jeuneſſe en noirceurs de ſon âge mûr: ils ont dénaturé les effets, quelquefois ridicules, de tout ce que la nature a mis

d'aimable & de bon dans ſon ame, & ce qui n'eſt que des ſingularités d'un tempérament ardent retenu par un naturel timide, eſt devenu par leurs ſoins une horrible dépravation de cœur & de goût. Enfin toutes leurs manieres de procéder à ſon égard, & des allures dont le vent m'eſt parvenu, me portent à croire que pour décrier ſes confeſſions après en avoir tiré contre lui tous les avantages poſſibles, ils ont intrigué manœuvré dans tous les lieux où il a vécu & dont il leur a fourni les renſeignemens, pour défigurer toute ſa vie, pour fabriquer avec art des menſonges qui en donnent l'air à ſes confeſſions, & pour lui ôter le mérite de la franchiſe même dans les aveux qu'il fait contre lui. Eh ! puiſqu'ils ſavent empoiſonner ſes écrits qui ſont ſous les yeux de tout le monde, comment n'empoiſonneroient-ils pas ſa vie, que le public ne connoît que ſur leur rapport ?

L'Héloïſe avoit tourné ſur lui les regards des femmes ; elles avoient des droits aſſez naturels ſur un homme qui décrivoit ainſi l'amour ; mais n'en connoiſſant gueres que le phyſique, elles crurent qu'il n'y avoit que des ſens très-vifs qui puſſent inſpirer des ſentimens ſi tendres, & cela put leur donner de celui qui les exprimoit, plus grande opinion qu'il ne la méritoit peut-être. Suppoſez cette opinion portée chez quelques-uns juſqu'à la curioſité, & que cette curioſité ne fut pas aſſez-tôt devinée ou ſatisfaite par celui qui en étoit l'objet ; vous concevrez aiſément dans ſa deſtinée les conſéquences de cette balourdiſe.

Quant à l'accueil ſec & dur qu'il fait aux quidams arrogans ou pleureux qui viennent à lui, j'en ai ſouvent été le témoin

moi-même, & je conviens qu'en pareille ſituation, cette conduite ſeroit fort imprudente dans un hypocrite démaſqué qui, trop heureux qu'on voulût bien feindre de prendre le change, devroit ſe prêter, avec une diſſimulation pareille à cette feinte, & aux apparens ménagemens qu'on feroit ſemblant d'avoir pour lui. Mais oſez-vous reprocher à un homme d'honneur outragé de ne pas ſe conduire en coupable, & de n'avoir pas dans ſes infortunes la lâcheté d'un vil ſcélérat? De quel œil voulez-vous qu'il enviſage les perfides empreſſemens des traîtres qui l'obſédent, & qui tout en affectant le plus pur zele, n'ont en effet d'autre but que de l'enlacer de plus en plus dans les piéges de ceux qui les employent? Il faudroit pour les accueillir qu'il fût en effet tel qu'ils le ſuppoſent; il faudroit qu'auſſi fourbe qu'eux & feignant de ne les pas pénétrer, il leur rendît trahiſon pour trahiſon. Tout ſon crime eſt d'être auſſi franc qu'ils ſont faux: mais après tout, que leur importe qu'il les reçoive bien ou mal? Les ſignes les plus manifeſtes de ſon impatience ou de ſon dédain n'ont rien qui les rebute. Il les outrageroit ouvertement qu'ils ne s'en iroient pas pour cela. Tous de concert laiſſant à ſa porte, les ſentimens d'honneur qu'ils peuvent avoir, ne lui montrent qu'inſenſibilité, duplicité, lâcheté, perfidie, & ſont auprès de lui comme il devroit être auprès d'eux, s'il étoit tel qu'ils le repréſentent; & comment voulez-vous qu'il leur montre une eſtime qu'ils ont pris ſi grand ſoin de ne lui pas laiſſer? Je conviens que le mépris d'un homme qu'on mépriſe ſoi-même eſt facile à ſupporter: mais encore n'eſt-ce pas chez lui qu'il faut aller en chercher les marques. Malgré tout ce patelinage inſidieux,

pour peu qu'il croye appercevoir au fond des ames, des sentimens naturellement honnêtes & quelques bonnes dispositions, il se laisse encore subjuguer. Je ris de sa simplicité & je l'en fais rire lui-même. Il espere toujours qu'en le voyant tel qu'il est, quelques-uns du moins n'auront plus le courage de le haïr, & croit à force de franchise toucher enfin ces cœurs de bronze. Vous concevez comment cela lui réussit; il le voit lui-même, & après tant de tristes expériences, il doit enfin savoir à quoi s'en tenir.

Si vous eussiez fait une fois les réflexions que la raison suggere, & les perquisitions que la justice exige, avant de juger si sévérement un infortuné, vous auriez senti que dans une situation pareille à la sienne, & victime d'aussi détestables complots, il ne peut plus, il ne doit plus du moins se livrer, pour ce qui l'entoure, à ses penchans naturels, dont vos Messieurs se sont servis si long-tems & avec tant de succès pour le prendre dans leurs filets. Il ne peut plus sans s'y précipiter lui-même, agir en rien dans la simplicité de son cœur. Ainsi ce n'est plus sur ses œuvres présentes qu'il faut le juger, même quand on pourroit en avoir le narré fidelle. Il faut rétrograder vers les tems où rien ne l'empêchoit d'être lui-même, ou bien le pénétrer plus intimement, *intùs & in cute*, pour y lire immédiatement les véritables dispositions de son ame que tant de malheurs n'ont pu aigrir. En le suivant dans les tems heureux de sa vie, & dans ceux même où déjà la proie de vos Messieurs, il ne s'en doutoit pas encore, vous eussiez trouvé l'homme bienfaisant & doux qu'il étoit & passoit pour être, avant qu'on l'eût défiguré. Dans tous les lieux où il a vécu

jadis, dans les habitations où on lui a laissé faire assez de séjour pour y laisser des traces de son caractere, les regrets des habitans l'ont toujours suivi dans sa retraite, & seul peut-être de tous les étrangers qui jamais vécurent en Angleterre, il a vu le peuple de Wootton pleurer à son départ. Mais vos Dames & vos Messieurs ont pris un tel soin d'effacer toutes ces traces, que c'est seulement tandis qu'elles étoient encore fraîches, qu'on a pu les distinguer. Montmorenci plus près de nous offre un exemple frappant de ces différences. Grace à des personnes que je ne veux pas nommer, & aux Oratoriens devenus je ne sais comment les plus ardens satellites de la ligue, vous n'y retrouverez plus aucun vestige de l'attachement, & j'ose dire de la vénération qu'on y eut jadis pour J. J. & tant qu'il y vécut, & après qu'il en fut parti : mais les traditions du moins en restent encore dans la mémoire des honnêtes-gens qui fréquentoient alors ce pays-là.

Dans ces épanchemens auxquels il aime encore à se livrer & souvent avec plus de plaisir que de prudence, il m'a quelquefois confié ses peines, & j'ai vu que la patience avec laquelle il les supporte, n'ôtoit rien à l'impression qu'elles font sur son cœur. Celles que le tems adoucit le moins se réduisent à deux principales qu'il compte pour les seuls vrais maux que lui aient fait ses ennemis. La premiere est de lui avoir ôté la douceur d'être utile aux hommes & secourable aux malheureux, soit en lui en ôtant les moyens, soit en ne laissant plus approcher de lui sous ce passeport, que des fourbes qui ne cherchent à l'intéresser pour eux, qu'afin de s'insinuer dans sa confiance l'épier & le trahir. La façon dont ils se présentent, le ton qu'ils

qu'ils prennent en lui parlant, les fades louanges qu'ils lui donnent, le patelinage qu'ils y joignent, le fiel qu'ils ne peuvent s'abſtenir d'y mêler, tout décele en eux de petits hiſtrions grimaciers qui ne ſavent ou ne daignent pas mieux jouer leur rôle. Les lettres qu'il reçoit ne ſont avec des lieux communs de college & des leçons bien magiſtrales ſur ſes devoirs envers ceux qui les écrivent, que de ſottes déclamations contre les Grands & les riches par leſquelles on croit bien le leurrer, d'amers ſarcaſmes ſur tous les états, d'aigres reproches à la fortune de priver un grand homme comme l'auteur de la lettre, & par compagnie, l'autre grand homme à qui elle s'adreſſe, des honneurs & des biens qui leur étoient dûs, pour les prodiguer aux indignes; des preuves tirées de-là, qu'il n'exiſte point de providence, de pathétiques déclarations de la prompte aſſiſtance dont on a beſoin, ſuivies de fieres proteſtations de n'en vouloir néanmoins aucune. Le tout finit d'ordinaire par la confidence de la ferme réſolution où l'on eſt de ſe tuer, & par l'avis que cette réſolution ſera miſe en exécution *ſonica* ſi l'on ne reçoit bien vîte une réponſe ſatisfaiſante à la lettre.

Après avoir été pluſieurs fois très-ſottement la dupe de ces menaçans ſuicides, il a fini par ſe moquer & d'eux & de ſa propre bêtiſe. Mais quand ils n'ont plus trouvé la facilité de s'introduire avec ce pathos, ils ont bientôt repris leur allure naturelle, & ſubſtitué, pour forcer ſa porte, la férocité des tigres à la flexibilité des ſerpens. Il faut avoir vu les aſſauts que ſa femme eſt forcée de ſoutenir ſans ceſſe, les injures & les outrages qu'elle eſſuye journellement de tous ces humbles

admirateurs, de tous ces vertueux infortunés à la moindre résistance qu'ils trouvent, pour juger du motif qui les amene & des gens qui les envoyent. Croyez-vous qu'il ait tort d'éconduire toute cette canaille & de ne vouloir pas s'en laisser subjuguer? Il lui faudroit vingt ans d'application pour lire seulement tous les manuscrits qu'on le vient prier de revoir de corriger de refondre; car son tems & sa peine ne coûtent rien à vos Messieurs (18); il lui faudroit dix mains & dix secrétaires pour écrire les requêtes, placets, lettres, mémoires, complimens, vers, bouquets dont on vient à l'envi le charger, vu la grande éloquence de sa plume & la grande bonté de son cœur; car c'est toujours là l'ordinaire refrain de ces personnages sinceres. Au mot d'humanité qu'ont appris à bourdonner autour de lui des essaims de guêpes, elles prétendent le cribler de leurs aiguillons bien à leur aise, sans qu'il ose s'y dérober, & tout ce qui lui peut arriver de plus heureux est de s'en délivrer avec de l'argent dont ils le remercient ensuite par des injures.

Après avoir tant réchauffé de serpens dans son sein, il s'est enfin déterminé par une réflexion très-simple à se conduire comme il fait avec tous ces nouveaux venus. A force de bontés & de soins généreux, vos Messieurs parvenus à le rendre exécrable à tout le monde, ne lui ont plus laissé l'estime de per-

(18) Je dois pourtant rendre justice à ceux qui m'offrent de payer mes peines & qui sont en assez grand nombre. Au moment même où j'écris ceci, une Dame de province vient de me proposer douze francs, en attendant mieux, pour lui écrire une belle lettre à un Prince. C'est dommage que je ne me sois pas avisé de lever boutique sous les charniers des Innocens. J'y aurois pu faire assez bien mes affaires.

ſonne. Tout homme ayant de la droiture & de l'honneur ne peut plus qu'abhorrer & fuir un être ainſi défiguré; nul homme ſenſé n'en peut rien eſpérer de bon. Dans cet état que peut-il donc penſer de ceux qui s'adreſſent à lui par préférence, le recherchent, le comblent d'éloges, lui demandent ou des ſervices ou ſon amitié, qui, dans l'opinion qu'ils ont de lui, deſirent néanmoins d'être liés ou redevables au dernier des ſcélérats? Peuvent-ils même ignorer que loin qu'il ait ni crédit ni pouvoir ni faveur auprès de perſonne, l'intérêt qu'il pourroit prendre à eux ne feroit que leur nuire auſſi bien qu'à lui, que tout l'effet de ſa recommandation ſeroit, ou de les perdre s'ils avoient eu recours à lui de bonne foi, ou d'en faire de nouveaux traîtres deſtinés à l'enlacer par ſes propres bienfaits. En toute ſuppoſition poſſible, avec les jugemens portés de lui dans le monde, quiconque ne laiſſe pas de recourir à lui, n'eſt-il pas lui-même un homme jugé, & quel honnête homme peut prendre intérêt à de pareils miſérables! S'ils n'étoient pas des fourbes ne ſeroient-ils pas toujours des infâmes, & qui peut implorer des bienfaits d'un homme qu'il mépriſe, n'eſt-il pas lui-même encore plus mépriſable que lui?

Si tous ces empreſſés ne venoient que pour voir & chercher ce qui eſt, ſans doute il auroit tort de les éconduire; mais pas un ſeul n'a cet objet, & il faudroit bien peu connoître les hommes & la ſituation de J. J. pour eſpérer de tous ces gens là ni vérité ni fidélité. Ceux qui ſont payés veulent gagner leur argent, & ils ſavent bien qu'ils n'ont qu'un ſeul moyen pour cela, qui eſt de dire, non ce qui eſt, mais ce qui plaît, & qu'ils ſeroient mal venus à dire du bien

de lui. Ceux qui l'épient de leur propre mouvement, mûs par leur paſſion ne verront jamais que ce qui la flatte; aucun ne vient pour voir ce qu'il voit, mais pour l'interpréter à ſa mode. Le blanc & le noir, le pour & le contre leur ſervent également. Donne-t-il l'aumône? Ah le caffard! la refuſe-t-il? Voilà cet homme ſi charitable! S'il s'enflamme en parlant de la vertu, c'eſt un tartuffe; s'il s'anime en parlant de l'amour, c'eſt un ſatyre : s'il lit la gazette (19), il médite une conſpiration; s'il cueille une roſe, on cherche quel poiſon la roſe contient. Trouvez à un homme ainſi vu quelque propos qui ſoit innocent, quelque action qui ne ſoit pas un crime, je vous en défie.

Si l'adminiſtration publique elle-même eût été moins prévenue ou de bonne foi, la conſtante uniformité de ſa vie égale & ſimple l'eût bientôt déſabuſée; elle auroit compris qu'elle ne verroit jamais que les mêmes choſes, & que c'étoit bien perdre ſon argent ſon tems & ſes peines que d'eſpionner un homme qui vivoit ainſi. Mais comme ce n'eſt pas la vérité qu'on cherche, qu'on ne veut que noircir la victime, & qu'au lieu d'étudier ſon caractere on ne veut que le diffamer, peu importe qu'il ſe conduiſe bien ou mal, & qu'il ſoit innocent ou coupable. Tout ce qui importe eſt d'être aſſez au fait de ſa conduite pour avoir des points fixes ſur leſquels on puiſſe

(19) A la grande ſatisfaction de mes très-inquiets patrons, je renonce à cette triſte lecture devenue indifférente à un homme qu'on a rendu tout-à-fait étranger ſur la terre. Je n'y ai plus ni patrie ni freres; habitée par des êtres qui ne me ſont rien, elle eſt pour moi comme une autre ſphere, & je ſuis auſſi peu curieux déſormais d'apprendre ce qui ſe fait dans le monde, que ce qui ſe paſſe à Bicêtre ou aux petites maiſons.

appuyer le fyftême d'impoftures dont il eft l'objet, fans s'expofer à être convaincus de menfonge, & voilà à quoi l'efpionnage eft uniquement deftiné. Si vous me reprochez ici de rendre à fes accufateurs les imputations dont ils le chargent, j'en conviendrai fans peine, mais avec cette différence qu'en parlant d'eux, Rouffeau ne s'en cache pas. Je ne penfe même & ne dis tout ceci qu'avec la plus grande répugnance. Je voudrois de tout mon cœur pouvoir croire que le gouvernement eft à fon égard dans l'erreur de bonne foi, mais c'eft ce qui m'eft impoffible. Quand je n'aurois nulle autre preuve du contraire, la méthode qu'on fuit avec lui m'en fourniroit une invincible. Ce n'eft point aux méchans qu'on fait toutes ces chofes là, ce font eux qui les font aux autres.

Pefez la conféquence qui fuit de-là. Si l'adminiftration fi la police elle-même trempe dans le complot pour abufer le public fur le compte de J. J. quel homme au monde, quelque fage qu'il puiffe être, pourra fe garantir de l'erreur à fon égard?

Que de raifons nous font fentir que dans l'étrange pofition de cet homme infortuné perfonne ne peut plus juger de lui avec certitude, ni fur le rapport d'autrui, ni fur aucune efpece de preuve. Il ne fuffit pas même de voir, il faut vérifier comparer approfondir tout par foi-même, ou s'abftenir de juger. Ici, par exemple, il eft clair comme le jour qu'à s'en tenir au témoignage des autres le reproche de dureté & d'incommifération, mérité ou non, lui feroit toujours également inévitable : car fuppofé un moment, qu'il remplît de toutes fes forces les devoirs d'humanité de charité de bienfaifance dont tout homme eft fans ceffe entouré, qui eft-ce qui lui rendroit

dans le public la justice de les avoir remplis? Ce ne feroit pas lui-même, à moins qu'il n'y mît cette ostentation philosophique qui gâte l'œuvre par le motif. Ce ne feroit pas ceux envers qui il les auroit remplis, qui deviennent, si-tôt qu'ils l'approchent, ministres & créatures de vos Messieurs; ce feroit encore moins vos Messieurs eux-mêmes, non moins zélés à cacher le bien qu'il pourroit chercher à faire, qu'à publier à grand bruit celui qu'ils disent lui faire en secret. En lui faisant des devoirs à leur mode pour le blâmer de ne les pas remplir, ils tairoient les véritables qu'il auroit remplis de tout son cœur, & lui feroient le même reproche avec le même succès; ce reproche ne prouve donc rien. Je remarque seulement qu'il étoit bienfaisant & bon quand livré sans gêne à son naturel, il suivoit en toute liberté ses penchans; & maintenant qu'il se sent entravé de mille piéges, entouré d'espions, de mouches, de surveillans; maintenant qu'il ne sait pas dire un mot qui ne soit recueilli, ne pas faire un mouvement qui ne soit noté, c'est ce tems qu'il choisit pour lever le masque de l'hypocrisie & se livrer à cette dureté tardive, à tous ces petits larcins de bandits dont l'accuse aujourd'hui le public! Convenez que voilà un hypocrite bien bête & un trompeur bien mal-adroit. Quand je n'aurois rien vu par moi-même, cette seule réflexion me rendroit suspecte la réputation qu'on lui donne à présent. Il en est de tout ceci comme des revenus qu'on lui prodigue avec tant de magnificence. Ne faudroit-il pas dans sa position qu'il fût plus qu'imbécille pour tenter, s'ils étoient réels, d'en dérober un moment la connoissance au public.

Ces réflexions ſur les friponneries qu'il s'eſt mis à faire, & ſur les bonnes œuvres qu'il ne fait plus, peuvent s'étendre aux livres qu'il fait & publie encore, & dont il ſe cache ſi heureuſement que tout le monde auſſi-tôt qu'ils paroiſſent, eſt inſtruit qu'il en eſt l'auteur. Quoi, Monſieur, ce mortel ſi ombrageux, ſi farouche, qui voit à peine approcher de lui un ſeul homme qu'il ne ſache ou ne croye être un traître; qui ſait ou qui croit que le vigilant Magiſtrat chargé des deux départemens de la police & de la librairie, le tient enlacé dans d'inextricables filets; ne laiſſe pas d'aller barbouillant éternellement des livres à la douzaine, & de les confier ſans crainte au tiers & au quart pour les faire imprimer en grand ſecret? Ces livres s'impriment ſe publient ſe débitent hautement ſous ſon nom, même avec une affectation ridicule, comme s'il avoit peur de n'être pas connu, & mon butor ſans voir ſans ſoupçonner même cette manœuvre ſi publique, ſans jamais croire être découvert, va toujours prudemment ſon train, toujours barbouillant, toujours imprimant, toujours ſe confiant à des confidens ſi diſcrets, & toujours ignorant qu'ils ſe moquent de lui! Que de ſtupidité pour tant de fineſſe! que de confiance pour un homme auſſi ſoupçonneux! Tout cela vous paroît-il donc ſi bien arrangé, ſi naturel, ſi croyable? Pour moi je n'ai vu dans J. J. aucun de ces deux extrêmes. Il n'eſt pas auſſi fin que vos Meſſieurs, mais il n'eſt pas non plus auſſi bête que le public, & ne ſe payeroit pas comme lui de pareilles bourdes. Quand un libraire vient en grand appareil s'établir à ſa porte, que d'autres lui écrivent des lettres bien amicales, lui propoſent de belles éditions, affectent

d'avoir avec lui des relations bien étroites, il n'ignore pas que ce voiſinage ces viſites ces lettres lui viennent de plus loin, & tandis que tant de gens ſe tourmentent à lui faire faire des livres dont le dernier cuiſtre rougiroit d'être l'auteur, il pleure amérement les dix ans de ſa vie employés à en faire d'un peu moins plats.

Voilà, Monſieur, les raiſons qui l'ont forcé de changer de conduite avec ceux qui l'approchent, & de réſiſter aux penchans de ſon cœur pour ne pas s'enlacer lui-même dans les piéges tendus autour de lui. J'ajoute à cela que ſon naturel timide & ſon goût éloigné de toute oſtentation ne ſont pas propres à mettre en évidence ſon penchant à faire du bien, & peuvent même dans une ſituation ſi triſte l'arrêter quand il auroit l'air de ſe mettre en ſcene. Je l'ai vu dans un quartier très-vivant de Paris s'abſtenir malgré lui d'une bonne œuvre qui ſe préſentoit, ne pouvant ſe réſoudre à fixer ſur lui les regards malveillans de deux cents perſonnes, & dans un quartier peu éloigné mais moins fréquenté je l'ai vu ſe conduire différemment dans une occaſion pareille. Cette mauvaiſe honte ou cette blâmable fierté me ſemble bien naturelle à un infortuné ſûr d'avance que tout ce qu'il pourra faire de bien ſera mal interprété. Il vaudroit mieux ſans doute braver l'injuſtice du public; mais avec une ame haute & un naturel timide, qui peut ſe réſoudre en faiſant une bonne action qu'on accuſera d'hypocriſie, de lire dans les yeux des ſpectateurs l'indigne jugement qu'ils en portent? Dans une pareille ſituation celui qui voudroit faire encore du bien s'en cacheroit comme d'une mauvaiſe œuvre, & ce ne ſeroit pas ce ſecret là qu'on iroit épiant pour le publier.

Quant

Quant à la ſeconde & à la plus ſenſible des peines que lui ont fait les barbares qui le tourmentent, il la dévore en ſecret, elle reſte en réſerve au fond de ſon cœur, il ne s'en eſt ouvert à perſonne & je ne la ſaurois pas moi-même s'il eût pu me la cacher. C'eſt par elle que lui ôtant toutes les conſolations qui reſtoient à ſa portée, ils lui ont rendu la vie à charge autant qu'elle peut l'être à un innocent. A juger du vrai but de vos Meſſieurs par toute leur conduite à ſon égard, ce but paroît être de l'amener par degrés & toujours ſans qu'il y paroiſſe, juſqu'au plus violent déſeſpoir, & ſous l'air de l'intérêt & de la commiſération de le contraindre, à force de ſecretes angoiſſes, à finir par les délivrer de lui. Jamais tant qu'il vivra ils ne feront, malgré toute leur vigilance, ſans inquiétude de ſe voir découverts. Malgré la triple enceinte de ténebres qu'ils renforcent ſans ceſſe autour de lui, toujours ils trembleront qu'un trait de lumiere ne perce par quelque fiſſure & n'éclaire leurs travaux ſouterrains. Ils eſpérent, quand il n'y ſera plus, jouir plus tranquillement de leur œuvre; mais ils ſe ſont abſtenus juſqu'ici de diſpoſer tout-à-fait de lui, ſoit qu'ils craignent de ne pouvoir tenir cet attentat auſſi caché que les autres, ſoit qu'ils ſe faſſent encore un ſcrupule d'opérer par eux-mêmes l'acte auquel ils ne s'en font aucun de le forcer, ſoit enfin qu'attachés au plaiſir de le tourmenter encore, ils aiment mieux attendre de ſa main la preuve complete de ſa miſere. Quel que ſoit leur vrai motif, ils ont pris tous les moyens poſſibles pour le rendre à force de déchiremens, le miniſtre de la haine dont il eſt l'objet. Ils ſe ſont ſinguliérement appliqués à le navrer de

profondes & continuelles bleſſures par tous les endroits ſenſibles de ſon cœur. Ils ſavoient combien il étoit ardent & ſincere dans tous ſes attachemens, ils ſe ſont appliqués ſans relâche à ne lui pas laiſſer un ſeul ami. Ils ſavoient que ſenſible à l'honneur & à l'eſtime des honnêtes-gens, il faiſoit un cas très-médiocre de la réputation qu'on n'acquiert que par des talens, ils ont affecté de prôner les ſiens en couvrant d'opprobre ſon caractere. Ils ont vanté ſon eſprit pour déshonorer ſon cœur. Ils le connoiſſoient ouvert & franc juſqu'à l'imprudence, déteſtant le myſtere & la fauſſeté; ils l'ont entouré de trahiſons de menſonges de ténebres, de duplicité. Ils ſavoient combien il chériſſoit ſa patrie; ils n'ont rien épargné pour la rendre mépriſable & pour l'y faire haïr. Ils connoiſſoient ſon dédain pour le métier d'Auteur, combien il déploroit le court tems de ſa vie qu'il perdit à ce triſte métier & parmi les brigands qui l'exercent, ils lui font inceſſamment barbouiller des livres, & ils ont grand ſoin que ces livres, très-dignes des plumes dont ils ſortent déshonorent le nom qu'ils leur font porter. Ils l'ont fait abhorrer du peuple dont il déplore la miſere, des bons dont il honora les vertus, des femmes dont il fut idolâtre, de tous ceux dont la haine pouvoit le plus l'affliger. A force d'outrages ſanglans mais tacites, à force d'attroupemens, de chuchotemens, de ricanemens, de regards cruels & farouches, ou inſultans & moqueurs, ils ſont parvenus à le chaſſer de toute aſſemblée de tout ſpectacle, des cafés des promenades publiques, leur projet eſt de le chaſſer enfin des rues, de le renfermer chez lui, de l'y tenir inveſti par leurs ſatellites, & de lui rendre enfin

la vie si douloureuse qu'il ne la puisse plus endurer. En un mot, en lui portant à la fois toutes les atteintes qu'ils savoient lui être les plus sensibles, sans qu'il puisse en parer aucune, & ne lui laissant qu'un seul moyen de s'y dérober, il est clair qu'ils l'ont voulu forcer à le prendre. Mais ils ont tout calculé sans doute, hors la ressource de l'innocence & de la résignation. Malgré l'âge & l'adversité, sa santé s'est raffermie & se maintient : le calme de son ame semble le rajeunir; & quoiqu'il ne lui reste plus d'espérance parmi les hommes, il ne fut jamais plus loin du désespoir.

J'ai jetté sur vos objections & vos doutes l'éclaircissement qui dépendoit de moi. Cet éclaircissement, je le répete, n'en peut dissiper l'obscurité, même à mes yeux; car la réunion de toutes ces causes est trop au-dessous de l'effet, pour qu'il n'ait pas quelque autre cause encore plus puissante, qu'il m'est impossible d'imaginer. Mais je ne trouverois rien du tout à vous répondre que je n'en resterois pas moins dans mon sentiment, non par un entêtement ridicule; mais parce que j'y vois moins d'intermédiaires entre moi & le personnage jugé, & que de tous les yeux auxquels il faut que je m'en rapporte, ceux dont j'ai le moins à me défier sont les miens. On nous prouve, j'en conviens, des choses que je n'ai pu vérifier, & qui me tiendroient peut-être encore en doute, si l'on ne prouvoit tout aussi bien beaucoup d'autres choses que je sais très-certainement être fausses; & quelle autorité peut rester pour être crus en aucune chose à ceux qui savent donner au mensonge tous les signes de la vérité? Au reste, souvenez-vous que je ne prétends point ici que mon jugement fasse autorité

pour vous ; mais après les détails dans lesquels je viens d'entrer vous ne sauriez blâmer qu'il la fasse pour moi, & quelque appareil de preuves qu'on m'étale en se cachant de l'accusé, tant qu'il ne sera pas convaincu en personne, & moi présent, d'être tel que l'ont peint vos Messieurs, je me croirai bien fondé à le juger tel que je l'ai vu moi-même.

A présent que j'ai fait ce que vous avez desiré, il est tems de vous expliquer à votre tour & de m'apprendre d'après vos lectures comment vous l'avez vu dans ses écrits.

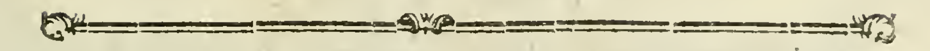
LE FRANÇOIS.

Il est tard pour aujourd'hui ; je pars demain pour la campagne : nous nous verrons à mon retour.

Fin du deuxieme Dialogue



ROUSSEAU
JUGE DE
JEAN-JAQUES.



TROISIEME DIALOGUE.

ROUSSEAU.

VOUS avez fait un long séjour en campagne.

LE FRANÇOIS.

Le tems ne m'y duroit pas. Je le paſſois avec votre ami.

ROUSSEAU.

Oh! s'il ſe pouvoit qu'un jour il devînt le vôtre!

LE FRANÇOIS.

Vous jugerez de cette poſſibilité par l'effet de votre conſeil. Je les ai lus enfin ces livres ſi juſtement déteſtés.

ROUSSEAU.

Monſieur! ......

LE FRANÇOIS.

Je les ai lus, non pas aſſez encore pour les bien entendre; mais aſſez pour y avoir trouvé nombré recueilli des crimes irrémiſſibles qui n'ont pu manquer de faire de leur Auteur le plus odieux de tous les monſtres, & l'horreur du genre-humain.

ROUSSEAU.

Que dites-vous? Est-ce bien vous qui parlez, & faites-vous à votre tour des énigmes? De grace expliquez-vous promptement.

LE FRANÇOIS.

La liste que je vous présente vous servira de réponse & d'explication. En la lisant nul homme raisonnable ne sera surpris de la destinée de l'Auteur.

ROUSSEAU.

Voyons donc cette étrange liste.

LE FRANÇOIS.

La voilà. J'aurois pu la rendre aisément dix fois plus ample; sur-tout si j'y avois fait entrer les nombreux articles qui regardent le métier d'auteur & le Corps des gens de lettres; mais ils sont si connus qu'il suffit d'en donner un ou deux pour exemple. Dans ceux de toute espèce auxquels je me suis borné & que j'ai notés sans ordre comme ils se sont présentés, je n'ai fait qu'extraire & transcrire fidellement les passages. Vous jugerez vous-même des effets qu'ils ont dû produire, & des qualifications que dût espérer leur Auteur si-tôt qu'on pût l'en charger impunément.



EXTRAITS.

Les gens de Lettres.

1. „ QUI eſt-ce qui nie que les ſavans ſachent mille „ choſes vraies que les ignorans ne ſauront jamais ? Les ſavans „ ſont-ils pour cela plus près de la vérité ? Tout au contraire, „ ils s'en éloignent en avançant, parce que la vanité de juger „ faiſant encore plus de progrès que les lumieres, chaque „ vérité qu'ils apprennent ne vient qu'avec cent jugemens „ faux. Il eſt de la derniere évidence que les compagnies „ ſavantes de l'Europe ne ſont que des écoles publiques de „ menſonge, & très-ſurement il y a plus d'erreurs dans l'A- „ cadémie des ſciences que dans tout un peuple de Hurons „. *Emile L.* 3.

2. „ Tel fait aujourd'hui l'eſprit fort & le philoſophe qui, „ par la même raiſon n'eût été qu'un fanatique du tems de „ la ligue „. *Préface du Diſcours de Dijon.*

3. „ Les hommes ne doivent point être inſtruits à demi. „ S'ils devoient reſter dans l'erreur que ne les laiſſiez-vous „ dans l'ignorance ! A quoi bon tant d'écoles & d'univerſités „ pour ne leur apprendre rien de ce qui leur importe à ſavoir ? „ Quel eſt donc l'objet de vos colleges de vos académies, „ de toutes vos fondations ſavantes ? Eſt-ce de donner le „ change au peuple, d'altérer ſa raiſon d'avance, & de l'em- „ pêcher d'aller au vrai ? Profeſſeurs de menſonge, c'eſt pour „ l'égarer que vous feignez de l'inſtruire, & comme ces bri-

„ gands qui mettent des fanaux ſur les écueils, vous l'éclairez „ pour le perdre „. *Lettre à M. de Beaumont.*

4. „ On liſoit ces mots gravés ſur un marbre aux Thermo- „ pyles. *Paſſant, va dire à Sparte que nous ſommes morts* „ *ici pour obéir à ſes ſaintes loix.* On voit bien que ce n'eſt „ pas l'académie des inſcriptions qui a compoſé celle-là „. *Emile L. 4.*

Les Médecins.

5. „ Un corps débile affoiblit l'ame. De-là l'empire de la „ médecine; art plus pernicieux aux hommes que tous les „ maux qu'il prétend guérir. Je ne ſais pour moi de quelle „ maladie nous guériſſent les médecins; mais je ſais qu'ils „ nous en donnent de bien funeſtes; la lâcheté, la puſillani- „ mité, la terreur de la mort; s'ils guériſſent le corps, ils „ tuent le courage. Que nous importe qu'ils faſſent marcher „ des cadavres? Ce ſont des hommes qu'il nous faut, & l'on „ n'en voit point ſortir de leurs mains.

„ La médecine eſt à la mode parmi nous; elle doit l'être. „ C'eſt l'amuſement des gens oiſifs qui ne ſachant que faire „ de leur tems le paſſent à ſe conſerver. S'ils avoient eu le „ malheur de naître immortels, ils ſeroient les plus miſérables „ des êtres. Une vie qu'ils n'auroient jamais peur de perdre „ ne ſeroit pour eux d'aucun prix. Il faut à ces gens-là des „ médecins qui les effrayent pour les flatter, & qui leur don- „ nent chaque jour le ſeul plaiſir dont ils ſoient ſuſceptibles, „ celui de n'être pas morts.

„ Je

„ Je n'ai nul dessein de m'étendre ici sur la vanité de la „ médecine. Mon objet n'est de la considérer que par le côté „ moral. Je ne puis pourtant m'empêcher d'observer que les „ hommes font sur son usage les mêmes sophismes que sur „ la recherche de la vérité : ils supposent toujours qu'en trai- „ tant une maladie on la guérit, & qu'en cherchant une vérité „ on la trouve. Ils ne voyent pas qu'il faut balancer l'avantage „ d'une guérison que le médecin opere par la mort de cent „ malades qu'il a tués, & l'utilité d'une vérité découverte par „ le tort que font les erreurs qui s'établissent en même tems. „ La science qui instruit & la médecine qui guérit sont fort „ bonnes sans doute; mais la science qui trompe & la méde- „ cine qui tue sont mauvaises. Apprenez-nous donc à les dis- „ tinguer. Voilà le nœud de la question. Si nous savions ignorer „ la vérité, nous ne serions jamais les dupes du mensonge : „ si nous savions ne vouloir pas guérir malgré la nature, nous „ ne mourrions jamais par la main du médecin. Ces deux abs- „ tinences seroient sages ; on gagneroit évidemment à s'y „ soumettre. Je ne disconviens pas que la médecine ne soit „ utile à quelques hommes ; mais je dis qu'elle est nuisible „ au genre-humain.

„ On me dira comme on fait sans cesse que les fautes sont „ du médecin, mais que la médecine en elle-même est infail- „ lible. A la bonne heure ; mais qu'elle vienne donc sans le „ médecin ; car tant qu'ils viendront ensemble, il y aura cent „ fois plus à craindre des erreurs de l'artiste qu'à espérer des „ secours de l'art „. *Emile L.* 1.

6. „ Vis selon la nature, sois patient & chasse les médecins.

„ Tu n'éviteras pas la mort, mais tu ne la ſentiras qu'une fois, „ au lieu qu'ils la portent chaque jour dans ton imagination „ troublée, & que leur art menſonger au lieu de prolonger tes „ jours t'en ôte la jouiſſance. Je demanderai toujours quel vrai „ bien cet art a fait aux hommes? Quelques-uns de ceux qu'il „ guérit mourroient il eſt vrai, mais des milliers qu'il tue „ reſteroient en vie. Homme ſenſé ne mets point à cette lot- „ terie où trop de chances ſont contre toi. Souffre, meurs „ ou guéris, mais ſur-tout vis juſqu'à ta derniere heure „. *Emile L.* 1.

7. „ Inoculerons-nous notre Eleve? Oui & non, ſelon l'oc- „ caſion, les tems, les lieux, les circonſtances. Si on lui donne „ la petite vérole on aura l'avantage de prévoir & connoître „ ſon mal d'avance; c'eſt quelque choſe: mais s'il la prend „ naturellement, nous l'aurons préſervé du médecin, c'eſt „ encore plus „. *Emile L.* 3.

8. „ S'agit-il de chercher une nourrice, on la fait choiſir „ par l'accoucheur. Qu'arrive-t-il de-là? que la meilleure eſt „ toujours celle qui l'a le mieux payé. Je n'irai donc point „ chercher un accoucheur pour celle d'Emile; j'aurai ſoin de „ la choiſir moi-même. Je ne raiſonnerai pas là-deſſus ſi diſer- „ tement qu'un chirurgien, mais à coup ſûr je ſerai de meil- „ leure foi, & mon zele me trompera moins que ſon ava- „ rice „. *Emile L.* 1.



Les Rois, les Grands, les Riches.

9. „ Nous étions faits pour être hommes, les loix & la „ ſociété nous ont replongés dans l'enfance. Les Rois les „ Grands les Riches ſont tous des enfans qui voyant qu'on „ s'empreſſe à ſoulager leur miſere, tirent de cela même une „ vanité puérile, & ſont tout fiers de ſoins qu'on ne leur ren- „ droit pas s'ils étoient hommes faits „. *Emile L.* 2.

10. „ C'eſt ainſi qu'il dût venir un tems où les yeux du peuple „ furent faſcinés à tel point que ſes conducteurs n'avoient „ qu'à dire au plus petit des hommes, ſois grand, toi & „ toute ta race; auſſi-tôt il paroiſſoit grand aux yeux de tout „ le monde & aux ſiens, & ſes deſcendans s'élevoient encore „ à meſure qu'ils s'éloignoient de lui; plus la cauſe étoit „ reculée & incertaine, & plus l'effet l'augmentoit; plus on „ pouvoit compter de fainéans dans une famille & plus elle „ devenoit illuſtre „. *Diſc. ſur l'inégalité.*

11. „ Les peuples une fois accoutumés à des maîtres ne „ ſont plus en état de s'en paſſer. S'ils tentent de ſecouer le „ joug, ils s'éloignent d'autant plus de la liberté que, prenant „ pour elle une licence effrénée qui lui eſt oppoſée, leurs révo- „ lutions les livrent preſque toujours à des ſéducteurs qui ſous „ le leurre de la liberté ne font qu'aggraver leurs chaînes „. *Ep. dédic. du Diſc. ſur l'inégalité.*

12. „ *Ce petit garçon que vous voyez-là*, diſoit Thémiſtocle „ à ſes amis, *eſt l'arbitre de la Grece : car il gouverne ſa*

„ *mere, sa mere me gouverne, je gouverne les Athéniens, &*
„ *les Athéniens gouvernent les Grecs.* Oh quels petits conduc-
„ teurs on trouveroit souvent aux plus grands Etats, si du
„ Prince on descendoit par degrés jusqu'à la premiere main
„ qui donne le branle en secret! *Emile L. 2.*

13. „ Je me suppose riche. Il me faut donc des plaisirs exclu-
„ sifs, des plaisirs destructifs; voici de tout autres affaires. Il
„ me faut des terres, des bois, des gardes, des redevances,
„ des honneurs seigneuriaux, sur-tout de l'encens & de l'eau
„ bénite.

„ Fort bien; mais cette terre aura des voisins jaloux de leurs
„ droits, & desireux d'usurper ceux des autres: nos gardes se
„ chamailleront, & peut-être les maîtres: voilà des alterca-
„ tions des querelles des haines des procès tout au moins; cela
„ n'est déjà pas fort agréable. Mes vassaux ne verront point
„ avec plaisir labourer leurs bleds par mes lievres & leurs féves
„ par mes sangliers: chacun n'osant tuer l'ennemi qui détruit
„ son travail voudra du moins le chasser de son champ: après
„ avoir passé le jour à cultiver leurs terres, il faudra qu'ils
„ passent la nuit à les garder; ils auront des mâtins, des tam-
„ bours, des cornets, des sonnettes. Avec tout ce tintamarre
„ ils troubleront mon sommeil. Je songerai malgré moi à la
„ misere de ces pauvres gens, & ne pourrai m'empêcher de
„ me la reprocher. Si j'avois l'honneur d'être Prince tout
„ cela ne me toucheroit gueres; mais moi nouveau parvenu,
„ nouveau riche, j'aurai le cœur encore un peu roturier.

„ Ce n'est pas tout; l'abondance du gibier tentera les chas-
„ seurs; j'aurai des braconniers à punir; il me faudra des

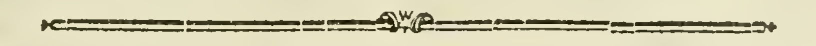
» prisons des geoliers des archers des galeres. Tout cela » paroît assez cruel. Les femmes de ces malheureux viendront » assiéger ma porte & m'importuner de leurs cris, il faudra » qu'on les chasse qu'on les maltraite. Les pauvres gens qui » n'auront point braconné, & dont mon gibier aura fourragé » la récolte viendront se plaindre de leur côté. Les uns seront » punis pour avoir tué le gibier, les autres ruinés pour l'avoir » épargné : quelle triste alternative! Je ne verrai de tous côtés » qu'objets de misere, je n'entendrai que gémissemens : cela » doit troubler beaucoup, ce me semble, le plaisir de massacrer à son aise des foules de perdrix & de lievres presque sous ses pieds.

» Voulez-vous dégager les plaisirs de leurs peines? Otez-en l'exclusion........ Le plaisir n'est donc pas moindre, » & l'inconvénient en est ôté quand on n'a ni terre à garder » ni braconnier à punir, ni misérable à tourmenter. Voilà » donc une solide raison de préférence. Quoi qu'on fasse, » on ne tourmente point sans fin les hommes qu'on n'en » reçoive aussi quelque mal-aise, & les longues malédictions » du peuple rendent tôt ou tard le gibier amer ». *Emile L.* 4.

14. » Tous les avantages de la société ne sont-ils pas pour » les puissans & les riches? Tous les emplois lucratifs ne » sont-ils pas remplis par eux seuls? Toutes les graces toutes » les exemptions ne leur sont-elles pas réservées, & l'autorité publique n'est-elle pas toute en leur faveur? Qu'un » homme de considération vole ses créanciers ou fasse d'autres » friponneries, n'est-il pas toujours sûr de l'impunité? Les » coups de bâton qu'il distribue, les violences qu'il commet,

„ les meurtres mêmes & les aſſaſſinats dont il ſe rend cou-
„ pable, ne ſont-ce pas des bruits paſſagers qu'on aſſoupit
„ & dont au bout de ſix mois il n'eſt plus queſtion? Que
„ ce même homme ſoit volé lui-même, toute la police eſt
„ auſſi-tôt en mouvement, & malheur aux innocens qu'il
„ ſoupçonne! Paſſe-t-il dans un lieu dangereux? voilà
„ les eſcortes en campagne: l'eſſieu de ſa chaiſe vient-il à
„ rompre? tout vole à ſon ſecours: fait-on du bruit à ſa
„ porte? il dit un mot, & tout ſe tait: la foule l'incommode-
„ t-elle? Il fait un ſigne, & tout ſe range. Un charretier ſe
„ trouve-t-il ſur ſon paſſage? ſes gens ſont prêts à l'aſſom-
„ mer, & cinquante honnêtes piétons allant à leurs affaires
„ ſeroient plutôt écraſés cent fois qu'un faquin oiſif un mo-
„ ment retardé dans ſon équipage. Tous ces égards ne lui
„ coûtent pas un ſou; ils ſont le droit de l'homme riche
„ & non le prix de la richeſſe. Que le tableau du pauvre
„ eſt différent! plus l'humanité lui doit, plus la ſociété lui
„ refuſe. Toutes les portes lui ſont fermées quand il a le
„ droit de ſe les faire ouvrir, & ſi quelquefois il obtient
„ juſtice, c'eſt avec plus de peine qu'un autre n'obtiendroit
„ grace. S'il y a des corvées à faire, une milice à tirer, c'eſt
„ à lui qu'on donne la préférence. Il porte toujours outre
„ ſa charge celle dont ſon voiſin plus riche a le crédit de
„ ſe faire exempter. Au moindre accident qui lui arrive chacun
„ s'éloigne de lui. Si ſa pauvre charrette renverſe, loin d'être
„ aidé par perſonne, il aura du bonheur s'il évite en paſſant
„ les avanies des gens leſtes d'un jeune Duc. En un mot
„ toute aſſiſtance gratuite le fuit au beſoin précisément parce

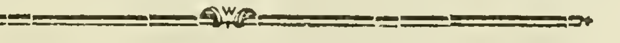
» qu'il n'a pas de quoi la payer ; mais je le tiens pour un
» homme perdu s'il a le malheur d'avoir l'ame honnête,
» une fille aimable & un puiſſant voiſin ». *Diſc. ſur l'Econ.*
» *polit.*



Les Femmes.

15. » Femmes de Paris & de Londres pardonnez-le moi ; » mais ſi une ſeule de vous a l'ame vraiment honnête, je n'en» tends rien à nos inſtitutions ». *Emile L.* 4.

16. » Il jouit de l'eſtime publique, il la mérite. Avec cela » fût-il le dernier des hommes, encore ne faudroit-il pas » balancer ; car il vaut mieux déroger à la nobleſſe qu'à la » vertu, & la femme d'un charbonnier eſt plus reſpectable » que la maîtreſſe d'un Prince ». *Nouvelle Héloïſe.* 5e. *Partie ;* » *lettre* 13.



Les Anglois.

17. » Les choſes ont changé depuis que j'écrivois ceci ; » (en 1756) mais mon principe ſera toujours vrai. Il eſt par » exemple très-aiſé de prévoir que dans vingt ans d'ici (1) » l'Angleterre avec toute ſa gloire ſera ruinée, & de plus

(1) Il eſt bon de remarquer que ceci fut écrit & publié en 1760, l'époque de la plus grande proſpérité de l'Angleterre durant le miniſtere de M. Pitt aujourd'hui Lord Chattham.

„ aura perdu le reſte de ſa liberté. Tout le monde aſſure que „ l'agriculture fleurit dans cette Iſle, & moi je parie qu'elle „ y dépérit. Londres s'agrandit tous les jours, donc le „ royaume ſe dépeuple. Les Anglois veulent être conquérans; „ donc ils ne tarderont pas d'être eſclaves „. *Extr. du projet* „ *de paix perp.*

18. „ Je ſais que les Anglois vantent beaucoup leur huma- „ nité & le bon naturel de leur peuple qu'ils appellent *good* „ *natured people*. Mais ils ont beau crier cela tant qu'ils peu- „ vent, perſonne ne le répete après eux „. *Emile L.* 2.

Vous auriez trop à faire s'il faloit achever, & vous voyez que cela n'eſt pas néceſſaire. Je ſavois que tous les états étoient maltraités dans les écrits de J. J. mais les voyant tous s'intéreſſer néanmoins ſi tendrement pour lui, j'étois fort éloigné de comprendre à quel point ſon crime envers chacun d'eux étoit irrémiſſible. Je l'ai compris durant ma lecture, & ſeulement en liſant ces articles vous devez ſentir comme moi qu'un homme iſolé & ſans appui, qui dans le ſiecle où nous ſommes oſe ainſi parler de la médecine & des médecins ne peut manquer d'être un empoiſonneur; que celui qui traite ainſi la philoſophie moderne ne peut être qu'un abominable impie; que celui qui paroît eſtimer ſi peu les femmes galantes & les maîtreſſes des Princes ne peut être qu'un monſtre de débauche; que celui qui ne croit pas à l'infaillibilité des livres à la mode doit voir brûler les ſiens par la main du bourreau; que celui qui, rebelle aux nouveaux oracles oſe continuer de croire en Dieu doit être brûlé lui-même à l'inquiſition philoſophique comme un hypocrite & un ſcélérat; que celui qui oſe

ose réclamer les droits roturiers de la nature pour ces canailles de paysans contre de si respectables droits de chasse, doit être traité des Princes comme les bêtes fauves qu'ils ne protégent que pour les tuer à leur aise & à leur mode. A l'égard de l'Angleterre, les deux derniers passages expliquent trop bien l'ardeur des bons amis de J. J. à l'y envoyer, & celle de David Hume à l'y conduire, pour qu'on puisse douter de la bénignité des protecteurs & de l'ingratitude du protégé dans toute cette affaire. Tous ces crimes irrémissibles, encore aggravés par les circonstances des tems & des lieux prouvent qu'il n'y a rien d'étonnant dans le sort du coupable, & qu'il ne se soit bien attiré. Moliere, je le sais, plaisantoit les médecins; mais outre qu'il ne faisoit que plaisanter, il ne les craignoit point. Il avoit de bons appuis; il étoit aimé de Louis-Quatorze, & les médecins, qui n'avoient pas encore succédé aux directeurs dans le gouvernement des femmes, n'étoient pas alors versés comme aujourd'hui dans l'art des secretes intrigues. Tout a bien changé pour eux, & depuis vingt ans ils ont trop d'influence dans les affaires privées & publiques pour qu'il fût prudent, même à des gens en crédit d'oser parler d'eux librement; jugez comme un J. J. y dût être bien venu! Mais sans nous embarquer ici dans d'inutiles & dangereux détails, lisez seulement le dernier article de cette liste, il surpasse seul tous les autres.

19. „ Mais s'il est difficile qu'un grand Etat soit bien gou-
„ verné, il l'est beaucoup plus qu'il soit gouverné par un seul
„ homme, & chacun sait ce qu'il arrive quand le Roi se donne
„ des substituts.

„ Un défaut essentiel & inévitable qui mettra toujours le „ Gouvernement monarchique au-dessous du républicain, est „ que dans celui-ci la voix publique n'éleve presque jamais „ aux premieres places que des hommes éclairés & capables „ qui les remplissent avec honneur. Au lieu que ceux qui par- „ viennent dans les monarchies ne sont le plus souvent que „ de petits brouillons, de petits fripons, de petits intrigans à „ qui les petits talens qui font parvenir dans les cours aux „ grandes places ne servent qu'à montrer au public leur ineptie „ aussi-tôt qu'ils y sont parvenus. Le peuple se trompe bien „ moins sur ce choix, & un homme d'un vrai mérite est pres- „ que aussi rare dans le ministere qu'un sot à la tête d'une „ république. Aussi quand par quelque heureux hasard un de „ ces hommes nés pour gouverner prend le timon des affaires „ dans une monarchie abymée par ces tas de jolis régisseurs, on „ est tout surpris des ressources qu'il trouve, & cela fait époque „ dans un pays „. *Contrat Social L.* 3. *ch.* 6.

Je n'ajouterai rien sur ce dernier article, sa seule lecture vous a tout dit. Tenez, Monsieur, il n'y a dans tout ceci qu'une chose qui m'étonne; c'est qu'un étranger isolé sans parens sans appui, ne tenant à rien sur la terre, & voulant dire toutes ces choses-là, ait cru les pouvoir dire impunément.

ROUSSEAU.

Voilà ce qu'il n'a point cru, je vous assure. Il a dû s'attendre aux cruelles vengeances de tous ceux qu'offense la vérité, & il s'y est attendu. Il savoit que les Grands, les Visirs, les Robins, les Financiers, les Médecins, les Prêtres, les Philosophes, &

tous les gens de parti qui font de la société un vrai brigandage, ne lui pardonneroient jamais de les avoir vus & montrés tels qu'ils font. Il a dû s'attendre à la haine aux perfécutions de toute efpece, non au déshonneur à l'opprobre à la diffamation. Il a dû s'attendre à vivre accablé de miferes & d'infortunes, mais non d'infamie & de mépris. Il eft, je le répete, des genres de malheurs auxquels il n'eft pas même permis à un honnête homme d'être préparé, & ce font ceux-là précifément qu'on a choifis pour l'en accabler. Comme ils l'ont pris au dépourvu, du premier choc il s'eft laiffé abattre, & ne s'eft pas relevé fans peine : il lui a falu du tems pour reprendre fon courage & fa tranquillité. Pour les conferver toujours, il eût eu befoin d'une prévoyance qui n'étoit pas dans l'ordre des chofes, non plus que le fort qu'on lui préparoit. Non, Monfieur, ne croyez point que la deftinée dans laquelle il eft enfeveli foit le fruit naturel de fon zele à dire fans crainte tout ce qu'il crût être vrai bon falutaire utile; elle a d'autres caufes plus fecretes plus fortuites plus ridicules qui ne tiennent en aucune forte à fes écrits. C'eft un plan médité de longue main, & même avant fa célébrité : c'eft l'œuvre d'un génie infernal mais profond, à l'école duquel le perfécuteur de Job auroit pu beaucoup apprendre dans l'art de rendre un mortel malheureux. Si cet homme ne fût point né, J. J., malgré l'audace de fes cenfures eût vécu dans l'infortune & dans la gloire, & les maux dont on n'eût pas manqué de l'accabler, loin de l'avilir l'auroient illuftré davantage. Non jamais un projet auffi exécrable n'eût été inventé par ceux mêmes qui fe font livrés avec le plus d'ardeur à fon exécution : c'eft une juftice que J. J. aime

encore à rendre à la nation qui s'empreſſe à le couvrir d'opprobres. Le complot s'eſt formé dans le ſein de cette nation, mais il n'eſt pas venu d'elle. Les François en ſont les ardens exécuteurs. C'eſt trop, ſans doute ; mais du moins ils n'en ſont pas les auteurs. Il a falu pour l'être une noirceur méditée & réfléchie dont ils ne ſont pas capables; au lieu qu'il ne faut pour en être les miniſtres qu'une animoſité qui n'eſt qu'un effet fortuit de certaines circonſtances & de leur penchant à s'engoüer tant en mal qu'en bien.

LE FRANÇOIS.

Quoi qu'il en ſoit de la cauſe & des auteurs du complot l'effet n'en eſt plus étonnant pour quiconque a lu les écrits de J. J. Les dures vérités qu'il a dites, quoique générales, ſont de ces traits dont la bleſſure ne ſe ferme jamais dans les cœurs qui s'en ſentent atteints. De tous ceux qui ſe font avec tant d'oſtentation ſes patrons & ſes protecteurs, il n'y en a pas un ſur qui quelqu'un de ces traits n'ait porté juſqu'au vif. De quelle trempe ſont donc ces divines ames dont les poignantes atteintes n'ont fait qu'exciter la bienveillance & l'amour, & par le plus frappant de tous les prodiges, d'un ſcélérat qu'elles devoient abhorrer, ont fait l'objet de leur plus tendre ſollicitude?

Si c'eſt-là de la vertu, elle eſt bizarre, mais elle eſt magnanime, & ne peut appartenir qu'à des ames fort au-deſſus des petites paſſions vulgaires; mais comment accorder des motifs ſi ſublimes avec les indignes moyens employés par ceux qui s'en diſent animés? Vous le ſavez, quelque prévenu quelque irrité que je fuſſe contre J. J., quelque mauvaiſe opinion que

j'eusse de son caractere & de ses mœurs, je n'ai jamais pu goûter le systême de nos Messieurs, ni me résoudre à pratiquer leurs maximes. J'ai toujours trouvé autant de bassesse que de fausseté dans cette maligne ostentation de bienfaisance, qui n'avoit pour but que d'en avilir l'objet. Il est vrai que ne concevant aucun défaut à tant de preuves si claires, je ne doutois pas un moment que J. J. ne fût un détestable hypocrite & un monstre qui n'eût jamais dû naître, & cela bien accordé, j'avoue qu'avec tant de facilité qu'ils disoient avoir à le confondre, j'admirois leur patience & leur douceur à se laisser provoquer par ses clameurs sans jamais s'en émouvoir, & sans autre effet que de l'enlacer de plus en plus dans leurs rets pour toute réponse. Pouvant le convaincre si aisément je voyois une héroïque modération à n'en rien faire, & même en blâmant la méthode qu'ils vouloient suivre, je ne pouvois qu'admirer leur flegme stoïque à s'y tenir.

Vous ébranlâtes dans nos premiers entretiens la confiance que j'avois dans des preuves si fortes, quoiqu'administrées avec tant de mystere. En y repensant depuis, je fus plus frappé de l'extrême soin qu'on prenoit de les cacher à l'accusé que je ne l'avois été de leur force, & je commençois à trouver sophistiques & foibles les motifs qu'on alléguoit de cette conduite. Ces doutes étoient augmentés par mes réflexions sur cette affectation d'intérêt & de bienveillance pour un pareil scélérat. La vertu peut ne faire haïr que le vice, mais il est impossible qu'elle fasse aimer le vicieux, & pour s'obstiner à le laisser en liberté malgré les crimes qu'on le voit continuer de commettre, il faut certainement avoir quelque motif plus fort

que la commisération naturelle & l'humanité, qui demanderoient même une conduite contraire. Vous m'aviez dit cela, je le sentois; & le zele très-singulier de nos Messieurs pour l'impunité du coupable, ainsi que pour sa diffamation, me présentoit des foules de contradictions & d'inconséquences, qui commençoient à troubler ma premiere sécurité.

J'étois dans ces dispositions quand, sur les exhortations que vous m'aviez faites, commençant à parcourir les livres de J. J. je tombai successivement sur les passages que j'ai transcrits & dont je n'avois auparavant nulle idée; car en me parlant de ses durs sarcasmes, nos Messieurs m'avoient fait un secret de ceux qui les regardoient, & à la maniere dont ils s'intéressoient à l'auteur, je n'aurois jamais pensé qu'ils eussent des griefs particuliers contre lui. Cette découverte & le mystere qu'ils m'avoient fait acheverent de m'éclaircir sur leurs vrais motifs; toute ma confiance en eux s'évanouit, & je ne doutai plus que, ce que sur leur parole j'avois pris pour bienfaisance & générosité, ne fût l'ouvrage d'une animosité cruelle, masquée avec art par un extérieur de bonté.

Une autre réflexion renforçoit les précédentes. De si sublimes vertus ne vont point seules. Elles ne sont que des branches de la vertu : je cherchois le tronc & ne le trouvois point. Comment nos Messieurs, d'ailleurs si vains si haineux si rancuniers, s'avisoient-ils une seule fois en leur vie d'être humains généreux débonnaires autrement qu'en paroles, & cela précisément pour le mortel, selon eux, le moins digne de cette commisération qu'ils lui prodiguoient malgré lui? Cette vertu si nouvelle & si déplacée eût dû m'être suspecte quand elle eût agi

tout à découvert ſans déguiſement ſans ténebres ; qu'en devois-je penſer en la voyant s'enfoncer avec tant de ſoin dans des routes obſcures & tortueuſes, & ſurprendre en trahiſon celui qui en étoit l'objet, pour le charger malgré lui de leurs ignominieux bienfaits ?

Plus, ajoutant ainſi mes propres obſervations aux réflexions que vous m'aviez fait faire, je méditois ſur ce même ſujet, plus je m'étonnois de l'aveuglement où j'avois été juſqu'alors ſur le compte de nos Meſſieurs, & ma confiance en eux s'évanouit au point de ne plus douter de leur fauſſeté. Mais la duplicité de leur manœuvre & l'adreſſe avec laquelle ils cachoient leurs vrais motifs n'ébranla pas à mes yeux la certitude de leurs preuves. Je jugeai qu'ils exerçoient dans des vues injuſtes un acte de juſtice, & tout ce que je concluois de l'art avec lequel ils enlaçoient leur victime étoit qu'un méchant étoit en proie à d'autres méchans.

Ce qui m'avoit confirmé dans cette opinion étoit celle où je vous avois vu vous-même que J. J. n'étoit point l'auteur des écrits qui portent ſon nom. La ſeule choſe qui pût me faire bien penſer de lui étoit ces mêmes écrits dont vous m'aviez fait un ſi bel éloge, & dont j'avois ouï quelquefois parler avantageuſement par d'autres. Mais dès qu'il n'en étoit pas l'auteur il ne me reſtoit aucune idée favorable qui pût balancer les horribles impreſſions que j'avois reçues ſur ſon compte, & il n'étoit pas étonnant qu'un homme auſſi abominable en toute choſe fût aſſez impudent & aſſez vil pour s'attribuer les ouvrages d'autrui.

Telles furent à-peu-près les réflexions que je fis ſur notre

premier entretien, & ſur la lecture éparſe & rapide qui me déſabuſa ſur le compte de nos Meſſieurs. Je n'avois commencé cette lecture que par une eſpece de complaiſance pour l'intérêt que vous paroiſſiez y prendre. L'opinion où je continuois d'être que ces livres étoient d'un autre auteur ne me laiſſoit gueres pour leur lecture qu'un intérêt de curioſité.

Je n'allai pas loin ſans y joindre un autre motif qui répondoit mieux à vos vues. Je ne tardai pas à ſentir en liſant ces livres qu'on m'avoit trompé ſur leur contenu, & que ce qu'on m'avoit donné pour de faſtueuſes déclamations, ornées de beau langage, mais découſues & pleines de contradictions, étoient des choſes profondément penſées & formant un ſyſtême lié qui pouvoit n'être pas vrai, mais qui n'offroit rien de contradictoire. Pour juger du vrai but de ces livres, je ne m'attachai pas à éplucher çà & là quelques phraſes éparſes & ſéparées, mais me conſultant moi-même & durant ces lectures & en les achevant, j'examinois, comme vous l'aviez deſiré, dans quelles diſpoſitions d'ame elles me mettoient & me laiſſoient, jugeant, comme vous, que c'étoit le meilleur moyen de pénétrer celle où étoit l'auteur en les écrivant, & l'effet qu'il s'étoit propoſé de produire. Je n'ai pas beſoin de vous dire qu'au lieu des mauvaiſes intentions qu'on lui avoit prêtées je n'y trouvai qu'une doctrine auſſi ſaine que ſimple qui ſans épicuréiſme & ſans caffardage ne tendoit qu'au bonheur du genre-humain. Je ſentis qu'un homme bien plein de ces ſentimens devoit donner peu d'importance à la fortune & aux affaires de cette vie, j'aurois craint moi-même en m'y livrant trop de tomber bien plutôt dans l'incurie & le quiétiſme,

que

que de devenir factieux turbulent & brouillon, comme on prétendoit qu'étoit l'auteur & qu'il vouloit rendre ſes diſciples.

S'il ne ſe fût agi que de cet auteur, j'aurois dès-lors été déſabuſé ſur le compte de J. J. : mais cette lecture en me pénétrant pour l'un de l'eſtime la plus ſincere, me laiſſoit pour l'autre dans la même ſituation qu'auparavant, puiſqu'en paroiſſant voir en eux deux hommes différens vous m'aviez inſpiré autant de vénération pour l'un que je me ſentois d'averſion pour l'autre. La ſeule choſe qui réſultât pour moi de cette lecture, comparée à ce que nos Meſſieurs m'en avoient dit, étoit que, perſuadés que ces livres étoient de J. J., & les interprétant dans un tout autre eſprit que celui dans lequel ils étoient écrits, ils m'en avoient impoſé ſur leur contenu. Ma lecture ne fit donc qu'achever ce qu'avoit commencé notre entretien, ſavoir de m'ôter toute l'eſtime & la confiance qui m'avoient fait livrer aux impreſſions de la ligue, mais ſans changer de ſentiment ſur l'homme qu'elle avoit diffamé. Les livres qu'on m'avoit dit être ſi dangereux n'étoient rien moins : ils inſpiroient des ſentimens tout contraires à ceux qu'on prêtoit à leur auteur : mais ſi J. J. ne l'étoit pas, de quoi ſervoient-ils à ſa juſtification? Le ſoin que vous m'aviez fait prendre étoit inutile pour me faire changer d'opinion ſur ſon compte, & reſtant dans celle que vous m'aviez donnée que ces livres étoient l'ouvrage d'un homme d'un tout autre caractere, je ne pouvois aſſez m'étonner que juſques-là vous euſſiez été le premier & le ſeul à ſentir qu'un cerveau nourri de pareilles idées étoit inalliable avec un cœur plein de noirceurs.

J'attendois avec empreſſement l'hiſtoire de vos obſervations pour ſavoir à quoi m'en tenir ſur le compte de notre homme; car, déjà flottant ſur le jugement que, fondé ſur tant de preuves, j'en portois auparavant, inquiet depuis notre entretien, je l'étois devenu davantage encore depuis que mes lectures m'avoient convaincu de la mauvaiſe foi de nos Meſſieurs. Ne pouvant plus les eſtimer, faloit-il donc n'eſtimer perſonne & ne trouver par-tout que des méchans? Je ſentois peu-à-peu germer en moi le deſir que J. J. n'en fût pas un. Se ſentir ſeul plein de bons ſentimens & ne trouver perſonne qui les partage eſt un état trop cruel. On eſt alors tenté de ſe croire la dupe de ſon propre cœur, & de prendre la vertu pour une chimere.

Le récit de ce que vous aviez vu me frappa. J'y trouvai ſi peu de rapport avec les relations des autres, que, forcé d'opter pour l'excluſion, je penchois à la donner tout-à-fait à ceux pour qui j'avois déjà perdu toute eſtime. La force même de leurs preuves me retenoit moins. Les ayant trouvés trompeurs en tant de choſes, je commençai de croire qu'ils pouvoient bien l'être en tout, & à me familiariſer avec l'idée qui m'avoit paru juſqu'alors ſi ridicule de J. J. innocent & perſécuté. Il faloit, il eſt vrai, ſuppoſer dans un pareil tiſſu d'impoſtures un art & des preſtiges qui me ſembloient inconcevables. Mais je trouvois encore plus d'abſurdités entaſſées dans l'obſtination de mon premier ſentiment.

Avant néanmoins de me décider tout-à-fait, je réſolus de relire ſes écrits avec plus de ſuite & d'attention que je n'avois fait juſqu'alors. J'y avois trouvé des idées & des maximes

très-paradoxes, d'autres que je n'avois pu bien entendre. J'y croyois avoir senti des inégalités, même des contradictions. Je n'en avois pas saisi l'ensemble assez pour juger solidement d'un système aussi nouveau pour moi. Ces livres là ne sont pas comme ceux d'aujourd'hui des aggrégations de pensées détachées, sur chacune desquelles l'esprit du lecteur puisse se reposer. Ce sont les méditations d'un solitaire; elles demandent une attention suivie qui n'est pas trop du goût de notre nation. Quand on s'obstine à vouloir bien en suivre le fil il y faut revenir avec effort & plus d'une fois. Je l'avois trouvé passionné pour la vertu pour la liberté pour l'ordre, mais d'une véhémence qui souvent l'entraînoit au-delà du but. En tout je sentois en lui un homme très-ardent, très-extraordinaire, mais dont le caractere & les principes ne m'étoient pas encore assez développés. Je crus qu'en méditant très-attentivement ses ouvrages, & comparant soigneusement l'auteur avec l'homme que vous m'aviez peint, je parviendrois à éclairer ces deux objets l'un par l'autre, & à m'assurer si tout étoit bien d'accord & appartenoit incontestablement au même individu. Cette question décidée me parut devoir me tirer tout-à-fait de mon irrésolution sur son compte, & prenant un plus vif intérêt à ces recherches que je n'avois fait jusqu'alors, je me fis un devoir, à votre exemple, de parvenir en joignant mes réflexions aux lumieres que je tenois de vous, à me délivrer enfin du doute où vous m'aviez jetté, & à juger l'accusé par moi-même après avoir jugé ses accusateurs.

Pour faire cette recherche avec plus de suite & de recueillement, j'allai passer quelques mois à la campagne & j'y

portai les écrits de J. J. autant que j'en pus faire le discernement parmi les recueils frauduleux publiés sous son nom. J'avois senti dès ma premiere lecture que ces écrits marchoient dans un certain ordre qu'il faloit trouver pour suivre la chaîne de leur contenu. J'avois cru voir que cet ordre étoit rétrograde à celui de leur publication, & que l'Auteur remontant de principes en principes n'avoit atteint les premiers que dans ses derniers écrits. Il faloit donc pour marcher par synthese commencer par ceux-ci, & c'est ce que je fis en m'attachant d'abord à l'Emile par lequel il a fini, les deux autres écrits qu'il a publiés depuis ne faisant plus partie de son systême, & n'étant destinés qu'à la défense personnelle de sa patrie & de son honneur.

ROUSSEAU.

Vous ne lui attribuez donc plus ces autres livres qu'on publie journellement sous son nom, & dont on a soin de farcir les recueils de ses écrits pour qu'on ne puisse plus discerner les véritables ?

LE FRANÇOIS.

J'ai pu m'y tromper tant que j'en jugeai sur la parole d'autrui. Mais après l'avoir lu moi-même j'ai su bientôt à quoi m'en tenir. Après avoir suivi les manœuvres de nos Messieurs, je suis surpris, à la facilité qu'ils ont de lui attribuer des livres, qu'ils ne lui en attribuent pas davantage; car dans la disposition où ils ont mis le public à son égard, il ne s'imprimera plus rien de si plat ou de si punissable qu'on ne s'empresse à croire être de lui si-tôt qu'ils voudront l'affirmer.

Pour moi, quand même j'ignorerois que depuis douze ans il a quitté la plume, un coup-d'œil ſur les écrits qu'ils lui prêtent me ſuffiroit pour ſentir qu'ils ne ſauroient être de l'auteur des autres : non que je me croye un juge infaillible en matiere de ſtyle; je ſais que fort peu de gens le ſont, & j'ignore juſqu'à quel point un auteur adroit peut imiter le ſtyle d'un autre, comme Boileau a imité Voiture & Balzac. Mais c'eſt ſur les choſes mêmes que je crois ne pouvoir être trompé. J'ai trouvé les écrits de J. J. pleins d'affections d'ame qui ont pénétré la mienne. J'y ai trouvé des manieres de ſentir & de voir qui le diſtinguent aiſément de tous les écrivains de ſon tems & de la plupart de ceux qui l'ont précédé : c'eſt, comme vous le diſiez, un habitant d'une autre ſphere où rien ne reſſemble à celle-ci. Son ſyſtême peut être faux; mais en le développant il s'eſt peint lui-même au vrai d'une façon ſi caractériſtique & ſi ſure qu'il m'eſt impoſſible de m'y tromper. Je ne ſuis pas à la ſeconde page de ſes ſots ou malins imitateurs que je ſens la ſingerie (2), & combien, croyant dire comme lui, ils ſont loin de ſentir & penſer

(2) Voyez, par exemple, *la philoſophie de la nature* qu'on a brûlée au Châtelet. Livre exécrable & couteau à deux tranchans fait tout exprès pour me l'attribuer, du moins en province & chez l'étranger, pour agir en conſéquence, & propager à mes dépens la doctrine de ces Meſſieurs ſous le maſque de la mienne. Je n'ai point vu ce livre & j'eſpere ne le verrai jamais, mais j'ai lu tout cela dans le réquiſitoire trop clairement pour pouvoir m'y tromper, & je ſuis certain qu'il ne peut y avoir aucune vraie reſſemblance entre ce livre & les miens, parce qu'il n'y en a aucune entre les ames qui les ont dictés. Notez que depuis qu'on a ſu que j'avois vu ce réquiſitoire, on a pris de nouvelles meſures pour qu'il ne me parvînt rien de pareil à l'avenir.

comme lui ; en le copiant même ils le dénaturent par la maniere de l'encadrer. Il eſt bien aiſé de contrefaire le tour de ſes phraſes ; ce qui eſt difficile à tout autre eſt de ſaiſir ſes idées & d'exprimer ſes ſentimens. Rien n'eſt ſi contraire à l'eſprit philoſophique de ce ſiecle, dans lequel ſes faux imitateurs retombent toujours.

Dans cette ſeconde lecture, mieux ordonnée & plus réfléchie que la premiere, ſuivant de mon mieux le fil de ſes méditations, j'y vis par-tout le développement de ſon grand principe que la nature a fait l'homme heureux & bon, mais que la ſociété le déprave & le rend miſérable. L'Emile en particulier, ce livre tant lu ſi peu entendu & ſi mal apprécié n'eſt qu'un traité de la bonté originelle de l'homme, deſtiné à montrer comment le vice & l'erreur, étrangers à ſa conſtitution, s'y introduiſent du dehors & l'alterent inſenſiblement. Dans ſes premiers écrits il s'attache davantage à détruire ce preſtige d'illuſion qui nous donne une admiration ſtupide pour les inſtrumens de nos miſeres, & à corriger cette eſtimation trompeuſe qui nous fait honorer des talens pernicieux & mépriſer des vertus utiles. Par-tout il nous fait voir l'eſpece humaine meilleure plus ſage & plus heureuſe dans ſa conſtitution primitive, aveugle miſérable & méchante à meſure qu'elle s'en éloigne. Son but eſt de redreſſer l'erreur de nos jugemens pour retarder le progrès de nos vices, & de nous montrer que là où nous cherchons la gloire & l'éclat, nous ne trouvons en effet qu'erreurs & miſeres.

Mais la nature humaine ne rétrograde pas & jamais on ne remonte vers les tems d'innocence & d'égalité quand une fois

on s'en eſt éloigné ; c'eſt encore un des principes ſur leſquels il a le plus inſiſté. Ainſi ſon objet ne pouvoit être de ramener les peuples nombreux ni les grands Etats à leur premiere ſimplicité, mais ſeulement d'arrêter, s'il étoit poſſible, le progrès de ceux dont la petiteſſe & la ſituation les ont préſervés d'une marche auſſi rapide, vers la perfection de la ſociété & vers la détérioration de l'eſpece. Ces diſtinctions méritoient d'être faites & ne l'ont point été. On s'eſt obſtiné à l'accuſer de vouloir détruire les ſciences les arts les théâtres les académies & replonger l'univers dans ſa premiere barbarie, & il a toujours inſiſté au contraire ſur la conſervation des inſtitutions exiſtantes, ſoutenant que leur deſtruction ne feroit qu'ôter les palliatifs en laiſſant les vices, & ſubſtituer le brigandage à la corruption. Il avoit travaillé pour ſa patrie & pour les petits Etats conſtitués comme elle. Si ſa doctrine pouvoit être aux autres de quelque utilité, c'étoit en changeant les objets de leur eſtime & retardant peut-être ainſi leur décadence qu'ils accélérent par leurs fauſſes appréciations. Mais malgré ces diſtinctions ſi ſouvent & ſi fortement répétées, la mauvaiſe foi des gens de lettres, & la ſottiſe de l'amour-propre qui perſuade à chacun que c'eſt toujours de lui qu'on s'occupe, lors même qu'on n'y penſe pas, ont fait que les grandes nations ont pris pour elles ce qui n'avoit pour objet que les petites républiques, & l'on s'eſt obſtiné à voir un promoteur de bouleverſemens & de troubles dans l'homme du monde qui porte un plus vrai reſpect aux loix & aux conſtitutions nationales, & qui a le plus d'averſion pour les révolutions & pour les ligueurs de toute eſpece, qui la lui rendent bien.

En ſaiſiſſant peu-à-peu ce ſyſtême par toutes ſes branches dans une lecture plus réfléchie, je m'arrêtai pourtant moins d'abord à l'examen direct de cette doctrine, qu'à ſon rapport avec le caractere de celui dont elle portoit le nom, & ſur le portrait que vous m'aviez fait de lui, ce rapport me parut ſi frappant que je ne pus refuſer mon aſſentiment à ſon évidence. D'où le peintre & l'apologiſte de la nature aujourd'hui ſi défigurée & ſi calomniée peut-il avoir tiré ſon modele, ſi ce n'eſt de ſon propre cœur? Il l'a décrite comme il ſe ſentoit lui-même. Les préjugés dont il n'étoit pas ſubjugué, les paſſions factices dont il n'étoit pas la proie, n'offuſquoient point à ſes yeux comme à ceux des autres ces premiers traits ſi généralement oubliés ou méconnus. Ces traits ſi nouveaux pour nous & ſi vrais, une fois tracés, trouvoient bien encore au fond des cœurs l'atteſtation de leur juſteſſe, mais jamais ils ne s'y feroient remontrés d'eux-mêmes, ſi l'hiſtorien de la nature n'eût commencé par ôter la rouille qui les cachoit. Une vie retirée & ſolitaire, un goût vif de rêverie & de contemplation, l'habitude de rentrer en ſoi & d'y rechercher dans le calme des paſſions, ces premiers traits diſparus chez la multitude, pouvoient ſeuls les lui faire retrouver. En un mot, il faloit qu'un homme ſe fût peint lui-même pour nous montrer ainſi l'homme primitif, & ſi l'auteur n'eût été tout auſſi ſingulier que ſes livres, jamais il ne les eût écrits. Mais où eſt-il cet homme de la nature qui vit vraiment de la vie humaine, qui comptant pour rien l'opinion d'autrui, ſe conduit uniquement d'après ſes penchans & ſa raiſon, ſans égard à ce que le public approuve ou blâme? On le chercheroit en vain

vain parmi nous. Tous avec un beau vernis de paroles tâchent en vain de donner le change ſur leur vrai but ; aucun ne s'y trompe, & pas un n'eſt la dupe des autres quoique tous parlent comme lui. Tous cherchent leur bonheur dans l'apparence, nul ne ſe ſoucie de la réalité. Tous mettent leur être dans le paroître : tous, eſclaves & dupes de l'amour-propre ne vivent point pour vivre, mais pour faire croire qu'ils ont vécu. Si vous ne m'euſſiez dépeint votre J. J. j'aurois cru que l'homme naturel n'exiſtoit plus, mais le rapport frappant de celui que vous m'avez peint avec l'auteur dont j'ai lu les livres, ne me laiſſeroit pas douter que l'un ne fût l'autre, quand je n'aurois nulle autre raiſon de le croire. Ce rapport marqué me décide, & ſans m'embarraſſer du J. J. de nos Meſſieurs, plus monſtrueux encore par ſon éloignement de la nature que le vôtre n'eſt ſingulier pour en être reſté ſi près, j'adopte pleinement les idées que vous m'en avez données, & ſi votre J. J. n'eſt pas tout-à-fait devenu le mien, il a l'honneur de plus d'avoir arraché mon eſtime ſans que mon penchant ait rien fait pour lui. Je ne l'aimerai peut-être jamais, parce que cela ne dépend pas de moi : mais je l'honore parce que je veux être juſte, que je le crois innocent, & que je le vois opprimé. Le tort que je lui ai fait en penſant ſi mal de lui, étoit l'effet d'une erreur preſque invincible dont je n'ai nul reproche à faire à ma volonté. Quand l'averſion que j'eus pour lui dureroit dans toute ſa force, je n'en ſerois pas moins diſpoſé à l'eſtimer & le plaindre. Sa deſtinée eſt un exemple peut-être unique de toutes les humiliations poſſibles, & d'une patience preſque invincible à les ſupporter. Enfin le ſouvenir de l'illuſion dont

je ſors ſur ſon compte, me laiſſe un grand préſervatif contre une orgueilleuſe confiance en mes lumieres, & contre la ſuffiſance du faux ſavoir.

ROUSSEAU.

C'eſt vraiment mettre à profit l'expérience & rendre utile l'erreur même que d'apprendre ainſi, de celle où l'on a pu tomber, à compter moins ſur les oracles de nos jugemens, & à ne négliger jamais, quand on veut diſpoſer arbitrairement de l'honneur & du ſort d'un homme, aucun des moyens preſcrits par la juſtice & par la raiſon pour conſtater la vérité. Si malgré toutes ces précautions nous nous trompons encore, c'eſt un effet de la miſere humaine, & nous n'aurons pas du moins à nous reprocher d'avoir failli par notre faute. Mais rien peut-il excuſer ceux qui rejettant obſtinément & ſans raiſon, les formes les plus inviolables, & tout fiers de partager avec des Grands & des Princes une œuvre d'iniquité, condamnent ſans crainte un accuſé & diſpoſent en maîtres de ſa deſtinée & de ſa réputation, uniquement parce qu'ils aiment à le trouver coupable, & qu'il leur plaît de voir la juſtice & l'évidence où la fraude & l'impoſture ſauteroient à des yeux non prévenus.

Je n'aurai point un pareil reproche à me faire à l'égard de J. J., & ſi je m'abuſe en le jugeant innocent, ce n'eſt du moins qu'après avoir pris toutes les meſures qui étoient en ma puiſſance pour me garantir de l'erreur. Vous n'en pouvez pas tout-à-fait dire autant encore, puiſque vous ne l'avez ni vu ni étudié par vous-même, & qu'au milieu de tant de

prestiges d'illusions de préjugés de mensonges & de faux témoignages, ce soit, selon moi, le seul moyen sûr de le connoître. Ce moyen en amene un autre non moins indispensable, & qui devroit être le premier s'il étoit permis de suivre ici l'ordre naturel; c'est la discussion contradictoire des faits par les parties elles-mêmes, en sorte que les accusateurs & l'accusé soient mis en confrontation, & qu'on l'entende dans ses réponses. L'effroi que cette forme si sacrée paroît faire aux premiers, & leur obstination à s'y refuser font contre eux, je l'avoue, un préjugé très-fort très-raisonnable & qui suffiroit seul pour leur condamnation, si la foule & la force de leurs preuves si frappantes si éblouissantes n'arrêtoit en quelque sorte l'effet de ce refus. On ne conçoit pas ce que l'accusé peut répondre, mais enfin jusqu'à ce qu'il ait donné ou refusé ses réponses, nul n'a droit de prononcer pour lui qu'il n'a rien à répondre, ni, se supposant parfaitement instruit de ce qu'il peut ou ne peut pas dire, de le tenir, ou pour convaincu tant qu'il ne l'a pas été, ou pour tout-à-fait justifié tant qu'il n'a pas confondu ses accusateurs.

Voilà, Monsieur, ce qui manque encore à la certitude de nos jugemens sur cette affaire. Hommes & sujets à l'erreur, nous pouvons nous tromper en jugeant innocent un coupable, comme en jugeant coupable un innocent. La premiere erreur semble, il est vrai, plus excusable; mais peut-on l'être dans une erreur qui peut nuire & dont on s'est pu garantir? Non, tant qu'il reste un moyen possible d'éclaicir la vérité, & qu'on le néglige, l'erreur n'est point involontaire & doit être imputée à celui qui veut y rester. Si donc vous prenez assez

d'intérêt aux livres que vous avez lus pour vouloir vous décider ſur l'Auteur, & ſi vous haïſſez aſſez l'injuſtice pour vouloir réparer celle que d'une façon ſi cruelle vous avez pu commettre à ſon égard, je vous propoſe premiérement de voir l'homme; venez, je vous introduirai chez lui ſans peine. Il eſt déjà prévenu; je lui ai dit tout ce que j'ai pu dire à votre égard ſans bleſſer mes engagemens. Il ſait d'avance que ſi jamais vous vous préſentez à ſa porte, ce ſera pour le connoître, & non pas pour le tromper. Après avoir refuſé de le voir tant que vous l'avez jugé comme a fait tout le monde, votre premiere viſite ſera pour lui la conſolante preuve que vous ne déſeſpérez plus de lui devoir votre eſtime & d'avoir des torts à réparer envers lui.

Si-tôt que, ceſſant de le voir par les yeux de vos Meſſieurs, vous le verrez par les vôtres, je ne doute point que vos jugemens ne confirment les miens, & que, retrouvant en lui l'Auteur de ſes livres, vous ne reſtiez perſuadé, comme moi, qu'il eſt l'homme de la nature, & point du tout le monſtre qu'on vous a peint ſous ſon nom. Mais enfin pouvant nous abuſer l'un & l'autre dans des jugemens deſtitués de preuves poſitives & régulieres, il nous reſtera toujours une juſte crainte fondée ſur la poſſibilité d'être dans l'erreur, & ſur la difficulté d'expliquer, d'une maniere ſatisfaiſante, les faits allégués contre lui. Un pas ſeul alors nous reſte à faire pour conſtater la vérité, pour lui rendre hommage & la manifeſter à tous les yeux : c'eſt de nous réunir pour forcer enfin vos Meſſieurs à s'expliquer hautement en ſa préſence & à confondre un coupable auſſi impudent, ou du moins à nous dégager

du secret qu'ils ont exigé de nous, en nous permettant de le confondre nous-mêmes. Une instance aussi légitime fut le premier pas.......

Le François.

Arrêtez..... je frémis seulement à vous entendre. Je vous ai fait sans détour l'aveu que j'ai cru devoir à la justice & à la vérité. Je veux être juste, mais sans témérité. Je ne veux point me perdre inutilement sans sauver l'innocent auquel je me sacrifie, & c'est ce que je ferois en suivant votre conseil ; c'est ce que vous feriez vous-même en voulant le pratiquer. Apprenez ce que je puis & veux faire, & n'attendez de moi rien au-delà.

Vous prétendez que je dois aller voir J. J. pour vérifier par mes yeux ce que vous m'en avez dit & ce que j'infere moi-même de la lecture de ses écrits. Cette confirmation m'est superflue, & sans y recourir je sais d'avance à quoi m'en tenir sur ce point. Il est singulier que je sois maintenant plus décidé que vous sur les sentimens que vous avez eu tant de peine à me faire adopter ; mais cela est pourtant fondé en raison. Vous insistez encore sur la force des preuves alléguées contre lui par nos Messieurs. Cette force est désormais nulle pour moi qui en ai démêlé tout l'artifice depuis que j'y ai regardé de plus près. J'ai là-dessus tant de faits que vous ignorez ; j'ai lu si clairement dans les cœurs avec la plus vive inquiétude sur ce que peut dire l'accusé, le desir le plus ardent de lui ôter tout moyen de se défendre ; j'ai vu tant de concert de soin d'activité de chaleur dans les mesures

prises pour cet effet, que des preuves administrées de cette maniere, par des gens si passionnés, perdent toute autorité dans mon esprit vis-à-vis de vos observations. Le public est trompé, je le vois, je le sais ; mais il se plaît à l'être & n'aimeroit pas à se voir désabuser. J'ai moi-même été dans ce cas & ne m'en suis pas tiré sans peine. Nos Messieurs avoient ma confiance, parce qu'ils flattoient le penchant qu'ils m'avoient donné, mais jamais ils n'ont eu pleinement mon estime, & quand je vous vantois leurs vertus je n'ai pu me résoudre à les imiter. Je n'ai voulu jamais approcher de leur proie pour la cajoler la tromper la circonvenir à leur exemple, & la même répugnance que je voyois dans votre cœur étoit dans le mien quand je cherchois à la combattre. J'approuvois leurs manœuvres sans vouloir les adopter. Leur fausseté qu'ils appélloient bienveillance ne pouvoit me séduire, parce qu'au lieu de cette bienveillance dont ils se vantoient, je ne sentois pour celui qui en étoit l'objet qu'antipathie répugnance aversion. J'étois bien aise de les voir nourrir pour lui une sorte d'affection méprisante & dérisoire qui avoit tous les effets de la plus mortelle haine : mais je ne pouvois ainsi me donner le change à moi-même, & ils me l'avoient rendu si odieux que je le haïssois de tout mon cœur sans feinte & tout à découvert. J'aurois craint d'approcher de lui comme d'un monstre effroyable, & j'aimois mieux n'avoir pas le plaisir de lui nuire pour n'avoir pas l'horreur de le voir.

En me ramenant par degrés à la raison, vous m'avez inspiré autant d'estime pour sa patience & sa douceur que de compassion pour ses infortunes. Ses livres ont achevé l'ou-

vrage que vous aviez commencé. J'ai ſenti en les liſant quelle paſſion donnoit tant d'énergie à ſon ame & de véhémence à ſa diction. Ce n'eſt pas une exploſion paſſagere, c'eſt un ſentiment dominant & permanent qui peut ſe ſoutenir ainſi durant dix ans, & produire douze volumes toujours pleins du même zele, toujours arrachés par la même perſuaſion. Oui, je le ſens, & le ſoutiens comme vous, dès qu'il eſt Auteur des écrits qui portent ſon nom, il ne peut avoir que le cœur d'un homme de bien.

Cette lecture attentive & réfléchie a pleinement achevé dans mon eſprit la révolution que vous aviez commencée. C'eſt en faiſant cette lecture avec le ſoin qu'elle exige, que j'ai ſenti toute la malignité toute la déteſtable adreſſe de ſes amers commentateurs. Dans tout ce que je liſois de l'original, je ſentois la ſincérité la droiture d'une ame haute & fiere, mais franche & ſans fiel, qui ſe montre ſans précaution, ſans crainte, qui cenſure à découvert, qui loue ſans réticence, & qui n'a point de ſentiment à cacher. Au contraire tout ce que je liſois dans les réponſes montroit une brutalité féroce, ou une politeſſe inſidieuſe, traîtreſſe, & couvroit du miel des éloges le fiel de la ſatire & le poiſon de la calomnie. Qu'on liſe avec ſoin la lettre honnête mais franche à M. d'A * * *. ſur les ſpectacles, & qu'on la compare avec la réponſe de celui-ci, cette réponſe ſi ſoigneuſement meſurée, ſi pleine de circonſpection affectée, de complimens aigre-doux, ſi propre à faire penſer le mal en feignant de ne le pas dire; qu'on cherche enſuite ſur ces lectures à découvrir lequel des deux Auteurs eſt le méchant. Croyez-vous qu'il ſe trouve

dans l'univers un mortel aſſez impudent pour dire que c'eſt Jean-Jaques ?

Cette différence s'annonce dès l'abord par leurs épigraphes. Celle de votre ami tirée de l'Enéide eſt une priere au Ciel de garantir les bons d'une erreur ſi funeſte, & de la laiſſer aux ennemis. Voici celle de M. d'A * * *. tirée de La Fontaine :

Quittez-moi votre ſerpe, inſtrument de dommage.

L'un ne ſonge qu'à prévenir un mal ; l'autre dès l'abord oublie la queſtion pour ne ſonger qu'à nuire à ſon adverſaire, & dans l'examen de l'utilité des théâtres adreſſe très-à-propos à J. J. ce même vers que dans La Fontaine le ſerpent adreſſe à l'homme.

Ah ſubtil & ruſé d'A* * *., ſi vous n'avez pas une ſerpe, inſtrument très-utile, quoi qu'en diſe le ſerpent, vous avez en revanche un ſtilet bien affilé qui n'eſt gueres, ſur-tout dans vos mains, un outil de bienfaiſance.

Vous voyez que je ſuis plus avancé que vous dans votre propre recherche, puiſqu'il vous reſte à cet égard des ſcrupules que je n'ai plus. Non, Monſieur, je n'ai pas même beſoin de voir J. J. pour ſavoir à quoi m'en tenir ſur ſon compte. J'ai vu de trop près les manœuvres dont il eſt la victime pour laiſſer dans mon eſprit la moindre autorité à tout ce qui peut en réſulter. Ce qu'il étoit aux yeux du public lors de la publication de ſon premier ouvrage, il le redevient aux miens, parce que le preſtige de tout ce qu'on a fait dès-lors pour le défigurer eſt détruit, & que je ne vois plus dans toutes les preuves qui vous frappent encore que fraude menſonge illuſion.

Vous

Vous demandiez s'il exiftoit un complot. Oui, fans doute, il en exifte un, & tel qu'il n'y en eut & n'y en aura jamais de femblable. Cela n'étoit-il pas clair dès l'année du décret par la brufque & incroyable fortie de tous les imprimés, de tous les journaux, de toutes les gazettes, de toutes les brochures contre cet infortuné; ce décret fut le tocfin de toutes ces fureurs. Pouvez-vous croire que les auteurs de tout cela, quelque jaloux quelque méchans quelque vils qu'ils puffent être, fe fuffent ainfi déchaînés de concert en loups enragés contre un homme alors & dès-lors en proie aux plus cruelles adverfités? Pouvez-vous croire qu'on eût infolemment farci les recueils de fes propres écrits de tous ces noirs libelles, fi ceux qui les écrivoient & ceux qui les employoient n'euffent été infpirés par cette ligue qui, depuis long-tems graduoit fa marche en filence, & prit alors en public fon premier effor. La lecture des écrits de J. J. m'a fait faire en même tems celle de ces vénimeufes productions qu'on a pris grand foin d'y mêler. Si j'avois fait plutôt ces lectures j'aurois compris dès-lors tout le refte. Cela n'eft pas difficile à qui peut les parcourir de fang-froid. Les ligueurs eux-mêmes l'ont fenti, & bientôt ils ont pris une autre méthode qui leur a beaucoup mieux réuffi. C'eft de n'attaquer J. J. en public qu'à mots couverts, & le plus fouvent fans nommer ni lui ni fes livres; mais de faire en forte que l'application de ce qu'on en diroit fût fi claire que chacun la fît fur le champ. Depuis dix ans que l'on fuit cette méthode, elle a produit plus d'effet que des outrages trop groffiers qui, par cela feul, peuvent déplaire au public ou lui devenir fufpects. C'eft dans les en-

tretiens particuliers, dans les cercles, dans les petits comités ſecrets, dans tous ces petits tribunaux littéraires dont les femmes ſont les préſidens, que s'affilent les poignards dont on le crible ſous le manteau.

On ne conçoit pas comment la diffamation d'un particulier ſans emploi ſans projet ſans parti ſans crédit a pu faire une affaire auſſi importante & auſſi univerſelle. On conçoit beaucoup moins comment une pareille entrepriſe a pu paroître aſſez belle pour que tous les rangs ſans exception ſe ſoient empreſſés d'y concourir per fas & nefas, comme à l'œuvre la plus glorieuſe. Si les auteurs de cet étonnant complot, ſi les chefs qui en ont pris la direction, avoient mis à quelque honorable entrepriſe la moitié des ſoins des peines du travail du tems de la dépenſe qu'ils ont prodigués à l'exécution de ce beau projet, ils auroient pu ſe couronner d'une gloire immortelle à beaucoup moins de frais (3), qu'il ne leur en a coûté pour accomplir cette œuvre de ténebres dont il ne peut réſulter pour eux, ni bien ni honneur, mais ſeulement le plaiſir d'aſſouvir en ſecret la plus lâche de toutes les paſſions, & dont encore la patience & la douceur de leur victime ne les laiſſera jamais jouir pleinement.

Il eſt impoſſible que vous ayez une juſte idée de la poſition de votre J. J. ni de la maniere dont il eſt enlacé. Tout eſt ſi bien concerté à ſon égard qu'un Ange deſcendroit du Ciel pour le défendre ſans y pouvoir parvenir. Le complot

(3) On me reprochera, j'en ſuis très-ſûr, de me donner une importance prodigieuſe. Ah ſi je n'en avois pas plus aux yeux d'autrui qu'aux miens, que mon ſort ſeroit moins à plaindre !

dont il eſt le ſujet n'eſt pas de ces impoſtures jettées au haſard qui font un effet rapide mais paſſager, & qu'un inſtant découvre & détruit. C'eſt, comme il l'a ſenti lui-même, un projet médité de longue main, dont l'exécution lente & graduée ne s'opere qu'avec autant de précaution que de méthode, effaçant à meſure qu'elle avance & les traces des routes qu'elle a ſuivies & les veſtiges de la vérité qu'elle a fait diſparoître. Pouvez-vous croire qu'évitant avec tant de ſoin toute eſpece d'explication, les auteurs & les chefs de ce complot négligent de détruire & dénaturer tout ce qui pourroit un jour ſervir à les confondre, & depuis plus de quinze ans qu'il eſt en pleine exécution n'ont-ils pas eu tout le tems qu'il leur faloit pour y réuſſir? Plus ils avancent dans l'avenir, plus il leur eſt facile d'oblitérer le paſſé, ou de lui donner la tournure qui leur convient. Le moment doit venir où tous les témoignages étant à leur diſpoſition, ils pourroient ſans riſque lever le voile impénétrable qu'ils ont mis ſur les yeux de leur victime. Qui ſait ſi ce moment n'eſt pas déjà venu? Si par les meſures qu'ils ont eu tout le tems de prendre, ils ne pourroient pas dès-à-préſent s'expoſer à des confrontations qui confondroient l'innocence & feroient triompher l'impoſture? Peut-être ne les évitent-ils encore que pour ne pas paroître changer de maximes, &, ſi vous voulez, par un reſte de crainte attachée au menſonge de n'avoir jamais aſſez tout prévu. Je vous le répete, ils ont travaillé ſans relâche à diſpoſer toutes choſes pour n'avoir rien à craindre d'une diſcuſſion réguliere, ſi jamais ils étoient forcés d'y acquieſcer, & il me paroît qu'ils ont eu tout le tems & tous les moyens

de mettre le ſuccès de leur entrepriſe à l'abri de tout événement imprévu. Eh quelles ſeroient déſormais les reſſources de J. J. & de ſes défenſeurs, s'il s'en oſoit préſenter? Où trouveroit-il des juges qui ne fuſſent pas du complot, des témoins qui ne fuſſent pas ſubornés, des conſeils fidelles qui ne l'égaraſſent pas? Seul contre toute une génération liguée, d'où réclameroit-il la vérité que le menſonge ne répondît à ſa place? Quelle protection quel appui trouveroit-il pour réſiſter à cette conſpiration générale? Exiſte-t-il, peut-il même exiſter parmi les gens en place, un ſeul homme aſſez integre pour ſe condamner lui-même, aſſez courageux pour oſer défendre un opprimé dévoué depuis ſi long-tems à la haine publique, aſſez généreux pour s'animer d'un pareil zele ſans autre intérêt que celui de l'équité? Soyez ſûr que quelque crédit quelque autorité que pût avoir celui qui oſeroit élever la voix en ſa faveur & réclamer pour lui les premieres loix de la juſtice, il ſe perdroit ſans ſauver ſon client, & que toute la ligue réunie contre ce protecteur téméraire, commençant par l'écarter de maniere ou d'autre, finiroit par tenir, comme auparavant, ſa victime à ſa merci. Rien ne peut plus la ſouſtraire à ſa deſtinée, & tout ce que peut faire un homme ſage qui s'intéreſſe à ſon ſort, eſt de rechercher en ſilence les veſtiges de la vérité pour diriger ſon propre jugement, mais jamais pour le faire adopter par la multitude, incapable de renoncer par raiſon au parti que la paſſion lui a fait prendre.

Pour moi je veux vous faire ici ma confeſſion ſans détour. Je crois J. J. innocent & vertueux, & cette croyance eſt telle au fond de mon ame qu'elle n'a pas beſoin d'autre con-

firmation. Bien perſuadé de ſon innocence, je n'aurai jamais l'indignité de parler là-deſſus contre ma penſée, ni de joindre contre lui ma voix à la voix publique, comme j'ai fait juſqu'ici dans une autre opinion. Mais ne vous attendez pas non plus que j'aille étourdiment me porter à découvert pour ſon défenſeur & forcer ſes délateurs à quitter leur maſque pour l'accuſer hautement en face. Je ferois en cela une démarche auſſi imprudente qu'inutile à laquelle je ne veux point m'expoſer. J'ai un état des amis à conſerver, une famille à ſoutenir, des patrons à ménager. Je ne veux point faire ici le Dom Quichotte & lutter contre les puiſſances pour faire un moment parler de moi, & me perdre pour le reſte de ma vie. Si je puis réparer mes torts envers l'infortuné J. J. & lui être utile ſans m'expoſer, à la bonne heure; je le ferai de tout mon cœur. Mais ſi vous attendez de moi quelque démarche d'éclat qui me compromette & m'expoſe au blâme des miens, détrompez-vous; je n'irai jamais juſques-là. Vous ne pouvez vous-même aller plus loin que vous n'avez fait ſans manquer à votre parole, & me mettre avec vous dans un embarras dont nous ne ſortirions ni l'un ni l'autre auſſi aiſément que vous l'avez préſumé.

ROUSSEAU.

Raſſurez-vous, je vous prie; je veux bien plutôt me conformer moi-même à vos réſolutions que d'exiger de vous rien qui vous déplaiſe. Dans la démarche que j'aurois deſiré de faire, j'avois plus pour objet notre entiere & commune ſatisfaction que de ramener ni le public ni vos Meſſieurs aux ſen-

timens de la juſtice & au chemin de la vérité. Quoiqu'intérieurement auſſi perſuadé que vous de l'innocence de J. J., je n'en ſuis pas réguliérement convaincu, puiſque n'ayant pu l'inſtruire des choſes qu'on lui impute, je n'ai pu ni le confondre par ſon ſilence ni l'abſoudre par ſes réponſes. A cet égard je me tiens au jugement immédiat que j'ai porté ſur l'homme ſans prononcer ſur les faits qui combattent ce jugement, puiſqu'ils manquent du caractere qui peut ſeul les conſtater ou les détruire à mes yeux. Je n'ai pas aſſez de confiance en mes propres lumieres pour croire qu'elles ne peuvent me tromper, & je reſterois peut-être encore ici dans le doute, ſi le plus légitime & le plus fort des préjugés ne venoit à l'appui de mes propres remarques, & ne me montroit le menſonge du côté qui ſe refuſe à l'épreuve de la vérité. Loin de craindre une diſcuſſion contradictoire, J. J. n'a ceſſé de la rechercher, de provoquer à grands cris ſes accuſateurs, & de dire hautement ce qu'il avoit à dire. Eux au contraire ont toujours eſquivé, fait le plongeon, parlé toujours entre eux à voix baſſe, lui cachant avec le plus grand ſoin leurs accuſations leurs témoins leurs preuves, ſur-tout leurs perſonnes, & fuyant avec le plus évident effroi toute eſpece de confrontation. Donc ils ont de fortes raiſons pour la craindre, celles qu'ils alléguent pour cela étant ineptes au point d'être même outrageantes pour ceux qu'ils en veulent payer, & qui, je ne ſais comment, ne laiſſent pas de s'en contenter : mais pour moi je ne m'en contenterai jamais, & dès-là toutes leurs preuves clandeſtines ſont ſans autorité ſur moi. Vous voilà dans le même cas où je ſuis, mais avec un moindre degré de certitude ſur l'innocence de l'accuſé,

puiſque ne l'ayant point examiné par vos propres yeux vous ne jugez de lui que par ſes écrits & ſur mon témoignage. Donc vos ſcrupules devroient être plus grands que les miens, ſi les manœuvres de ſes perſécuteurs, que vous avez mieux ſuivies, ne faiſoient pour vous une eſpece de compenſation. Dans cette poſition j'ai penſé que ce que nous avions de mieux à faire pour nous aſſurer de la vérité étoit de la mettre à ſa derniere & plus ſûre épreuve, celle précisément qu'éludent ſi ſoigneuſement vos Meſſieurs. Il me sembloit que ſans trop nous compromettre nous aurions pu leur dire. " Nous ne ſaurions approuver qu'aux dépens de la juſtice & de la ſureté publique, „ vous faſſiez à un ſcélérat une grace tacite qu'il n'accepte point „ & qu'il dit n'être qu'une horrible barbarie que vous couvrez „ d'un beau nom. Quand cette grace en ſeroit réellement une, „ étant faite par force elle change de nature; au lieu d'être un „ bienfait elle devient un cruel outrage, & rien n'eſt plus „ injuſte & plus tyrannique que de forcer un homme à nous „ être obligé malgré lui. C'eſt ſans doute un des crimes de „ J. J. de n'avoir, au lieu de la reconnoiſſance qu'il vous doit, „ qu'un dédain plus que mépriſant pour vous & pour vos „ manœuvres. Cette impudence de ſa part mérite en particulier une punition ſortable, & cette punition que vous lui devez „ & à vous-mêmes eſt de le confondre, afin que forcé de „ reconnoître enfin votre indulgence il ne jette plus des „ nuages ſur les motifs qui vous font agir. Que la confuſion „ d'un hypocrite auſſi arrogant ſoit, ſi vous voulez, ſa ſeule „ peine, mais qu'il la ſente pour l'édification pour la ſureté „ publique & pour l'honneur de la génération préſente qu'il

„ paroît dédaigner ſi fort. Alors ſeulement on pourra ſans „ riſque le laiſſer errer parmi nous avec honte, quand il ſera „ bien authentiquement convaincu & démaſqué. Juſques à „ quand ſouffrirez-vous cet odieux ſcandale qu'avec la ſécurité „ de l'innocence le crime oſe inſolemment provoquer la vertu „ qui gauchit devant lui & ſe cache dans l'obſcurité ? C'eſt „ lui qu'il faut réduire à cet indigne ſilence que vous gardez „ lui préſent : ſans quoi l'avenir ne voudra jamais croire que „ celui qui ſe montre ſeul & ſans crainte eſt le coupable, & „ que celui qui, bien eſcorté, n'oſe l'attendre eſt l'innocent „.

En leur parlant ainſi nous les aurions forcés à s'expliquer ouvertement, ou à convenir tacitement de leur impoſture, & par la diſcuſſion contradictoire des faits nous aurions pu porter un jugement certain ſur les accuſateurs & ſur l'accuſé, & prononcer définitivement entre eux & lui. Vous dites que les juges & les témoins entrant tous dans la ligue auroient rendu la prévarication très-facile à exécuter très-difficile à découvrir, & cela doit être : mais il n'eſt pas impoſſible auſſi que l'accuſé n'eût trouvé quelque réponſe imprévue & péremptoire qui eût démonté toutes leurs batteries & manifeſté le complot. Tout eſt contre lui, je le ſais, le pouvoir, la ruſe, l'argent, l'intrigue, le tems, les préjugés, ſon ineptie, ſes diſtractions, ſon défaut de mémoire, ſon embarras de s'énoncer, tout enfin, hors l'innocence & la vérité qui ſeules lui ont donné l'aſſurance de rechercher de demander de provoquer avec ardeur ces explications qu'il auroit tant de raiſons de craindre ſi ſa conſcience dépoſoit contre lui. Mais ſes deſirs attiédis ne ſont plus animés, ni par l'eſpoir d'un ſuccès qu'il ne peut plus attendre

attendre que d'un miracle, ni par l'idée d'une réparation qui pût flatter son cœur. Mettez-vous un moment à sa place, & sentez ce qu'il doit penser de la génération présente & de sa conduite à son égard. Après le plaisir qu'elle a pris à le diffamer en le cajolant, quel cas pourroit-il faire du retour de son estime, & de quel prix pourroient être à ses yeux les caresses sinceres des mêmes gens qui lui en prodiguerent de si fausses avec des cœurs pleins d'aversion pour lui? Leur duplicité leur trahison leur perfidie ont-elles pu lui laisser pour eux le moindre sentiment favorable, & ne seroit-il pas plus indigné que flatté de s'en voir fêté sincérement avec les mêmes démonstrations qu'ils employerent si long-tems en dérision à faire de lui le jouet de la canaille.

Non, Monsieur, quand ses contemporains, aussi repentans & vrais qu'ils ont été jusqu'ici faux & cruels à son égard, reviendroient enfin de leur erreur ou plutôt de leur haine, & que réparant leur longue injustice, ils tâcheroient à force d'honneurs de lui faire oublier leurs outrages, pourroit-il oublier la bassesse & l'indignité de leur conduite, pourroit-il cesser de se dire que quand même il eût été le scélérat qu'ils se plaisent à voir en lui, leur maniere de procéder avec ce prétendu scélérat, moins inique, n'en seroit que plus abjecte, & que s'avilir autour d'un monstre à tant de maneges insidieux étoit se mettre soi-même au-dessous de lui? Non, il n'est plus au pouvoir de ses contemporains de lui ôter le dédain qu'ils ont tant pris de peine à lui inspirer. Devenu même insensible à leurs insultes comment pourroit-il être touché de leurs éloges? Comment pourroit-il agréer le retour tardif &

forcé de leur estime, ne pouvant plus lui-même en avoir pour eux? Non, ce retour de la part d'un public si méprisable ne pourroit plus lui donner aucun plaisir ni lui rendre aucun honneur. Il en seroit plus importuné sans en être plus satisfait. Ainsi l'explication juridique & décisive qu'il n'a pu jamais obtenir & qu'il a cessé de desirer étoit plus pour nous que pour lui. Elle ne pourroit plus, même avec la plus éclatante justification, jetter aucune véritable douceur dans sa vieillesse. Il est désormais trop étranger ici-bas pour prendre à ce qui s'y fait aucun intérêt qui lui soit personnel. N'ayant plus de suffisante raison pour agir, il reste tranquille, en attendant avec la mort la fin de ses peines, & ne voit plus qu'avec indifférence le sort du peu de jours qui lui restent à passer sur la terre.

Quelque consolation néanmoins est encore à sa portée; je consacre ma vie à la lui donner & je vous exhorte d'y concourir. Nous ne sommes entrés ni l'un ni l'autre dans les secrets de la ligue dont il est l'objet; nous n'avons point partagé la fausseté de ceux qui la composent : nous n'avons point cherché à le surprendre par des caresses perfides. Tant que vous l'avez haï vous l'avez fui, & moi je ne l'ai recherché que dans l'espoir de le trouver digne de mon amitié, & l'épreuve nécessaire pour porter un jugement éclairé sur son compte, ayant été long-tems autant recherchée par lui qu'écartée par vos Messieurs, forme un préjugé qui supplée autant qu'il se peut à cette épreuve, & confirme ce que j'ai pensé de lui après un examen aussi long qu'impartial. Il m'a dit cent fois qu'il se seroit consolé de l'injustice publique, s'il eût trouvé un

ſeul cœur d'homme qui s'ouvrît au ſien, qui ſentît ſes peines & qui les plaignît; l'eſtime franche & pleine d'un ſeul l'eût dédommagé du mépris de tous les autres. Je puis lui donner ce dédommagement & je le lui voue. Si vous vous joignez à moi pour cette bonne œuvre nous pouvons lui rendre dans ſes vieux jours la douceur d'une ſociété véritable qu'il a perdue depuis ſi long-tems & qu'il n'eſpéroit plus retrouver ici-bas. Laiſſons le public dans l'erreur où il ſe complait, & dont il eſt digne, & montrons ſeulement à celui qui en eſt la victime que nous ne la partageons pas. Il ne s'y trompe déjà plus à mon égard, il ne s'y trompera point au vôtre, & ſi vous venez à lui avec les ſentimens qui lui ſont dûs vous le trouverez prêt à vous les rendre. Les nôtres lui ſeront d'autant plus ſenſibles qu'il ne les attendoit plus de perſonne, & avec le cœur que je lui connois il n'avoit pas beſoin d'une ſi longue privation pour lui en faire ſentir le prix. Que ſes perſécuteurs continuent de triompher, il verra leur proſpérité ſans peine : le deſir de la vengeance ne le tourmenta jamais. Au milieu de tous leurs ſuccès il les plaint encore, & les croit bien plus malheureux que lui. En effet quand la triſte jouiſſance des maux qu'ils lui ont faits pourroit remplir leurs cœurs d'un contentement véritable, peut-elle jamais les garantir de la crainte d'être un jour découverts & démaſqués? Tant de ſoins qu'ils ſe donnent tant de meſures qu'ils prennent ſans relâche depuis tant d'années ne marquent-elles pas la frayeur de n'en avoir jamais pris aſſez? Ils ont beau renfermer la vérité dans de triples murs de menſonges & d'impoſtures qu'ils renforcent continuellement, ils tremblent toujours qu'elle ne s'échappe

par quelque fiſſure. L'immenſe édifice de ténebres qu'ils ont élevé autour de lui ne ſuffit pas pour les raſſurer. Tant qu'il vit, un accident imprévu peut lui dévoiler leur myſtere & les expoſer à ſe voir confondus. Sa mort même loin de les tranquilliſer doit augmenter leurs alarmes. Qui ſait s'il n'a point trouvé quelque confident diſcret qui, lorſque l'animoſité du public ceſſera d'être attiſée par la préſence du condamné, ſaiſira pour ſe faire écouter le moment où les yeux commenceront à s'ouvrir? Qui ſait ſi quelque dépoſitaire fidelle ne produira pas en tems & lieu de telles preuves de ſon innocence que le public, forcé de s'y rendre, ſente & déplore ſa longue erreur? Qui ſait ſi dans le nombre infini de leurs complices il ne s'en trouvera pas quelqu'un que le repentir que le remords faſſe parler? On a beau prévoir ou arranger toutes les combinaiſons imaginables, on craint toujours qu'il n'en reſte quelqu'une qu'on n'a pas prévue, & qui faſſe découvrir la vérité quand on y penſera le moins. La prévoyance a beau travailler, la crainte eſt encore plus active, & les auteurs d'un pareil projet ont ſans y penſer ſacrifié à leur haine le repos du reſte de leurs jours.

Si leurs accuſations étoient véritables & que J. J. fût tel qu'ils l'ont peint, l'ayant une fois démaſqué pour l'acquit de leur conſcience & dépoſé leur ſecret chez ceux qui doivent veiller à l'ordre public, ils ſe reposeroient ſur eux du reſte, ceſſeroient de s'occuper du coupable & ne penſeroient plus à lui. Mais l'œil inquiet & vigilant qu'ils ont ſans ceſſe attaché ſur lui, les émiſſaires dont ils l'entourent, les meſures qu'ils ne ceſſent de prendre pour lui fermer toute voie à toute expli-

cation, pour qu'il ne puiſſe leur échapper en aucune ſorte, décelent avec leurs alarmes la cauſe qui les entretient & les perpétue : elles ne peuvent plus ceſſer quoiqu'ils faſſent; vivant ou mort il les inquiétera toujours, & s'il aimoit la vengeance il en auroit une bien aſſurée dans la frayeur dont, malgré tant de précautions entaſſées, ils ne ceſſeront plus d'être agités.

Voilà le contrepoids de leurs ſuccès & de toutes leurs proſpérités. Ils ont employé toutes les reſſources de leur art pour faire de lui le plus malheureux des êtres; à force d'ajouter moyens ſur moyens ils les ont tous épuiſés, & loin de parvenir à leurs fins ils ont produit l'effet contraire. Ils ont fait trouver à J. J. des reſſources en lui-même qu'il ne connoîtroit pas ſans eux. Après lui avoir fait le pis qu'ils pouvoient lui faire, ils l'ont mis en état de n'avoir plus rien à craindre ni d'eux ni de perſonne, & de voir avec la plus profonde indifférence tous les événemens humains. Il n'y a point d'atteinte ſenſible à ſon ame qu'ils ne lui aient portée; mais en lui faiſant tout le mal qu'ils lui pouvoient faire ils l'ont forcé de ſe réfugier dans des aſyles où il n'eſt plus en leur pouvoir de pénétrer. Il peut maintenant les défier & ſe moquer de leur impuiſſance. Hors d'état de le rendre plus malheureux, ils le deviennent chaque jour davantage, en voyant que tant d'efforts n'ont abouti qu'à empirer leur ſituation & adoucir la ſienne. Leur rage devenue impuiſſante n'a fait que s'irriter en voulant s'aſſouvir.

Au reſte il ne doute point que malgré tant d'efforts, le tems ne leve enfin le voile de l'impoſture & ne découvre

ſon innocence. La certitude qu'un jour on ſentira le prix de ſa patience contribue à la ſoutenir & en lui tout ôtant ſes perſécuteurs n'ont pu lui ôter la confiance & l'eſpoir. " Si „ ma mémoire devoit, dit-il, s'éteindre avec moi, je „ me conſolerois d'avoir été ſi mal connu des hommes dont „ je ſerois bientôt oublié; mais puiſque mon exiſtence doit „ être connue après moi par mes livres & bien plus par „ mes malheurs, je ne me trouve point, je l'avoue, aſſez „ de réſignation pour penſer ſans impatience, moi qui me „ ſens meilleur & plus juſte qu'aucun homme qui me ſoit „ connu, qu'on ne ſe ſouviendra de moi que comme d'un „ monſtre, & que mes écrits, où le cœur qui les dicta eſt „ empreint à chaque page, paſſeront pour les déclamations „ d'un tartuffe qui ne cherchoit qu'à tromper le public. Qu'au- „ ront donc ſervi mon courage & mon zele, ſi leurs monu- „ mens loin d'être utiles aux bons (4) ne font qu'aigrir & „ fomenter l'animoſité des méchans, ſi tout ce que l'amour „ de la vertu m'a fait dire ſans crainte & ſans intérêt ne „ fait à l'avenir, comme aujourd'hui, qu'exciter contre moi „ la prévention & la haine, & ne produit jamais aucun bien; „ ſi au lieu des bénédictions qui m'étoient dues, mon nom „ que tout devoit rendre honorable n'eſt prononcé dans „ l'avenir qu'avec imprécation! Non, je ne ſupporterois ja- „ mais une ſi cruelle idée; elle abſorberoit tout ce qui m'eſt

(4) Jamais les diſcours d'un homme qu'on croit parler contre ſa penſée ne toucheront ceux qui ont cette opinion. Tous ceux qui penſant mal de moi diſent avoir profité dans la vertu par la lecture de mes livres, mentent & même très-ſottement. Ce ſont ceux-là qui ſont vraiment des tartuffes.

„ resté de courage & de constance. Je consentirois sans
„ peine à ne point exister dans la mémoire des hommes,
„ mais je ne puis consentir, je l'avoue, à y rester diffamé;
„ non, le Ciel ne le permettra point, & dans quelque état
„ que m'ait réduit la destinée, je ne désespérerai jamais de
„ la providence, sachant bien qu'elle choisit son heure &
„ non pas la nôtre, & qu'elle aime à frapper son coup au
„ moment qu'on ne l'attend plus. Ce n'est pas que je donne
„ encore aucune importance, & sur-tout par rapport à moi,
„ au peu de jours qui me restent à vivre, quand même j'y
„ pourrois voir renaître pour moi toutes les douceurs dont
„ on a pris peine à tarir le cours. J'ai trop connu la misere des
„ prospérités humaines pour être sensible à mon âge à leur
„ tardif & vain retour, & quelque peu croyable qu'il soit,
„ il leur seroit encore plus aisé de revenir qu'à moi d'en
„ reprendre le goût. Je n'espere plus, & je desire très-peu,
„ de voir de mon vivant la révolution qui doit désabuser le
„ public sur mon compte. Que mes persécuteurs jouissent
„ en paix, s'ils peuvent, toute leur vie du bonheur qu'ils
„ se sont fait des miseres de la mienne. Je ne desire de les voir
„ ni confondus ni punis, & pourvu qu'enfin la vérité soit
„ connue, je ne demande point que ce soit à leurs dépens :
„ mais je ne puis regarder comme une chose indifférente
„ aux hommes le rétablissement de ma mémoire & le retour
„ de l'estime publique qui m'étoit due. Ce seroit un trop
„ grand malheur pour le genre-humain que la maniere dont
„ on a procédé à mon égard servît de modele & d'exemple,
„ que l'honneur des particuliers dépendît de tout imposteur

„ adroit, & que la ſociété, foulant aux pieds les plus ſaintes „ loix de la juſtice, ne fût plus qu'un ténébreux brigandage „ de trahiſons ſecretes & d'impoſtures adoptées ſans con- „ frontation, ſans contradiction, ſans vérification, & ſans „ aucune défenſe laiſſée aux accuſés. Bientôt les hommes à „ la merci les uns des autres n'auroient de force & d'action „ que pour s'entre-déchirer entr'eux, ſans en avoir aucune „ pour la réſiſtance; les bons, livrés tout-à-fait aux méchans, „ deviendroient d'abord leur proie, enfin leurs diſciples; „ l'innocence n'auroit plus d'aſyle, & la terre devenue un „ enfer, ne feroit couverte que de Démons occupés à ſe tour- „ menter les uns & les autres. Non, le Ciel ne laiſſera point „ un exemple auſſi funeſte ouvrir au crime une route nou- „ velle inconnue juſqu'à ce jour; il découvrira la noirceur „ d'une trame auſſi cruelle. Un jour viendra, j'en ai la juſte „ confiance, que les honnêtes gens béniront ma mémoire „ & pleureront ſur mon ſort. Je ſuis ſûr de la choſe, quoi- „ que j'en ignore le tems. Voilà le fondement de ma pa- „ tience & de mes conſolations. L'ordre ſera rétabli tôt ou „ tard, même ſur la terre, je n'en doute pas. Mes oppreſ- „ ſeurs peuvent reculer le moment de ma juſtification, mais „ ils ne ſauroient empêcher qu'il ne vienne. Cela me ſuffit „ pour être tranquille au milieu de leurs œuvres : qu'ils con- „ tinuent à diſpoſer de moi durant ma vie, mais qu'ils ſe „ preſſent; je vais bientôt leur échapper ».

Tels ſont ſur ce point les ſentimens de J. J. & tels ſont auſſi les miens. Par un décret dont il ne m'appartient pas de ſonder la profondeur, il doit paſſer le reſte de ſes jours

dans

dans le mépris & l'humiliation : mais j'ai le plus vif pressentiment qu'après sa mort & celle de ses persécuteurs leurs trames seront découvertes & sa mémoire justifiée. Ce sentiment me paroît si bien fondé, que pour peu qu'on y réfléchisse, je ne vois pas qu'on en puisse douter. C'est un axiome généralement admis que tôt ou tard la vérité se découvre, & tant d'exemples l'ont confirmé que l'expérience ne permet plus qu'on en doute. Ici du moins il n'est pas concevable qu'une trame aussi compliquée reste cachée aux âges futurs; il n'est pas même à présumer qu'elle le soit long-tems dans le nôtre. Trop de signes la décelent, pour qu'elle échappe au premier qui voudra bien y regarder, & cette volonté viendra surement à plusieurs si-tôt que J. J. aura cessé de vivre. De tant de gens employés à fasciner les yeux du public, il n'est pas possible qu'un grand nombre n'apperçoive la mauvaise foi de ceux qui les dirigent, & qu'ils ne sentent que si cet homme étoit réellement tel qu'ils le font, il seroit superflu d'en imposer au public sur son compte, & d'employer tant d'impostures pour le charger de choses qu'il ne fait pas, & déguiser celles qu'il fait. Si l'intérêt l'animosité la crainte les font concourir aujourd'hui sans peine à ces manœuvres; un tems peut venir où leur passion calmée & leur intérêt changé leur feront voir sous un jour bien différent les œuvres sourdes dont ils sont aujourd'hui témoins & complices. Est-il croyable alors qu'aucun de ces coopérateurs subalternes ne parlera confidemment à personne de ce qu'il a vu, de ce qu'on lui a fait faire, & de l'effet de tout cela pour abuser le public ? que, trouvant d'honnêtes gens empressés à la re-

cherche de la vérité défigurée, ils ne feront point tentés de fe rendre encore néceffaires en la découvrant comme ils le font maintenant pour la cacher, de fe donner quelque importance en montrant qu'ils furent admis dans la confidence des Grands & qu'ils favent des anecdotes ignorées du public? Et pourquoi ne croirois-je pas que le regret d'avoir contribué à noircir un innocent en rendra quelques-uns indifcrets ou véridiques, fur-tout à l'heure où prêts à fortir de cette vie, ils feront follicités par leur confcience à ne pas emporter leur coulpe avec eux? Enfin pourquoi les réflexions que vous & moi faifons aujourd'hui ne viendroient-elles pas alors dans l'efprit de plufieurs perfonnes, quand elles examineront de fang-froid la conduite qu'on a tenue & la facilité qu'on eut par elle de peindre cet homme comme on a voulu? On fentira qu'il eft beaucoup plus incroyable qu'un pareil homme ait exifté réellement, qu'il ne l'eft que la crédulité publique enhardiffant les impofteurs, les ait portés à le peindre ainfi fucceffivement, & en enchériffant toujours, fans s'appercevoir qu'ils paffoient même la mefure du poffible. Cette marche, très-naturelle à la paffion, eft un piége qui la décele & dont elle fe garantit rarement. Celui qui voudroit tenir un regiftre exact de ce que, felon vos Meffieurs, il a fait dit écrit imprimé depuis qu'ils fe font emparés de fa perfonne, joint à tout ce qu'il a fait réellement, trouveroit qu'en cent ans il n'auroit pu fuffire à tant de chofes. Tous les livres qu'on lui attribue tous les propos qu'on lui fait tenir font auffi concordans & auffi naturels que les faits qu'on lui impute, & tout cela toujours fi bien prouvé qu'en admettant

un ſeul de ces faits, on n'a plus droit d'en rejetter aucun autre.

Cependant avec un peu de calcul & de bon ſens, on verra que tant de choſes ſont incompatibles, que jamais il n'a pu faire tout cela ni ſe trouver en tant de lieux différens en ſi peu de tems; qu'il y a par conſéquent plus de fictions que de vérités dans toutes ces anecdotes entaſſées, & qu'enfin les mêmes preuves qui n'empêchent pas les unes d'être des menſonges ne ſauroient établir que les autres ſont des vérités. La force même & le nombre de toutes ces preuves ſuffiront pour faire ſoupçonner le complot, & dès-lors toutes celles qui n'auront pas ſubi l'épreuve légale perdront leur force, tous les témoins qui n'auront pas été confrontés à l'accuſé perdront leur autorité, & il ne reſtera contre lui de charges ſolides que celles qui lui auront été connues & dont il n'aura pu ſe juſtifier; c'eſt-à-dire, qu'aux fautes près qu'il a déclarées le premier, & dont vos Meſſieurs ont tiré un ſi grand parti, on n'aura rien du tout à lui reprocher.

C'eſt dans cette perſuaſion qu'il me paroît raiſonnable qu'il ſe conſole des outrages de ſes contemporains & de leur injuſtice. Quoiqu'ils puiſſent faire, ſes livres tranſmis à la poſtérité montreront que leur Auteur ne fut point tel qu'on s'efforce de le peindre, & ſa vie réglée ſimple uniforme & la même depuis tant d'années ne s'accordera jamais avec le caractere affreux qu'on veut lui donner. Il en ſera de ce ténébreux complot formé dans un ſi profond ſecret, développé avec de ſi grandes précautions & ſuivi avec tant de zele comme de tous les ouvrages des paſſions des hommes qui

ſont paſſagers & périſſables comme eux. Un tems viendra qu'on aura pour le ſiecle où vécut J. J. la même horreur que ce ſiecle marque pour lui, & que ce complot immortaliſant ſon Auteur, comme Eroſtrate, paſſera pour un chef-d'œuvre de génie & plus encore de méchanceté.

LE FRANÇOIS.

Je joins de bon cœur mes vœux aux vôtres pour l'accompliſſement de cette prédiction, mais j'avoue que je n'y ai pas autant de confiance, & à voir le tour qu'a pris cette affaire je jugerois que des multitudes de caracteres & d'événemens décrits dans l'hiſtoire n'ont peut-être d'autre fondement, que l'invention de ceux qui ſe ſont aviſés de les affirmer. Que le tems faſſe triompher la vérité, c'eſt ce qui doit arriver très-ſouvent, mais que cela arrive toujours, comment le ſait-on, & ſur quelle preuve peut-on l'aſſurer? Des vérités long-tems cachées ſe découvrent enfin par quelques circonſtances fortuites. Cent mille autres peut-être reſteront à jamais offuſquées par le menſonge ſans que nous ayons aucun moyen de les reconnoître & de les manifeſter; car tant qu'elles reſtent cachées, elles ſont pour nous comme n'exiſtant pas. Otez le haſard qui en fait découvrir quelqu'une, elle continueroit d'être cachée, & qui ſait combien il en reſte pour qui ce haſard ne viendra jamais? Ne diſons donc pas que le tems fait toujours triompher la vérité, car c'eſt ce qu'il nous eſt impoſſible de ſavoir, & il eſt bien plus croyable qu'effaçant pas à pas toutes ſes traces, il fait plus ſouvent triompher le menſonge, ſur-tout quand les hommes ont intérêt à le ſoutenir. Les conjectures ſur leſquelles

vous croyez que le myftere de ce complot fera dévoilé me paroiffent, à moi qui l'ai vu de plus près, beaucoup moins plaufibles qu'à vous. La ligue eft trop forte trop nombreufe trop bien liée pour pouvoir fe diffoudre aifément, & tant qu'elle durera comme elle eft, il eft trop périlleux de s'en détacher pour que perfonne s'y hafarde fans autre intérêt que celui de la juftice. De tant de fils divers qui compofent cette trame, chacun de ceux qui la conduifent ne voit que celui qu'il doit gouverner & tout au plus ceux qui l'avoifinent. Le concours général du tout n'eft apperçu que des directeurs, qui travaillent fans relâche à démêler ce qui s'embrouille, à ôter les tiraillemens les contradictions & à faire jouer le tout d'une maniere uniforme. La multitude des chofes incompatibles entr'elles qu'on fait dire & faire à J. J. n'eft, pour ainfi dire, que le magafin des matériaux dans lequel, les entrepreneurs faifant un triage, choifiront à loifir les chofes affortiffantes qui peuvent s'accorder, & rejettant celles qui tranchent répugnent & fe contredifent, parviendront bientôt à les faire oublier après qu'elles auront produit leur effet. *Inventez toujours*, difent-ils aux ligueurs fubalternes, *nous nous chargeons de choifir & d'arranger après.* Leur projet eft, comme je vous l'ai dit, de faire une refonte générale de toutes les anecdotes recueillies ou fabriquées par leurs fatellites, & de les arranger en un corps d'hiftoire difpofée avec tant d'art, & travaillée avec tant de foin, que tout ce qui eft abfurde & contradictoire, loin de paroître un tiffu de fables groffieres, paroîtra l'effet de l'inconféquence de l'homme, qui, avec des paffions diverfes & monftrueufes, vouloit le blanc & le noir,

& paſſoit ſa vie à faire & défaire, faute de pouvoir accomplir ſes mauvais deſſeins.

Cet ouvrage qu'on prépare de longue main pour le publier d'abord après ſa mort, doit, par les pieces & les preuves dont il ſera muni, fixer ſi bien le jugement du public ſur ſa mémoire, que perſonne ne s'aviſe même de former là-deſſus le moindre doute. On y affectera pour lui le même intérêt la même affection dont l'apparence bien ménagée a eu tant d'effet de ſon vivant, & pour marquer plus d'impartialité, pour lui donner comme à regret un caractere affreux, on y joindra les éloges les plus outrés de ſa plume & de ſes talens, mais tournés de façon à le rendre odieux encore par-là, comme ſi dire & prouver également le pour & le contre, tout perſuader & ne rien croire eût été le jeu favori de ſon eſprit. En un mot l'écrivain de cette vie, admirablement choiſi pour cela, ſaura comme l'Aletès du Taſſe

Menteur adroit, ſavant dans l'art de nuire
Sous la forme d'éloge habiller la ſatire.

Ses livres, dites-vous, tranſmis à la poſtérité, dépoſeront en faveur de leur Auteur. Ce ſera, je l'avoue, un argument bien fort pour ceux qui penſeront comme vous & moi ſur ces livres. Mais ſavez-vous à quel point on peut les défigurer, & tout ce qui a déjà été fait pour cela avec le plus grand ſuccès, ne prouve-t-il pas qu'on peut tout faire ſans que le public le croye ou le trouve mauvais? Cet argument tiré de ſes livres a toujours inquiété nos Meſſieurs. Ne pouvant les anéantir, & leurs plus malignes interprétations ne ſuffiſant pas encore

pour les décrier à leur gré, ils en ont entrepris la falsification, & cette entreprise qui sembloit d'abord presque impossible est devenue par la connivence du public, de la plus facile exécution. L'Auteur n'a fait qu'une seule édition de chaque piece. Ces impressions éparses ont disparu depuis long-tems, & le peu d'exemplaires qui peuvent rester, cachés dans quelques cabinets n'ont excité la curiosité de personne pour les comparer avec les recueils dont on affecte d'inonder le public. Tous ces recueils, grossis de critiques outrageantes de libelles vénimeux, & faits avec l'unique projet de défigurer les productions de l'Auteur, d'en altérer les maximes, & d'en changer peu-à-peu l'esprit, ont été, dans cette vue, arrangés & falsifiés avec beaucoup d'art, d'abord seulement par des retranchemens qui supprimant les éclaircissemens nécessaires, altéroient le sens de ce qu'on laissoit, puis par d'apparentes négligences qu'on pouvoit faire passer pour les fautes d'impression, mais qui produisoient des contre-sens terribles, & qui, fidellement transcrites à chaque impression nouvelle, ont enfin substitué par tradition ces fausses leçons aux véritables. Pour mieux réussir dans ce projet on a imaginé de faire de belles éditions qui par leur perfection typographique, fissent tomber les précédentes & restassent dans les bibliothéques; & pour leur donner un plus grand crédit, on a tâché d'y intéresser l'Auteur même par l'appât du gain, & on lui a fait pour cela, par le Libraire chargé de ces manœuvres, des propositions assez magnifiques pour devoir naturellement le tenter. Le projet étoit d'établir ainsi la confiance du public, de ne faire passer sous les yeux de l'Auteur que des épreuves correctes &

de tirer à ſon inſçu les feuilles deſtinées pour le public, & où le texte eût été accommodé ſelon les vues de nos Meſſieurs. Rien n'eût été ſi facile par la maniere dont il eſt enlacé que de lui cacher ce petit manége, & de le faire ainſi ſervir lui-même à autoriſer la fraude dont il devoit être la victime & qu'il eût ignorée, croyant tranſmettre à la poſtérité une édition fidelle de ſes écrits. Mais ſoit dégoût ſoit pareſſe ſoit qu'il ait eu quelque vent du projet, non content de s'être refuſé à la propoſition, il a déſavoué dans une proteſtation ſignée tout ce qui s'imprimeroit déſormais ſous ſon nom. L'on a donc pris le parti de ſe paſſer de lui & d'aller en avant comme s'il participoit à l'entrepriſe. L'édition ſe fait par ſouſcription & s'imprime, dit-on, à Bruxelles en beau papier beau caractere belles eſtampes. On n'épargnera rien pour la prôner dans toute l'Europe, & pour en vanter ſur-tout l'exactitude & la fidélité, dont on ne doutera pas plus que de la reſſemblance du portrait publié par l'ami Hume. Comme elle contiendra beaucoup de nouvelles pieces refondues ou fabriquées par nos Meſſieurs, on aura grand ſoin de les munir de titres plus que ſuffiſans auprès d'un public qui ne demande pas mieux que de tout croire, & qui ne s'aviſera pas ſi tard de faire le difficile ſur leur authenticité.

ROUSSEAU.

Mais comment! cette déclaration de J. J. dont vous venez de parler ne lui ſervira donc de rien pour ſe garantir de toutes ces fraudes, & quoiqu'il puiſſe dire, vos Meſſieurs feront paſſer ſans obſtacle tout ce qu'il leur plaira d'imprimer ſous ſon nom?

LE FRANÇOIS.

Bien plus ; ils ont ſu tourner contre lui juſqu'à ſon déſaveu. En le faiſant imprimer eux-mêmes ils en ont tiré pour eux un nouvel avantage, en publiant que, voyant ſes mauvais principes mis à découvert & conſignés dans ſes écrits, il tâchoit de ſe diſculper en rendant leur fidélité ſuſpecte. Paſſant habilement ſous ſilence les falſifications réelles, ils ont fait entendre qu'il accuſoit d'être falſifiés des paſſages que tout le monde ſait bien ne l'être pas, & fixant toute l'attention du public ſur ces paſſages, ils l'ont ainſi détourné de vérifier leurs infidélités. Suppoſez qu'un homme vous diſe : J. J. dit qu'on lui a volé des poires, & il ment ; car il a ſon compte de pommes ; donc on ne lui a point volé de poires : ils ont exactement raiſonné comme cet homme-là, & c'eſt ſur ce raiſonnement qu'ils ont perſiflé ſa déclaration. Ils étoient ſi ſûrs de ſon peu d'effet qu'en même tems qu'ils la faiſoient imprimer, ils imprimoient auſſi cette prétendue traduction du Taſſe tout exprès pour la lui attribuer, & qu'ils lui ont en effet attribuée, ſans la moindre objection de la part du public ; comme ſi cette maniere d'écrire aride & ſautillante, ſans liaiſon ſans harmonie & ſans grace, étoit en effet la ſienne. De ſorte que, ſelon eux, tout en proteſtant contre tout ce qui paroîtroit déſormais ſous ſon nom, ou qui lui ſeroit attribué, il publioit néanmoins ce barbouillage, non-ſeulement ſans s'en cacher, mais ayant grand'peur de n'en être pas cru l'auteur, comme il paroît par la préface ſingereſſe qu'ils ont miſe à la tête du livre.

Vous croyez qu'une balourdiſe auſſi groſſiere une auſſi extravagante contradiction devoit ouvrir les yeux à tout le monde & révolter contre l'impudence de nos Meſſieurs pouſſée ici juſqu'à la bêtiſe? point du tout: en réglant leurs manœuvres ſur la diſpoſition où ils ont mis le public, ſur la crédulité qu'ils lui ont donnée, ils ſont bien plus ſûrs de réuſſir que s'ils agiſſoient avec plus de fineſſe. Dès qu'il s'agit de J. J. il n'eſt beſoin de mettre ni bon ſens ni vraiſemblance dans les choſes qu'on en débite, plus elles ſont abſurdes & ridicules plus on s'empreſſe à n'en pas douter. Si d'A * * *. ou D * * *. s'aviſoient d'affirmer aujourd'hui qu'il a deux têtes, en le voyant paſſer demain dans la rue tout le monde lui verroit deux têtes très-diſtinctement, & chacun ſeroit très-ſurpris de n'avoir pas apperçu plutôt cette monſtruoſité.

Nos Meſſieurs ſentent ſi bien cet avantage & ſavent ſi bien s'en prévaloir, qu'il entre dans leurs plus efficaces ruſes d'employer des manœuvres pleines d'audace & d'impudence au point d'en être incroyables, afin que s'il les apprend & s'en plaint perſonne n'y veuille ajouter foi. Quand par exemple un honnête imprimeur Simon dira publiquement à tout le monde que J. J. vient ſouvent chez lui voir & corriger les épreuves de ces éditions frauduleuſes qu'ils font de ſes écrits, qui eſt-ce qui croira que J. J. ne connoît pas l'imprimeur Simon, & n'avoit pas même ouï parler de ces éditions quand ce diſcours lui revint? Quand encore on verra ſon nom pompeuſement étalé dans les liſtes des ſouſcripteurs de livres de prix, qui eſt-ce qui dès-à-préſent & dans l'avenir ira s'imaginer que toutes ces ſouſcriptions prétendues ſont là miſes à ſon inſçu, ou malgré

lui, ſeulement pour lui donner un air d'opulence & de prétention qui démente le ton qu'il a pris. Et cependant.....

ROUSSEAU.

Je ſais ce qu'il en eſt, car il m'a proteſté n'avoir fait en ſa vie qu'une ſeule ſouſcription, ſavoir celle pour la ſtatue de M. de Voltaire (*).

LE FRANÇOIS.

Hé bien, Monſieur, cette ſeule ſouſcription qu'il a faite eſt la ſeule dont on ne fait rien; car le diſcret d'Alembert qui l'a reçue n'en a pas fait beaucoup de bruit. Je comprends bien que cette ſouſcription eſt moins une généroſité qu'une vengeance; mais c'eſt une vengeance à la Jean-Jaques que Voltaire ne lui rendra pas.

(*) *Lettre de M. Rouſſeau à M. De La Tourette.*

à Lyon 2 Juin 1770.

J'apprends, Monſieur, qu'on a formé le projet d'élever une ſtatue à M. de Voltaire, & qu'on permet à tous ceux qui ſont connus par quelque ouvrage imprimé, de concourir à cette entrepriſe. J'ai payé aſſez cher le droit d'être admis à cet honneur, pour oſer y prétendre, & je vous ſupplie de vouloir bien interpoſer vos bons offices pour me faire inſcrire au nombre des ſouſcrivans. J'eſpere, Monſieur, que les bontés dont vous m'honorez & l'occaſion pour laquelle je m'en prévaux ici, vous feront aiſément pardonner la liberté que je prends. Je vous ſalue, Monſieur, très-humblement & de tout mon cœur.

Lettre de M. de Voltaire à M. De La Tourette, relative à la précédente, tranſcrite ſur l'original.

23 Juin 1770 à Ferney.

Vous ſavez peut-être, Monſieur, qu'on a imprimé dans la gazette de Berne que Jean-Jaques Rouſſeau vous avait écrit une lettre par laquelle il ſouſcrivait entre vos mains pour certaine ſtatue. Je vous prie de me dire ſi la choſe eſt vraie. J'ai peur que les gens de lettres de Paris ne veuillent point admettre d'étranger. Ceci eſt une

Vous devez ſentir par ces exemples que de quelque façon qu'il s'y prenne, & dans aucun tems, il ne peut raiſonnablement eſpérer que la vérité perce à ſon égard à travers les filets tendus autour de lui & dans leſquels en s'y débattant il ne fait que s'enlacer davantage. Tout ce qui lui arrive eſt trop hors de l'ordre commun des choſes pour pouvoir jamais être cru, & ſes proteſtations mêmes ne feront qu'attirer ſur lui les reproches d'impudence & de menſonge que méritent ſes ennemis.

Donnez à J. J. un conſeil; le meilleur peut-être qui lui reſte à ſuivre, environné comme il eſt d'embûches & de piéges où chaque pas ne peut manquer de l'attirer : c'eſt de reſter, s'il ſe peut, immobile, de ne point agir du tout (5), de n'acquieſcer à rien de ce qu'on lui propoſe ſous quelque prétexte que ce ſoit, & de réſiſter même à ſes propres mouvemens tant qu'il peut s'abſtenir de les ſuivre. Sous quelque face avantageuſe qu'une choſe à faire ou à dire ſe préſente à ſon eſprit,

galanterie toute Françaiſe. Ceux qui l'ont imaginée ſont tous ou artiſtes, ou amateurs. M. le Duc de Choiſeul eſt à la tête, & trouverait peut-être mauvais que l'article de la gazette ſe trouvât vrai.

Mde. Denis vous fait les plus ſinceres complimens. Agréez, Monſieur, les aſſurances de mon tendre attachement pour vous & pour toute votre famille.

(5) Il ne m'eſt pas permis de ſuivre ce conſeil en ce qui regarde la juſte défenſe de mon honneur. Je dois juſqu'à la fin faire tout ce qui dépend de moi, ſinon pour ouvrir les yeux à cette aveugle génération, du moins pour en éclairer une plus équitable. Tous les moyens pour cela me ſont ôtés, je le ſais; mais ſans aucun eſpoir de ſuccès tous les efforts poſſibles quoiqu'inutiles n'en ſont pas moins dans mon devoir, & je ne ceſſerai de les faire juſqu'à mon dernier ſoupir. *Fay ce que doy, arrive que pourra.*

il doit compter que dès qu'on lui laiſſe le pouvoir de l'exécuter, c'eſt qu'on eſt ſûr d'en tourner l'effet contre lui & de la lui rendre funeſte. Par exemple, pour tenir le public en garde contre les falſifications de ſes livres, & contre tous les écrits pſeudonymes qu'on fait courir journellement ſous ſon nom, qu'y avoit-il de meilleur en apparence & dont on pût moins abuſer pour lui nuire, que la déclaration dont nous venons de parler? & cependant vous feriez étonné du parti qu'on a tiré de cette déclaration pour un effet tout contraire, & il a dû ſentir cela de lui-même par le ſoin qu'on a pris de la faire imprimer à ſon inſçu : car il n'a ſurement pas pu croire qu'on ait pris ce ſoin pour lui faire plaiſir. L'Ecrit ſur le Gouvernement de Pologne (*6*) qu'il n'a fait que ſur les plus

(6) Cet écrit eſt tombé dans les mains de M. d'A * * *. peut-être auſſitôt qu'il eſt ſorti des miennes, & Dieu ſait quel uſage il en a ſu faire. M. le Comte Wielhorski m'apprit en venant me dire adieu à ſon départ de Paris qu'on avoit mis des horreurs de lui dans la gazette d'Hollande. A l'air dont il me dit cela j'ai jugé en y repenſant qu'il me croyoit l'auteur de l'article, & je ne doute pas qu'il n'y ait du d'A * * *. dans cette affaire, auſſi bien que dans celle d'un certain Comte Zanowisch Dalmate, & d'un prêtre avanturier Polonois qui a fait mille efforts pour pénétrer chez moi. Les manœuvres de ce M. d'A * * *. ne me ſurprennent plus, j'y ſuis tout accoutumé. Je ne puis aſſurément approuver la conduite du Comte Wielhorski à mon égard. Mais cet article à part que je n'entreprends pas d'expliquer, j'ai toujours regardé & je regarde encore ce Seigneur Polonois comme un honnête homme & un bon patriote, & ſi j'avois la fantaiſie & les moyens de faire inſérer des articles dans les gazettes, j'aurois aſſurément des choſes plus preſſées à dire & plus importantes pour moi que des ſatires du Comte Wielhorski. Le ſuccès de toutes ces menées eſt un effet néceſſaire du ſyſtême de conduite que l'on ſuit à mon égard. Qu'eſt-ce qui pourroit empêcher de réuſſir tout ce qu'on entreprend contre moi, dont je ne ſais rien, à quoi je ne peux rien, & que tout le monde favoriſe?

touchantes inſtances, avec le plus parfait déſintéreſſement, & par les ſeuls motifs de la plus pure vertu, ſembloit ne pouvoir qu'honorer ſon auteur & le rendre reſpectable, quand même cet écrit n'eût été qu'un tiſſu d'erreurs. Si vous ſaviez par qui, pour qui, pourquoi cet écrit étoit ſollicité, l'uſage qu'on s'eſt empreſſé d'en faire & le tour qu'on a ſu lui donner, vous ſentiriez parfaitement combien il eût été à deſirer pour l'auteur que, réſiſtant à toute cajolerie, il ſe refuſât à l'appât de cette bonne œuvre qui de la part de ceux qui la ſollicitoient avec tant d'inſtance, n'avoit pour but que de la rendre pernicieuſe pour lui. En un mot, s'il connoît ſa ſituation, il doit comprendre, pour peu qu'il y réfléchiſſe, que toute propoſition qu'on lui fait & quelque couleur qu'on y donne a toujours un but qu'on lui cache & qui l'empêcheroit d'y conſentir ſi ce but lui étoit connu. Il doit ſentir ſur-tout que le motif de faire du bien ne peut être qu'un piége pour lui de la part de ceux qui le lui propoſent, & pour eux un moyen réel de faire du mal à lui ou par lui, pour le lui imputer dans la ſuite; qu'après l'avoir mis hors d'état de rien faire d'utile aux autres ni à lui-même, on ne peut plus lui préſenter un pareil motif que pour le tromper; qu'enfin n'étant plus dans ſa poſition en puiſſance de faire aucun bien, tout ce qu'il peut déſormais faire de mieux eſt de s'abſtenir tout-à-fait d'agir de peur de mal faire ſans le voir ni le vouloir, comme cela lui arrivera infailliblement chaque fois qu'il cédera aux inſtances des gens qui l'environnent, & qui ont toujours leur leçon toute faite ſur les choſes qu'ils doivent lui propoſer. Sur-tout qu'il ne ſe laiſſe point émouvoir par le reproche de ſe refuſer à quelque

bonne œuvre; sûr au contraire que si c'étoit réellement une bonne œuvre, loin de l'exhorter à y concourir, tout se réuniroit pour l'en empêcher de peur qu'il n'en eût le mérite, & qu'il n'en résultât quelque effet en sa faveur.

Par les mesures extraordinaires qu'on prend pour altérer & défigurer ses écrits & pour lui en attribuer auxquels il n'a jamais songé, vous devez juger que l'objet de la ligue ne se borne pas à la génération présente, pour qui ces soins ne sont plus nécessaires, & puisqu'ayant sous les yeux ses livres, tels à-peu-près qu'il les a composés, on n'en a pas tiré l'objection qui nous paroît si forte à l'un & à l'autre contre l'affreux caractere qu'on prête à l'auteur; puisqu'au contraire on les a su mettre au rang de ses crimes, que la profession de foi du Vicaire est devenue un écrit impie, l'Héloïse un roman obscene, le Contrat Social un livre séditieux; puisqu'on vient de mettre à Paris Pygmalion malgré lui sur la scene tout exprès pour exciter ce risible scandale qui n'a fait rire personne, & dont nul n'a senti la comique absurdité: puisqu'enfin ces écrits tels qu'ils existent n'ont pas garanti leur auteur de la diffamation de son vivant, l'en garantiront-ils mieux après sa mort quand on les aura mis dans l'état projetté pour rendre sa mémoire odieuse, & quand les auteurs du complot auront eu tout le tems d'effacer toutes les traces de son innocence & de leur imposture? Ayant pris toutes leurs mesures en gens prévoyans & pourvoyans qui songent à tout, auroient-ils oublié la supposition que vous faites du repentir de quelque complice, du moins à l'heure de la mort, & les déclarations incommodes qui pourroient en résulter s'ils n'y mettoient ordre?

Non, Monsieur, comptez que toutes leurs mesures sont si bien prises qu'il leur reste peu de chose à craindre de ce côté-là.

Parmi les singularités qui distinguent le siecle où nous vivons de tous les autres, est l'esprit méthodique & conséquent qui depuis vingt ans dirige les opinions publiques. Jusqu'ici ces opinions erroient sans suite & sans regle au gré des passions des hommes, & ces passions s'entrechoquant sans cesse faisoient flotter le public de l'une à l'autre sans aucune direction constante. Il n'en est plus de même aujourd'hui. Les préjugés eux-mêmes ont leurs marches & leurs regles, & ces regles auxquelles le public est asservi sans qu'il s'en doute, s'établissent uniquement sur les vues de ceux qui le dirigent. Depuis que la secte philosophique s'est réunie en un corps sous des chefs, ces chefs par l'art de l'intrigue auquel ils se sont appliqués, devenus les arbitres de l'opinion publique, le sont par elle de la réputation, même de la destinée des particuliers & par eux de celle de l'Etat. Leur essai fut fait sur J. J. & la grandeur du succès qui dût les étonner eux-mêmes leur fit sentir jusqu'où leur crédit pouvoit s'étendre. Alors ils songerent à s'associer des hommes puissans pour devenir avec eux les arbitres de la société, ceux sur-tout qui, disposés comme eux aux secretes intrigues & aux mines souterraines, ne pouvoient manquer de rencontrer & d'éventer souvent les leurs. Ils leur firent sentir que travaillant de concert ils pouvoient étendre tellement leurs rameaux sous les pas des hommes que nul ne trouvât plus d'assiette solide & ne pût marcher que sur des terrains contreminés. Ils se donnerent des chefs princi-

paux

paux qui de leur côté dirigeant ſourdement toutes les forces publiques ſur les plans convenus entre eux, rendent infaillible l'exécution de tous leurs projets. Ces chefs de la ligue philoſophique la mépriſent & n'en ſont pas eſtimés, mais l'intérêt commun les tient étroitement unis les uns aux autres, parce que la haine ardente & cachée eſt la grande paſſion de tous, & que par une rencontre aſſez naturelle, cette haine commune eſt tombée ſur les mêmes objets. Voilà comment le ſiecle où nous vivons eſt devenu le ſiecle de la haine & des ſecrets complots : ſiecle où tout agit de concert ſans affection pour perſonne, où nul ne tient à ſon parti par attachement mais par averſion pour le parti contraire, où, pourvu qu'on faſſe le mal d'autrui, nul ne ſe ſoucie de ſon propre bien.

ROUSSEAU.

C'étoit pourtant chez tous ces gens ſi haineux que vous trouviez pour J. J. une affection ſi tendre.

LE FRANÇOIS.

Ne me rappellez pas mes torts ; ils étoient moins réels qu'apparens. Quoique tous ces ligueurs m'euſſent faſciné l'eſprit par un certain jargon papilloté, toutes ces ridicules vertus ſi pompeuſement étalées étoient preſque auſſi choquantes à mes yeux qu'aux vôtres. J'y ſentois une forfanterie que je ne ſavois pas démêler, & mon jugement, ſubjugué mais non ſatisfait, cherchoit les éclairciſſemens que vous m'avez donnés, ſans ſavoir les trouver de lui-même.

Les complots ainſi arrangés, rien n'a été plus facile que de les mettre à exécution par des moyens aſſortis à cet effet.

Les oracles des Grands ont toujours un grand crédit ſur le peuple. On n'a fait qu'y ajouter un air de myſtere pour les faire mieux circuler. Les philoſophes pour conſerver une certaine gravité, ſe ſont donnés, en ſe faiſant chefs de parti, des multitudes de petits éleves qu'ils ont initiés aux ſecrets de la ſecte, & dont ils ont fait autant d'émiſſaires & d'opérateurs de ſourdes iniquités; & répandant par eux les noirceurs qu'ils inventoient & qu'ils feignoient eux de vouloir cacher, ils étendoient ainſi leur cruelle influence dans tous les rangs ſans excepter les plus élevés. Pour s'attacher inviolablement leurs créatures, les chefs ont commencé par les employer à mal faire, comme Catilina fit boire à ſes conjurés le ſang d'un homme, ſûrs que par ce mal où ils les avoient fait tremper, ils les tenoient liés pour le reſte de leur vie. Vous avez dit que la vertu n'unit les hommes que par des liens fragiles, au lieu que les chaînes du crime ſont impoſſibles à rompre. L'expérience en eſt ſenſible dans l'hiſtoire de J. J. Tout ce qui tenoit à lui par l'eſtime & la bienveillance que ſa droiture & la douceur de ſon commerce devoient naturellement inſpirer, s'eſt éparpillé ſans retour à la premiere épreuve ou n'eſt reſté que pour le trahir. Mais les complices de nos Meſſieurs n'oſeront jamais ni les démaſquer, quoiqu'il arrive, de peur d'être démaſqués eux-mêmes, ni ſe détacher d'eux de peur de leur vengeance, trop bien inſtruits de ce qu'ils ſavent faire pour l'exercer. Demeurant ainſi tous unis par la crainte plus que les bons ne le ſont par l'amour, ils forment un corps indiſſoluble dont chaque membre ne peut plus être ſéparé.

Dans l'objet de diſpoſer par leurs diſciples de l'opinion publique & de la réputation des hommes, ils ont aſſorti leur doctrine à leurs vues, ils ont fait adopter à leurs ſectateurs les principes les plus propres à ſe les tenir inviolablement attachés, quelque uſage qu'ils en veuillent faire, & pour empêcher que les directions d'une importune morale ne vinſſent contrarier les leurs, ils l'ont ſappée par la baſe en détruiſant toute religion, tout libre-arbitre, par conſéquent tout remords, d'abord avec quelque précaution par la ſecrete prédication de leur doctrine, & enſuite tout ouvertement, lorſqu'ils n'ont plus eu de puiſſance réprimante à craindre. En paroiſſant prendre le contre-pied des Jéſuites ils ont tendu néanmoins au même but par des routes détournées en ſe faiſant comme eux chefs de parti. Les Jéſuites ſe rendoient tout puiſſans en exerçant l'autorité divine ſur les conſciences, & ſe faiſant au nom de Dieu les arbitres du bien & du mal. Les philoſophes ne pouvant uſurper la même autorité ſe ſont appliqués à la détruire, & puis en paroiſſant expliquer la nature (7) à leurs dociles ſectateurs, & s'en faiſant les ſuprêmes interpretes, ils ſe ſont établis en ſon nom une autorité non moins abſolue que celle de leurs ennemis, quoiqu'elle paroiſſe libre & ne régner ſur les volontés que par la raiſon. Cette haine mutuelle étoit au fond une rivalité de puiſſance comme celle de Carthage & de Rome. Ces deux corps, tous deux impérieux, tous deux intolérans, étoient

(7) Nos Philoſophes ne manquent pas d'étaler pompeuſement ce mot de *Nature* à la tête de tous leurs écrits. Mais ouvrez le livre & vous verrez quel jargon métaphyſique ils ont décore de ce beau nom.

par conféquent incompatibles, puifque le fyftême fondamental de l'un & de l'autre étoit de régner defpotiquement. Chacun voulant régner feul ils ne pouvoient partager l'empire & régner enfemble; ils s'excluoient mutuellement. Le nouveau, fuivant plus adroitement les erremens de l'autre, l'a fupplanté en lui débauchant fes appuis, & par eux eft venu à bout de le détruire. Mais on le voit déjà marcher fur fes traces avec autant d'audace & plus de fuccès, puifque l'autre a toujours éprouvé de la réfiftance & que celui-ci n'en éprouve plus. Son intolérance plus cachée & non moins cruelle ne paroît pas exercer la même rigueur parce qu'elle n'éprouve plus de rebelles; mais s'il renaiffoit quelques vrais défenfeurs du théïfme de la tolérance & de la morale, on verroit bientôt s'élever contr'eux les plus terribles perfécutions; bientôt une inquifition philofophique plus cauteleufe & non moins fanguinaire que l'autre, feroit brûler fans miféricorde quiconque oferoit croire en Dieu. Je ne vous déguiferai point qu'au fond du cœur je fuis refté croyant moi-même auffi bien que vous. Je penfe là-deffus, ainfi que J. J., que chacun eft porté naturellement à croire ce qu'il defire, & que celui qui fe fent digne du prix des ames juftes ne peut s'empêcher de l'efpérer. Mais fur ce point comme fur J. J. lui-même, je ne veux point profeffer hautement & inutilement des fentimens qui me perdroient. Je veux tâcher d'allier la prudence avec la droiture, & ne faire ma véritable profeffion de foi que quand j'y ferai forcé fous peine de menfonge.

Or cette doctrine de matérialifme & d'athéïfme prêchée & propagée avec toute l'ardeur des plus zélés miffionnaires.

n'a pas ſeulement pour objet de faire dominer les chefs ſur leurs proſélytes, mais dans les myſteres ſecrets où ils les employent, de n'en craindre aucune indiſcrétion durant leur vie ni aucune repentance à leur mort. Leurs trames après le ſuccès meurent avec leurs complices auxquels ils n'ont rien tant appris qu'à ne pas craindre dans l'autre vie ce *Poul-Serrhò* des Perſans objecté par J. J. à ceux qui diſent que la religion ne fait aucun bien. Le dogme de l'ordre moral rétabli dans l'autre vie a fait jadis réparer bien des torts dans celle-ci, & les impoſteurs ont eu dans les derniers momens de leurs complices un danger à courir qui ſouvent leur ſervit de frein. Mais notre philoſophie en délivrant ſes prédicateurs de cette crainte, & leurs diſciples de cette obligation, a détruit pour jamais tout retour au repentir. A quoi bon des révélations non moins dangereuſes qu'inutiles? Si l'on meurt on ne riſque rien, ſelon eux, à ſe taire, & l'on riſque tout à parler ſi l'on en revient. Ne voyez-vous pas que depuis longtems on n'entend plus parler de reſtitutions de réparations de réconciliations au lit de la mort; que tous les mourans ſans repentir ſans remords emportent ſans effroi dans leur conſcience le bien d'autrui le menſonge & la fraude dont ils la chargerent pendant leur vie? Et que ſerviroit même à J. J. ce repentir ſuppoſé d'un mourant dont les tardives déclarations étouffées par ceux qui les entourent, ne tranſpireroient jamais au-dehors & ne parviendroient à la connoiſſance de perſonne? Ignorez-vous que tous les ligueurs ſurveillans les uns des autres forcent & ſont forcés de reſter fidelles au complot, & qu'entourés, ſur-tout à leur mort, aucun d'eux

ne trouveroit pour recevoir sa confession, au moins à l'égard de J. J., que de faux dépositaires qui ne s'en chargeroient que pour l'ensevelir dans un secret éternel? Ainsi toutes les bouches sont ouvertes au mensonge, sans que parmi les vivans & les mourans il s'en trouve désormais aucune qui s'ouvre à la vérité. Dites-moi donc quelle ressource lui reste pour triompher, même à force de tems, de l'imposture, & se manifester au public, quand tous les intérêts concourent à la tenir cachée, & qu'aucun ne porte à la révéler?

ROUSSEAU.

Non, ce n'est pas à moi à vous dire cela, c'est à vous-même, & ma réponse est écrite dans votre cœur. Eh dites-moi donc à votre tour quel intérêt quel motif vous ramene de l'aversion de l'animosité même qu'on vous inspira pour J. J. à des sentimens si différens? Après l'avoir si cruellement haï quand vous l'avez cru méchant & coupable, pourquoi le plaignez-vous si sincérement aujourd'hui que vous le jugez innocent? Croyez-vous donc être le seul homme au cœur duquel parle encore la justice indépendamment de tout autre intérêt? Non, Monsieur, il en est encore, & peut-être plus qu'on ne pense, qui sont plutôt abusés que séduits, qui font aujourd'hui par foiblesse & par imitation ce qu'ils voyent faire à tout le monde, mais qui rendus à eux-mêmes agiroient tout différemment. J. J. lui-même pense plus favorablement que vous de plusieurs de ceux qui l'approchent; il les voit, trompés par ses soi-disans patrons, suivre sans le savoir les impressions de la haine, croyant de bonne foi

ſuivre celles de la pitié. Il y a dans la diſpoſition publique un preſtige entretenu par les chefs de la ligue. S'ils ſe relâchoient un moment de leur vigilance, les idées dévoyées par leurs artifices ne tarderoient pas à reprendre leur cours naturel, & la tourbe elle-même, ouvrant enfin les yeux, & voyant où l'on l'a conduite, s'étonneroit de ſon propre égarement. Cela, quoique vous en diſiez, arrivera tôt ou tard. La queſtion ſi cavaliérement décidée dans notre ſiecle ſera mieux diſcutée dans un autre quand la haine dans laquelle on entretient le public ceſſera d'être fomentée; & quand dans des générations meilleures celle-ci aura été miſe à ſon prix, ſes jugemens formeront des préjugés contraires; ce ſera une honte d'en avoir été loué, & une gloire d'en avoir été haï. Dans cette génération même il faut diſtinguer encore, & les auteurs du complot & ſes directeurs des deux ſexes & leurs confidens en très-petit nombre initiés peut-être dans le ſecret de l'impoſture, d'avec le public qui trompé par eux & le croyant réellement coupable ſe prête ſans ſcrupule à tout ce qu'ils inventent pour le rendre plus odieux de jour en jour. La conſcience éteinte dans les premiers n'y laiſſe plus de priſe au repentir. Mais l'égarement des autres eſt l'effet d'un preſtige qui peut s'évanouir, & leur conſcience rendue à elle-même peut leur faire ſentir cette vérité ſi pure & ſi ſimple, que la méchanceté qu'on employe à diffamer un homme prouve que ce n'eſt point pour ſa méchanceté qu'il eſt diffamé. Si-tôt que la paſſion & la prévention ceſſeront d'être entretenues, mille choſes qu'on ne remarque pas aujourd'hui frapperont tous les yeux. Ces éditions frau-

duleuſes de ſes écrits dont vos Meſſieurs attendent un ſi grand effet, en produiront alors un tout contraire & ſerviront à les déceler, en manifeſtant aux plus ſtupides les perfides intentions des éditeurs. Sa vie écrite de ſon vivant par des traîtres en ſe cachant très-ſoigneuſement de lui, portera tous les caracteres des plus noirs libelles : enfin tous les manéges dont il eſt l'objet paroîtront alors ce qu'ils ſont; c'eſt tout dire.

Que les nouveaux philoſophes aient voulu prévenir les remords des mourans par une doctrine qui mit leur conſcience à ſon aiſe, de quelque poids qu'ils aient pu la charger, c'eſt de quoi je ne doute pas plus que vous, remarquant ſur-tout que la prédication paſſionnée de cette doctrine a commencé préciſément avec l'exécution du complot, & paroît tenir à d'autres complots dont celui-ci ne fait que partie. Mais cet engoüement d'athéïſme eſt un fanatiſme éphémere ouvrage de la mode, & qui ſe détruira par elle, & l'on voit par l'emportement avec lequel le peuple s'y livre que ce n'eſt qu'une mutinerie contre ſa conſcience dont il ſent le murmure avec dépit. Cette commode philoſophie des heureux & des riches qui font leur paradis en ce monde, ne ſauroit être long-tems celle de la multitude victime de leurs paſſions, & qui, faute de bonheur en cette vie, a beſoin d'y trouver au moins l'eſpérance & les conſolations que cette barbare doctrine leur ôte. Des hommes nourris dès l'enfance dans une intolérante impiété pouſſée juſqu'au fanatiſme, dans un libertinage ſans crainte & ſans honte; une jeuneſſe ſans diſcipline,

discipline, des femmes sans mœurs (8), des peuples sans foi, des Rois sans loi, sans supérieur qu'ils craignent & délivrés de toute espece de frein, tous les devoirs de la conscience anéantis, l'amour de la patrie & l'attachement au Prince éteints dans tous les cœurs, enfin nul autre lien social que la force ; on peut prévoir aisément, ce me semble, ce qui doit bientôt résulter de tout cela. L'Europe en proie à des maîtres instruits par leurs instituteurs mêmes à n'avoir d'autre guide que leur intérêt, ni d'autre Dieu que leurs passions; tantôt sourdement affamée, tantôt ouvertement dévastée, par-tout inondée de soldats (9) de comédiens de filles publiques de livres corrupteurs & de vices destructeurs, voyant naître & périr dans son sein des races indignes de vivre, sentira tôt ou tard, dans ses calamités le fruit des nouvelles instructions, & jugeant d'elles par leurs funestes effets prendra dans la même horreur & les professeurs & les disciples & toutes ces doctrines cruelles qui, laissant l'empire absolu de l'homme à ses sens, & bornant tout à la jouissance de cette courte vie, rendent le siecle où elles regnent aussi méprisable que malheureux.

(8) Je viens d'apprendre que la génération présente se vante singuliérement de bonnes mœurs. J'aurois dû deviner cela. Je ne doute pas qu'elle ne se vante aussi de désintéressement, de droiture, de franchise & de loyauté. C'est être aussi loin des vertus qu'il est possible que d'en perdre l'idée au point de prendre pour elles les vices contraires. Au reste il est très-naturel qu'à force de sourdes intrigues & de noirs complots, à force de se nourrir de bile & de fiel on perde enfin le goût des vrais plaisirs. Celui de nuire une fois goûté rend insensible à tous les autres : c'est une des punitions des méchans.

(9) Si j'ai le bonheur de trouver enfin un lecteur équitable quoique François, j'espere qu'il pourra comprendre au moins cette fois, qu'Europe & France ne sont pas pour moi des mots synonymes.

Ces ſentimens innés que la nature a gravés dans tous les cœurs pour conſoler l'homme dans ſes miſeres & l'encourager à la vertu peuvent bien, à force d'art d'intrigues & de ſophiſmes, être étouffés dans les individus, mais prompts à renaître dans les générations ſuivantes, ils rameneront toujours l'homme à ſes diſpoſitions primitives, comme la ſemence d'un arbre greffé redonne toujours le ſauvageon. Ce ſentiment intérieur que nos philoſophes admettent quand il leur eſt commode, & rejettent quand il leur eſt importun, perce à travers les écarts de la raiſon, & crie à tous les cœurs que la juſtice a une autre baſe que l'intérêt de cette vie, & que l'ordre moral dont rien ici-bas ne nous donne l'idée a ſon ſiége dans un ſyſtême différent qu'on cherche en vain ſur la terre, mais où tout doit être un jour ramené (10). La voix de la conſcience ne peut pas plus être étouffée dans le cœur humain que celle de la raiſon dans l'entendement, & l'inſenſibilité morale eſt tout auſſi peu naturelle que la folie.

Ne croyez donc pas que tous les complices d'une trame exécrable puiſſent vivre & mourir toujours en repos dans leur crime. Quand ceux qui les dirigent n'attiſeront plus la paſſion qui les anima, quand cette paſſion ſe ſera ſuffiſamment aſſouvie, quand ils en auront fait périr l'objet dans les ennuis, la nature inſenſiblement reprendra ſon empire : ceux qui commirent l'iniquité en ſentiront l'inſupportable poids quand ſon ſou-

(10) *De l'utilité de la Religion*: Titre d'un beau livre à faire, & bien néceſſaire. Mais ce titre ne peut être dignement rempli, ni par un homme d'Egliſe ni par un auteur de profeſſion. Il faudroit un homme tel qu'il n'en exiſte plus de nos jours, & qu'il n'en renaitra de long-tems.

venir ne sera plus accompagné d'aucune jouissance. Ceux qui en furent les témoins sans y tremper mais sans la connoître, revenus de l'illusion qui les abuse attesteront ce qu'ils ont vu, ce qu'ils ont entendu, ce qu'ils savent, & rendront hommage à la vérité. Tout a été mis en œuvre pour prévenir & empêcher ce retour : mais on a beau faire, l'ordre naturel se rétablit tôt ou tard, & le premier qui soupçonnera que J. J. pourroit bien n'avoir pas été coupable sera bien près de s'en convaincre & d'en convaincre, s'il veut, ses contemporains qui, le complot & ses auteurs n'existant plus, n'auront d'autre intérêt que celui d'être justes & de connoître la vérité. C'est alors que tous ses monumens seront précieux & que, tel fait qui peut n'être aujourd'hui qu'un indice incertain, conduira peut-être jusqu'à l'évidence.

Voilà, Monsieur, à quoi tout ami de la justice & de la vérité peut sans se compromettre & doit consacrer tous les soins qui sont en son pouvoir. Transmettre à la postérité des éclaircissemens sur ce point, c'est préparer & remplir peut-être l'œuvre de la providence. Le Ciel bénira, n'en doutez pas, une si juste entreprise. Il en résultera pour le public deux grandes leçons & dont il avoit grand besoin; l'une, d'avoir, & sur-tout aux dépens d'autrui, une confiance moins téméraire dans l'orgueil du savoir humain; l'autre, d'apprendre par un exemple aussi mémorable à respecter en tout & toujours le droit naturel, & à sentir que toute vertu qui se fonde sur une violation de ce droit est une vertu fausse qui couvre infailliblement quelque iniquité. Je me dévoue donc à cette œuvre de justice en tout ce qui dépend de moi, & je vous exhorte

à y concourir, puiſque vous le pouvez faire ſans riſque & que vous avez vu de plus près des multitudes de faits qui peuvent éclairer ceux qui voudront un jour examiner cette affaire. Nous pouvons à loiſir & ſans bruit faire nos recherches, les recueillir, y joindre nos réflexions, & reprenant autant qu'il ſe peut la trace de toutes ces manœuvres dont nous découvrons déjà ſes veſtiges, fournir à ceux qui viendront après nous un fil qui les guide dans ce labyrinthe. Si nous pouvions conférer avec J. J. ſur tout cela, je ne doute point que nous ne tiraſſions de lui beaucoup de lumieres qui reſteront à jamais éteintes, & que nous ne fuſſions ſurpris nous-mêmes de la facilité avec laquelle quelques mots de ſa part expliqueroient des énigmes qui ſans cela demeureront peut-être impénétrables par l'adreſſe de ſes ennemis. Souvent dans mes entretiens avec lui j'en ai reçu de ſon propre mouvement des éclairciſſemens inattendus ſur des objets que j'avois vus bien différens, faute d'une circonſtance que je n'avois pu deviner & qui leur donnoit un tout autre aſpect. Mais, gêné par mes engagemens & forcé de ſupprimer mes objections, je me ſuis ſouvent refuſé malgré moi aux ſolutions qu'il ſembloit m'offrir, pour ne pas paroître inſtruit de ce que j'étois contraint de lui taire.

Si nous nous uniſſons pour former avec lui une ſociété ſincere & ſans fraude, une fois ſûr de notre droiture & d'être eſtimé de nous, il nous ouvrira ſon cœur ſans peine, & recevant dans les nôtres les épanchemens auxquels il eſt naturellement ſi diſpoſé, nous en pourrons tirer de quoi former de précieux mémoires dont d'autres générations ſentiront la valeur, & qui du moins les mettront à portée de diſcuter

contradictoirement des questions aujourd'hui décidées sur le seul rapport de ses ennemis. Le moment viendra, mon cœur me l'assure, où sa défense aussi périlleuse aujourd'hui qu'inutile, honorera ceux qui s'en voudront charger, & les couvrira, sans aucun risque, d'une gloire aussi belle aussi pure que la vertu généreuse en puisse obtenir ici-bas.

LE FRANÇOIS.

Cette proposition est tout-à-fait de mon goût, & j'y consens avec d'autant plus de plaisir que c'est peut-être le seul moyen qui soit en mon pouvoir de réparer mes torts envers un innocent persécuté, sans risque de m'en faire à moi-même. Ce n'est pas que la société que vous me proposez soit tout-à-fait sans péril. L'extrême attention qu'on a sur tous ceux qui lui parlent, même une seule fois, ne s'oubliera pas pour nous. Nos Messieurs ont trop vu ma répugnance à suivre leurs erremens & à circonvenir comme eux un homme dont ils m'avoient fait de si affreux portraits, pour qu'ils ne soupçonnent pas tout au moins qu'ayant changé de langage à son égard, j'ai vraisemblablement aussi changé d'opinion. Depuis long-tems déjà, malgré vos précautions & les siennes vous êtes inscrit comme suspect sur leurs registres, & je vous préviens que de maniere ou d'autre, vous ne tarderez pas à sentir qu'ils se sont occupés de vous : ils sont trop attentifs à tout ce qui approche de J. J. pour que personne leur puisse échapper; moi sur-tout qu'ils ont admis dans leur demi-confidence, je suis sûr de ne pouvoir approcher de celui qui en fut l'objet sans les inquiéter beaucoup. Mais je tâcherai de

me conduire ſans fauſſeté de maniere à leur donner le moins d'ombrage qu'il ſera poſſible. S'ils ont quelque ſujet de me craindre, ils en ont auſſi de me ménager, & je me flatte qu'ils me connoiſſent trop d'honneur pour craindre des trahiſons d'un homme qui n'a jamais voulu tremper dans les leurs.

Je ne refuſe donc pas de le voir quelquefois avec prudence & précaution : il ne tiendra qu'à lui de connoître que je partage vos ſentimens à ſon égard, & que ſi je ne puis lui révéler les myſteres de ſes ennemis, il verra du moins que forcé de me taire je ne cherche pas à le tromper. Je concourrai de bon cœur avec vous pour dérober à leur vigilance & tranſmettre à de meilleurs tems les faits qu'on travaille à faire diſparoître, & qui fourniront un jour de puiſſans indices pour parvenir à la connoiſſance de la vérité. Je ſais que ſes papiers dépoſés en divers tems avec plus de confiance que de choix en des mains qu'il crut fidelles, ſont tous paſſés dans celles de ſes perſécuteurs, qui n'ont pas manqué d'anéantir ceux qui pouvoient ne leur pas convenir & d'accommoder à leur gré les autres ; ce qu'ils ont pu faire à diſcrétion, ne craignant ni examen ni vérification de la part de qui que ce fût, ni ſurtout de gens intéreſſés à découvrir & manifeſter leur fraude. Si depuis lors il lui reſte quelques papiers encore, on les guette pour s'en emparer au plus tard à ſa mort, & par les meſures priſes, il eſt bien difficile qu'il en échappe aucun aux mains commiſes pour tout ſaiſir. Le ſeul moyen qu'il ait de les conſerver eſt de les dépoſer ſecrétement, s'il eſt poſſible, en des mains vraiment fidelles & ſures. Je m'offre à par-

tager avec vous les risques de ce dépôt, & je m'engage à n'épargner aucun soin pour qu'il paroisse un jour aux yeux du public tel que je l'aurai reçu, augmenté de toutes les observations que j'aurai pu recueillir tendantes à dévoiler la vérité. Voilà tout ce que la prudence me permet de faire pour l'acquit de ma conscience, pour l'intérêt de la justice, & pour le service de la vérité.

ROUSSEAU.

Et c'est aussi tout ce qu'il desire lui-même. L'espoir que sa mémoire soit rétablie un jour dans l'honneur qu'elle mérite, & que ses livres deviennent utiles par l'estime due à leur auteur est désormais le seul qui peut le flatter en ce monde. Ajoutons-y de plus la douceur de voir encore deux cœurs honnêtes & vrais s'ouvrir au sien. Tempérons ainsi l'horreur de cette solitude où l'on le force de vivre au milieu du genre-humain. Enfin sans faire en sa faveur d'inutiles efforts qui pourroient causer de grands désordres, & dont le succès même ne le toucheroit plus, ménageons-lui cette consolation pour sa derniere heure que des mains amies lui ferment les yeux.

Fin du dernier Dialogue.



HISTOIRE

HISTOIRE
DU
PRÉCÉDENT ÉCRIT.

JE ne parlerai point ici du ſujet ni de l'objet ni de la forme de cet Ecrit. C'eſt ce que j'ai fait dans l'avant-propos qui le précede. Mais je dirai quelle étoit ſa deſtination, quelle a été ſa deſtinée, & pourquoi cette copie ſe trouve ici.

Je m'étois occupé durant quatre ans de ces Dialogues malgré le ſerrement de cœur qui ne me quittoit point en y travaillant, & je touchois à la fin de cette douloureuſe tâche, ſans ſavoir ſans imaginer comment en pouvoir faire uſage & ſans me réſoudre ſur ce que je tenterois du moins pour cela. Vingt ans d'expérience m'avoient appris quelle droiture & quelle fidélité je pouvois attendre de ceux qui m'entouroient ſous le nom d'amis. Frappé ſur-tout de l'inſigne duplicité de ***., que j'avois eſtimé au point de lui confier mes confeſſions, & qui du plus ſacré dépôt de l'amitié n'avoit fait qu'un inſtrument d'impoſture & de trahiſon, que pouvois-je attendre des gens qu'on avoit mis autour de moi depuis ce tems-là, & dont toutes les manœu-

vres m'annonçoient si clairement les intentions ? Leur confier mon manuscrit n'étoit autre chose que vouloir le remettre moi-même à mes persécuteurs, & la maniere dont j'étois enlacé ne me laissoit plus le moyen d'aborder personne autre.

Dans cette situation, trompé dans tous mes choix & ne trouvant plus que perfidie & fausseté parmi les hommes, mon ame exaltée par le sentiment de son innocence & par celui de leur iniquité s'éleva par un élan jusqu'au siége de tout ordre, & de toute vérité, pour y chercher les ressources que je n'avois plus ici-bas. Ne pouvant plus me confier à aucun homme qui ne me trahît, je résolus de me confier uniquement à la providence & de remettre à elle seule l'entiere disposition du dépôt que je desirois laisser en de sures mains.

J'imaginai pour cela de faire une copie au net de cet écrit & de la déposer dans une Eglise sur un Autel, & pour rendre cette démarche aussi solemnelle qu'il étoit possible, je choisis le grand Autel de l'Eglise de Notre-Dame, jugeant que par-tout ailleurs mon dépôt seroit plus aisément caché ou détourné par les Curés ou par les Moines, & tomberoit infailliblement dans les mains de mes ennemis, au lieu qu'il pouvoit arriver que le bruit de cette action fît parvenir mon manuscrit jusques sous les yeux du Roi; ce qui étoit tout ce que j'avois

à desirer de plus favorable, & qui ne pouvoit jamais arriver en m'y prenant de toute autre façon.

Tandis que je travaillois à transcrire au net mon Ecrit, je méditois sur les moyens d'exécuter mon projet, ce qui n'étoit pas fort facile & sur-tout pour un homme aussi timide que moi. Je pensai qu'un samedi, jour auquel toutes les semaines on va chanter devant l'Autel de Notre-Dame un motet durant lequel le Chœur reste vuide, seroit le jour où j'aurois le plus de facilité d'y entrer, d'arriver jusqu'à l'Autel & d'y placer mon dépôt. Pour combiner plus surement ma démarche, j'allai plusieurs fois de loin en loin examiner l'état des choses & la disposition du Chœur & de ses avenues; car ce que j'avois à redouter c'étoit d'être retenu au passage, sûr que dès-lors mon projet étoit manqué. Enfin mon manuscrit étant prêt je l'enveloppai, & j'y mis la suscription suivante.

DÉPÔT REMIS A LA PROVIDENCE.

" PROTECTEUR des opprimés, Dieu de justice & „ de vérité, reçois ce dépôt que remet sur ton Autel „ & confie à ta providence un étranger infortuné, seul „ sans appui sans défenseur sur la terre, outragé, mo- „ qué, diffamé, trahi de toute une génération, chargé

„ depuis quinze ans à l'envi de traitemens pires que „ la mort & d'indignités inouies jusqu'ici parmi les „ humains, sans avoir pu jamais en apprendre au moins „ la cause. Toute explication m'est refusée, toute com- „ munication m'est ôtée, je n'attends plus des hommes „ aigris par leur propre injustice qu'affronts mensonges „ & trahisons. Providence éternelle, mon seul espoir „ est en toi; daigne prendre mon dépôt sous ta garde „ & le faire tomber en des mains jeunes & fidelles, „ qui le transmettent exempt de fraude à une meilleure „ génération; qu'elle apprenne, en déplorant mon sort, „ comment fut traité par celle-ci un homme sans fiel „ & sans fard, ennemi de l'injustice, mais patient à „ l'endurer, & qui jamais n'a fait ni voulu ni rendu de „ mal à personne. Nul n'a droit, je le sais, d'espérer „ un miracle, pas même l'innocence opprimée & mé- „ connue. Puisque tout doit rentrer dans l'ordre un „ jour, il suffit d'attendre. Si donc mon travail est „ perdu, s'il doit être livré à mes ennemis & par eux „ détruit ou défiguré, comme cela paroît inévitable, „ je n'en compterai pas moins sur ton œuvre, quoique „ j'en ignore l'heure & les moyens, & après avoir fait, „ comme je l'ai dû, mes efforts pour y concourir, j'at- „ tends avec confiance, je me repose sur ta justice, & „ me résigne à ta volonté „.

Au verſo du titre & avant la premiere page étoit écrit ce qui ſuit.

“ Qui que vous ſoyez que le Ciel a fait l'arbitre de
„ cet Ecrit, quelque uſage que vous ayez réſolu d'en
„ faire, & quelque opinion que vous ayez de l'Auteur,
„ cet Auteur infortuné vous conjure par vos entrailles
„ humaines & par les angoiſſes qu'il a ſouffertes en l'é-
„ crivant, de n'en diſpoſer qu'après l'avoir lu tout entier.
„ Songez que cette grace que vous demande un cœur
„ briſé de douleur, eſt un devoir d'équité que le Ciel
„ vous impoſe „.

Tout cela fait, je pris ſur moi mon paquet, & je me rendis le ſamedi 24 février 1776 ſur les deux heures à Notre-Dame dans l'intention d'y préſenter le même jour mon offrande.

Je voulus entrer par une des portes latérales par laquelle je comptois pénétrer dans le Chœur. Surpris de la trouver fermée, j'allai paſſer plus bas par l'autre porte latérale qui donne dans la nef. En entrant, mes yeux furent frappés d'une grille que je n'avois jamais remarquée & qui ſéparoit de la nef la partie des bas-côtés

qui entoure le Chœur. Les portes de cette grille étoient fermées, de forte que cette partie des bas-côtés dont je viens de parler étoit vuide & qu'il m'étoit impoſſible d'y pénétrer. Au moment où j'apperçus cette grille je fus ſaiſi d'un vertige comme un homme qui tombe en apoplexie, & ce vertige fut ſuivi d'un bouleverſement dans tout mon être, tel que je ne me ſouviens pas d'en avoir éprouvé jamais un pareil. L'Egliſe me parut avoir tellement changé de face que doutant ſi j'étois bien dans Notre-Dame, je cherchois avec effort à me reconnoître & à mieux diſcerner ce que je voyois. Depuis trente-ſix ans que je ſuis à Paris, j'étois venu fort ſouvent & en divers tems à Notre-Dame; j'avois toujours vu le paſſage autour du Chœur ouvert & libre, & je n'y avois même jamais remarqué ni grille ni porte autant qu'il pût m'en ſouvenir. D'autant plus frappé de cet obſtacle imprévu que je n'avois dit mon projet à perſonne, je crus dans mon premier tranſport voir concourir le Ciel même à l'œuvre d'iniquité des hommes & le murmure d'indignation qui m'échappa ne peut être conçu que par celui qui ſauroit ſe mettre à ma place, ni excuſé que par celui qui ſait lire au fond des cœurs.

Je ſortis rapidement de l'Egliſe, réſolu de n'y rentrer de mes jours, & me livrant à toute mon agitation, je courus tout le reſte du jour, errant de toutes parts ſans

ſavoir ni où j'étois ni où j'allois, juſqu'à ce que n'en pouvant plus, la laſſitude & la nuit me forcerent de rentrer chez moi rendu de fatigue & preſque hébêté de douleur.

Revenu peu-à-peu de ce premier ſaiſiſſement je commençai à réfléchir plus poſément à ce qui m'étoit arrivé, & par ce tour d'eſprit qui m'eſt propre, auſſi prompt à me conſoler d'un malheur arrivé qu'à m'effrayer d'un malheur à craindre, je ne tardai pas d'enviſager d'un autre œil le mauvais ſuccès de ma tentative. J'avois dit dans ma ſuſcription que je n'attendois pas un miracle, & il étoit clair néanmoins qu'il en auroit falu un pour faire réuſſir mon projet : car l'idée que mon manuſcrit parviendroit directement au Roi, & que ce jeune Prince prendroit lui-même la peine de lire ce long écrit, cette idée, dis-je, étoit ſi folle que je m'étonnois moi-même d'avoir pu m'en bercer un moment. Avois-je pu douter que quand même l'éclat de cette démarche auroit fait arriver mon dépôt juſqu'à la Cour, ce n'eût été que pour y tomber, non dans les mains du Roi, mais dans celles de mes plus malins perſécuteurs ou de leurs amis, & par conſéquent pour être ou tout-à-fait ſupprimé ou défiguré ſelon leurs vues pour le rendre funeſte à ma mémoire ? Enfin le mauvais ſuccès de mon projet dont je m'étois ſi fort affecté, me parut, à force d'y réfléchir

un bienfait du Ciel qui m'avoit empêché d'accomplir un dessein si contraire à mes intérêts ; je trouvai que c'étoit un grand avantage que mon manuscrit me fût resté pour en disposer plus sagement, & voici l'usage que je résolus d'en faire.

Je venois d'apprendre qu'un homme de lettres de ma plus ancienne connoissance avec lequel j'avois eu quelque liaison, que je n'avois point cessé d'estimer, & qui passoit une grande partie de l'année à la campagne, étoit à Paris depuis peu de jours. Je regardai la nouvelle de son retour comme une direction de la providence, qui m'indiquoit le vrai dépositaire de mon manuscrit. Cet homme étoit, il est vrai, Philosophe, Auteur, Académicien, & d'une Province dont les habitans n'ont pas une grande réputation de droiture : mais que faisoient tous ces préjugés contre un point aussi bien établi que sa probité l'étoit dans mon esprit? L'exception, d'autant plus honorable qu'elle étoit rare ne faisoit qu'augmenter ma confiance en lui, & quel plus digne instrument le Ciel pouvoit-il choisir pour son œuvre, que la main d'un homme vertueux?

Je me détermine donc ; je cherche sa demeure ; enfin je la trouve, & non sans peine. Je lui porte mon manuscrit, & je le lui remets avec un transport de joie avec un battement de cœur qui fut peut-être le plus

digne

digne hommage qu'un mortel ait pu rendre à la vertu. Sans ſavoir encore de quoi il s'agiſſoit, il me dit en le recevant qu'il ne feroit qu'un bon & honnête uſage de mon dépôt. L'opinion que j'avois de lui me rendoit cette aſſurance très-ſuperflue.

Quinze jours après je retourne chez lui, fortement perſuadé que le moment étoit venu où le voile de ténebres qu'on tient depuis vingt ans ſur mes yeux alloit tomber, & que de maniere ou d'autre, j'aurois de mon dépoſitaire des éclairciſſemens qui me paroiſſoient devoir néceſſairement ſuivre de la lecture de mon manuſcrit. Rien de ce que j'avois prévu n'arriva. Il me parla de cet Ecrit comme il m'auroit parlé d'un ouvrage de littérature que je l'aurois prié d'examiner pour m'en dire ſon ſentiment. Il me parla de tranſpoſitions à faire pour donner un meilleur ordre à mes matieres : mais il ne me dit rien de l'effet qu'avoit fait ſur lui mon Ecrit ni de ce qu'il penſoit de l'auteur. Il me propoſa ſeulement de faire une édition correcte de mes œuvres en me demandant pour cela mes directions. Cette même propoſition qui m'avoit été faite, & même avec opiniâtreté par tous ceux qui m'ont entouré me fit penſer que leurs diſpoſitions & les ſiennes étoient les mêmes. Voyant enſuite que ſa propoſition ne me plaiſoit point il offrit de me rendre mon dépôt. Sans accepter cette offre je le priai ſeulement

de le remettre à quelqu'un plus jeune que lui, qui pût ſurvivre aſſez & à moi & à mes perſécuteurs pour pouvoir le publier un jour ſans crainte d'offenſer perſonne. Il s'attacha ſinguliérement à cette derniere idée, & il m'a paru par la ſuſcription qu'il a faite pour l'enveloppe du paquet, & qu'il m'a communiquée, qu'il portoit tous ſes ſoins à faire en ſorte, comme je l'en ai prié que le manuſcrit ne fût point imprimé ni connu avant la fin du ſiecle préſent. Quant à l'autre partie de mon intention, qui étoit qu'après ce terme, l'Ecrit fût fidellement imprimé & publié, j'ignore ce qu'il a fait pour la remplir.

Depuis lors j'ai ceſſé d'aller chez lui. Il m'a fait deux ou trois viſites que nous avons eu bien de la peine à remplir de quelques mots indifférens, moi n'ayant plus rien à lui dire, & lui ne voulant me rien dire du tout.

Sans porter un jugement déciſif ſur mon dépoſitaire, je ſentis que j'avois manqué mon but & que vraiſemblablement j'avois perdu mes peines & mon dépôt: mais je ne perdis point encore courage. Je me dis que mon mauvais ſuccès venoit de mon mauvais choix; qu'il faloit être bien aveugle & bien prévenu pour me confier à un François trop jaloux de l'honneur de ſa nation pour en manifeſter l'iniquité, à un homme âgé trop prudent trop circonſpect pour s'échauffer pour la juſtice & pour la défenſe d'un opprimé. Quand j'aurois cherché tout ex-

près le dépositaire le moins propre à remplir mes vues, je n'aurois pas pu mieux choisir. C'est donc ma faute si j'ai mal réussi; mon succès ne dépend que d'un meilleur choix.

Bercé de cette nouvelle espérance je me remis à transcrire & mettre au net avec une nouvelle ardeur: tandis que je vaquois à ce travail un jeune Anglois que j'avois eu pour voisin à Wootton passa par Paris revenant d'Italie & me vint voir. Je fis comme tous les malheureux qui croyent voir, dans tout ce qui leur arrive, une expresse direction du sort. Je me dis; voilà le dépositaire que la providence m'a choisi; c'est elle qui me l'envoye, elle n'a rebuté mon choix que pour m'amener au sien. Comment avois-je pu ne pas voir que c'étoit un jeune homme un étranger qu'il me faloit, hors du tripot des auteurs, loin des intrigans de ce pays, sans intérêt de me nuire & sans passion contre moi? Tout cela me parut si clair que, croyant voir le doigt de Dieu dans cette occasion fortuite je me pressai de la saisir. Malheureusement ma nouvelle copie n'étoit pas avancée; mais je me hâtai de lui remettre ce qui étoit fait, renvoyant à l'année prochaine à lui remettre le reste si, comme je n'en doutois pas, l'amour de la vérité lui donnoit le zele de revenir le chercher.

Depuis son départ de nouvelles réflexions ont jetté

dans mon eſprit des doutes ſur la ſageſſe de tous ces choix; je ne pouvois ignorer que depuis long-tems nul ne m'approche qui ne ſoit expreſſément envoyé, & que me confier aux gens qui m'entourent c'eſt me livrer à mes ennemis. Pour trouver un confident fidelle il auroit falu l'aller chercher loin de moi parmi ceux dont je ne pouvois approcher. Mon eſpérance étoit donc vaine, toutes mes meſures étoient fauſſes, tous mes ſoins étoient inutiles, & je devois être ſûr que l'uſage le moins criminel que feroient de mon dépôt ceux à qui je l'allois ainſi confiant ſeroit de l'anéantir.

Cette idée me ſuggéra une nouvelle tentative dont j'attendis plus d'effet. Ce fut d'écrire une eſpece de billet circulaire adreſſé à la nation Françoiſe, d'en faire pluſieurs copies & de les diſtribuer aux promenades & dans les rues aux inconnus dont la phyſionomie me plairoit le plus. Je ne manquai pas d'argumenter à ma maniere ordinaire en faveur de cette nouvelle réſolution. On ne me laiſſe de communication, me diſois-je, qu'avec des gens apoſtés par mes perſécuteurs. Me confier à quelqu'un qui m'approche n'eſt autre choſe que me confier à eux. Du moins parmi les inconnus il s'en peut trouver qui ſoyent de bonne foi: mais quiconque vient chez moi n'y vient qu'à mauvaiſe intention; je dois être ſûr de cela.

Je fis donc mon petit écrit en forme de billet & j'eus la patience d'en tirer un grand nombre de copies. Mais pour en faire la diſtribution, j'éprouvai un obſtacle que je n'avois pas prévu, dans le refus de le recevoir par ceux à qui je le préſentois. La ſuſcription étoit, *A tout François aimant encore la juſtice & la vérité.* Je n'imaginois pas que ſur cette adreſſe aucun l'oſât refuſer; preſque aucun ne l'accepta. Tous après avoir lu l'adreſſe me déclarerent avec une ingénuité qui me fit rire au milieu de ma douleur qu'il ne s'adreſſoit pas à eux. Vous avez raiſon, leur diſois-je en le reprenant, je vois bien que je m'étois trompé. Voilà la ſeule parole franche que depuis quinze ans j'aye obtenue d'aucune bouche Françoiſe.

Econduit auſſi par ce côté, je ne me rebutai pas encore. J'envoyai des copies de ce billet en réponſe à quelques lettres d'inconnus qui vouloient à toute force venir chez moi, & je crus faire merveilles en mettant au prix d'une réponſe déciſive à ce même billet l'acquieſcement à leur fantaiſie. J'en remis deux ou trois autres aux perſonnes qui m'accoſtoient ou qui me venoient voir. Mais tout cela ne produiſit que des réponſes amphigouriques & normandes qui m'atteſtoient dans leurs auteurs une fauſſeté à toute épreuve.

Ce dernier mauvais ſuccès, qui devoit mettre le com-

ble à mon déſeſpoir, ne m'affecta point comme les précédens. En m'apprenant que mon ſort étoit ſans reſſources, il m'apprit à ne plus lutter contre la néceſſité. Un paſſage de l'Emile que je me rappellai me fit rentrer en moi-même & m'y fit trouver ce que j'avois cherché vainement au-dehors. Quel mal t'a fait ce complot? Que t'a-t-il ôté de toi? Quel membre t'a-t-il mutilé? Quel crime t'a-t-il fait commettre? Tant que les hommes n'arracheront pas de ma poitrine le cœur qu'elle enferme pour y ſubſtituer, moi vivant, celui d'un malhonnête homme, en quoi pourront-ils altérer changer détériorer mon être? Ils auront beau faire un J. J. à leur mode, Rouſſeau reſtera toujours le même en dépit d'eux.

N'ai-je donc connu la vanité de l'opinion que pour me remettre ſous ſon joug aux dépens de la paix de mon ame & du repos de mon cœur? Si les hommes veulent me voir autre que je ne ſuis, que m'importe? L'eſſence de mon être eſt-elle dans leurs regards? S'ils abuſent & trompent ſur mon compte les générations ſuivantes, que m'importe encore? Je n'y ſerai plus pour être victime de leur erreur. S'ils empoiſonnent & tournent à mal tout ce que le deſir de leur bonheur m'a fait dire & faire d'utile, c'eſt à leur dam & non pas au mien. Emportant avec moi le témoignage de ma conſ-

cience je trouverai en dépit d'eux le dédommagement de toutes leurs indignités. S'ils étoient dans l'erreur de bonne foi, je pourrois en me plaignant les plaindre encore & gémir ſur eux & ſur moi; mais quelle erreur peut excuſer un ſyſtême auſſi exécrable que celui qu'ils ſuivent à mon égard avec un zele impoſſible à qualifier; quelle erreur peut faire traiter publiquement en ſcélérat convaincu le même homme qu'on empêche avec tant de ſoin d'apprendre au moins de quoi on l'accuſe? Dans le rafinement de leur barbarie, ils ont trouvé l'art de me faire ſouffrir une longue mort en me tenant enterré tout vif. S'ils trouvent ce traitement doux il faut qu'ils aient des ames de fange; s'ils le trouvent auſſi cruel qu'il l'eſt, les Phalaris les Agatocle ont été plus débonnaires qu'eux. J'ai donc eu tort d'eſpérer les ramener en leur montrant qu'ils ſe trompent; ce n'eſt pas de cela qu'il s'agit, & quand ils ſe tromperoient ſur mon compte, ils ne peuvent ignorer leur propre iniquité. Ils ne ſont pas injuſtes & méchans envers moi par erreur mais par volonté: ils le ſont parce qu'ils veulent l'être, & ce n'eſt pas à leur raiſon qu'il faudroit parler, c'eſt à leurs cœurs dépravés par la haine. Toutes les preuves de leur injuſtice ne feront que l'augmenter; elle eſt un grief de plus qu'ils ne me pardonneront jamais.

Mais c'eſt encore plus à tort que je me ſuis affecté

de leurs outrages au point d'en tomber dans l'abattement & presque dans le désespoir. Comme s'il étoit au pouvoir des hommes de changer la nature des choses, & de m'ôter les consolations dont rien ne peut dépouiller l'innocent ! Et pourquoi donc est-il nécessaire à mon bonheur éternel qu'ils me connoissent & me rendent justice ? Le Ciel n'a-t-il donc nul autre moyen de rendre mon ame heureuse & de la dédommager des maux qu'ils m'ont fait souffrir injustement ? Quand la mort m'aura tiré de leurs mains saurai-je & m'inquiéterai-je de savoir ce qui se passe encore à mon égard sur la terre ? A l'instant que la barriere de l'éternité s'ouvrira devant moi, tout ce qui est en deçà disparoîtra pour jamais, & si je me souviens alors de l'existence du genre-humain, il ne sera pour moi dès cet instant même que comme n'existant déjà plus.

J'ai donc pris enfin mon parti tout-à-fait ; détaché de tout ce qui tient à la terre & des insensés jugemens des hommes, je me résigne à être à jamais défiguré parmi eux, sans en moins compter sur le prix de mon innocence & de ma souffrance. Ma félicité doit être d'un autre ordre ; ce n'est plus chez eux que je dois la chercher, & il n'est pas plus en leur pouvoir de l'empêcher que de la connoître. Destiné à être dans cette vie la proie de l'erreur & du mensonge, j'attends l'heure de

ma

ma délivrance & le triomphe de la vérité ſans les plus chercher parmi les mortels. Détaché de toute affection terreſtre & délivré même de l'inquiétude de l'eſpérance ici-bas, je ne vois plus de priſe par laquelle ils puiſſent encore troubler le repos de mon cœur. Je ne réprimerai jamais le premier mouvement d'indignation d'emportement de colere, & même je n'y tâche plus; mais le calme qui ſuccede à cette agitation paſſagere eſt un état permanent dont rien ne peut plus me tirer.

L'eſpérance éteinte étouffe bien le deſir, mais elle n'anéantit pas le devoir, & je veux juſqu'à la fin remplir le mien dans ma conduite avec les hommes. Je ſuis diſpenſé déſormais de vains efforts pour leur faire connoître la vérité qu'ils ſont déterminés à rejetter toujours, mais je ne le ſuis pas de leur laiſſer les moyens d'y revenir autant qu'il dépend de moi, & c'eſt le dernier uſage qui me reſte à faire de cet Ecrit. En multiplier inceſſamment les copies pour les dépoſer ainſi çà & là dans les mains des gens qui m'approchent ſeroit excéder inutilement mes forces, & je ne puis raiſonnablement eſpérer que de toutes ces copies ainſi diſperſées une ſeule parvienne entiere à ſa deſtination. Je vais donc me borner à une dont j'offrirai la lecture à ceux de ma connoiſſance que je croirai les moins injuſtes les moins prévenus, ou qui quoique liés avec mes perſécuteurs

me paroîtront avoir néanmoins encore du reſſort dans l'ame & pouvoir être quelque choſe par eux-mêmes. Tous, je n'en doute pas, reſteront ſourds à mes raiſons, inſenſibles à ma deſtinée, auſſi cachés & faux qu'auparavant. C'eſt un parti pris univerſellement & ſans retour, ſur-tout par ceux qui m'approchent. Je ſais tout cela d'avance, & je ne m'en tiens pas moins à cette derniere réſolution, parce qu'elle eſt le ſeul moyen qui reſte en mon pouvoir de concourir à l'œuvre de la providence, & d'y mettre la poſſibilité qui dépend de moi. Nul ne m'écoutera, l'expérience m'en avertit, mais il n'eſt pas impoſſible qu'il s'en trouve un qui m'écoute, & il eſt déſormais impoſſible que les yeux des hommes s'ouvrent d'eux-mêmes à la vérité. C'en eſt aſſez pour m'impoſer l'obligation de la tentative, ſans en eſpérer aucun ſuccès. Si je me contente de laiſſer cet Ecrit après moi, cette proie n'échappera pas aux mains de rapine qui n'attendent que ma derniere heure pour tout ſaiſir & brûler ou falſifier. Mais ſi parmi ceux qui m'auront lu il ſe trouvoit un ſeul cœur d'homme ou ſeulement un eſprit vraiment ſenſé, mes perſécuteurs auroient perdu leur peine, & bientôt la vérité perceroit aux yeux du public. La certitude, ſi ce bonheur ineſpéré m'arrive, de ne pouvoir m'y tromper un moment m'encourage à ce nouvel eſſai. Je ſais d'avance quel ton tous prendront après

m'avoir lu. Ce ton sera le même qu'auparavant, ingénu, patelin, bénevole; ils me plaindront beaucoup de voir si noir ce qui est si blanc, car ils ont tous la candeur des Cygnes : mais ils ne comprendront rien à tout ce que j'ai dit là. Ceux-là, jugés à l'instant, ne me surprendront point du tout, & me fâcheront très-peu. Mais si, contre toute attente, il s'en trouve un que mes raisons frappent & qui commence à soupçonner la vérité, je ne resterai pas un moment en doute sur cet effet, & j'ai le signe assuré pour le distinguer des autres quand même il ne voudroit pas s'ouvrir à moi. C'est de celui-là que je ferai mon dépositaire, sans même examiner si je dois compter sur sa probité : car je n'ai besoin que de son jugement pour l'intéresser à m'être fidelle. Il sentira qu'en supprimant mon dépôt il n'en tire aucun avantage, qu'en le livrant à mes ennemis il ne leur livre que ce qu'ils ont déjà, qu'il ne peut par conséquent donner un grand prix à cette trahison, ni éviter tôt ou tard par elle le juste reproche d'avoir fait une vilaine action. Au lieu qu'en gardant mon dépôt il reste toujours le maître de le supprimer quand il voudra, & peut un jour, si des révolutions assez naturelles changent les dispositions du public se faire un honneur infini & tirer de ce même dépôt un grand avantage dont il se prive en le sacrifiant. S'il sait prévoir & s'il peut attendre, il doit en raison-

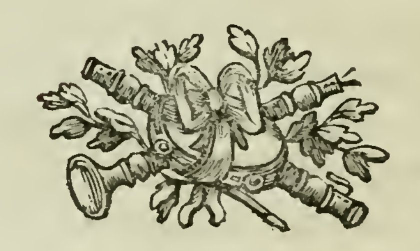
nant bien m'être fidelle. Je dis plus; quand même le public perſiſteroit dans les mêmes diſpoſitions où il eſt à mon égard, encore un mouvement très-naturel le portera-t-il tôt ou tard à deſirer de ſavoir au moins ce que J. J. auroit pu dire ſi on lui eût laiſſé la liberté de parler. Que mon dépoſitaire ſe montrant leur diſe alors; vous voulez donc ſavoir ce qu'il auroit dit, & bien le voilà. Sans prendre mon parti, ſans vouloir défendre ma cauſe ni ma mémoire, il peut en ſe faiſant mon ſimple rapporteur, & reſtant au ſurplus, s'il peut, dans l'opinion de tout le monde, jetter cependant un nouveau jour ſur le caractere de l'homme jugé: car c'eſt toujours un trait de plus à ſon portrait de ſavoir comment un pareil homme oſa parler de lui-même.

Si parmi mes lecteurs je trouve cet homme ſenſé diſpoſé pour ſon propre avantage à m'être fidelle, je ſuis déterminé à lui remettre, non-ſeulement cet Ecrit, mais auſſi tous les papiers qui reſtent entre mes mains, & deſquels on peut tirer un jour de grandes lumieres ſur ma deſtinée, puiſqu'ils contiennent des anecdotes, des explications, & des faits que nul autre que moi ne peut donner, & qui ſont les ſeules clefs de beaucoup d'énigmes qui ſans cela reſteront à jamais inexplicables.

Si cet homme ne ſe trouve point, il eſt poſſible au moins que la mémoire de cette lecture reſtée dans l'eſ-

prit de ceux qui l'auront faite, réveille un jour en quelqu'un d'eux quelque ſentiment de juſtice & de commiſération, quand long-tems après ma mort, le délire public commencera à s'affoiblir. Alors ce ſouvenir peut produire en ſon ame quelque heureux effet que la paſſion qui les anime arrête de mon vivant, & il n'en faut pas davantage pour commencer l'œuvre de la providence. Je profiterai donc des occaſions de faire connoître cet Ecrit, ſi je les trouve, ſans en attendre aucun ſuccès. Si je trouve un dépoſitaire que j'en puiſſe raiſonnablement charger, je le ferai, regardant néanmoins mon dépôt comme perdu & m'en conſolant d'avance. Si je n'en trouve point, comme je m'y attends, je continuerai de garder ce que je lui aurois remis, juſqu'à ce qu'à ma mort, ſi ce n'eſt plutôt, mes perſécuteurs s'en ſaiſiſſent. Ce deſtin de mes papiers que je vois inévitable ne m'alarme plus. Quoi que faſſent les hommes, le Ciel à ſon tour fera ſon œuvre. J'en ignore le tems les moyens l'eſpece. Ce que je ſais, c'eſt que l'arbitre ſuprême eſt puiſſant & juſte, que mon ame eſt innocente & que je n'ai pas mérité mon ſort. Cela me ſuffit. Céder déſormais à ma deſtinée, ne plus m'obſtiner à lutter contre elle, laiſſer mes perſécuteurs diſpoſer à leur gré de leur proie, reſter leur jouet ſans aucune réſiſtance durant le reſte de mes vieux & triſtes jours, leur aban-

donner même l'honneur de mon nom & ma réputation dans l'avenir, s'il plaît au Ciel qu'ils en disposent ; sans plus m'affecter de rien quoi qu'il arrive ; c'est ma derniere résolution. Que les hommes fassent désormais tout ce qu'ils voudront, après avoir fait moi ce que j'ai dû, ils auront beau tourmenter ma vie, ils ne m'empêcheront pas de mourir en paix.





COPIE

Du Billet circulaire dont il est parlé dans l'Ecrit précédent.

A TOUT FRANÇOIS AIMANT ENCORE LA JUSTICE ET LA VÉRITÉ.

FRANÇOIS! Nation jadis aimable & douce, qu'êtes-vous devenus? Que vous êtes changés pour un étranger infortuné, seul, à votre merci, sans appui, sans défenseur, mais qui n'en auroit pas besoin chez un peuple juste; pour un homme sans fard & sans fiel, ennemi de l'injustice, mais patient à l'endurer, qui jamais n'a fait ni voulu ni rendu de mal à personne, & qui depuis quinze ans plongé traîné par vous dans la fange de l'opprobre & de la diffamation, se voit se sent charger à l'envi d'indignités inouies jusqu'ici parmi les humains, sans avoir pu jamais en apprendre au moins la cause! C'est donc-là votre franchise votre douceur votre hospitalité? Quittez ce vieux nom de *Francs*; il doit trop vous faire rougir. Le persécuteur de Job auroit pu beaucoup apprendre de ceux qui vous guident dans l'art de rendre un mortel malheureux. Ils vous ont persuadé, je n'en

doute pas, ils vous ont prouvé même, comme cela eſt toujours facile en ſe cachant de l'accuſé, que je méritois ces traitemens indignes, pires cent fois que la mort. En ce cas, je dois me réſigner; car je n'attends ni ne veux d'eux ni de vous aucune grace; mais ce que je veux & qui m'eſt dû tout au moins, après une condamnation ſi cruelle & ſi infamante, c'eſt qu'on m'apprenne enfin quels ſont mes crimes, & comment & par qui j'ai été jugé!

Pourquoi faut-il qu'un ſcandale auſſi public ſoit pour moi ſeul un myſtere impénétrable? A quoi bon tant de machines de ruſes de trahiſons de menſonges pour cacher au coupable ſes crimes qu'il doit ſavoir mieux que perſonne s'il eſt vrai qu'il les ait commis? Que ſi, pour des raiſons qui me paſſent, perſiſtant à m'ôter un droit (*) dont on n'a privé jamais aucun criminel, vous avez réſolu d'abreuver le reſte de mes triſtes jours d'angoiſſes de dériſion d'opprobres, ſans vouloir que je ſache pourquoi, ſans daigner écouter mes griefs mes raiſons mes

(*) Quel homme de bon ſens croira jamais qu'une auſſi criante violation de la loi naturelle & du droit des gens puiſſe avoir pour principe une vertu? S'il eſt permis de dépouiller un mortel de ſon état d'homme, ce ne peut être qu'après l'avoir jugé, mais non pas pour le juger. Je vois beaucoup d'ardens exécuteurs, mais je n'ai point apperçu de juge. Si tels ſont les préceptes d'équité de la philoſophie moderne, malheur ſous ſes auſpices au foible innocent & ſimple; honneur & gloire aux intrigans cruels & ruſés.

plaintes, ſans me permettre même de parler (†); j'éleverai au Ciel pour toute défenſe un cœur ſans fraude & des mains pures de tout mal, lui demandant, non, peuple cruel, qu'il me venge & vous puniſſe, (ah qu'il éloigne de vous tout malheur & toute erreur!) mais qu'il ouvre bientôt à ma vieilleſſe un meilleur aſyle où vos outrages ne m'atteignent plus.

P. S. François, on vous tient dans un délire qui ne ceſſera pas de mon vivant. Mais quand je n'y ſerai plus, que l'accès ſera paſſé, & que votre animoſité ceſſant d'être attiſée, laiſſera l'équité naturelle parler à vos cœurs, vous regarderez mieux, je l'eſpere, à tous les faits, dits, écrits que l'on m'attribue en ſe cachant de moi très-ſoigneuſement, à tout ce qu'on vous fait croire de mon caractere, à tout ce qu'on vous fait faire par bonté pour moi. Vous ſerez alors bien ſurpris! &, moins contens de vous que vous ne l'êtes, vous trouverez, j'oſe vous le prédire, la lecture de ce billet plus intéreſſante qu'elle ne peut

(†) De bonnes raiſons doivent toujours être écoutées ſur-tout de la part d'un accuſé qui ſe défend ou d'un opprimé qui ſe plaint; & ſi je n'ai rien de ſolide à dire, que ne me laiſſe-t-on parler en liberté! C'eſt le plus ſûr moyen de décrier tout-à-fait ma cauſe & de juſtifier pleinement mes accuſateurs. Mais tant qu'on m'empêchera de parler ou qu'on refuſera de m'entendre, qui pourra jamais ſans témérité prononcer que je n'avois rien à dire?

vous paroître aujourd'hui. Quand enfin ces Meſſieurs, couronnant toutes leurs bontés, auront publié la vie de l'infortuné qu'ils auront fait mourir de douleur; cette vie impartiale & fidelle qu'ils préparent depuis long-tems avec tant de ſecret & de ſoin, avant que d'ajouter foi à leur dire & à leurs preuves, vous recherecherez, je m'aſſure, la ſource de tant de zele, le motif de tant de peine, la conduite ſur-tout qu'ils eurent envers moi de mon vivant. Ces recherches bien faites, je conſens, je le déclare, puiſque vous voulez me juger ſans m'entendre, que vous jugiez entr'eux & moi ſur leur propre production.

Fin du ſecond Volume des Mémoires.





